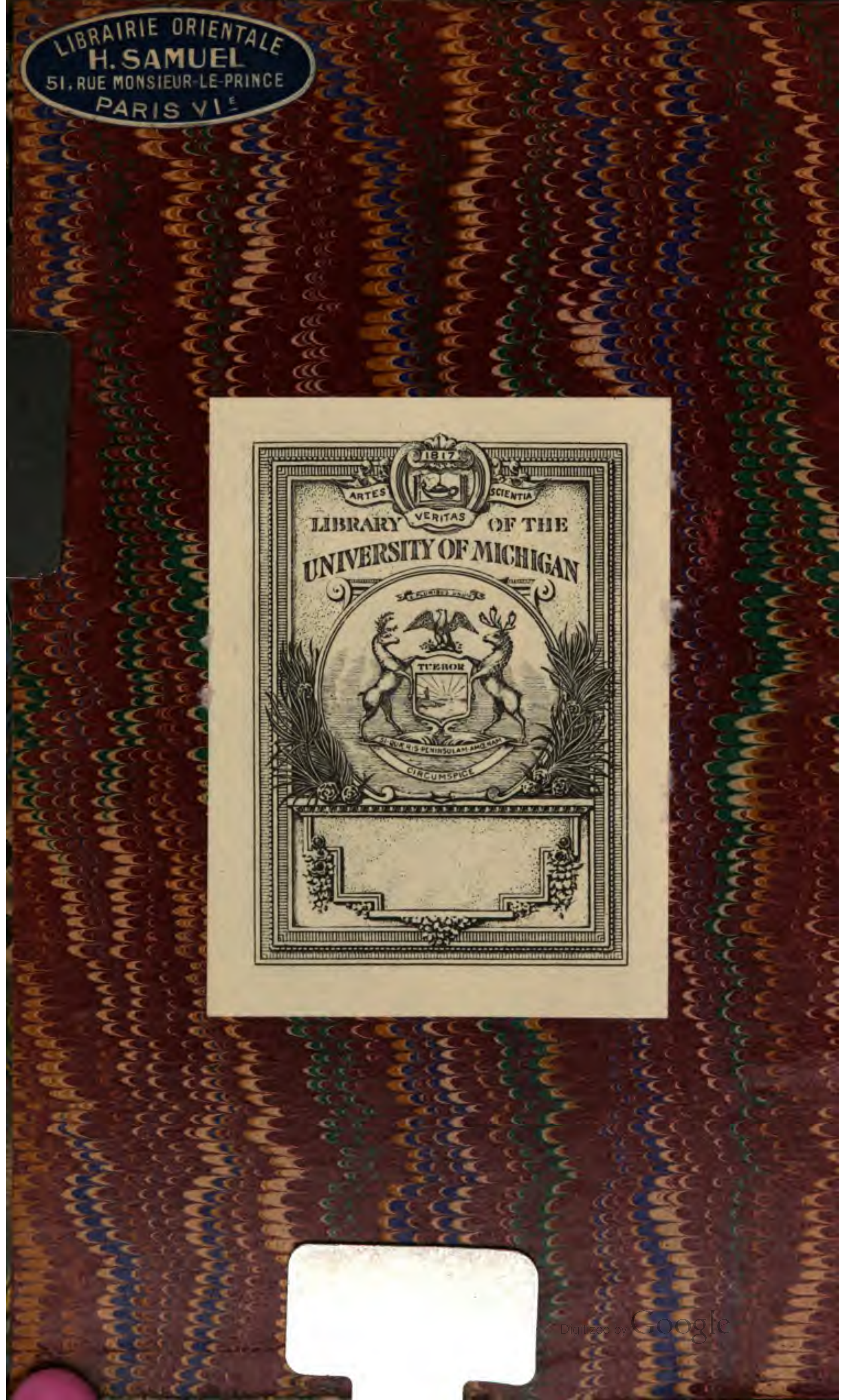
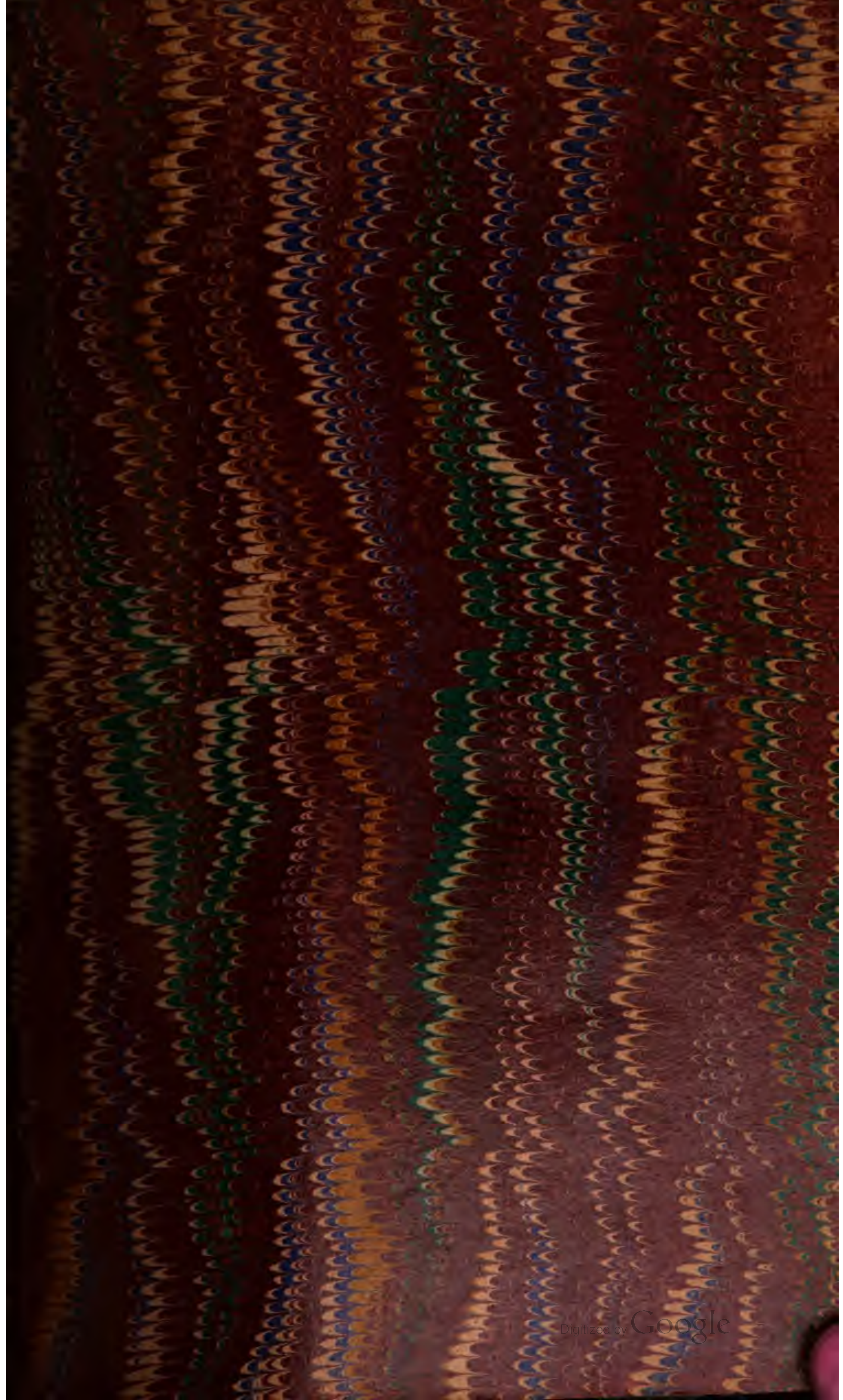
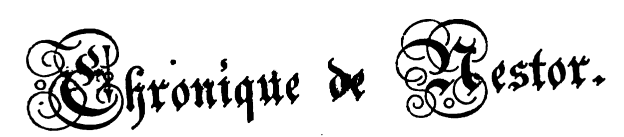

LIBRAIRIE ORIENTALE
H. SAMUEL
51, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE
PARIS VIE
1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
Digitized by Google



La



IMPRIMERIE D'AD. MOËSSARD,
Rue Furstemberg, n.° 8 bis.

Povest' vremennykh let.

LA
CHRONIQUE DE NESTOR

TRADUITE EN FRANÇAIS

D'APRÈS L'ÉDITION IMPÉRIALE DE PÉTERSBOURG,
(*Manuscrit de Kœnigsberg*)

accompagnée

DE NOTES ET D'UN RECUEIL DE PIÈCES INÉDITES
TOUCHANT LES ANCIENNES RELATIONS
DE LA RUSSIE AVEC LA FRANCE;

Par Louis Paris.

TOME II.



Paris.

HEIDELOFF ET CAMPÉ, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, N.° 16.

1835.

CHAPITRE I.er

VLADIMIR.

Vladimir, grand prince. — Mariage. — Décès et Fondations. — La ville de Ladoga.—Translation des Reliques de Saint Boris et de Saint Gleb. —Exploits d'Iaropolk. — Sylvestre, continuateur de Nestor. — Reproches de Vladimir à Iaroslaw. — Conduite de celui-ci. — Sa fuite. —Les Torkes et les Bérendéens.—Météores et tremblemens de terre. — Volodar, prisonnier. — Mort d'Iaroslaw. — Incendie de Kiew. — Mort de Vladimir. — Son éloge.

Le 20.e jour d'avril 6621 (1113), le prince Vladimir fit son entrée à Kiew (1).

Le 11.e jour de septembre suivant, ce prince fit épouser à son fils Roman la fille de Volodar. A peu près à cette époque, le prince Mstislaw de Novgorod jeta les fondemens de l'église Saint-Nicolas à Targovitz, dans le palais ducal. Cette même année, le 16 de mars, mourut à Péréjaslavle Sviatoslaw Vladimirovitch. — A quelque temps de là, moururent encore Vseslavitch à Rézan et Mstislaw, petit-fils d'Igor; le 6 novembre, le métropolite Nicéphore avait nommé Daniel, évêque de Juriew, et Nicétas, évêque de Bielgorod.

L'année suivante, 6622 (1114), Mstislaw travailla à l'agrandissement de Novgorod, et Paul, son lieu-

tenant, commença à bâtir en pierre la ville de Ladoga (2).

Le 1.er mai 6623 (1115), un samedi, fut bénite l'église en pierre de Vouischgorod. Le jour suivant, le dimanche, les princes et les prêtres se réunirent pour la translation des corps des saints martyrs, Boris et Gleb; et Vladimir fit distribuer au peuple des étoffes et des fourrures: la foule était si grande qu'on pouvait à peine pénétrer dans l'église. Le 4.e jour du mois, les corps furent enfin déposés dans le cercueil qui leur était destiné. Dans la même année, le 16 août, mourut Oleg Sviatoslavitch, prince de Tchernigow. Quelque temps après, Vladimir, étant à Vouischgorod, fit élever un pont sur le Dniéper. Ensuite il se rendit à Minsk, dont il entreprit le siége, tandis que ses fils s'emparaient de Drontsk (3).

L'année 6624, Iaropolk, fils de Vladimir, fonda la ville de Schelni, pour les Drontchaniens qu'il avait fait prisonniers. Dans la même année, le 2 juillet, mourut Mina, évêque de Polotsk. Vers ce même temps, Léon, fils de Diogène et beau-fils de Vladimir, marcha contre le tzar Alexis, qui lui céda quelques villes sur le Danube. — Le 15 août, à Derster sur le Danube, deux Sarazins, envoyés par le tzar, furent tués d'une manière perfide. Dans la même année, Iarapolk fit une irruption sur le pays des Polovtzi aux environs du Don, y fit beaucoup de prisonniers, détruisit trois de leurs villes, Balin, Tcheschljujew et Sugrow, et fit prisonnier leur prince Jaze et son épouse.

Moi, Sylvestre (4), abbé du cloître St.-Michel, ai écrit ces annales sous le règne de Vladimir, grand prince de Kiew et pendant que j'étais abbé de St.-Michel. Puissé-je obtenir la grâce de Dieu, et vous, lecteurs de mon livre, priez pour moi.

En l'année 6625 (1117), Vladimir, fils de Vsévolod, jeta dans la ville d'Alta les fondemens de l'église des saints martyrs, Boris et Gleb. La même année, Vladimir rappela de Novgorod son fils Mstislaw, qu'il remplaça par son petit-fils Vsévolod-Mstislavitch.

En l'année 6626, Vladimir marcha contre Iaroslaw Sviatopolkovitch jusqu'à Vladimir; il fit cependant la paix avec lui, après lui avoir adressé de graves reproches sur sa mauvaise conduite, et revint sur ses pas.

En l'année 6627 (1119), Iaroslaw-Sviatopolkovitch répudia sa femme, fille de Mstislaw et petite-fille de Vladimir. A cette nouvelle, le grand prince marcha contre la ville de Vladimir, dont il fit le siége: Iaroslaw s'échappa et s'enfuit chez les Lekes, et Vladimir confia le gouvernement de la ville à son propre fils Roman (5).—Dans la même année, mourut le tzar Alexis, et son fils Jéhan Porphyrogenète lui succéda. Le 15 janvier de la même année, alla de vie à trépas, le prince Roman Vladimirovitch, ainsi que Gleb Vseslavitch. — Le grand prince confia à un autre de ses fils, André, le gouvernement de Vladimir.

En l'année 6628 (1120), Iaropolk parcourut les bords du Don, pour donner la chasse aux Polovtzi,

mais, n'en ayant trouvé aucun, il revint sur ses pas. Son frère Georges marcha contre les Bulgares, mit leur armée en déroute et fit un grand butin. Dans la même année, les Torkes et les Bérendéens abandonnèrent la Russie, et après s'être montrés encore tantôt sur un point, tantôt sur un autre, ils furent entièrement dispersés.

En l'année 6629 (1121), au mois d'avril, mourut Nicéphore, métropolite de la Russie.

En l'année 6630 (1122), le 1.er mars, il y eut une éclipse de soleil, et le 24 du même mois, une éclipse de lune. Dans la même année, le métropolite Nicétas vint de Tzaragrad à Kiew, dans l'église de Sainte-Sophie. Amphiloche, évêque de Vladimir, venait de mourir. Il y eut aussi un tremblement de terre. Dans la même année, les Lekes firent prisonnier Volodar, frère de Vassilko (6).

En l'année 6631 (7) (1123), Iaroslaw Sviatopolkovitch fut tué près de la ville de Vladimir. Le 1.er mai, un samedi avant vêpres, l'église en pierre de Saint-Michel à Péréjaslavle vint à s'écrouler; c'était celle que le vénérable évêque Jéphraïm avait élevée et décorée.

En l'année 6632 (1124), il y eut un grand incendie à Kiew, par suite duquel presque toute la ville fut réduite en cendres, la partie basse brûla pendant deux jours : environ six cents églises furent réduites en cendres; cet événement se passa du 23 au 24 juin, le jour de Saint-Jean-Baptiste. Dans la même année, le 11 août, à neuf heures, il y eut une éclipse de soleil.

En l'année 6633 (1125), le 19 mai, mourut l'excellent Vladimir Monomaque, grand prince de Russie, fils de l'excellent prince Vsévolod : c'était un seigneur de grandes qualités, célèbre au loin par ses brillantes victoires, héros dont le nom fit trembler tous les peuples, et dont la gloire s'étendit par tous les pays. Il avait occupé à Kiew le trône de son père durant treize ans, et était âgé de soixante-trois. Il mourut à Alta, près de l'église de son affection, qu'il avait fait construire avec une ferveur et un zèle extraordinaires. Ses fils et ses Boyards le transportèrent à Kiew, et déposèrent son corps près de celui de son père, dans l'église de Sainte-Sophie [8].

NOTES.

---

(1) Les chroniques de Novgorod racontent que ce prince refusa long-temps la souveraineté que lui offraient les Kiéviens, et que cette dissimulation de Vladimir faillit avoir des suites funestes. Le peuple, qui repoussait tout autre prince, se souleva contre les créatures de Sviatopolk, et surtout contre les Juifs, qui habitaient la capitale et qu'on accusait de crimes divers. Les grands et ceux des Kiéviens restés étrangers à ces mouvemens, renouvelèrent leurs instances près de Vladimir Monomaque, qui crut enfin devoir céder. La sédition fut immédiatement apaisée par sa présence : ce qui laissa l'idée à beaucoup de gens qu'il avait lui-même fomenté ces troubles, afin de faire croire à la nécessité de son élection.

(2) C'est ici le lieu de relever une des allégations de Voltaire, qui, dans son *Histoire de Russie*, sous *Pierre-le-Grand*, affirme que sous les princes de la grande dynastie de Rurik, les Russes n'avaient ni villes ni maisons en pierre, mais simplement des hutes de bois, enduites de mousse.

(3) Ces courtes mentions d'attaques et d'expéditions des princes russes entre eux suffisent pour prouver qu'à cette époque leur pays était livré à de cruelles calamités; mais il faut avouer que tout ce que l'annaliste en dit offre peu de ressources à l'historien : obligé de bâtir un édifice avec d'aussi minces matériaux, un écrivain doit éprouver quelque embarras, s'il veut donner une couleur à son travail. C'est une pareille difficulté qui rend l'histoire de Russie de ces temps-là si pâle et si peu attrayante. Karamsin, qui s'est chargé, après vingt autres érudits, de paraphraser les chroniques de son pays, n'a pu suppléer, dans son ouvrage, à ce qui leur manque de chaleur et d'intérêt : voici, par exemple, comment il s'exprime au sujet de l'expédition du grand prince, contre les villes

de Minsk et de Drontsk : « Vladimir obtint de glorieux succès contre les princes inquiets ennemis de la tranquillité de l'état. Gleb, prince de Minsk, ayant osé allumer le flambeau de la guerre civile, pour l'en punir, Iaropolk saccagea Drontsk et en fit conduire les habitans dans une autre ville qu'il fonda pour eux, tandis que le grand prince lui-même s'emparait de quelques bourgades de sa principauté de Minsk. »

(4) Voyez ce que nous avons dit de Sylvestre, le premier continuateur de Nestor, dans la notice en tête de notre premier volume (pag. xvij).

(5) Iaroslaw, à la tête des Polonais, chercha bientôt à rentrer en Russie. Repoussé avec de grandes pertes, il implora le secours d'Étienne, roi de Hongrie, qui, croyant avoir à se venger des Russes, entra dans la province de Vladimir, à la tête de Bohémiens et de Polonais. L'annaliste hongrois raconte qu'Iaroslaw s'étant approché des murailles, menaçait déjà le fils de Vladimir du poids de sa vengeance, et qu'il désignait les endroits favorables à l'assaut, lorsque deux hommes, sortis vivement de la forteresse, allèrent se placer en embuscade, le surprirent et le percèrent de leurs piques : événement qui décida les Hongrois à la retraite.

(6) Bogenfal et Kadlubeck, écrivains polonais, nous donnent quelques détails sur cette nouvelle infortune des deux frères, Volodar et Vassilko. Si l'on en croit leur récit, Volodar n'avait pas su se défendre du piége que lui tendirent les Polonais, ses ennemis. Peu de temps avant le siége de Vladimir, un seigneur, nommé Pierre, prétextant un vif ressentiment contre Boleslas, était entré au service du prince de Pérémysle. Il parvint à gagner sa confiance et l'accompagnait souvent à la chasse. Un jour qu'il se trouvait seul avec lui au milieu d'une forêt, il donne le signal à ses affidés qui se précipitent sur Volodar, l'enchaînent et le transportent en Pologne. Vassilko, ajoute l'annaliste, informé du sort de son frère, envoya pour sa rançon des charriots et des chevaux chargés d'or, d'argent, d'habits et de vases précieux, et prit l'engagement pour son frère et pour lui, de ne jamais à l'avenir porter les armes contre Boleslas et la Pologne.

(7) C'est à cette année, selon toutes les apparences, ainsi que nous l'avons établi dans notre notice, que commence le travail du second continuateur de Nestor, dont le nom et l'état sont restés ignorés.

(8) Je ne sais pas si les éloges que donne ici l'annaliste au grand prince Vladimir Monomaque eussent suffi pour établir la réputation brillante dont jouit encore ce prince dans l'esprit des Russes ; ce qui contribua sans doute à immortaliser la mémoire de Vladimir est un testament qu'on dit avoir été écrit par ce prince, et que les annales de

Russie ont conservé comme le plus précieux monument des antiquités de leur pays. Cette pièce, écrite sur parchemin, contient des avis qu'en bon père ce prince donne à ses enfans : il leur fait l'histoire de son règne, la peinture de son caractère et le récit de ses travaux.... « Je m'étais habitué, dit-il, à faire moi-même tout ce que j'aurais pu » ordonner à mon domestique. A la chasse, à la guerre, le jour, la » nuit, pendant les chaleurs de l'été comme au milieu des rigueurs de » l'hiver, j'étais dans une continuelle activité. Je voulais tout voir par » mes yeux, au lieu de m'en rapporter à mes gouverneurs ou à mes » préposés. Jamais je n'ai abandonné les pauvres et les veuves aux » vexations du puissant, et j'avais mis au nombre de mes devoirs l'in» spection particulière des églises et des cérémonies sacrées de la Reli» gion, ainsi que celles de l'économie de mes biens, de mes écuries, » des vautours et des faucons de ma vénerie.... J'ai fait en tout vingt» trois campagnes, sans faire mention de quelques minces expéditions. » J'ai conclu dix-neuf traités de paix avec les Polovtzi : fait prisonniers » au moins cent de leurs princes les plus célèbres, auxquels j'ai rendu » la liberté : j'en ai fait mettre à mort plus de deux cents autres, en les » précipitant dans les rivières.... Personne ne voyageait plus rapide» ment que moi : en partant de grand matin de Tchernigow, j'arrivais » à Kiew avant les vêpres. Nous nous livrions souvent au plaisir de la » chasse : quelquefois, au milieu des plus épaisses forêts, j'attrapais moi» même quelques chevaux sauvages, et je les attachais ensemble de mes » propres mains. Que de fois je fus renversé par les bufles, frappé du » bois des cerfs, foulé aux pieds des élans ! Un sanglier furieux m'ar» racha mon épée de ma ceinture : ma selle fut déchirée par un ours ! » Cette bête terrible se jeta sur mon coursier qu'elle fit tomber sur moi. » Que de chûtes de cheval n'ai-je pas faites dans ma jeunesse, où, sans » songer aux dangers auxquels je m'exposais, je me brisais la tête, je » me blessais aux pieds et aux mains ! Mais le Seigneur veillait sur moi. » Et vous, mes enfans, ne redoutez ni la mort ni les bêtes sauvages ; » conduisez-vous en braves dans toutes les occasions, et songez que » lorsque la Providence a fixé le terme de nos jours, rien ne peut nous » soustraire à ses décrets, etc., etc. ».

Il faut avouer que si cette pièce est réellement authentique, autographe, elle est d'un intérêt bien grand et dédommage amplement de la sécheresse de l'annaliste. Il est peu de monumens historiques aussi curieux, et l'on n'est plus surpris, à sa lecture, que le nom de Vladimir Monomaque soit resté cher au peuple russe.

Quoique rien n'indique dans l'histoire de ce prince qu'il ait fait la

guerre à Constantinople, des écrivains modernes ont prétendu qu'il s'était rendu si redoutable aux Grecs, que l'empereur Alexis Comnène, effrayé des armemens qu'il préparait contre lui, s'empressa d'envoyer à Kiew des dons d'un prix inestimable, tel qu'un crucifix fait du bois de la vraie croix, la coupe de cornaline de l'empereur Auguste, la couronne, la chaîne d'or et le collier de Constantin-Monomaque, aïeul de Vladimir. Chargé d'offrir ces présens au grand prince, Néophyte, métropolitain d'Éphèse, parvint à le faire consentir à la paix, et plaça sur son front la couronne impériale, en le proclamant tzar de la Russie. Un pareil fait peut, je crois, être révoqué en doute, puisque les souverains de Russie ne commencèrent à prendre le titre de tzar que quelques siècles après.



CHAPITRE II.

MSTISLAW-VLADIMIROVITCH.

Incursion des Polovtzi. —Victoire d'Iaropolk. — Guerre civile. —Intervention du Clergé. —Ligue des princes russes. — Rogvold, prince des Polovtzi. — Histoire de la belle Rognéda. — Inondations. — Exil des princes de Polotsk.—Expédition contre les Tchoudes, les Lithuaniens. —Mort de Mstislaw.

Mstislaw, l'aîné des enfans de Vladimir, monta sur le trône du grand prince, et gouverna avec autant de débonnaireté que son père Iaropolk ; son frère se rendit à Péréjaslavle. Sitôt que les Polovtzi eurent appris la mort du grand prince Vladimir, ils se réunirent en toute hâte auprès de leurs princes Barutch et Kobran, et se disposèrent avec l'aide des odieux Torkes, à attaquer et dévaster la Russie. Mais le Seigneur anéantit leur projet, et ils n'en purent rien exécuter : car, dès qu'Iaropolk fut instruit de leur marche, il courut au-devant d'eux, et repoussa les Torkes dans leur ville. Puis, comme les Polovtzi se retiraient eux-mêmes, ce prince, avec l'aide de Dieu et sans le secours de personne, ni de ses frères, ni d'aucun autre, suivi seulement de ses

Péréjaslaviens, se mit à leur poursuite et les atteignit non loin de la Stjéna. Les Polovtzi firent alors volte face et se disposèrent à combattre. Cependant le pieux Iaropolk, digne rejeton d'une sainte famille, invoque le nom de Dieu, et le souvenir de son père; puis, se précipitant avec son armée sur l'ennemi, il taille en pièces cette foule d'incrédules, au nom et par la vertu de la sainte Croix. Le plus grand nombre fut englouti sous les eaux. Après cette victoire, Iaropolk revint dans ses états, et rendit graces à Dieu du secours qu'il lui avait accordé.

En l'année 6634 (1126), le prince Iaropolk nomma à l'évêché de Péréjaslavle, Marcum, qui précédemment avait été créé abbé du cloître de Saint-Jean, par le métropolitain Nicétas. Dans la même année, mourut ce dernier. — Le 1.er août, à huit heures du soir, il y eut un tremblement de terre.

En l'année 6635 (1127), le 28.e jour de mars, mourut Briatcheslaw, le plus jeune des fils de Sviatopolk; il fut inhumé le 5 avril suivant. Dans la même année, Vsévolod Olgovitch chassa de Tchernigow son oncle Iaroslaw, mit ses gens en déroute et saccagea la ville. Mstislaw et Iaropolk réunirent leurs troupes et voulurent marcher contre Vsévolod; mais celui-ci députa vers les Polovtzi, qui lui envoyèrent un secours de six mille hommes, conduits par Seluken et Staschen. Ils vinrent camper près de la forêt de Ratimir, derrière un fossé, et de là députèrent à Vsévolod quelques-uns de leurs gens. Mais ceux-ci ne purent revenir au camp, car les troupes d'Iaropolk

occupaient toute la Séma, et celles d'Iaroslaw Mstislavitch le pays de Koursk : ils furent donc arrêtés aux environs de Lokna et amenés à Iaropolk. Les Polovtzi, n'ayant point de nouvelles de Vsévolod Olgovitch, s'indignèrent, mirent bas les armes et revinrent sur leurs pas. Mstislaw, ayant appris leur défection, railla Vsévolod et lui dit : « Tu as appelé » à ton secours les Polovtzi : eh bien ! que pré- » tends-tu faire par leur moyen ? » Vsévolod, confus, voulut adoucir le grand prince par ses prières; il chercha à séduire les boyards, en leur faisant des présens : si bien qu'il passa le temps de l'été, et atteignit l'hiver.

Cependant Iaroslaw, étant sorti de Mourom, vint saluer Mstislaw, et lui parla ainsi : « Tu m'as juré » amitié par la sainte Croix, marchons donc en- » semble contre Vsévolod. » Mais celui-ci implorait Mstislaw et descendait jusqu'aux supplications, lui promettant toute espèce de dédommagemens.

L'année se passa sans que Mstislaw entreprît rien : or, cette inaction était contraire à son serment. Se trouvait alors près du grand prince, Grégoire, abbé du cloître de Saint-André, qui précédemment avait été en grand crédit auprès de Vladimir, et pour lequel Mstislaw et tout le peuple professaient une grande vénération : c'est lui qui s'opposait de toutes ses forces à ce que l'on entreprît une guerre, à propos d'Iaroslaw : « Je prends la faute sur moi, disait-il ; n'est-il pas » plus excusable de trahir un serment, que de verser » le sang des chrétiens.... » Puis il convoqua tout

le clergé en l'absence du métropolitain, et les prêtres vinrent dire à Mstislaw : « Nous prenons sur » nous le péché, mais il faut faire la paix. » Mstislaw se conforma aux vœux du clergé, et consentit à violer le serment qu'il avait fait à Iaroslaw; mais il en eut toute sa vie un profond regret. Iaroslaw, se voyant sans appui, revint à Mourom.

Vers la même époque, le prince Mstislaw chargea ses frères d'une expédition contre les Krivitches, et traça leur marche par quatre différens chemins : Viatcheslaw partit par Tourow; André, par Vladimir; Vsévolod, par Gorodez, et Viatcheslaw-Iaroslavitch, par Luzk. Il prescrivit à celui-ci d'aller jusqu'à Isiaslavle : à Vsévolod-Olgovitch de partir avec ses gens, par le Straschew, à Borisow, où il dirigeait également une troupe de Torkes, conduite par Jehan, fils de Voiteschen. Il donna l'ordre à son fils, Isiaslaw, de se rendre avec son armée de Koursk, à Logoschesk : quant à son autre fils, Rostislaw, à la tête des Smolenskois, il partit pour Drjutesk; il leur recommandait à tous de se trouver réunis, le 14.e jour d'août, dans un certain endroit qu'il désignait. Isiaslaw arriva un jour avant les autres au lieu fixé, et pressa vivement les habitans de Logoschesk, qui d'effroi se rendirent aussitôt. Mais les Isiaslaviens commencèrent à se battre contre Viatcheslaw et contre André. Isiaslaw, après deux journées de séjour à Logoschesk, prit le chemin d'Isiaslavle, où se trouvaient ses cousins, se faisant suivre de son beau-frère Briatscheslaw. Celui-ci eût bien voulu retourner

vers son père, mais, chemin faisant, il s'était vu tellement cerné de toutes parts, qu'il ne pouvait plus avancer ni reculer : aussi commençait-il à craindre pour sa vie. Enfin, il parvint à joindre son beau-frère Isiaslaw, qui amenait avec lui les habitans de Logoschesk, qu'il avait fait prisonniers. Lorsque les Isiaslaviens virent que leur prince et les Logoscheskiens s'étaient rendus sans aucune résistance, ils dirent à Viatcheslaw : « Jure-nous, par le saint nom de Dieu, que tu » ne veux pas nous faire trahir notre foi.... » Mais, le soir étant venu, il envoya dans la ville, Vorotislaw, officier d'André, avec plus de mille hommes, et Jehan, officier de Viatcheslaw, qu'il avait sous son commandement, qui, dès le point du jour, donnèrent l'assaut et massacrèrent un grand nombre d'habitans. Cependant on faillit perdre les bagages de Mstislaw, car le combat avait été des plus vifs : enfin les Russes se retirèrent avec un butin considérable. De là, sous la conduite de Vsévolod-Mstislavitch, les Novgorodiens se rendirent à Neklutch.

Les habitans de Polotsk, fatigués de David et de ses fils, les chassèrent, élurent Rogvold, puis se rendirent près de Mstislaw et le prièrent de confirmer leur prince. Mstislaw exauça leurs vœux ; ils prirent donc Rogvold et le conduisirent à Polotsk.

Au sujet de Rogvold, nous dirons une aventure extraordinaire, que rapportent ceux qui prétendent en avoir eu parfaite connaissance (1).

Du temps que Vladimir, jeune encore, suivait le culte des faux dieux à Novgorod, il avait près de

lui son oncle Dobrina, capitaine entreprenant et d'un grand courage. Un jour celui-ci envoya vers Rogvold, prince de Polotsk, et lui demanda la main de sa fille pour Vladimir. Rogvold, à la réception de ce message, crut devoir interroger sa fille : « Veux-tu, lui dit-il, épouser Vladimir ? » « A Dieu » ne plaise, lui répondit celle-ci, que je consente » à déchausser le fils d'une esclave. Je préfère épou- » ser Iaropolk. » Il est bon de savoir que Rogvold était d'origine varègue, et qu'il était venu par mer à Polotsk, où il régnait.

Quand Vladimir sut cette réponse et comme on le traitait de fils d'esclave, il entra en fureur et se plaignit à Dobrina : celui-ci, secondant le dépit du prince, mit sur pied ses troupes, marcha sur Polotsk et vainquit Rogvold. Ce prince se réfugia dans sa ville ; mais l'armée ennemie lui ayant aussitôt donné l'assaut, s'en rendit maître, et fit prisonnier Rogvold, son épouse et la princesse Rognéda. Alors Dobrina fit au varègue, ainsi qu'à sa fille, les plus honteux reproches, et excita Vladimir à déshonorer cette fille sous les yeux même de son père et de sa mère ; après quoi Dobrina tua Rogvold, fit sa femme de la veuve et lui donna le nom de Gorislaw. Quant à Rognéda, elle mit au jour Isiaslaw.

Mais il arriva, comme on l'a dit, que Vladimir eut encore beaucoup d'autres femmes, ce qui fâchait Rognéda. Un jour qu'il était venu la voir et qu'il s'était endormi chez elle, elle voulut le poignarder, mais, s'étant par hasard réveillé, il lui arrêta le bras ;

alors elle se lamenta et dit : « Tu as tué mon père, » tu t'es emparé de son pays, et voilà que tu n'aimes » plus ni moi ni cet enfant..... » Mais Vladimir lui ordonna de se vêtir de ses ornemens royaux, comme pour un jour de noces, et de se placer au milieu de la chambre, sur un lit de parade. Cela fait, il se disposait à la tuer. Rognéda exécute les ordres qu'elle a reçus; mais, avant, elle met une épée nue dans la main de son fils Isiaslaw, et lui dit : « Quand ton » père entrera, alors montre-toi à demi, et dis-lui : » *Père, veux-tu donc vivre tout seul, ou te crois-* » *tu immortel ? Prends cette épée et plonge-la* » *dans mon sein, car je ne veux pas être témoin* » *de la mort de ma mère.* » La chose se fit ainsi, et, en voyant son fils, Vladimir, s'écria : « Qui se serait » douté que tu fusses là ! » Et il jeta son glaive, appela ses boyards et leur raconta le tout. Ceux-ci lui dirent: « Ne la tue pas, à cause de cet enfant; assigne-lui » plutôt quelque douaire, pour elle et son fils. » Vladimir fit donc bâtir une ville, qu'il nomma Isiaslavle. Cette donation devint la source des démêlés des petits-fils de Rogvold et de Iaroslaw.

Dans la même année, le 13.e jour de décembre (1127), mourut Isiaslaw-Sviatopolkovitch.

En l'année 6636 (1128), mourut Boris, prince de Polotsk. Cette année-là, il y eut une grande crue d'eau, qui noya beaucoup d'individus, et submergea un grand nombre de bâtimens et de maisons (2). La même année encore, les Petchériens changèrent le nom de leur église Saint-Demitri, et la nommèrent

faussement et par une grande erreur, église Saint-Pierre. — Mstislaw jette les fondemens de l'église en pierre Saint-Théodore.

En l'année 6637 (1129), mourut, à Mourom, Iaroslaw, fils de Sviatopolk : mourut aussi Michalko-Viatcheslavitch; vers cette époque aussi, Mstislaw fit transférer à Constantinople les princes de Polotsk avec leurs femmes et leurs enfans (3).

En l'année 6638 (1130), Mstislaw envoya ses fils Vsévolod, Isiaslaw et Rostislaw, à la tête de ses troupes contre les Tchoudes. Ces princes les vainquirent et leur imposèrent tribut.

En l'année 6639 (1131), le grand prince Mstislaw marcha contre la Lithuanie, y fit un grand butin et s'en revint dans le pays de ses pères. Il jeta aussi, cette année-là, les fondemens de l'église de la Sainte-Vierge, à Pirogochtch.

En l'année 6640 (1132), mourut le grand prince Mstislaw, fils de Vladimir (4).



NOTES.

(1) Cette annecdote, sur Vladimir-le-Grand, est sans doute amenée par le nom du prince de Polotsk, Rogvold. (*Voyez* ce que Nestor lui-même raconte, au sujet de la belle Rognéda, tom. I.er, pag. 113.)

(2) Les chroniques de Novgorod (*Voy. Nikon.*) font, à cette année, mention d'une famine horrible, qui réduisit les Russes à se nourrir de la chair des plus vils animaux : on broyait les feuilles et les écorces des tilleuls, pour en faire une sorte de pain. Les rues étaient jonchées de cadavres tombant en pourriture, et le nombre des vivans ne suffisait plus à ensevelir les morts....

(3) C'est sans contredit l'événement le plus remarquable de ce règne, que la chute de la maison des princes de Polotsk. Cette famille s'était depuis long-temps séparée de la Russie, pour devenir indépendante. L'ancienne province des Krivitches, rentrée sous l'obéissance du grand prince, fut confiée aux soins et à la valeur d'Isiaslaw Mstislavitch.

(4) Mstislaw, marié deux fois, eut de sa seconde femme, fille d'un Possadnik de Novgorod, Dmitri-Zavidovitch, huit enfans, six garçons et deux filles. Ses fils furent Vsévolod, Isiaslaw, Rostislaw, Sviatopolk, Vladimir et Roman. — Sophie, l'aînée de ses filles, épousa Valdémar, premier roi de Danemarck; et la seconde, dont le nom est resté ignoré, fut mariée à un prince de Vladimir, fils de Sviatopolk II. Du mariage de Sophie avec Valdémar I.er, sont issus Canut IV et Valdémar II, rois de Danemarck; Rixa, épouse d'Éric, roi de Suède; et Ingéburge, épouse de Philippe II, roi de France.

Le plus ancien des écrits originaux non contestés, des princes russes, parvenus jusqu'à nous, est celui qui fut donné par Mstislaw au monastère d'Iouriew, à Novgorod, comme titre à la possession de certaines terres.

CHAPITRE III.

IAROPOLK-VLADIMIROVITCH.

Échange des principautés. — Guerres civiles. — Ambition des fils d'Oleg. — Inconstance des Novgorodiens. — Expéditions diverses. — Guerre contre Tchernigow. — Opiniou des habitans de cette ville sur Iaropolk. — Mort de ce prince.

Mstislaw étant mort, Iaropolk (1), son frère, prit le titre de grand prince, et les Kiéviens lui envoyèrent des ambassadeurs.

Cette année-là Iaropolk rappela Vsévolod, fils de Mstislaw de Novgorod, et lui donna la ville de Péréjaslavle, suivant l'engagement qu'il avait pris avec son fils Mstislaw, et d'après les dispositions de Vladimir, qui avait concédé cette ville à son frère Mstislaw. Vsévolod fit son entrée à Péréjaslavl avant midi; mais il en fut chassé le soir du même jour par George, qui, à la tête d'un parti, tomba inopinément sur lui (2). George resta huit jours à Péréjaslavl; Iaropolk, conformément au serment qu'il avait fait, le détermina à quitter cette ville. Il y mit Isiaslaw, prince de Polotsk, autre fils de Mstislaw, et l'y établit en lui jurant de l'y maintenir; puis il donna Polotsk à son frère Sviatopolk et revint à Péréjaslavl le jour de l'as-

somption de la Vierge. Cependant les habitans de Polotsk se dirent : « Il se joue de nous », et ils chassèrent Sviatopolk, et mirent à sa place Vassilko, fils de Sviatoslaw. Lorsque Iaropolk fut instruit de ces faits, il s'unit à son frère et céda Péréjaslavle à Viatcheslaw. Isiaslaw fut donc contraint, à son tour, d'abandonner la ville; cependant, l'hiver arrivé, on lui céda Tourow, Drontsk et Pinesk, qui dépendait de Minsk, et ce fut là le commencement de son apanage.

En l'année 6641 (1133), Iaropolk envoya Isiaslaw Mstislavitch à son frère de Novgorod, pour exiger le tribut des Petcheriens. Le tribut fut payé, et la ville de Smolensk envoya des présens. C'est alors que les princes se réconcilièrent et baisèrent la croix. Viatcheslaw abandonna Péréjaslavle et se rendit à Gorodez; mais il fut bientôt obligé de s'en éloigner.

En l'année 6642(1134), Viatcheslaw, sorti de Péréjaslavle, revint à Tourow sans vouloir obéir à son frère Iaropolk.

En l'année 6643 (1135), le prince George Vladimirovitch demanda à son frère Iaropolk la principauté de Péréjaslavle. Iaropolk lui céda Souzdal et Rostow, et une partie de leurs dépendances.

Dans la même année, de Tourow Isiaslaw se porta sur Minsk et de là sur Novgorod, et se ligua avec les fils d'Oleg et de David, et de toutes parts on se prépara à la guerre. Vsévolod et Isiaslaw, fils de Mstislaw, marchèrent sur Souzdal et Rostow, mais ne tardèrent pas à revenir sur les bords du Volga. De leur côté les Novgorodiens ne voulaient pas faire la guerre

avec les enfans d'Oleg contre ceux de Vladimir: « Si » les enfans d'Oleg, disaient-ils, ne se battaient pas » ici, nous pourrions espérer de réconcilier les » oncles avec leurs neveux...» Et Vsévolod revint à Novgorod: pour Isiaslaw, il resta sur les bords du Volga. Dans la même année, à l'époque de l'automne, il apprit que Iaropolk, avec ses frères George et André, se portaient sur Tchernigow... Il se dirigea donc de ce côté. Dans la même année, les fils d'Oleg en vinrent aux mains avec les fils de Vladimir: Iaropolk, George et André marchèrent sur Tchernigow, contre les fils d'Oleg, et ne restèrent cependant pas long-temps devant la ville; car, après quelques jours, ils levèrent le siége et décampèrent. L'hiver suivant, les fils d'Oleg, aidés des Polovtzi, entrèrent en campagne et prirent la petite ville de Neschatin, incendièrent les villages et les campagnes, emmenèrent les habitans et firent un grand butin en chevaux et autres bestiaux. Ce même hiver, le 1.er décembre, le tonnerre se fit entendre. — Iaropolk et George, à la tête de diverses troupes armées, sortirent, l'un de Kiew, l'autre de Péréjaslavle, et ces princes passèrent huit jours sous les murs de Kiew: cependant Iaropolk se réconcilia avec Vsévolod, et donna Péréjaslavle à son frère André, et la ville de Vladimir, à Isiaslaw, fils de Mstislaw. Durant le même hiver, les Novgorodiens se rencontrèrent avec les Rostoviens, près de la montagne Schden, et les Rostoviens battirent les Novgorodiens, leur tuèrent un grand nombre d'hommes, et s'en revinrent couverts de gloire.

En l'année 6644 (1136), les fils d'Oleg rassemblent de rechef leurs troupes, et s'emparent des villes et villages situés sur les bords de la Soula, s'approchent de Péréjaslavle, commettent toute sorte d'hostilités, brûlent tout ce qui se trouve aux environs, puis se retirent et viennent camper sur les bords de la Supoja. Les fils de Vladimir marchent à leur rencontre, et dès que les deux armées sont en présence, un combat acharné s'engage; mais, pendant l'action, les Polovtzi abandonnent les fils d'Oleg, et s'enfuient: l'élite des troupes de Iaropolk-Vladimirovitch se met à leur poursuite, les bat et en tue un grand nombre. Cependant à leur retour sur le champ de bataille, les Russes ne voient plus leur prince, et se trouvent en face des troupes des Olgovitchs. Les Polovtzi alors reviennent tomber sur leur dos, font prisonniers tous ceux qui combattent encore sous les drapeaux de Iaropolk, s'emparent d'un grand nombre de boyards, tels que David-Iarunovitch, capitaine de mille hommes de Kiew, et le brave Stanislas, fils de Tintkow, et beaucoup d'autres. Vassilko-Maritchitch, petit-fils de Vladimir, y laisse la vie, et les autres enfans de Vladimir rentrent à Kiew, le 8.e jour d'août. Les fils d'Oleg leur tendaient un nouveau piége; car, tandis que, de concert avec les Polovtzi, ces princes s'emparaient de Trépol, et qu'ils faisaient de Chaliep un monceau de ruines, ils s'approchaient de Kiew, sous prétexte de se réconcilier avec les fils de Vladimir; mais ils ne songeaient en effet qu'à répandre le sang des chrétiens, car ils étaient

alors gonflés d'orgueil. Le ciel toutefois ne permit pas cette méchante action. Iaropolk et ses frères avaient déjà mis sur pied une nombreuse armée, et certainement il leur était facile de les battre, mais le grand prince n'en voulut rien faire, car il craignait Dieu ; il se réconcilia donc avec eux, et les fils d'Oleg régagnèrent Tchernigow. Quant aux Polovtzi, ils retournèrent au-delà du Don.

En cette année-là, mourut Siméon, évêque de Vladimir.

En l'année 6645 (1137), l'eunuque Emmanuel fut nommé à l'évêché de Smolensk. Un autre eunuque, encore nommé Théodore, fut également nommé à l'évêché de Vladimir.

En l'année 6646 (1138), Vsévolod-Mstislavitch, petit-fils de Vladimir, chassé par les Novgorodiens(3), s'en vint à Kiew trouver son oncle Iaropolk, qui lui céda Vouischgorod, où il gouverna durant l'espace d'un an. Peu après, cependant, les Pleskoviens et un certain nombre de Novgorodiens se réunirent, vinrent le chercher avec leurs officiers, Constantin et Schiviat de Pleskow, qui avait une armée sous ses ordres. Vsévolod revint donc au milieu d'eux faire sa résidence, mais il n'y put être qu'un court temps ; car il mourut à Pleskow, le 11 février, et il fut inhumé dans l'église de la Sainte-Trinité, qu'il avait lui-même fait construire. Durant cet hiver, les Novgorodiens chassèrent de leur ville Sviatoslaw-Olgovitch, et élurent pour leur prince Rostislaw, fils de George.

Durant la même année, les fils d'Oleg envoyèrent

lever des troupes chez les Polovtzi et commencèrent leurs hostilités sur les bords de la Soula. André, ne recevant pas de secours de ses frères, ne put long-temps leur résister, et les laissa s'approcher de Péréjaslavle, ce qui bientôt causa de grands dommages aux habitans qui furent maltraités tant des Polovtzi que de leurs propres compatriotes, car les fils d'Oleg voyant qu'André ne recevait aucun secours de ses frères, se conduisirent avec la plus grande cruauté.

La même année encore, les fils d'Oleg s'emparèrent de la personne de Sviatoslaw qui fuyait Novgorod... La nouvelle en vint à Iaropolk. Bientôt les fils d'Oleg, continuant à se conduire en ennemis, appellent à eux un grand nombre de Polovtzi, s'emparent de Préluk et veulent marcher sur Kiew, contre Iaropolk. Mais Iaropolk avait eu le temps de se préparer, lui et ses frères, à une vigoureuse résistance, ce qu'apprenant les fils d'Oleg, ils retournent sur leurs pas à Tchernigow. Le grand prince se trouvait à la tête d'une armée de trente mille hommes, composée de Rostoviens, de Poloskoviens, de Smolenskois, d'Ougres, de Galitches (4) et de Bérendéens, comme aussi de Kiéviens, de Péréjaslaviens, de Vladimiriens et de Touroviens; il se décide à marcher sur Tchernigow. Les habitans de Tchernigow effrayés, vont trouver le prince Vsévolod : « Tu songes à t'enfuir chez les Polovtzi, et à livrer à la destruction ton malheureux » pays, mais où trouveras-tu aide pour revenir? Laisse » plutôt de côté tout orgueil et demande la paix. Nous

» connaissons la bonté de Iaropolk et savons fort bien » qu'il n'a aucun plaisir à répandre le sang. Il fera la » paix en invoquant le nom de Dieu; car c'est par la » faveur de Dieu qu'il gouverne toute la Russie. » Vsévolod à ces paroles et comme un homme de jugement se dit : « Eh bien! au nom de Dieu demandons » la paix. » Il envoya donc faire d'humbles propositions de paix à Iaropolk, qui lui accorda tout. Ils baisèrent ensemble la sainte croix, couclurent la paix, se firent réciproquement de grands présens et revinrent chacun dans leur principauté.

Cet automne, mourut Gleb, fils d'Oleg, et l'hiver suivant, le 18 février, mourut aussi le vertueux grand prince Iaropolk, fils de Vladimir; il fut enterré à Kiew dans l'église de Saint-André (5).

NOTES.

---

(1) On a vu comment la branche aînée des princes russes perdit le trône par l'élection de Vladimir, père de Mstislaw et Iaropolk, au préjudice des fils de Sviatopolk II, et de ceux de Sviatoslaw, aîné de Vsévolod, père de Vladimir. Mstislaw, en mourant, sentit que le même système d'hérédité allait être suivi au profit de son frère : aussi se contenta-t-il de recommander à Iaropolk le sort de ses enfans.

(2) Vsévolod fut chassé de Péréjaslavle par George, prince de Souzdal et de Rostow, uni à André, son frère cadet, dans la crainte, dit un historien, que Iaropolk ne le désignât pour héritier du trône de Kiew.

(3) Le peuple, dit la chronique de Novgorod, avait de graves reproches à faire à ce prince. « Il fut condamné à l'exil, parce qu'il ne surveillait pas le petit peuple, et qu'il n'aimait que les plaisirs, les faucons et les chiens ; parce qu'il avait ambitionné le gouvernement de Péréjaslavle ; parce qu'au combat d'Idanof, il avait le premier abandonné le champ de bataille ; parce que, enfin, il n'avait point d'opinion précise et déterminée ; que tantôt il était du parti des princes de Tchernigow, et tantôt du parti de leurs ennemis. »

Les Novgorodiens élurent à sa place Sviatoslaw-Olgovitch, frère du prince de Tchernigow. Quelque temps après, les Pskoviens, ainsi que le dit le continuateur de Nestor, rappelèrent Vsévolod, mais les habitans de Novgorod lui tinrent rigueur. Cette division amena une rupture entre les deux villes, et Pskow profita de cette circonstance pour s'affranchir et se déclarer indépendante.

(4) *Galitch :* c'est ainsi que les chroniques appellent la province Sud-Ouest de la Russie, où le fils de Volodar, l'ambitieux Vladimirko, régnait avec son frère. Il avait transféré sa capitale à Galicth, sur les bords du Dniester, et s'était acquis par son courage la plus brillante réputation. Il ne pouvait arracher de son souvenir la perfidie des Polonais,

qui avaient si honteusement mis Volodar dans les fers, et ne laissait échapper aucune occasion d'en tirer vengeance. Tantôt ennemi, tantôt allié des Hongrois, Vladimirko prit également part à la guerre que Boris, petit-fils de Monomaque, fit au roi Béla, surnommé l'aveugle. Condamné à l'exil dès le sein de sa mère, et élevé en Russie, Boris, parvenu à l'âge de majorité, voulut prouver, par la force des armes, la justice de ses droits héréditaires. Il entra en Hongrie, à la tête des Russes, ses alliés, avec Boleslas, roi de Pologne : mais, dans une bataille décisive, il ne put soutenir le premier choc des Allemands, et s'enfuit comme un lâche, sans avoir su même mettre à profit les bonnes intentions des boyards hongrois. Après d'inutiles tentatives pour obtenir des secours de l'empereur d'Allemagne, Boris parut, quelques années plus tard, dans le camp de Louis VII, roi de France, alors que ce monarque traversait la Pannonie, pour se rendre en Terre-Sainte. Dès qu'il en fut informé, le roi de Hongrie demanda la tête de son dangereux ennemi. Louis eut pitié de ce prince infortuné : il rassembla le conseil des évêques, s'éclaira de leurs avis, et déclara aux ambassadeurs du roi, que leur demande était contraire aux lois de l'honneur et à celles de la religion chrétienne. Boris sortit secrètement du camp des Français, et se retira à Constantinople : en combattant sous les drapeaux de l'empereur contre le roi de Hongrie, en 1156, il fut percé d'une flèche. — Son fils, le jeune Coloman, célèbre par sa valeur, servit dans la suite chez les Grecs, et gouverna pour eux dans la province de Cilicie. » (Karams.)

(5) C'est à ce règne qu'il faut fixer l'origine de l'implacable haine qui s'établit entre les descendans d'Oleg et ceux de Monomaque, haine qui pendant un siècle entier, fit le malheur de la Russie.



CHAPITRE IV.

VIATCHESLAW-VLADIMIROVITCH.

Viatcheslaw, accueilli par les Kieviens, et le métropolite, Vsévolod-Olgovitch l'oblige à se démettre. — Il se retire à Tourow.—Vsévolod fait son entrée à Kiew.

Viatcheslaw, frère de Iaropolk, aussitôt la mort de celui-ci, se rendit à Kiew, et les habitans, conduits par le métropolite, vinrent à sa rencontre et le placèrent sur le trône de son bisaïeul Iaroslaw, le 22.e jour de février.

Cependant Vsévolod-Olgovitch, étant sorti de Vouischgorod, se concerta avec son frère, et envoya aussitôt à Viatcheslaw un message avec ces mots : « Laisse-moi Kiew, de bonne volonté ! » Celui-ci, qui ne voulait pas répandre de sang et encore moins se battre contre Vsévolod, consentit à s'éloigner. Bientôt après le métropolite les accorda (1), et leur réconciliation se fit sur la sainte croix, après quoi Viatcheslaw se retira à Tourow.

Vsévolod entra donc à Kiew, le 5.e jour de mars, et il plaça Vladimir, fils de David, à Tchernigow (2).

NOTES.

---

(1) « Vsévolod, dit Karamsin, donna au métropolitain et aux boyards un repas splendide : le vin, l'hydromel, les mets et les fruits de toutes espèces y furent prodigués au peuple : les églises et les couvens reçurent de riches aumônes. »

(2) Le Clerc, que nous n'avons pas èu occasion de citer depuis long-temps, fait, au sujet de la rènonciation du faible Viatcheslaw, des réflexions philosophiques de *la plus haute portée*. « Il est, dit-il (tom. I.er, pag. 144), des ames sur lesquelles les revers et les chagrins glissent comme l'eau sur une toile huilée.... Si elles sentent le prix de la perte qu'elles ont faite, ce sentiment est passager : un mal sans remède est pour elles un motif d'oubli plus prompt. Telle était l'ame de Viatcheslaw ! »



CHAPITRE V.

VSÉVOLOD II, OLGOVITCH.

DE 1139 A 1146.

Guerres de Vsévolod contre les princes apanagés. — Paix avec les Polovtzi. — Troubles de Novgorod. — Singulière insconstance de ses habitans. — Mort d'André. — Faiblesse de Viatcheslaw. — Guerre en Pologne. — Mariages. — Campagne contre Galitch. — Mort du grand prince.

En l'année 6647 (1139), le fils d'Oleg prit possession du trône de Kiew et parut dès-lors nourrir des projets hostiles contre les fils de Vladimir et de Mstislaw : il voulait affermir son pouvoir et réduire tout le pays sous son autorité. Il chargea donc ses frères d'enlever la ville de Smolensk à Rostislaw Mstislavitch et celle de Vladimir à Isiaslaw. Il intima l'ordre à celui-ci de sortir de Vladimir ; mais ses troupes étaient à peine arrivées à Gorina, qu'une terreur panique les saisit, et elles revinrent sur leurs pas. En même temps, Vsévolod faisait revenir de Koursk son frère Sviatoslaw et se dirigeait avec lui sur Péréjaslavle contre André, car son projet était

d'établir son frère à la place d'André; il donna l'ordre à celui-ci de se contenter de Koursk. André cependant tint conseil avec ses officiers, après quoi il répondit à Vsévolod : « Je préfère mourir dans le » pays de mes pères, que d'aller régner dans la prin- » cipauté de Koursk. Mon père ne gouvernait pas ce » pays, mais bien Péréjaslavle. Je veux finir où finit » mon père. Si tu n'es pas satisfait, frère, d'avoir le » premier commandement de Russie, et que tu » veuilles encore me dépouiller de mon apanage et » me tuer, eh bien! exécute tes projets : pour moi, je » ne sortirai pas vivant de mon patrimoine. Aussi » bien, semblable événement n'est-il pas sans exemple » dans notre maison, et s'est déjà vu avant nous. » Sviatopolk n'a-t-il pas assassiné Boris et Gleb, à pro- » pos de leur héritage? Mais aussi combien de temps » a-t-il vécu ensuite? »

Cependant Vsévolod, appuyé sur le Dniéper, envoya son frère à la tête d'une troupe armée, assiéger Péréjaslavle. Chemin faisant, Sviatoslaw ayant rencontré les gens d'André, les deux partis en vinrent aux mains; mais le ciel soutenait celui-ci contre ses ennemis, et l'armée de Sviatoslaw, mise en déroute, fut poursuivie jusqu'auprès de Korana. Toutefois André ne permit pas à ses troupes d'aller plus loin. Le lendemain matin, les princes firent la paix. Un incendie avait éclaté durant la nuit au sein de la ville de Péréjaslavle, c'était le 1.er septembre. On doit cependant reconnaître qu'il ne provenait pas du fait des soldats ennemis.

Pendant cet été, tous les princes Polovtzi se réunirent pour conclure la paix, et Vsévolod sortit de Kiew, André de Péréjaslavle; ils s'avancèrent jusqu'à Malotin, et là, firent en effet un traité de paix. — Cette année-là encore les Novgorodiens chassèrent le fils de George, et envoyèrent demander à Vsévolod le prince Sviatoslaw; et Vsévolod permit au dernier d'aller régner à Novgorod.

En l'année 6648 (1140), les Novgorodiens expulsèrent Sviatoslaw et députèrent vers Vsévolod leur évêque et les principaux d'entre eux. « Maintenant, » dirent-ils au grand prince, donne-nous ton fils, car » nous ne voulons plus de Sviatoslaw. » Vsévolod leur envoya son fils; mais, arrivés à Tchernigow, les Novgorodiens tinrent conseil, et ils revinrent dire à Vsévolod: « Nous ne voulons ni de ton fils, ni de » ton frère, ni d'aucun de ta race; nous voulons » un prince de la famille de Vladimir. » Vsévolod, apprenant ces nouvelles, attire près de lui l'évêque et les députés, puis il les fait jeter en prison.

Les Novgorodiens se consultent de nouveau, et consentent à prendre pour prince Sviatoslaw, fils de Mstislaw et beau-frère de Vsévolod. Mais celui-ci ne voulant envoyer à Novgorod, ni les enfans de Vladimir, ni ceux de Mstislaw, fait venir son beau-frère et le retient prisonnier avec l'évêque et les Novgorodiens dans la forteresse de Brest, puis leur dit: « Je vous défends, à l'avenir, de vous mêler des » affaires des Novgorodiens; qu'ils y pensent eux- » mêmes et voient à se pourvoir d un prince. » Puis

il retint pendant une année entière les députés et l'évêque en prison.

Cependant l'année suivante 6649 (1141), les Novgorodiens sentirent qu'ils ne pouvaient rester sans prince : les vivres ne leur arrivaient plus d'aucun côté, car les marchands qui venaient de Novgorod en Russie étaient arrêtés et jetés en prison. Ne pouvant donc plus vivre ainsi, ils députèrent un message à George, et lui firent dire : « Comme nous ne » voulons pas de Sviatopolk, fils de Mstislaw, pour » prince, nous ne voulons pas davantage des enfans » d'Oleg : viens donc toi-même régner sur nous ou » envoye-nous ton fils. » George leur envoya son fils Rostislaw.

Durant cet hiver, le vingt-deuxième jour de janvier, mourut, à Péréjaslavle, le pieux, le brave et religieux prince André, fils de Vladimir, et trois jours après il fut enterré dans l'église de Saint-Michel, proche le tombeau de son grand-père. Quand on descendit son corps dans le cercueil, on remarqua un prodige aussi horrible qu'extraordinaire. Trois soleils brillèrent ensemble l'un près de l'autre, et trois colonnes s'élevèrent de la terre aux cieux. Tout au haut de ces colonnes se voyait dans les airs une espèce de cercle qui entourait la lune, et ce signe dura aussi longtemps que durèrent les funérailles.

Cet hiver aussi mourut Vsévolod, fils de David et prince de Gorodez. Vers ce temps Vsévolod, fils d'Oleg, fit marcher contre Viatcheslaw des troupes

de Kiew, et lui fit dire : « Tu restes dans les dépen- » dances de Kiew, qui sont ma propriété : retourne à » Péréjaslavle, le seul patrimoine que tu possèdes(2) »; et durant ce temps, le prince Igor, fils d'Oleg, s'emparait d'une ville de Georgé, et pillait tout ce qu'il trouvait en chevaux, moutons, bestiaux et autres objets. Cette même année, Vsévolod se réconcilia avec ses beaux-frères, et leur fit cession de Novgorod : il établit Sviatopolk dans cette ville, et ayant fait surprendre Rostislaw fils de George, il le renvoya à son père.

En l'année 6650 (1142), Viatcheslaw, fils de Vladimir, se retira à Péréjaslavle, et Sviatoslaw, fils de Vsévolod, prit possession de Tourow. Et l'ennemi des chrétiens, le diable, inspira l'idée à Igor, fils d'Oleg, de marcher contre Péréjaslavle. Il se mit donc à exécuter son plan, et commit sur son passage toute espèce d'hostilité. Durant deux mois, il incendia les bourgs et les villages, et ravagea les blés et les campagnes. Isiaslaw, fils de Mstislaw, vint enfin de Vladimir au secours de Viatchelaw. D'un autre côté, Rostislaw Mstislavitch occupait, avec les Smolenskois, les dépendances d'Igor, et s'emparait de quatre de ses villes. Igor apprenant ces échecs, abandonna le pays de Péréjaslavle, tandis que Viatcheslaw, après s'être concerté avec Vsévolod, abandonnait la ville de Péréjaslavle à Isiaslaw, et se retirait à Tourow. Isiaslaw fit son entrée dans la première de ces villes, le 1.er janvier, et Vsévolod envoya son fils, Sviatoslaw, à Vladimir.

Ce même hiver, Vsévolod donna l'ordre à son fils Sviatoslaw et à son neveu Isiaslaw Davidovitch, puis à Vladimir de Galitch, de marcher au secours de Vladislaw contre son frère, tous deux fils de Boleslas. Les armées ennemies se rencontrèrent à Tchernesk, et après qu'elles se furent livré combat, les troupes russes revinrent sur leurs pas, ramenant avec elles un grand nombre de Lekes, qui pour la plupart ne s'étaient pas battus, et qui furent faits prisonniers après le combat (3).

En l'année 6651 (1143), Vsévolod maria son fils Sviatoslaw avec la fille de Vassilko, prince de Polotsk. Cet hiver, Isiaslaw se rendit chez son oncle George avec lequel ne pouvant s'accommoder, il alla chez son frère à Smolensk, et de là à Novgorod, chez son autre frère, où il passa l'hiver.

En l'année 6652 (1144), Isiaslaw revint de Novgorod après avoir visité ses frères.

Dans la même année Isiaslaw maria sa fille à Rogvold de Polotsk, fils de Boris, et Vsévolod, prince de Kiew, se transporta pour la noce à Péréjaslavle, avec son épouse, ses boyards et les principaux Kiéviens. Cette année-là encore, Vsévolod marcha contre Vladimir de Galitch, et envoya Isiaslaw Davidovitch chez les Polovtzi pour lever des soldats contre Vladimir. Vsévolod ayant donc réuni tous les princes russes marcha sur Térebovl. Vladimir alla à sa rencontre avec toutes ses forces, conduisant avec lui des Ougres, et Boxen, beau-frère de leur roi. Mais les

deux partis ne pouvaient en venir aux mains; car la rivière Seret les séparait. Ils restèrent ainsi en présence l'un de l'autre une semaine entière, gagnant toujours vers Zvénigorod; enfin ils campèrent dans les plaines de Rogen sans pouvoir cependant s'attaquer encore, car Vladimir s'était posté sur les montagnes. Isiaslaw Davidovitch, suivi des Polovtzi, ne tarda pas à arriver. Ils s'étaient emparés de deux villes : Uschiza et Mikulin. Vsévolod alors marcha sur Zvénigorod, et prit ses positions d'un côté de la ville; Vladimir aussitôt descendit des montagnes qu'il occupait, et vint se placer en-deçà de la ville, laissant entre eux deux la rivière de Bielka. Vsévolod donne l'ordre à son armée de jeter un pont sur la rivière, et dès le point du jour, il passe de l'autre côté, et va s'emparer des montagnes derrière Vladimir. Ce dernier crut qu'on allait le forcer, car il se trouvait alors au milieu de marais. Son armée entière ne pouvait agir en raison du petit espace où elle se trouvait renfermée, et tous les environs jusqu'à la montagne n'étaient que des terrains fort fangeux. Les Russes, par quelques détours, étaient parvenus à se rendre maîtres des hauteurs de Pérémisle et de Galitch. Les troupes de Vladimir voyant donc leur danger, commencèrent à trembler et dirent : « Nous nous arrêtons ici tandis que là-bas » on enlève nos femmes. » — Vladimir fit dire à Igor : « Si tu veux me réconcilier avec ton frère, je » te promets qu'à sa mort, je te ferai monter sur le » trône de Kiew. » C'est ainsi qu'il voulait gagner Igor. Celui-ci, en effet, commença à solliciter Vsé-

volod, et comme il n'obtenait rien : « Tu ne me veux » donc pas de bien, lui dit-il : *tu hériteras après* » *moi*, me disais-tu, *de la principauté de Kiew;* » et cependant tu veux m'empêcher d'acquérir un » ami. » Vsévolod enfin céda, et ce jour même la paix fut faite. Le soir même, Vladimir se rendit près de Vsévolod, et celui-ci, avec son frère, alla au-devant de lui; ils s'embrassèrent et revinrent ensemble. Et Vladimir paya deux cents grivnes d'argent à Vsévolod, qui, se trouvant satisfait, restitua à Vladimir les villes d'Uschiza et de Mikulin dont ses troupes s'étaient emparé : puis, ayant partagé l'argent entre ses gens, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, il donna l'ordre à chacun de rejoindre leur pays. Cette même année, le prince Vsévolod jeta les fondations d'une église en pierre à Kanew.

En l'année 6653 (1145), la pieuse princesse Hélène transféra le corps du prince Iaropolk, fils de Vladimir, dans l'église de Saint-André, près du tombeau de Jeanne, fille de Vsévolod.

Dans la même année, le métropolite Michel se rendit à Tzaragrad. Cette année-là encore, Igor et ses frères se portèrent au secours des Lekes contre d'autres Lekes qui guerroyaient entre eux. Cette année, le feu prit à Kiew et la moitié de la ville basse fut réduite en cendres.

En l'année 6654 (1146), Vladimir marcha sur Priluk, qu'il prit d'assaut. Vsévolod se joignit à son frère, près de Radosina, et, le jour de Saint-Boris, se

dirigea sur Vladimir, laissant chez eux les deux fils d'Isiaslaw.

Quelque temps après, il tomba dangereusement malade; on le ramena à Vouischgorod, où il mourut, le 1.er juillet (4).

NOTES.

(1) On n'a pas assez remarqué, ainsi que je l'ai dit dans mon *histoire de Russie*, la politique de Vsévolod. A l'ambition des Olgovitchs, ce prince joignait des vues et de l'habileté. Éclairé sur le danger des apanages et sur la nécessité d'abaisser les grands, ses premiers efforts tendirent à mettre les princes de Vladimir dans l'impossibilité de troubler à l'avenir le repos de la Russie. — Pour y parvenir, il ne fallait rien moins que réunir, sous sa puisance, les différentes provinces qui se gouvernaient soit par elles-mêmes, soit par des souverains particuliers. Cette tentative était violente, usurpatrice, mais nul doute que la Russie n'eût gagné à ce changement. Le gouvernement féodal, source éternelle de guerres et de divisions, se trouvait anéanti, et la monarchie absolue, telle que Henri IV la concevait chez nous, devait sauver à l'état des déchiremens horribles auxquels il fut bientôt en proie.

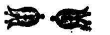
(2) Le voisinage des Polovtzi exigeait une activité et une prudence peu d'accord avec l'humeur pacifique de Viatcheslaw. Cependant ce prince ne pouvait résister aux ordres du grand prince ; il se rendit à Péréjaslavle, mais il y séjourna peu. Expulsé, comme on va le voir, par un autre prince de la maison d'Oleg, il obtint bientôt de Vsévolod la permission de rentrer dans Tourow.

(3) Suivant tous les historiens, les Russes, appelés pour rétablir la tranquillité en Pologne, s'y conduisirent plutôt en ennemis, et emmenèrent prisonniers, comme le dit la chronique, une foule d'habitans paisibles. Voici par quelles circonstances Vladislas avait été obligé d'implorer l'assistance des Russes :—Boleslas III avait, en mourant, partagé ses états à ses quatre fils, suivant l'usage de son temps. L'aîné, Vladislas II, excité par sa femme Christine, fille de l'empereur Henri IV, forma le dessein de dépouiller ses frères de leurs apanages. D'abord il exigea d'eux de fortes contributions : mais ces princes aimèrent mieux les payer, que de rompre l'intelligence qui devait régner entre des frères. Ce n'était pas là ce que voulait Vladislas : il avait espéré que la

résistance de ses frères lui donnerait un prétexte pour les attaquer. Leur soumission rompit ses mesures. Cependant il ne renonça point à ses ambitieux projets, et, convoquant une assemblée de grands, il leur représenta les inconvéniens du partage de la puissance, et combien le défaut d'unité dans le gouvernement ôtait de force à ses ressorts. L'assemblée ne fut pas d'abord favorable aux vues de Vladislas; mais enfin l'on décida qu'il fallait détruire la puissance des frères du souverain. Durant ces pourparlers, Vladislas avait appelé Vsévolod, son beau-père, à son aide: et les Russes avaient déjà envahi les principautés qu'on se proposait d'arracher aux princes apanagés. C'est ainsi que Vladislas se vit un instant, par le secours des Russes, souverain indépendant et absolu.... Mais son pouvoir dura peu. Les Polonais, fatigués de son gouvernement tyrannique, finirent par le renverser du trône.

(4) Vsévolod est diversement jugé par les historiens. Selon Karamsin : « Ce prince, prudent et habile, est célèbre autant par la part qu'il prit dans les guerres civiles, que par les bienfaits qu'il répandit sur ses états. Parvenu au trône de Kiew, il fit paraître l'amour de l'ordre et de la tranquillité. Il se montra esclave de sa parole, ami de la justice et positif dans les actes de son gouvernement : ce fut, en un mot, un des meilleurs princes de la séditieuse maison d'Oleg. » — « Il avait de la valeur, dit Lévesque, et dut passer pour très-habile dans un temps où l'art de dresser des embûches passait pour le comble de la politique. Son penchant pour les plaisirs et l'amour des femmes lui firent souvent négliger son devoir.... Il avait pris un moyen de se faire regretter en désignant, pour son successeur, son frère Igor, prince dur et rempli d'orgueil. »

Quelques auteurs prétendent que Vsévolod fut couronné, et que c'est la première fois qu'il est fait mention de cette cérémonie en Russie.



CHAPITRE VI.

IGOR-OLGOVITCH.

Le peuple rejette Igor. — Il offre la couronne à Isiaslaw. — Joie de celui-ci. — Fuite d'Igor. — Triomphe d'Isiaslaw.

Aussitôt la mort de son frère, Igor marcha sur Kiew ; mais le peuple, loin de l'accueillir, envoya à Péréjaslavle dire à Isiaslaw : « Viens chez nous, car c'est toi que nous voulons pour prince. » — A ce message, Isiaslaw manifesta une grande joie : il se fit consacrer dans l'église de Saint-Michel, par l'évêque Euphémius, et s'embarqua sur le Dniéper avec sa cour et les principaux Péréjaslaviens. Bientôt une troupe de Bérendéens vinrent se joindre à lui ; alors il continua son chemin et poussa jusqu'à Scheslaw. Cependant Igor et son frère Sviatoslaw vinrent à sa rencontre ; mais, à peine étaient-ils arrivés à l'endroit du tombeau d'Oleg, qu'une terreur panique s'empara d'eux ; ils ne purent aller plus loin, et les deux frères prirent la fuite. Isiaslaw se mit à leur poursuite, leur fit beaucoup de prisonniers ; quelques-uns furent tués, d'autres noyés, et le plus grand nombre emmenés captifs à Kiew (2). Ceci eut lieu le 13.e jour d'août.

NOTES.

---

(1) D'autres chroniques racontent, avec plus de détails, les circonstances qui précédèrent la chûte d'Igor : Dès la mort de Vsévolod, les citoyens se rassemblèrent pour aviser aux mesures à prendre. Le frère d'Igor vint se présenter au conseil, et demander ce que le peuple pouvait avoir à réclamer : « La justice, répond un des assistans : les juges nommés par Vsévolod, ont opprimé les faibles. Ratscha a dévasté Kiew, et Vouischgorod l'a été par Tudor...... » Le prince descend de cheval et promet au peuple que le nouveau souverain remplira envers les Russes les devoirs d'un bon souverain ; — qu'ils n'auront plus de dilapidateurs pour juges, mais les seigneurs les plus connus par leur probité, qui se contenteront de l'impôt légal.... » Le grand prince Igor renouvela les mêmes protestations aux députés du peuple ; et croyant la chose terminée, il se mit tranquillement à table. — Cependant la populace se précipite en foule, pour piller la maison de l'opulent Natscha, qu'elle avait en horreur..... etc. »

(2) Il n'avait porté que durant l'espace de six semaines le titre de grand prince.



CHAPITRE VII.

ISIASLAW II, MSTISLAVITCH.

Arrestation d'Igor. — Guerres civiles. — Défaite de Sviatoslaw. — Igor, moine. — Election d'un Métropolitain russe. — Trahison des princes de Tchernigow. — Emeute à Kiew. — Igor est massacré. — Guerre civile. — Injustice d'Isiaslaw, au sujet de Rostislaw. — Indignation de George. — Bataille de Peréjaslavle. — Défaite et fuite du grand Prince.

Isiasław, ayant fait son entrée à Kiew, rendit de grandes actions de grâces à Dieu, pour l'important secours qu'il en avait obtenu. Le peuple en foule, les abbés et les prêtres, dans leurs ornemens, allèrent à sa rencontre hors de Kiew. — Quatre jours après, on arrêta Igor, que l'on trouva dans un marais; il fut envoyé à Vidobitch, dans un cloître, et de là à Peréjaslavle, où, sous bonne garde, on le retint prisonnier dans le cloître Saint-Jean. Ainsi finit la puissance d'Igor. Son frère Sviatoslaw s'enfuit avec un petit nombre de gens jusqu'à Novgorod-Séversky.

Dès que les princes Polovtzi eurent appris le malheur d'Igor, ils envoyèrent des députés à Isiasław, pour lui demander la paix.—Cependant Viatcheslaw, plein de confiance en son droit d'aînesse, et suivant trop les conseils de ses boyards, affecta, à l'égard

d'Isiaslaw, des manières hautaines et méprisantes : il reprit les villes que Vsévolod lui avait enlevées, et ne s'en tint pas là : peu de jours après, il s'empara également de la ville de Vladimir, et y établit son cousin, le prince Vladimir d'Andrévitch.

Isiaslaw, informé de tout, envoie aussitôt contre Viatcheslaw, Rostislaw, son frère. Celui-ci reprend les diverses villes que venait de saisir Viatcheslaw : il fait prisonnier son lieutenant, ainsi que Joachim, évêque de Tourow, et confie le gouvernement de cette dernière ville à son fils Iaroslaw.

Dans la même année, Isiaslaw, grand prince de Kiew, se transporte chez Isiaslaw et Vladimir, fils de David, pour se consulter avec eux, et les détermine à se joindre à son fils Mstislaw, et à marcher contre Sviatoslaw, fils d'Oleg. Ils arrivent devant Novgorod-Séverski, et mettent tout au pillage autour de la ville; puis, ils marchent sur la ville de Poutivle : les habitans, quoique vivement pressés, se défendent jusqu'à l'arrivée du grand prince lui-même, auquel seulement ils déclarent vouloir se rendre. Isiaslaw, maître de la ville, y place son namjestnik de Kiew. —Sviatoslaw, ayant ouï ces événemens, se refugie à Koratchew : Isiaslaw envoie contre lui son voiévode de Schvarna, et Isiaslaw, fils de David. Sviatoslaw, à leur approche, réunit, sous ses ordres, le prince Ivan Georgiévitch de Souzdal, le prince Ivan Rostislavitch, le prince Vladimir Sviatoslavitch et un certain nombre de Polovtzi, et marche de son côté contre les Davidovitchs : la victoire se déclare pour

lui. Isiaslaw Davidovitch se réfugie près du grand prince et de ses frères. Bientôt ceux-ci se réunissent de nouveau contre Sviatoslaw, l'atteignent, mettent son armée en déroute, et l'obligent à se retirer chez les Viatitches. Après cette victoire, Isiaslaw et ses frères revinrent sur leurs pas. Cependant le prisonnier Igor apprend que Isiaslaw-Davidovitch avait pris les armes contre son frère; il envoie aussitôt un message au grand prince, et lui demande la permission de s'ensevelir dans le cloître et de se faire raser. Isiaslaw y consent volontiers, et donne aussitôt l'ordre à Euphémion, évêque de Periéjaslavle, de couper les cheveux au malheureux Igor. Euphémion vint donc et le prince fut rasé le 5.e jour de janvier.

Cet hiver, le 20.e jour de janvier, mourut Mariza, princesse très-pieuse, fille de Vladimir.

En l'année 6655 (1147), le 23 juillet, le jour de la fête de saint Pantelémon, Isiaslaw, ayant convoqué six évêques, leur enjoignit de sacrer Clément, métropolite de Russie (1). Ensuite il fit la paix avec les Polovtzi, à Voïna.

Cette année-là, on remarqua un signe au soleil, et la nuit de cette apparition, il y eut une violente tempête, accompagnée de violens coups de tonnerre.

Cette année-là encore, Vladimir et Isiaslaw-Davidovitch de Tchernigow envoyèrent au grand prince de Kiew le message suivant: « Frère, Sviatoslaw-Olgovitch nous ayant enlevé la principauté de Viatitch, » nous sommes décidés à marcher contre lui. Si nous » parvenons à l'expulser, nous irons trouver ensuite

» George de Souzdal, que nous contraindrons à con-
» clure un traité de paix ou à se battre contre nous. »
A la réception de cet avis, Isiaslaw envoya Sviatoslaw, fils de sa sœur, jusqu'à Tchernigow, avec l'ordre de se hâter; ce que celui-ci fit. Et les princes de Tchernigow se consultèrent et députèrent un nouveau message à Isiaslaw, pour le prier de venir se joindre à eux: « Notre pays, lui disaient-ils, tombe en ruine; et toi,
» ne veux-tu pas te joindre à nous pour le secourir? »

Isiaslaw arriva par le Dniéper, et vint camper près de la rivière de Tochertoria, d'où il envoya Uljèbe à Tchernigow; puis, s'avançant par la rivière de Supoja, il envoya à Kiew son frère Vladimir. Uljèbe vint à Tchernigow, et là apprit que Vladimir et Isiaslaw-Davidovitch, Sviatoslaw-Vsévolodovitch et Sviatoslaw-Olgovitch avaient fait, sur la croix, le serment d'ôter la vie à Isiaslaw. Uljèbe, connaissant ces projets, se hâta de revenir à la Supoja, près de Isiaslaw, et lui raconta ce que les princes de Tchernigow avaient concerté entre eux, et comme ils avaient baisé la sainte croix. — Isiaslaw, à ce récit, revint sur ses pas, et envoya à Kiew, vers son frère Vladimir, et vers Lazare, capitaine de plus de mille hommes, Dobrinka et Radilo, avec ces mots: « Frère,
» rends-toi chez le métropolite, assemble tous les
» Kiéviens, afin que ces hommes rendent publique
» la méchanceté des princes de Tchernigow. » Et Vladimir se rendit chez le métropolite et convoqua tous les Kiéviens, et une grande foule d'habitans se réunit près de l'église Sainte-Sophie, pour entendre cette

communication. Vladimir dit au métropolite : « Mon » frère m'a envoyé deux Kiéviens, qui ont quelque » chose à dire à leurs concitoyens. » Alors Dobrinka et Radilo entrèrent et dirent : « Ton frère te fait » saluer, toi, Vladimir; toi, métropolite; toi, La- » zare, et vous tous, Kiéviens! » Et les habitans s'écrièrent : « Dites-nous ce dont vous a encore chargé » notre prince! » Ceux-ci continuèrent donc : « Voici » ce que vous mande votre prince : Les Davidovitchs » et Sviatoslaw-Vsévolodovitch, auquel j'ai fait tant » de bien, se sont ligués contre moi, et veulent, pour » l'amour d'Igor, m'ôter la vie. Mais Dieu et la sainte » croix, qu'ils prennent eux-mêmes à témoignage, » me sauront protéger. Ainsi donc, frère, mets-toi » en marche avec moi sur Tchernigow : que celui » qui a un cheval, vienne à cheval; que celui qui » n'en a pas, vienne par eau; car je ne suis pas le » seul qu'ils veulent priver de la vie : ils projettent » aussi de vous exterminer tous. »

Les Kiéviens répondirent : « Le prince nous ap- » pelle à Tchernigow, et cependant Igor, son enne- » mi et le nôtre, est ici; il nous faut le tuer, et en- » suite, nous et nos enfans, nous partirons au secours » de notre prince. » — Vladimir leur dit : « Mon » frère n'exige pas cela de vous; d'ailleurs, Igor est » soigneusement gardé; contentons-nous d'aller join- » dre le prince, ainsi qu'il nous le mande. » — Mais les Kiéviens répliquèrent : « Nous savons bien que ton » frère ne nous a pas ordonné de tuer Igor. Mais » n'importe, nous voulons le tuer, nous; car il n'y

» aura jamais rien de bon à espérer des gens de sa » race. » — Le Métropolite, secondé de Lazare, le capitaine de mille hommes, et de Raguil, lieutenant de Vladimir, les exhortèrent vivement à n'en rien faire; mais, pleins d'exaspération, les mutins répondent par des cris de mort, et se portent en foule vers la retraite d'Igor. Vladimir alors monte à cheval et veut s'opposer à leur marche.... Toutefois, le peuple s'avance et gagne le pont qui conduit au monastère. Vladimir, perdant l'espoir de les devancer malgré la vitesse de son cheval, fait faire un détour à droite à son cheval, et le précipite vers la maison de Gleb. Les Kiéviens y étaient déjà arrivés. Suivant son habitude, Igor se trouvait dans l'église de Saint-Théodose; il y entendait la messe; ils le saisissent et le conduisent hors du cloître. Arrive Vladimir, qui se trouve tout à coup en face d'Igor, devant la porte; celui-ci l'aperçoit et lui crie : « Mon frère! où donc » veux-tu m'entraîner? » Vladimir, à l'instant saute à bas de son cheval, et, couvrant Igor de son manteau, il dit aux Kiéviens : « Frères, ne soyez pas » assez cruels pour le tuer! » Disant ces mots, il le délivre de leurs mains, et le conduit jusqu'au palais de sa mère. — Cependant le peuple poursuit Igor, et menace Vladimir. Michel, voyant le danger de celui-ci, saute à bas de son cheval et veut lui porter secours; Vladimir atteint la maison de sa mère, s'y jette à la hâte, en ferme les portes et dépose Igor dans l'antichambre du cocher. Les insurgés furieux maltraitent Michel, lui arrachent une croix et une

chaîne d'or et les signes d'honneur dont il était décoré, enfoncent les portent du palais et pénètrent dans l'intérieur. Alors, découvrant Igor dans l'antichambre, ils le saisissent, l'entraînent dehors et l'égorgent à l'entrée. (Michel avait pris la fuite); puis, tirant le corps de leur victime par les pieds, ils le traînent jusqu'au marché des femmes, près de l'église de la Sainte-Mère de Dieu; en cet endroit, ils arrêtent un voiturier, le forcent à charger le cadavre sur sa voiture, et le conduisent ainsi jusqu'à l'extrémité de la ville basse. Bientôt Vladimir apprend que le peuple a jeté le cadavre d'Igor sur la place du marché; il y envoie ses lieutenans, Lazare et Raguil, qui trouvent en effet le corps de la victime. « Vous avez » tué Igor, disent-ils au peuple, laissez-nous ense-» velir son corps. » « Ce n'est pas à nous, répondent » les Kiéviens, qu'il faut reprocher sa mort. C'est » aux fils de David et de Vsévolod, qui, depuis » long-temps, nourrissent de coupables projets contre » notre prince, qu'ils veulent traîtreusement assassi-» ner; mais Dieu et sainte Sophie le protégent con-» tre ses ennemis! » —Lazare donna l'ordre de prendre le cadavre et de le transporter jusqu'à l'église de Saint-Michel, dans la chapelle novgorodienne; puis, accompagné de ses gens, il se rendit sur la montagne, où, à la nuit tombante, il fit déposer les restes du malheureux Igor dans un tombeau. Le samedi, dès le point du jour, le Métropolite y envoya Ananias, abbé du cloître de Saint-Théodore; celui-ci s'y étant rendu et ayant reconnu le corps, il le fit

couvrir de vêtemens; puis, après avoir récité les chants ordinaires des morts, il le fit revenir dans l'église de Saint-Simon, où il fut déposé. Vladimir fit savoir à son frère la nouvelle du meurtre d'Igor; Isiaslaw en fut fort affligé; il adressa de vifs reproches aux Kiéviens, après quoi il fit dire à Vladimir de Kiew et à Rostislaw de Smolensk de venir le trouver.

En l'année 6656, Gleb-Georgiévitch se rendit de Souzdal à Tchernigow, afin de secourir le fils d'Oleg; il séjourna quelque temps près de celui-ci, et de là se porta sur Gorodez. A la nouvelle de son approche, Isiaslaw lui envoya un message, et lui fit dire de venir à lui; Gleb parut d'abord vouloir se rendre à cette invitation, mais il n'en fit rien, et ne bougea pas le moins du monde; au contraire, il finit par prêter l'oreille à Rostislaw, qui lui disait : « Rends-» toi à Péréjaslavle; je sais que les habitans te dési-» rent. » Au point du jour, il partit donc pour cette ville, dans le dessein d'attaquer Mstislaw-Isiaslavitch. Mstislaw, ainsi que tous les siens, était encore au lit, lorsque les sentinelles accoururent lui annoncer que le prince Gleb était arrivé pour le surprendre. Il se lève aussitôt, fait mettre sous les armes une partie de son armée, et sort de la ville au-devant de l'ennemi. Gleb l'attendit jusqu'à midi; puis tout à coup il rebroussa chemin. Cependant Mstislaw, ayant donné l'ordre au reste de son armée, ainsi qu'aux Péréjaslaviens, de venir le joindre, résolut de poursuivre son ennemi; il se mit donc à ses trousses,

l'atteignit à Nosova, près de la rivière de Ruda, et lui fit un grand nombre de prisonniers. Cependant Gleb ayant gagné Gorodez, Mstislaw rentra dans Péréjaslavle.

Isiaslaw, ayant appris par son fils ce qui venait de se passer, rassembla aussitôt son armée, y joignit une troupe de Bérendéens, et marcha sur Gorodez. Gleb alors se mit à réfléchir, et se décida à la soumission; il vint à la rencontre du grand prince, demanda la paix et se réconcilia avec lui; Isiaslaw, satisfait, revint sur ses pas.

Dans la même année, Rostislaw-Georgiévitch reçut l'ordre de son père de sortir de Souzdal, à la tête de son armée et de marcher au secours du fils d'Oleg, contre Isiaslaw-Mstislavitch. Mais avant de partir, ce jeune prince crut devoir consulter son armée; il dit donc à ses chefs : « Camarades, que » mon père se fâche ou non, il est bon de décider » si nous marcherons au secours de notre ennemi? » Les Olgovitchs furent et seront toujours les ad- » versaires de mon grand-père et de mon cousin; » rendons-nous plutôt auprès d'Isiaslaw, qui nous » cédera quelque partie de pays.... » Et en effet il députa vers le grand prince, qui, rempli de joie, envoya à sa rencontre. A l'arrivée de Rostislaw, le prince de Kiew l'accueillit et lui donna un grand festin; puis il lui abandonna Ruchesk et quelques autres villes. Ensuite, il fit dire à Gleb : « Quant à » toi, va trouver le fils d'Oleg, auquel tu voulais » porter secours : va! Il te donnera sans doute un

» apanage dans ses terres! » Mais Gleb se rendit à Tchernigow, et de là retourna vers son père. Quant à Rostislaw, il prit le chemin de Gorodez, et établit sa résidence dans le pays qui venait de lui être cédé.

En l'année 6657 (1149), Isiaslaw de Kiew marcha sur Novgorod, pour en secourir les habitans, contre George, prince de Souzdal, et commanda à son armée de le suivre, ce qu'elle fit. Mais les chevaux tombèrent malades. Il marcha cependant à la tête des Novgorodiens, ravagea les environs du Volga, sans cependant rien effectuer contre George. Il alla jusqu'à Uglitch, puis revint à Novgorod, et de là s'avança jusqu'à Smolensk, où il passa l'hiver. Lorsque le printemps fut arrivé, Isiaslaw revint à Kiew, où il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie par les habitans. Mais ces témoignages d'affection irritèrent l'esprit malin, et le diable s'insinua dans le cœur de quelques-uns des gens du grand prince, qui lui dirent: « Rostislaw-Georgiévitch a soulevé contre toi des » Bérendéens et des Kiéviens; il projette de monter » sur le trône de Kiew; renvoie-le donc à son père, » car c'est ton ennemi, et tu le gardes à tes grands » périls. » Isiaslaw abusé prête l'oreille à ces dénonciations, il s'empare aussitôt des biens, des armes et des chevaux de Rostislaw, il fait enchaîner ses gens, il porte le ravage de tous côtés, fait jeter ce prince et sa suite dans un canot et le renvoie à son père.

Rostislaw, arrivé près de son père, lui fait le récit de tout ce qui s'est passé. George, entendant cela, s'écrie tout ému: « Ainsi donc, ni moi ni mes en-

» fans, nous n'avons plus aucuns droits en Russie? » Incontinent il met sur pied son armée, stimule les officiers et les Polovtzi, se recommande à Dieu, et se met en marche le 24.e jour de juillet. Arrivé à Javchan, il mande auprès de lui les fils d'Oleg et de Vsévolod, ainsi que ceux de Sviatoslaw et leurs gens : « Mes frères, leur dit-il, marchez tous avec » moi, car Isiaslaw est notre ennemi à tous; n'a-t-il » pas assassiné notre frère? » Tous, en effet, prennent les armes et viennent s'établir dans les environs de Biélavesk, passent là un mois, en attendant avec les Polovtzi qu'Isiaslaw vînt s'humilier. Mais celui-ci, instruit de leurs projets, fait aussitôt prévenir son frère de Smolensk, et son autre frère de Vladimir. De son côté, George, ne voyant point arriver de nouvelles d'Isiaslaw, se dit : « Eh bien! marchons » sur Péréjaslavle; là nous le saisirons et le traînerons » au pied de la croix. » Ils se mirent donc en marche et gagnèrent le village de Koudnow, après être passé à Strakow.

Cependant Vladimir, frère d'Isiaslaw, et Iaropolk Mstislavitch étaient à Péréjaslavle; ils s'y tenaient avec des Porchéniens en réserve : s'étant donc réunis, ils joignirent Isiaslaw qui, apprenant que George était arrivé, dit : « S'il était venu seul avec ses fils, je » lui eusse cédé tout ce qu'il m'eût demandé; mais » il amène contre moi les Polovtzi et les fils d'Oleg, » mes ennemis! Je veux lui livrer bataille. » Les Kiéviens, qui n'étaient pas de cet avis, lui dirent : « Prince, il faut faire la paix, car nous ne voulons

» pas combattre. La paix se fera, n'en doutez point, » dit Isiaslaw, mais venez seulement avec moi; elle » sera d'autant plus avantageuse, qu'ils seront plus » convaincus de la nécessité de la faire. » — Et les Kiéviens le suivirent. Isiaslaw-Davidovitch vint aussi à son secours. George resta trois jours à les attendre. Le troisième jour, au lever du soleil, il prit les armes, passa devant Saratoff, et vint se poster près des remparts. Cependant Isiaslaw sort de la ville avec ses bagages, et se place derrière les jardins, au milieu de plaines marécageuses; le lendemain, il entend la messe dans l'église de Saint-Michel. L'évêque, les larmes aux yeux, lui dit, comme il sortait de l'église: « Prince, fais la paix avec ton oncle, et le Seigneur » te bénira, et ton pays sera préservé d'un grand mal- » heur! » Mais Isiaslaw ne voulut pas, et, se rendant à son armée, il dit: « J'ai acquis les principautés de » Kiew et de Péréjaslavle au péril de ma vie, » et il marcha au-devant de George, qui se trouvait campé derrière le bourg de Jantchni; l'attaque s'engagea dans l'après-midi. George, le premier, commença à reculer un peu; Isiaslaw et ses troupes de pied le poursuivirent; enfin, au coucher du soleil, les deux armées furent en présence, et dès lors le combat devint acharné. Les Porchéniens donnèrent le signal de la fuite; et bientôt Isiaslaw-Davidovitch, les Kiéviens et les Péréjaslaviens firent de même; beaucoup d'entre eux furent tués et beaucoup faits prisonniers. Isiaslaw, avec deux de ses gens seulement, passa le Dniéper, au-dessous de Konew, et gagna Kiew. —

Cette défaite eut lieu le 23.e jour d'août. Le lendemain, George entra dans Péréjaslavle; puis, après s'y être reposé trois jours, il se mit immédiatement en marche sur Kiew; mais Isiaslaw avait déjà enlevé tout ce qu'il avait pu, et s'était enfui avec sa femme et ses enfans jusqu'à Lutzk (2).

NOTES.

(1) Cette élection d'un Métropolitain, faite sans le concours ni la participation de Constantinople, est un fait qui n'est pas sans importance. Quelques évêques, au dire de Nikon, osèrent représenter que la bénédiction du patriarche était indispensable ; que manquer à cette ancienne coutume, c'était insulter aux droits sacrés de l'Eglise d'Orient, et que le défunt archevêque les avait tous engagés, par un mandement, à ne point célébrer l'office divin dans l'église de Sainte-Sophie, sans un Métropolitain. D'autres, moins opiniâtres, se montrèrent prêts à exécuter la volonté d'Isiaslaw, volonté qui s'accordait d'ailleurs avec l'honneur de la Russie. Onuphrius, évêque de Smolensk, imagina de sacrer un Métropolitain avec la tête de saint Clément, apportée de Cherson, par Vladimir, ainsi que les archevêques grecs avaient l'ancienne coutume de sacrer les patriarches avec la main de saint Jean-Baptiste, et il sut ainsi rétablir le calme parmi le clergé.

(2) L'événement le plus remarquable, au milieu de ces guerres peu glorieuses et dénuées d'intérêt, est sans contredit la fondation de Moscow. L'origine n'en est pas positivement établie ; les chroniques commencent à parler de cette ville à l'année 1147. C'est à George de Souzdal, dont il est si souvent question dans ce chapitre, qu'on en attribue la fondation. Quelques auteurs en font remonter les commencemens bien plus haut ; nous reviendrons sur ce point, à l'article Moscow. — (*Voyez le Dictionnaire géogr.*, qui termine ce volume.)



CHAPITRE VIII.

GEORGE-VLADIMIROVITCH.

Isiaslaw détrôné, demande des secours aux rois de Hongrie et de Pologne. — Ambition de George. — Courage d'André. — Réconciliation des princes russes. — Attachement des Kiéviens pour Isiaslaw. — Rétablissement de ce prince.

George, ayant donc fait son entrée dans Kiew, rendit de publiques actions de grâces à Dieu, et monta sur le trône qu'avait occupé son père et son grand-père; puis il céda à son fils Rostislaw la ville de Péréjaslavle.

Cependant Isiaslaw, étant arrivé à Lutchesk, s'occupa immédiatement à lever des troupes parmi les Ougres et les Lekes (1). Durant l'hiver, Boleslas et son frère Henri, à la tête d'une armée d'Ougres, vinrent le trouver et campèrent près de Tschemerin. Pendant ce temps-là, arrivaient de leur côté Rostislaw et André-Georgiévitch, avec les troupes alliées de Vladimirko, et le prince lui-même ne tarda point à se réunir à eux, à Pérésopnitza, près de Viatcheslaw. Tous s'avancèrent jusqu'à Schumsk. A leur approche, les Ougres et les Lekes, remplis d'effroi,

dirent à Isiaslaw : « Nous ne sommes pas encore en » assez grand nombre ; ne serait-il pas mieux de faire » la paix ? » Isiaslaw repoussa ce conseil pour suivre, de préférence, celui de George-Iaroslavitch. Les Ougres et les Lekes l'abandonnèrent et retournèrent chez eux. Cependant le grand prince George se disait en lui-même : « Puisque j'ai expulsé Isiaslaw, » il faut maintenant me rendre maître de ses autres » principautés. » Et accompagné de son frère Viatcheslaw et de tous ses enfans, il marcha sur Lutzk. Ses deux fils, Rostislaw et André, suivis d'une troupe de Polovtzi, se portèrent en avant, et vinrent camper près de Mouravitza. Mais, la nuit arrivée, un bruit confus se propagea que les Polovtzi, guidés par leur chef, Schiroslaw, avaient pris la fuite. André, déjà se trouvait fort avancé ; son frère, Rostislaw, qui était resté derrière, le fit presser de revenir sur ses pas ; mais André n'en fit rien, et ne se laissa point intimider par ce bruit. Cependant ses propres troupes vinrent à différentes reprises vers lui, se plaindre et lui dire : « Que fais-tu, prince ; il faut fuir, ou nous » serons honteusement battus. » André, sourd à leurs sollicitations, mit sa confiance en Dieu, et attendit le jour. Et lorsqu'il vit qu'en effet les Polovtzi s'étaient échappés, il loua Dieu qui lui avait donné le courage de résister. Cependant il céda, et se rendit près de son frère. — Le prince des Polovtzi, de son côté, revint le joindre ; ils tinrent alors conseil et résolurent de retourner sur leurs pas, et d'aller camper près de la Doubna, et d'attendre là les troupes auxi-

liaires du grand prince, leur père; car ils venaient en effet de recevoir la nouvelle que George et son frère Viatcheslaw étaient en marche. Ils se mirent alors à gagner Lutzk, mais par deux chemins différens, attendu que Vladimir, frère d'Isiaslaw, se trouvait alors dans cette ville. S'étant donc approchés de Lutzk, ils trouvèrent l'armée de leur père, et l'infanterie ennemie qui était sortie de la ville à leur rencontre, et le combat s'engagea. Cependant Rostislaw, Boris et Mstislaw ne voulaient pas engager l'affaire, malgré leur frère André, attendu que son armée n'était pas encore disposée en ordre de bataille; mais celui-ci ne faisait pas parade de brillantes dispositions de guerre, il attendait toute la gloire de Dieu seul. Avec son secours et par la puissance de la sainte croix, il se jeta sur l'armée ennemie, les soldats imitèrent son exemple, et cette noble troupe fit sentir la force de ses armes à tous ceux qui lui résistèrent. L'infanterie ennemie, dispersée dans la campagne, s'enfuit vers la ville, André, presque seul, se mit à sa poursuite, ses soldats ayant refusé de marcher; bientôt deux de ses gens se virent en grand danger; entouré d'ennemis armés qui le poursuivaient, son cheval, percé de deux flèches, venait d'être atteint d'un coup de pique au travers de la selle. En même temps les pierres du haut de la ville tombaient sur lui comme la grêle, un des ennemis allait même le percer d'un coup de lance, quand Dieu le sauva de ce péril. Il pensait en lui-même: « Suis-je menacé » de la même mort que le fils d'Iaroslaw(2)? » Alors

il se met à prier Dieu, tire son épée et se recommande au saint martyr Théodore; Dieu et le saint martyr, en raison de sa confiance, le préservèrent de tout mal. C'était en effet le jour de la fête de saint Théodore. Un des deux jeunes soldats qui le défendaient était tombé mort près de lui. — Son père George, son oncle Viatcheslaw et son frère furent transportés de joie en le revoyant en vie, et tous les officiers ne purent assez le louer, de ce qu'avant tous les autres, il avait donné une telle preuve de courage. Le cheval qui avait sauvé son maître, blessé grièvement, mourut; André le regretta beaucoup et le fit inhumer à l'endroit même. — Les princes alliés ayant donc cerné la ville durant trois semaines, ils privèrent d'eau les habitans. Vladimir, frère d'Isiaslaw, enfermé avec ses gens dans la ville, éprouva, durant ce temps, les horreurs de la famine, si bien qu'Isiaslaw résolut de négocier. Il députa donc vers Vladimir un beau-frère de George, et lui fit dire : « Réconcilie-moi avec George ; j'ai péché contre » Dieu et contre lui. » Et Vladimirko implora pour lui. Mais Rostislaw-Georgiévitch et George-Iaroslavitch ne voulaient point entendre parler de réconciliation. Cependant Isiaslaw, continuant à implorer la paix, Dieu dirigea le prince André, qui, compâtissant pour ceux de sa race et surtout pour les chrétiens, commença lui-même à supplier son père, en disant : « N'écoute pas les fils d'Isiaslaw, » réconcilie-toi avec ton cousin, et ne ruine pas ta » patrie. » Ils se réconcilièrent donc l'un avec l'au-

tre, baisèrent la croix, firent la paix, et rentrèrent au retour du printemps dans Pérésopnitza, dépendance de Viatcheslaw. — Isiaslaw, rempli de joie d'avoir obtenu la paix, vint trouver son oncle à Pérésopnitza, et là, tous réunis, il fut convenu que l'on se rendrait respectivement ce qu'on s'était enlevé pendant la guerre. Après quoi Isiaslaw prit congé de son oncle, et se rendit dans la ville de Vladimir (3).

En l'année 6658 (1150), le prince George appela Viatcheslaw au trône de Kiew. Celui-ci étant arrivé dans cette ville, les boyards dirent à George : « Ton » frère ne peut pas régner à Kiew; lui, ni toi, n'y » avez droit. » George eut égard aux paroles des boyards, il rappela son fils André de Vouischgorod, et donna cette ville à Viatcheslaw. Dans le courant de cette année, Isiaslaw, suivi d'un petit nombre de soldats, quitta Vladimir et vint à Kiew, où il était fort regretté des habitans. Il en chassa George qui, avec ses enfans, se retira à Gorodez.



NOTES.

(1) Le roi de Hongrie avait épousé, peu de temps avant cette époque, la sœur cadette d'Isiaslaw, Euphrosine (nom qui lui est donné dans une bulle du pape Innocent IV.) Ce prince fit marcher, au secours d'Isiaslaw, dix mille cavaliers.

(2) (*Voyez* le Récit de la mort d'Isiaslaw-Iaroslavitch, tom. I.er, pag. 215.)

(3) « Isiaslaw, dit Karamsin, s'avoua coupable, parce qu'il était le plus faible. Il se rendit à Pérésopnitza, avec ses oncles, et s'assit sur le même tapis. On convint que le neveu dominerait paisiblement dans la principauté de Vladimir, et qu'il percevrait les impôts des Novgorodiens. On songea mutuellement à se restituer les biens meubles qu'on s'était enlevés pendant le cours de la guerre. Isiaslaw déposa la dignité de grand prince, en même temps que George, pour se donner un air d'équité, cédait Kiew à son frère, fils aîné de Monomaque. La paix fut mentionnée par des festins et des mariages. Olga, l'une des filles de George, épousa Iaroslaw, fils de Vladimirko de Galitch; une autre fut mariée à Oleg, fils de Sviatoslaw.



CHAPITRE IX.

ISIASLAW, RÉTABLI.

Nouvelles dissensions. — Victoire de Vladimirko. — Nouvelle fuite d'Isiaslaw. — Il charge André de le réconcilier avec son père. — Les Hongrois et les Polonais viennent à son secours. — Marche sur Kiew. — Fuite de George. — Entrée d'Isiaslaw à Kiew. — Mort de Rostislaw, fils de George. — Continuation des guerres civiles. — Victoire douteuse. — Mort de Vladimirko. — Mariages. — Mort du grand prince.

Isiaslaw, étant remonté sur le trône et considérant la principauté de Kiew comme reconquise, envoya à Konew son fils Mstislaw, et lui enjoignit d'aller s'emparer de la ville de Péréjaslavle. Mstislaw somme aussitôt les Turpéjens des environs, de venir se joindre à lui. — Rostislaw, apprenant ces préparatifs, fait prévenir son père à Gorodez, et lui demande secours. George lui envoie son frère André. Rostislaw le reçoit dans Péréjaslavle, et se hâte de gagner lui-même Sakow; il surprend les Turpéjens du Dniéper, les fait prisonniers et les emmène à Péréjaslavle. Dans le même temps, Vladimirko, parti pour secourir George contre Isiaslaw, se présente devant Kiew. A son approche, Isiaslaw fait dire à son fils Mstislaw: « Vladimirko s'est déclaré contre moi, et d'un autre

côté, George se joint à son fils. » Mstislaw, à cette nouvelle, se hâte d'arriver, amenant avec lui une troupe de Bérendéens. Isiaslaw alors se porte au-devant de Vladimirko; car, se disait-il : « Celui-ci » étant le plus près, je dois d'abord m'en débarras» ser. » Et suivi de son frère Vladimir, de son fils Mstislaw et d'une troupe de Bérendéens et de Kiéviens, il marche contre les troupes avancées de Vladimirko. Les archers lancent leurs flèches de l'autre côté de la Stougna, et Vladimirko s'avance avec son armée. Mais, à la vue de ses nombreux bataillons, les Bérendéens sont saisis de frayeur, et disent à Isiaslaw : « Prince, retournons sur nos pas, avant de » tenter le passage du fleuve, car ses forces sont trop » grandes, et toi, les tiennes trop faibles. » Mais Isiaslaw leur répondit : « Frères, plutôt ici mourir que » de nous couvrir d'une pareille honte. » Cependant les Kiéviens eux-mêmes le pressaient aussi, et lui disaient : « Prince, il faut reculer ! » Et ils quittèrent le champ entraînant avec eux les Bérendéens. Isiaslaw dit alors à ses officiers : « Puis-je donc, avec des » étrangers seulement, des Ougres et des Lekes, » marcher au combat, quand mes peuples ont déjà » pris la fuite ? » Et il battit en retraite. L'armée de Vladimirko se mit aussitôt à sa poursuite, lui fit un certain nombre de prisonniers et en tua quelques autres. Isiaslaw se hâta de rentrer à Kiew, et donna l'ordre à ses troupes de se réunir près de Doroxhitch; puis, ayant attendu que la nuit fût venue, il abandonna Kiew. Vladimirko vint alors s'emparer de

cette ville et se loger dans le palais ducal, tandis que George, accompagné des fils d'Oleg et de David, et des fils de Vsévolod, venait camper sur les bords de la Schertorinja. Et là ils prirent la résolution de poursuivre Isiaslaw. En conséquence, Sviatoslaw-Vsévolodovitch et Boris-Georgiévitch se mirent sur ses traces, et le poursuivirent jusqu'à l'endroit désigné sous le nom de *Forêt du Diable* : mais ne l'ayant pu joindre, ils revinrent sur leurs pas. Cependant le prince fugitif s'était emparé de Pogorina, puis, établissant son fils Mstislaw à Dorogobuge, il avait gagné avec son frère la ville de Vladimir. — Quant aux Kiéviens, tremblant devant Vladimirko, ils ouvrirent leurs portes, au nom de George.

Lorsque George fut remonté sur le trône de Kiew, il embrassa Vladimirko dans l'église de la sainte Mère de Dieu, du cloître de Petcherski, et ces deux princes se jurèrent une grande amitié. Après quoi Vladimirko s'éloigna de George, emmenant avec lui le fils de ce prince, Mstislaw, avec qui il prit le chemin de Dorogobuge. Le fils d'Isiaslaw, le prince Mstislaw, abandonna aussitôt cette ville, et gagna Lutsk, où se trouvait son oncle Sviatopolk. Vladimirko s'empara, sans résistance, de plusieurs villes, et se dirigea ensuite sur Lutsk. Sviatopolk et Mstislaw s'y renfermèrent. Mais, voyant qu'il ne s'en rendrait pas facilement maître, Vladimirko se dirigea sur Galitch, et établit Mstislaw-Georgiévitch à Pérésopnitza. Dans le courant de l'année, cependant, les Polovtzi vinrent au secours d'Isiaslaw contre Geor-

ge, et se présentèrent devant Péréjaslavle. George, qui n'avait pas encore congédié son armée et qui avait encore près de lui les fils d'Oleg, envoya Sviatoslaw-Vsévolodovitch à Péréjaslavle, vers son fils, Rostislaw, pour apaiser les Polovtzi, et parvenir à les faire retourner. Mais ces troupes commirent mille violences, et contraignirent les habitans des campagnes à se réfugier dans les villes, sans qu'il leur fût possible de mettre leurs bestiaux à l'abri. Cependant George fit partir pour Péréjaslavle, son fils André, qui parvint à les adoucir et à les faire retourner chez eux. Le fils de Vsévolod revint alors vers le grand prince à Kiew, tandis qu'André resta près de son frère, à Péréjaslavle.

Dans l'automne de la même année, lors de la fête de l'exaltation de la Croix, George donna à son fils André, en apanage, les villes de Tourow, Pinsk, Dorogobuge et Pérésopnitza. André lui fit ses remercîmens, et établit sa résidence à Pérésopnitza. L'hiver suivant, Isiaslaw fit prier André d'agir pour lui : « Frère, lui disait-il, réconcilie-moi de nouveau » avec ton père. » Mais il avait chargé, sous main, celui qu'il lui députait, d'examiner la position et les remparts de la ville; car il voulait tromper celui-ci comme il avait déjà trompé son frère Gleb. Mais son projet ne put réussir, la ville étant fort bien défendue, et gardée par des troupes. Isiaslaw lui fit ajouter : « Je n'ai pas d'héritage, ni chez le Ougres, » ni chez les Lekes, mais bien en Russie; demande » donc pour moi, à ton père, la ville de Pogorina.»

Mais George n'y voulut point consentir, et lui refusa tout apanage. Isiaslaw envoya chez les Ougres et les Lekes (1). Et le printemps étant revenu, les Ougres vinrent le joindre; il se mit alors en marche sur Kiew, car le lieutenant de Viatcheslaw, les Bérendéens et les Kiéviens l'avaient appelé à eux. Isiaslaw s'étant donc approché de Pérésopnitza, mit le feu à Saretchesk, à la partie qui s'étend au-delà du fleuve, et vint camper près de Mulsk. Le jour suivant, Vladimirko chargea Vassilko-Iaropolkovitch d'aller dire à André : « Frère, viens à mon secours. » Et lorsqu'André fut arrivé, ils tinrent conseil près de Mulsk, envoyèrent des troupes d'avant-garde et se mirent à poursuivre Isiaslaw.—Isiaslaw, se voyant suivi par le prince Vladimirko de Galitch et par le prince André, attendit la nuit et se mit alors en marche sur Kiew. Les troupes d'avant-garde de Vladimirko l'atteignirent près du fleuve Ross; mais ni Vladimirko ni André ne purent le joindre. Cependant Isiaslaw s'était retranché. A son approche de Bielgorod, Boris-Georgiévitch, s'enfuit et se rendit près de son père. George, qui redoutait les Kiéviens qui tenaient toujours pour Isiaslaw, abandonna Kiew, avec la suite de son fils, qui était avec lui, et se rendit à Gorodez (2). Vladimirko et André, qui ne savaient pas cela et se tenaient près de Mulsk, envoient leur avant-garde, mais ils ne tardent pas à apprendre que George était déjà réfugié à Gorodez, et qu'Isiaslaw venait d'entrer à Kiew. A cette nouvelle, Vladimirko se rendit à Galitch, et André partit pour

aller trouver son père. Il fit route par le Dniéper jusqu'à Vorovitch, et de là se rendit à Gorodez.

En l'année 6659 (1151), mourut, à Péréjaslavle, Rostislaw-Georgiévitch, un vendredi, au point du jour, et il fut inhumé dans l'église de Saint-Michel. Quelque temps après, les Polovtzi vinrent au secours de George, contre Isiaslaw. George alors réunit autour de lui les fils d'Oleg, Vladimir-Davidovitch et les Polovtzi, et marcha contre Isiaslaw. Ses troupes vinrent devant Kiew, et campèrent dans la prairie au pied de la ville. Isiaslaw (3) ne voulut point laisser ses ennemis maîtres du Dniéper; il leur livra différentes escarmouches, tandis qu'ils effectuaient, de part et d'autre, leur passage dans de petites barques. Ils ne purent donc exécuter la moindre tentative contre Kiew, car Isiaslaw avait fait fabriquer, pour les en empêcher, des barques artistement, et l'on peut dire, merveilleusement travaillées. On ne pouvait voir ni les rameurs qui dirigeaient les mouvemens, ni les hommes de guerre, mais seulement les rames, attendu que les barques étaient recouvertes de planches. Les archers, en conséquence, pouvaient, du pont, faire plein usage de leurs flèches. Et les deux pilotes, assis l'un à la proue, et l'autre à la poupe, pouvaient diriger la marche comme ils l'entendaient, sans faire tourner le navire. George voulait descendre le fleuve pour gagner Vitchek, car il n'espérait plus approcher ses navires de Kiew. Il les laissa donc couler sur les rives du lac Vololesky, et de là, suivant la rivière Soltcha, il gagna enfin le Dniéper. L'armée

de George atteignit la plaine campagne, celle d'Isiaslaw, longeant de l'autre côté du fleuve, parvint avec ses barques proche de la montagne, et au même endroit du Dniéper. — Arrivés, l'un et l'autre, près de Vitchek, les deux partis se portèrent l'un contre l'autre, et commencèrent à se lancer, de leurs navires, une nuée de flèches. Isiaslaw était parvenu à arrêter le passage, tandis que les fils d'Oleg, avec les Polovtzi, protégeaient la marche de George, de Vladimir-Davidovitch, et de leur bagage, jusqu'à Vitchek, d'où George prit le chemin de Zaroub. — Isiaslaw avait placé son avant-garde, commandée par Schvarne, à cet endroit du Dniéper : elle empêcha, en effet, la marche de l'ennemi. Mais aussitôt les Polovtzi montent à cheval, et, armés de leurs épées, de leurs boucliers et de leurs arcs, comme s'ils voulaient combattre, se jettent à travers le Dniéper, qui est à l'instant couvert d'une foule immense d'hommes. Les troupes avancées d'Isiaslaw, remplies de frayeur, prennent la fuite. Isiaslaw, qui dans ce moment même avait envoyé son fils aux Ougres, ne peut opposer aucun obstacle à la traversée; car ses soldats, n'ayant pas de prince à leur tête, ne veulent obéir à un simple boyard. Sviatoslaw, ayant donc gagné la rive opposée du Dniéper avec les Polovtzi, fait porter la nouvelle du refus de l'armée à George, et lui écrit : « Hâte-toi de venir nous » joindre; nous avons passé le Dniéper, et sommes sans » crainte du côté d'Isiaslaw. » George se hâta donc de se rendre à Zaroub, et passa le Dniéper.

Isiaslaw, instruit de tout ceci, reprend le chemin

de Kiew ; mais George le suit à son tour, s'empare de Bielgorod, s'y affermit, marche ensuite sur Kiew, et vient camper près de la Lubed. Isiaslaw, rentré dans la ville, se concerte avec son oncle, Viatcheslaw, et se place devant la porte d'Or, soutenu de Rostislaw, son frère, et du prince Isiaslaw-Davidovitch ; il range, en outre, les archers en face de la Lubed. De leur côté, les Bérendéens, aux lourds kibitks, et les Torkes, aux cottes noires, commettaient mille désordres et se conduisaient en ennemis acharnés, abattant les cloîtres, et dévastant les bourgs et les jardins. — André-Georgiévitch, à la tête des Polovtzi, arrive sur la Lubed, malgré la volonté des siens. Le gouverneur de Vladimir défend à ce prince de sortir, car il était encore très-jeune. André repousse bientôt les troupes ennemies jusqu'à leur camp, et revient sain et sauf : le ciel, à la prière de ses ancêtres, veillait sur lui. —Les troupes de George et d'Isiaslaw se battaient depuis le matin. Lorsque le premier apprit que Vladimirko de Galitch venait à son secours, il retourna sur ses pas, afin de l'aller recevoir. Isiaslaw, de son côté, instruit de cet incident, marche en avant, afin d'empêcher la jonction des deux princes. Il atteint en effet Vladimir, près de la Pérépétova, et veut le contraindre au combat. Mais, comme les deux partis étaient en présence, une violente pluie survint, accompagnée d'un vent si grand, que les soldats ne pouvaient ouvrir les yeux. Alors des ambassadeurs s'avancèrent des deux côtés pour traiter de la paix. Mais les Olgovitchs et les Po-

lovtzi, qui avaient soif de sang, ne voulurent entrer en aucun arrangement. Les deux armées restèrent ainsi en présence jusqu'au soir. George profita de cette inaction pour passer de l'autre côté du Ruth, aujourd'hui Rotok, où il campa. Le lendemain, un vendredi, au point du jour, Isiaslaw mit sur pied son armée, et marcha contre lui. Cependant George ne voulait pas encore combattre, car il attendait Vladimirko. Mais Isiaslaw l'ayant vivement assailli, il mit son armée en mouvement. Tandis qu'ils en étaient aux mains, André, qui venait de mettre en ordre de bataille le surplus de l'armée de son père, marche aussitôt contre l'ennemi. Mais sa lance est brisée dans ses mains, et, dans le même instant, son cheval, blessé aux narines, se cabre : André laisse toucher son casque et voit son bouclier lui échapper; cependant, par la faveur divine et l'intercession de ses aïeux, il échappe encore au danger. Toutefois, les deux armées se précipitent l'une sur l'autre, un affreux carnage a lieu, et Vladimir-Davidovitch de Tchernigow, prince aussi bon que pieux, tombe un des premiers percé d'un coup mortel. Isiaslaw-Mstislavitch lui-même est blessé au bras, il tombe de cheval et se voit sur le point d'être égorgé par ses propres soldats, qui ne le reconnaissent pas. Il retire à la hâte son casque, se fait reconnaître de ses gens qui le mettent aussitôt à cheval. George, voyant la défaite des siens, s'enfuit avec ses enfans à Péréjaslavle, tandis que les fils d'Oleg se réfugient, de leur côté, dans leur principauté. Quant aux Polovtzi, après avoir lancé

un dernier trait avec un billet, portant ces mots: *A George*, ils prirent la fuite. Mais, en traversant le Ruth, un grand nombre d'entre eux se noya, car la rivière était fort fangeuse; quelques uns furent tués, d'autres faits prisonniers. Le surplus, vers midi, gagna le Dniéper. George passa le fleuve dans un canot, et le reste de ses gens à la nage. Pour Isiaslaw et son oncle, Viatcheslaw, ils revinrent à Kiew. Isiaslaw-Davidovitch releva le corps de son frère, Vladimir, qui avait été tué dans le combat, et le fit conduire à Tchernigow, ville dont le trône lui restait acquis.

Cependant Isiaslaw, ayant appris que George était retiré à Péréjaslavle, marcha accompagné de Viatcheslaw, de son frère, Sviatopolk, et d'une troupe de Bérendéens, gagna Zaroub sur le Dniéper, et vint camper avec ses bagages au bourg de Marochew, d'où il se rendit à Gorodez. Comme George n'avait plus de secours à attendre de personne, qu'une partie de son armée était tuée, une partie prisonnière, il se vit malgré lui obligé de demander la paix à Isiaslaw, et de baiser la croix avec ses enfans.

Pour la fête des martyrs, saint Boris et saint Gleb, George et ses enfans se rendirent sur les bords de l'Alta; puis, de là, André partit pour Souzdal. Son père voulait le conserver près de lui, mais il ne put obtenir qu'il lui obéît. George rentra avec ses autres enfans à Péréjaslavle. Isiaslaw ne tarda point à lui faire dire: « Tu as baisé la croix et promis de te retirer à » Souzdal, pouquoi armes-tu contre moi Vladi» mirko et les Polovtzi? » George alors laissa son fils

à Péréjaslavle, et se retira à Gorodez. Cependant Mstislaw-Isiaslavitch amena au secours de son père des Ougres et des Tchèques. Vladimirko, ayant appris qu'il arrivait avec les Ougres, marcha au-devant de lui. Mstislaw-Isiaslavitch, qui ne savait rien de ce mouvement, s'était campé près de Sapogin, et les Ougres, dans les environs. Son oncle, Mstislaw, lui avait envoyé, ainsi qu'aux Ougres, une grande quantité de boisson, en lui faisant savoir que Vladimirko s'approchait. Ses troupes ne s'enivrèrent pas moins... Survint aussitôt Vladimirko, prince de Galitch, qui tue les uns et fait prisonniers les autres. Mstislaw-Isiaslavitch se réfugie alors à Lutsk, avec un petit nombre des siens.

En l'année 6660 (1152), Isiaslaw envoya son fils chez les Ougres et les Lekes, pour leur demander du secours contre Vladimirko. Les Lekes refusèrent, mais les Ougres vinrent. Le roi des Ougres vint donc avec Mstislaw, et fit une irruption sur le pays de Vladimirko. Ceci eut lieu un dimanche (4). Or, suivant son habitude, le roi ne voulait camper nulle part. Ce jour-là, Vladimirko, de son côté, se présenta pour lui défendre l'entrée de son pays, il se porta au-devant de lui, et fit prisonniers des fourrageurs royaux. Le jour suivant, aussitôt le lever du soleil, le roi se rendit à Pérémisle. Vladimirko, à son approche, bat en retraite et se retranche. Les Ougres, sous les ordres du roi, ayant aperçu l'armée de Vladimirko, se portent incontinent contre elle. Vladimirko, considérant les forces de ses ennemis, abandonne la place et se hâte de fuir; mais, ayant essayé de faire tra-

verser un fleuve à ses soldats, il en voit un grand nombre tomber sous le fer du vainqueur, quelques uns être faits prisonniers et le reste périr. Arrivé à Péréjaslavle, il député aussitôt vers le roi, et, avant qu'il n'ait pu se joindre avec Isiaslaw, lui demande la paix; car aussitôt la nouvelle reçue de l'arrivée du roi, Isiaslaw était sorti de Kiew, et s'était porté contre Vladimirko. — Isiaslaw, à la tête de Bérendéens, se hâte donc de joindre le roi, et laisse en arrière son armée et son fils Sviatopolk. Arrivé à la rivière Sanok, Vladimirko place ses gens à un endroit où l'on pouvait traverser à pied et à cheval. Le roi en fait de même sur la rive opposée. — Vladimirko, remarquant alors le nombre des gens du roi et pensant ne pouvoir résister, prit une seconde fois la fuite vers Pérémisle: et beaucoup de ceux qui le suivaient furent tués ou faits prisonniers. Vladimirko, rentré dans sa ville, renouvela ses instances pour la paix. Isiaslaw voulait s'opposer à sa demande; cependant il finit par céder au roi, il fit la paix avec Vladimirko, revint à Kiew, et le roi retourna dans sa patrie (5).

Dans la même année, George, suivi de ses fils, des Rostoviens, des Souzdaliens, et des princes de Riazan, se rendit maître de Viatitch, de Vichenesk et de Gluchow. Lorsque Vladimirko apprit que George avait fait une irruption en Russie, il marcha sur Kiew. Isiaslaw sortit au-devant de lui, et l'obligea à rebrousser chemin jusqu'à Galitch. George arriva et campa près de Gluchow; il appela à lui un grand nombre de Polovtzi, ainsi que Sviatoslaw-Olgovitch,

et ils formèrent ensemble la résolution d'aller à Tchernigow ; ce qu'ils exécutèrent, et ils campèrent non loin de Goritchen, après avoir passé Kanin. Ceci arriva un dimanche, ce qui fait qu'ils n'attaquèrent pas la ville ce jour-là. Cependant Isiaslaw avait envoyé son frère, Rostislaw, à Tchernigow, au secours d'Isiaslaw-Davidovitch. Dans la même nuit, Isiaslaw, Rostislaw et Sviatoslaw-Vsévolodovitch, comme s'ils avaient vu les forces des Polovtzi, laissèrent échapper leurs gens de la forteresse jusqu'à Diétinez. Le lendemain, George et Sviatoslaw firent prendre les armes à leurs troupes, marchèrent sur la ville et campèrent non loin de Sémien. Alors les Polovtzi, en grand nombre, vinrent attaquer la ville, s'étant rendu maîtres de la forteresse, incendièrent les faubourgs et campèrent devant la ville. Les Tchernigoviens se défendirent de la ville. Et les princes se dirent entre eux : « Il ne faut pas que notre armée ni les Polovtzi » en viennent à un engagement sérieux, si nous ne » nous mêlons pas avec eux.... » « Eh bien! dit An- » dré, allons les joindre ; moi, je veux commencer » l'attaque. » Il prit donc avec lui ses gens et marcha sur la ville. Mais l'infanterie de la ville ayant fait une sortie, André, avec ses gens et les Polovtzi, tombe dessus, en tue un grand nombre, et poursuit les autres jusque dans la ville. Les autres princes le suivent aussitôt et font différentes tentatives contre la ville. La garnison, voyant les forces ennemies, n'ose sortir de la ville dans la crainte d'être repoussée. Les assiégeans, après donc être restés douze jours devant la

ville, reçurent la nouvelle qu'Isiaslaw et Viatcheslaw venaient au secours des Tchernigoviens. Les Polovtzi, saisis de frayeur, prennent aussitôt la fuite. Les princes, abandonnés des Polovtzi, lèvent le siége et se portent sur Novgorod-Séverski. Isiaslaw arrive à Tchernigow, mais, n'y voyant plus les ennemis, il regagne Kiew. George, de son côté, ayant laissé son fils Vassilko à Novgorod, près de Sviastoslaw-Olgovitch, s'en revint à Souzdal. Mais Isiaslaw, accompagné de son frère Sviatopolk et de son fils Mstislaw, marche sur Novgorod, contre Sviatopolk et Vassilko. S'étant campé devant Vsévolosch, il envoie son fils, Mstislaw, avec des Bérendéens, des Torkes, des Petchnègues et quelques uns des siens, contre les Polovtzi, et se porte lui-même sur Novgorod. Cependant il n'exécute rien, et, las de ces combats sans résultats, il songe à faire la paix.—Après donc s'être réconcilié, il reprend le chemin de Kiew, et Vassilko celui de Souzdal, près de son père.—Dieu, secourut Mstislaw-Isiaslavitch contre les Polovtzi, car il les repoussa au-delà du Dniéper, leur prit leurs kibitks, leurs bestiaux et leurs chevaux, et rendit à la liberté un grand nombre de chrétiens qu'ils avaient fait esclaves. Ensuite il revint à Péréjaslavle, et rendit au ciel des actions de graces pour l'appui qu'il en avait reçu, et permit aux chrétiens qu'il avait ramenés de retourner chacun dans leurs pays.

Durant l'hiver de cette année, mourut Vladimirko, prince de Galitch.

En l'année 6661, Isiaslaw fit partir son fils, Mstis-

law, contre les Polovtzi, jusqu'à Vesla, pour tirer raison des violences qu'ils avaient autrefois commises sur les bords de la Soula. Mais, n'ayant pu les joindre, ce prince revint sur ses pas.

Ce même hiver, Isiaslaw se réunit à ses frères, et ils marchèrent sur Galitch, contre Isiaslaw-Vladimirkovitch. Il était à Téreboul, lorsque les boyards de ce prince tinrent conseil, et lui dirent : « Prince, » tu es tout pour nous ; s'il t'arrivait quelque chose, » que pourrions-nous alors devenir ? Demeure dans » la ville ; nous irons livrer combat à Isiaslaw, et si » l'un de nous reste en vie, il viendra te retrouver » pour s'enfermer avec toi dans la ville. » — Cependant Isiaslaw passa la rivière de Sered, s'avança vers lui, et les deux partis se précipitèrent l'un sur l'autre ; il se fit un cruel carnage, et la mêlée fut telle que long-temps on ne sut de quel côté se prononçait la fortune. Isiaslaw poursuivait les Galitchéens, tandis que ceux-ci, sur un autre point, dispersaient son armée et mettaient son fils en déroute. Les Galitchéens triomphaient donc sans qu'Isiaslaw en sût rien, et sans qu'il apprît que son frère Sviatopolk, son fils Mstislaw, et Vladimir, prenaient la fuite. De son côté, Isiaslaw avait fait quelques prisonniers aux Galitchéens, qui eux-mêmes en avaient faits sur le grand prince ; finalement Isiaslaw était resté sur le champ de bataille avec fort peu des siens. Les Galitchéens étant rentrés chez eux, Isiaslaw se trouva avec ses nombreux prisonniers. La nuit donc, il conçut de grandes craintes ; car, étant resté sur le champ

de bataille avec un si petit nombre des siens, on pouvait, de la ville, faire une sortie et venir l'attaquer... Alors il donna l'ordre de tuer tous les prisonniers; il ne conserva du moins que les principaux, qu'il ramena à Kiew.

En l'année 6662, Isiaslaw envoya son fils quérir sa belle-mère. Il avait choisi une épouse parmi les Obésiens. — Mstislaw la rencontra près des cataractes du Dniéper, la conduisit à Kiew, et de là, se rendit à Péréjaslavle.

Dans la même année, les Novgorodiens expulsèrent Iaroslaw-Isiaslavitch, et à sa place, choisirent pour prince, Roman-Isiaslavitch.—Cette année-là encore, George, à la tête des Rostoviens et des Souzdaliens, et accompagné de tous ses enfans, fit une irruption en Russie. Mais la peste se déclara dans son armée, sur les hommes et sur les chevaux, tellement qu'on n'en avait jamais vu de semblable. Arrivé aux pays des Viatitches, il fit camper ses troupes non loin de Koselsk, où quelques Polovtzi vinrent à son secours. Il tint alors conseil avec ses enfans et ses boyards, et résolut d'envoyer son fils Gleb chez les Polovtzi, afin d'en obtenir un plus grand secours, voulant marcher contre Isiaslaw. Pour lui, il revint à Souzdal (6).

Dans la même année, George eut un fils qu'il appela Dmitri; il se trouvait alors avec son épouse sur les bords de la rivière Iachrom; il éleva en cet endroit une ville, qu'il appela du nom de Dmitroff.

Quant à son fils, il joignit à son nom de Dmitri, celui de Vsévolod.

Dans cette année, mourut Sviatopolk-Mstislavitch, et Isiaslaw mit son fils Iaroslaw, à sa place, à Vladimir. Mourut aussi la princesse, épouse de Gleb-Georgiévitch. — Enfin, le même automne, le 13.e jour de novembre, mourut encore le grand prince Isiaslaw-Mstislavitch : et le lendemain, jour de la fête de Saint-Philippe, il fut inhumé dans l'église du cloître de Saint-Théodore, où reposait son père.

NOTES.

(1) De nouveaux nœuds étaient venus resserrer l'alliance du roi de Hongrie avec Isiaslaw. Vladimir-Mstislavitch avait épousé la fille du Ban, parent du roi, et, envoyé de nouveau en Hongrie par son frère, il en était revenu avec dix mille guerriers d'élite.

(2) George, disent quelques historiens, vivait tranquillement à Kiew, dans l'ignorance la plus absolue de ce qui se passait. Il fut tellement effrayé d'un événement aussi inattendu, qu'il se jeta dans une barque et partit pour Oster. Vladimirko, surpris du peu d'activité de ce prince, en témoigna tout son mécontentement à son fils, en le quittant : « Votre » père, dit-il à André, est un modèle d'insouciance. Il règne en Russie » et ignore ce qui s'y passe : il a un fils à Pérésopnitza, un autre à Bié- » logorod, et aucun d'eux ne lui donne connaissance des mouvemens » de l'ennemi. Puisque c'est ainsi que vous savez gouverner vos états, » je ne puis être plus long-temps votre compagnon d'armes. Suis-je en » état de lutter seul contre Isiaslaw, aujourd'hui si puissant ? Je pars » pour ma principauté. » A ces mots, il quitte ses faibles parens, et chemin faisant, lève tribut sur les villes de Volhynie. Les habitans, menacés de l'esclavage, lui portent leur or; les femmes, pour racheter leurs maris, lui donnent leurs colliers et leurs boucles d'oreilles, tandis qu'André, accablé de tristesse, va rejoindre son père à Gorodez.

(3) Notre chroniqueur ne dit point ici ce qu'il laisse entendre plus loin et ce que les autres chroniques russes et tous les historiens ont admis, qu'Isiaslaw, en remontant une troisième fois sur le trône de Kiew, y fit asseoir avec lui le vieux Viatcheslaw, son oncle, que le peuple chérissait pour sa douceur et son équité, et que nous avons vu un instant seul grand prince de Kiew. Ce prince, peu ambitieux et qui depuis douze ans se voyait privé du trône, n'accepta l'offre d'Isiaslaw qu'en partageant avec celui-ci les soins du gouvernement et le fardeau des affaires.

(4) Géïsa, roi de Hongrie, suivant les règles de sa religion, avait coutume de célébrer le dimanche. —Les historiens russes font tenir, en cette

circonstance, au grand prince, le discours suivant : « Mes frères, dit » Isiaslaw, au moment du combat, et vous, ô ma garde fidèle, jus» qu'ici Dieu a sauvé du déshonneur, et la Russie, et ses chers enfans. » Nos pères se sont toujours illustrés par leur courage, perdrons-nous » aujourd'hui notre gloire aux yeux d'alliés étrangers. Montrons-nous » dignes de leur estime. »

(5) L'inflexibilité du grand prince menaçait Vladimirko d'un sort funeste. Ce prince, voyant sa cause désespérée, usa de ruse pour fléchir son ennemi. Il fit dire à Géïsa, qu'il était grièvement blessé, qu'il reconnaissait ses torts, et qu'il implorait miséricorde : « Le ciel, ajoutait- » il, a pitié des pécheurs repentans; d'ailleurs, par ses propres services » près de Bela, l'aveugle père de Géïsa n'avait-il pas mérité quelque » égard de la part du roi de Hongrie! Celui-ci ne devait-il pas l'aider » à fléchir Isiaslaw ! » Géïsa se laissa gagner : « Il m'est impossible, dit- » il au grand prince, de tuer celui qui se repent de sa faute. » En même temps il pardonna à son ennemi, sous la condition qu'il rendrait les villes russes prises contre la foi des traités, et qu'il resterait pour toujours l'ami d'Isiaslaw, ou plutôt, selon l'expression du temps, dit Karamsin, *Qu'il ne s'en séparerait jamais, ni dans le bonheur, ni dans le malheur.* On envoya, de la tente du roi, au prétendu malade, la croix miraculeuse de Saint-Étienne. Et ce prince prononça le serment qu'on exigeait de lui : « *S'il nous trahit*, dit Géïsa, *il cessera de régner, ou je perdrai ma couronne.* »

(6) Au milieu de ce fatras de récits incohérens, de démêlés et de combats imprévus, non montivés, il est bien difficile de garder le fil chronologique des faits; à bien plus forte raison, de rendre compte des actions de chacun de ces princes obscurs, turbulens et parjures. Le trône de Kiew, selon l'observation d'un historien, n'offre que le passage d'ombres fugitives, dont il est à peine possible au lecteur de saisir les traits. Isiaslaw II, Viatcheslaw, Rostislaw, Isiaslaw III, Vladimirko, George et Vassilko, se disputent tour à tour le droit de faire peser leur sceptre de fer sur un peuple infortuné. La mobilité de ces scènes, à peine indiquées dans la chronique, peint sans doute l'inconstance des Russes et la folle ambition de leurs princes. Mais, en conscience, tout cela vaut-il la peine d'occuper un historien? Rien ne prouve mieux l'aridité, le peu d'intérêt de cette portion des annales russes, que les chapitres que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur. Nous en serions réduits à réclamer son indulgence pour ces fastidieux récits, s'il n'était pas important, pour l'histoire en générale, de mettre au grand jour le peu de faits et de noms propres que les annales de Russie offrent au 12.[e] siécle.

Nous autres Français, dont l'histoire du moyen âge est si brillante, si pleine de vie, d'éclat et de gloire, nous ne verrons pas, sans étonnement et dégoût, d'aussi pauvres fastes ; la lecture des chroniques russes, n'eût-elle pour résultat, en France, que de faire revenir le public à l'étude et à la lecture des chroniques françaises, le traducteur de Nestor et de ses continuateurs ne croirait pas avoir tout à fait perdu son temps.

CHAPITRE X.

ROSTISLAW.

Ruse d'Isiaslaw, fils de David. — Élévation de Rostislaw. — Attachement des Kiéviens pour Viatcheslaw. — Guerres civiles. — Pusillanimité de Rostislaw. — Il abandonne Kiew. — Mort de Viatcheslaw. — Réconciliation de George et de Rostislaw. — George prend possession du trône de Kiew.

Lorsque Isiaslaw - Davidovitch apprit la mort du grand prince, il s'avança, par le Dniéper, sur Kiew, et députa vers Viatcheslaw-Vladimirovitch et Mstislaw-Isiaslavitch, et leur fit dire : « Que n'ayant point » été présent aux derniers momens de son frère, il » désirait obtenir la permission de venir pleurer sur » son tombeau. » Viatcheslaw alors tint conseil avec Mstislaw et ses officiers, et ne lui permit point d'entrer à Kiew, attendu que Rostislaw de Smolensk n'était pas encore arrivé. Bientôt arriva Rostislaw, que les Kiéviens placèrent sur le trône, en lui disant: « Aie toujours, pour Viatcheslaw, le même respect » qu'avait pour lui ton frère; honore-le semblable- » ment, et Kiew sera ta propriété ta vie durant (1).» — Peu après, Gleb-Georgiévitch se rendit, à la tête d'un grand nombre de Polovtzi, sur Péréjaslavle,

contre Mstislaw-Isiaslavitch. Ce prince aussitôt fit partir un courrier pour informer Rostislaw et son fils, Sviatoslaw, que la ville de Péréjaslavle était entourée d'ennemis, et qu'il allait être contraint au combat. Rostislaw, à cette nouvelle, chargea son fils, Sviatoslaw, d'aller secourir la ville assiégée. Mstislaw, à l'approche de ce prince, fit une sortie pour aller au-devant de Sviatoslaw. Ils se rencontrèrent, gagnèrent ensemble Péréjaslavle, et livrèrent vaillamment combat aux Polovtzi, qu'ils mirent en fuite. Gleb ne poussa pas plus loin ses tentatives, il décampa, et reprit le chemin de Piriatin.—Rostislaw, de son côté, se mit en marche sur Tchernigow, contre Isiaslaw-Davidovitch, ayant avec lui Sviatoslaw-Vsévolodovitch et Mstislaw-Isiaslavitch, une troupe de Kiéviens et de Torkes: « Il faut, dit-il à ses » troupes, chercher George d'Olgorouki (Longue-» main), et l'obliger, ou à se battre contre nous, ou » à mettre enfin bas les armes. » Mais, comme il venait de passer le Dniéper, il reçut la nouvelle que son oncle, Viatcheslaw, venait de mourir : aussitôt il laisse son armée sous la conduite de Sviatoslaw, se rend à Kiew, et inhume son oncle avec beaucoup d'honneur, dans l'église de Sainte-Sophie (2). Puis, ces devoirs rendus, il donne l'ordre aux gens de Viatcheslaw de le suivre, et s'en revient à Tchernigow. Isiaslaw-Davidovitch apprend les desseins du grand prince; il fait prévenir Gleb-Georgiévitch qu'il ait hâte à le venir joindre avec les Polovtzi. Gleb, qui se trouvait sur les bords de la Soula, accourt,

à la tête des Polovtzi, au secours de Tchernigow. Le grand prince et son allié, Sviatoslaw, poursuivent leur marche et viennent camper près de Biéloviès. Isiaslaw et Gleb, guidant les Polovtzi, se placent devant eux, et bientôt les archers des deux côtés commencent l'attaque. Cependant Rostislaw voit le nombre extraordinaire des Polovtzi; il est saisi de frayeur, et fait aussitôt porter, à Isiaslaw, des paroles de paix; il lui offre Kiew en son nom, et Péréjaslavle en celui de Mstislaw. Ce dernier n'entend pas sans indignation qu'on veuille céder Péréjaslavle : « Si vous » abandonnez ainsi Péréjaslavle, dit-il à son oncle, » je perdrai tous mes droits, et sur cette ville et sur » Kiew! » A ces mots, il tourne bride et abandonne son oncle, ainsi que les siens. L'armée de Rostislaw, voyant cette défection, prend aussitôt la fuite. Les Polovtzi se mettent à leur poursuite, ils en tuent une partie, font de nombreux prisonniers et dispersent le surplus. Rostislaw s'enfuit par Lubetch, jusqu'à Smolensk, tandis que, de leur côté, Mstislaw et Sviatoslaw, ses alliés, cherchent à gagner Kiew. Ce dernier tombe entre les mains des Polovtzi. Pour Mstislaw, il parvient à Péréjaslavle. Il n'y reste toutefois que le temps d'y préparer sa fuite; il se fait suivre de son épouse, et s'arrête à Loutsk. Les Kiéviens se trouvent fort embarrassés, n'ayant plus de princes parmi eux. Ils députent l'évêque Domian à Isiaslaw-Davidovitch, et lui font dire : « Viens à Kiew, afin » que nous ne devenions pas la proie des barbares (3). » Isiaslaw, à cette prière, se rend à Kiew, et cède Péré-

jaslavle au prince Gleb. Cependant les Polovtzi commettent de graves hostilités aux environs de Pêréjaslavle; ils mettent le feu aux bourgs, ravagent la chapelle *Liachiche*, et l'église des saints martyrs, Boris et Gleb.

George, à la nouvelle de la mort d'Isiaslaw et malgré l'hiver, était entré en Russie, et s'était avancé jusqu'à Smolensk. Bientôt il apprend encore que son cousin, Viatcheslaw, était également décédé, que Rostislaw était vaincu, qu'Isiaslaw-Davidovitch occupait le trône de Kiew, et Gleb, celui de Péréjaslavle. — Dans ces circonstances, des Novgorodiens viennent le trouver, et choisissent pour leur prince son fils, Mstislaw.

Cependant Rostislaw s'était hâté de se porter avec son armée vers Smolensk; c'est de là qu'il demandait à George à entrer en arrangement. George, oubliant le mal que ce prince et son frère lui avaient fait autrefois, consentit à la paix et se rendit à Kiew. Avant d'y arriver, il campa à Starodub, où Sviatoslaw-Olgovitch vint le trouver pour recommander à ses bonnes graces son cousin, Sviatoslaw-Vsévolodovitch. George l'accueille avec amitié et l'engage à le suivre à Kiew. Chemin faisant, George et Sviatoslaw-Olgovitch envoient dire à Sviatoslaw-Vsévolodovitch de renoncer à Kiew. Mais celui-ci, sachant qu'Isiaslaw avait trouvé de l'appui dans cette ville, refuse un instant la place. Cependant il se retire à Tchernigow, et George vient camper à Morovisk. Isiaslaw alors lui fait dire : « Je n'ai point usurpé le trône de Kiew,

» ce sont les Kiéviens eux-mêmes qui m'y ont élevé.» « Kiew est mon patrimoine, répond George, et non » le tien. » « Eh bien! réplique Isiaslaw, promets-» moi de ne point me faire de mal, et je t'abandonne » cette ville. » George, qui était très-bon, le lui promet; puis, après avoir rendu graces à Dieu, il entre dans Kiew, et monte sur le trône de son père et de son grand-père.

NOTES.

(1) Suivant la chronique de Nikon, ce fut le vieux Viatcheslaw lui-même qui se démit entre les mains de son neveu de la souveraineté : « Je suis aux portes du tombeau, je ne puis plus m'occuper du soin » de rendre la justice, ni de commander les armées ; deviens le successeur » d'Isiaslaw, sois à la fois mon fils et le souverain de la Russie ; je re- » mets entre tes mains mes troupes et ma garde. »

(2) Quelques autres annalistes ajoutent, à l'honneur du grand prince, qu'il convoqua dans le palais les seigneurs, les juges, les trésoriers et les intendans de son oncle défunt, qu'il fit apporter tous ses habillemens, son argent et son or ; qu'il distribua le tout aux monastères, aux églises, aux prisons, aux hôpitaux, et qu'ayant confié l'exécution de ces dispositions généreuses à la vue de son père, il n'avait conservé pour lui, qu'une seule croix, comme un souvenir.

(3) Les Kiéviens, dit Karamsin, exerçaient alors leurs ravages dans les environs du Dniéper. Quelques copies de la chronique, au lieu de *Barbares*, portent *Tatars*. Cette version est invraisemblable et fait un anachronisme évident, puisqu'à cette époque ces peuples étaient encore inconnus en Russie.



CHAPITRE XI.

GEORGE, RÉTABLI.

Apanages. — Prétentions des Polovtzi. — Les prisonniers Bérendéens veulent rester Russes. — Paix. — Constantinople envoie un métropolitain à Kiew. — Nestor, évêque de Rostow, est déposé. — Siége de Vladimir. — Défense de Mstislaw. — Le grand prince lève le siége. — Mort de George. — Élection d'André, son fils.

George, monté sur le trône, plaça son fils, André, à Vouichgorod; Boris, à Tourow; Gleb, à Péréjaslavle, et Vassilko, à Porusje. Durant l'hiver de cette année, il maria son fils, Gleb, en Russie, avec une princesse, fille d'Isiaslaw-Davidovitch. Vers la même époque encore, les Novgorodiens firent épouser à Mstislaw-Georgiévitch la fille de Pierre-Mikhailovitch.

En 6663 (1155), les Polovtzi se présentent devant Kanew; George va au-devant d'eux; ils s'approchent et lui demandent qu'il remette en liberté ceux de leurs compatriotes et des Bérendéens qu'il avait fait prisonniers. Mais les Bérendéens ne réclamaient pas pour eux cet avantage. « Nous passons notre vie dans » les dangers, disaient-ils, et abandonnons volontiers » nos corps à la Russie. » Quoi qu'il en soit, les Po-

lovtzi reçurent de George quelques présens, et s'éloignèrent sans faire la paix. — Dans la même année, le grand prince, George, expulsa les princes Mstislaw-Vladimirovitch et Isiaslavitch de Pérésopnitza, et donna l'ordre à son beau-fils, Iaroslaw-Vladimirovitch, de s'emparer de Loutsk. Mstislaw, ainsi poursuivi, abandonne cette dernière ville, et se réfugie chez les Lekes. Ceux-ci marchèrent pour le rétablir, mais ils revinrent sur leurs pas, avant d'avoir rien exécuté. — Dans la même année, George s'arrange avec son cousin, et députe vers Mstislaw pour l'assurer, au nom de la sainte croix, de son amitié et de sa faveur. Ensuite il vient au secours des Galitchéens, au moment où le fils de David projetait de l'attaquer. — Cette année encore, reviennent les Polovtzi, qui, voulant proposer la paix au grand prince, campent entre le fleuve Dubenez et la Supoja. George et son fils vont à leur rencontre jusqu'à Kanew, et de là, font dire aux Polovtzi : « Venez » nous trouver, et nous ferons la paix. » Mais un petit nombre seulement se présenta comme pour espionner. « Demain matin, dirent-ils au grand prince, le » reste des nôtres viendra te joindre. » Mais la nuit venue, ils décampèrent tous. George et son cousin, de retour à Kiew, firent offrir la paix à Isiaslaw-Davidovitch. Celui-ci, sachant que le grand prince s'était arrangé avec son cousin, jugea à propos de se réconcilier aussi avec lui, et ils baisèrent la croix. Puis George laissa ses cousins regagner leur domicile respectif.

L'an 6664 (1156), mourut Théodose, abbé du cloître de Pétcherski; et quelque temps après, le 18 avril, Niphont, évêque de Novgorod, que l'on inhuma aussi dans le monastère de Pétcherski. Dans la même année, vint le métropolitain, Constantin, de Tzaragrad à Kiew; il fut reçu par le prince et toute la population avec les plus grands honneurs. L'hiver de cette année, Nestor, évêque de Rostow, vint à Kiew, rendre ses devoirs au métropolite, Constantin, et recevoir sa bénédiction; mais, comme il avait été noirci et calomnié par les siens, il fut déposé de sa dignité d'évêque.

Ce même hiver encore, George-Vladimirovitch, accompagné de son beau-fils, Iaroslaw-Vladimirovitch, et de ses enfans, marcha sur Vladimir, contre Mstislaw-Isiaslavitch (1). Leur armée était extraordinairement forte; aussi, dès qu'elle parut devant la ville, Mstislaw crut prudent de s'y renfermer, n'étant pas en état de tenir tête, et ne songeant plus qu'à se tenir sur la défense. Pendant le siége de la ville, il y eut, de part et d'autre, beaucoup de sang versé, et le nombre des morts fut très-grand. George cependant, voyant l'opiniâtreté de la défense et se regardant comme l'auteur de tant de maux, dit à ses fils et à ses boyards: « Je ne veux pas rester ici plus long-temps, » car, quoiqu'il soit plus faible que moi, il n'est pas » entièrement abaissé, et, d'ailleurs, je ne veux ni le » ruiner entièrement, ni l'expulser; qu'il vienne seu» lement me prêter serment, et je ferai la paix avec » lui, comme avec mes autres frères. » Mais c'est ce

que Mstislaw ne se souciait pas de faire, car il avait grand plaisir à répandre le sang. Quoi qu'il en soit, George, après avoir tenu conseil avec ses enfans et ses boyards, reprit le chemin de Kiew, et son gendre celui de Galitch.

En l'année 6665 (1157), les Novgorodiens expulsèrent de chez eux Mstislaw-Georgiévitch, et mirent, à sa place, Sviatoslaw-Rostislavitch.

Cette même année, mourut le pieux prince de Kiew, George-Vladimirovitch, le 15.e jour de mai. Il fut inhumé à Bérestow, dans l'église de la transfiguration de Notre-Seigneur (2). Cette année-là encore, les Rostoviens et les Souzdaliens tinrent conseil et décidèrent qu'ils choisiraient pour prince, son fils aîné, André. Ils le mirent donc sur le trône de Rostow et de Souzdal (3).

FIN DU 3.e ANNALISTE.



NOTES.

(1) Mstislaw, dit Karamsin, avait agréé le serment de son grand oncle, mais, comme il n'en avait point prêté lui-même, il s'était cru autorisé à chasser son oncle, Vladimir, allié de George, de la province de Vladimir. Il retint prisonniers, sa femme et ses enfans, et pilla les boyards de ce prince, ainsi que sa mère, qui revenait chargée de riches présens que lui avait faits sa fille, la reine de Hongrie. George, outré d'un semblable procédé, marcha contre Mstislaw.

(2) George, surnommé Dolgorouki (Longuemain), est célèbre dans l'histoire russe, pour avoir civilisé les parties orientales de l'ancienne Russie, où il passa les plus belles années de sa vie; il contruisit des églises à Souzdal, à Vladimir, et sur les bords de la Nerle. Indépendamment de Moscou, dont il fut, ainsi que nous l'avons dit, le fondateur, il bâtit Yourief (Dorpat), Pelski, Zaleski, et autres villes. Cependant ce prince a laissé de son caractère un souvenir peu honorable; il se jouait de la sainteté des sermens. Le peuple de Kiew le haïssait tellement, qu'à la nouvelle de sa mort, il se porta aussitôt vers le palais et la maison de campagne de ce prince, située au-delà du Dniéper, et surnommée *le Paradis*, et y mit tout au pillage; on refusa même à son corps l'honneur de reposer près de celui de Monomaque.

(3) C'est en cet endroit que finit le travail du troisième chroniqueur russe. On a souvent été contraint d'emprunter aux chroniques de Novgorod, pour donner, à cette partie de l'histoire, une suite et une concordance satisfaisantes : encore le tout offre-t-il bien peu d'intérêt et d'importance. Dans ce qui va suivre, il a encore été souvent nécessaire de consulter les mêmes sources. Pourtant cette dernière partie est un peu moins fastidieuse, et fait mieux connaître l'état de la Russie à cette triste époque.



CHAPITRE XII.

ROSTISLAW-MSTISLAVITCH.

André fonde à Vladimir l'église de l'Assomption. — Kiew devient une ville de second ordre. — Léon, évêque de Vladimir et de Rostow, est expulsé de cette dernière ville. — Guerre contre les Polovtzi. — Les Novgorodiens chassent leur prince, Sviatoslaw, et prennent, à sa place, le neveu d'André. — Incendie de Rostow. — Schisme de Léon. — Il est condamné à Constantinople. — Violences des Polovtzi. — Les frères d'André exilés en Grèce. — Inondation. — Guerre contre les Bulgares. — Victoire contre les Suédois. — Andronic-Comnène, échappé de Constantinople, se réfugie à Galitch. — Mort d'Isiaslaw-Georgiévitch. — Mariages. — Guerre contre Polotzk. — Mort de Rostislaw-Mstislavitch.

En l'année 6666 (1158), le 8.e jour d'avril, le prince, André de Vladimir, commença, dans cette ville, la fondation de l'église en pierre de la sainte Mère de Dieu, lui fit beaucoup de présens, lui concéda de nombreux priviléges et des biens, consistant en belles campagnes ; il lui accorda, en outre, la dîme sur les troupeaux et les marchandises. Il augmenta aussi la ville.

Dans la même année, vint Léon, qui fut évêque

de Rostow. Ce même hiver, Mstislaw-Isiaslavitch chassa, de Kiew, Isiaslaw-Davidovitch, et prit lui-même possession du trône. Isiaslaw s'enfuit à Gom, d'où les Viatitches le chassèrent également. Durant le printemps, Mstislaw rendit la ville de Kiew à Rostilaw, et se transféra à Vladimir [1].

En l'année 6667 (1159), le 12.e de mai, mourut Boris, fils de George. Il fut enterré, par ses frères, dans l'église des saints martyrs, que son père avait fait bâtir sur la Nerle, à l'endroit du tombeau de saint Boris.

Cette année-là, les Rostoviens et les Souzdaliens expulsèrent de chez eux l'évêque Léon, parce qu'il avait augmenté le nombre des églises au détriment des prêtres.

Constantin, métropolite de Kiew, meurt à Tchernigow, où il s'était réfugié du temps de Mstislaw-Isiaslavitch. Le lendemain de sa mort, le prince, Sviatoslaw, et ses courtisans tiennent conseil avec Antonin, évêque de Tchernigow, et font inhumer son corps dans l'église de la Transfiguration de Notre-Seigneur, à Tchernigow.

Isiaslaw-Davidovitch, suivi d'une grande foule de Polovtzi, se présente devant Tchernigow. Sviatoslaw-Olgovitch, aidé de son neveu, de Sviatoslaw-Vsévolodovitch et de Rurick-Rostislavitch, qui, du temps de son père, avait été envoyé à son secours, le viennent combattre sur les bords de la Desna. Isiaslaw cependant se retranche avec les Polovtzi, puis répand l'incendie dans les campagnes et fait un

grand nombre d'habitans prisonniers. Les deux fils de Mstislaw députent vers Rostislaw, pour lui demander du secours, et celui-ci leur envoie Iaroslaw-Isiaslavitch et Vladimir-Andrévitch, avec une troupe de Galitchéens. Isiaslaw et les Polovtzi, instruits de l'approche de ce prince, battent aussitôt en retraite. Ceux-ci, étant arrivés et ne trouvant plus l'ennemi, se mettent à sa poursuite jusqu'au-delà de la Desna, et, après quelque nouvelle marche, ne parvenant pas à le joindre, ils reviennent sur leurs pas. — Isiaslaw s'était tout-à-fait retiré, après avoir richement payé les Polovtzi qui l'avaient suivi. — Durant l'hiver, ce prince, suivi encore des mêmes Polovtzi, va porter la guerre dans la principauté de Smolensk, et députe, à Rostow, un message près d'André-Georgiévitch, pour lui demander sa fille pour son neveu, Sviatoslaw, et en même temps pour implorer du secours. André lui envoie son fils, Isiaslaw, avec toute son armée et une troupe de Mouromiens, attendu que les princes russes venaient de marcher contre Sviatoslaw-Vladimirovitch (auquel il venait d'accorder sa fille), et qu'ils avaient incendié Vchichtech. En attendant les secours de son oncle, Isiaslaw, et de son beau-fils, André, le fils de Vladimir défend la ville. — Les deux Sviatoslaw, fils d'Oleg et de Vsévolod, et les autres princes coalisés apprennent qu'Isiaslaw-Andrévitch, à la tête d'une armée de Rostoviens, sont en marche contre eux; la frayeur les saisit, ils font la paix avec Sviatoslaw, et retournent sur leurs pas. De leur côté, Isiaslaw-Davidovitch et

Isiaslaw-Andrévitch revinrent également chez eux, en apprenant leur retraite. Le fils de David se rendit chez les Viatitches, et le fils d'André regagna Rostow.

En l'année 6668 (1160), les Novgorodiens envoyèrent vers André-Georgiévitch, et lui demandèrent pour prince son fils. Ils venaient de chasser Sviatoslaw-Rostislavitch, attendu que son père avait fait jeter dans des cachots, leurs frères et leurs concitoyens, et dont il avait confisqué les biens. Le prince André voulut leur donner son frère, Mstislaw, mais ils le refusèrent; alors il leur envoya son neveu, Mstislaw, fils de Rostislaw. Cette année-là fut achevée la construction de l'église de la Vierge, à Vladimir, par le pieux et excellent prince André.

Rostow devint la proie des flammes, toutes les églises, sans excepter la grande et admirable cathédrale de la sainte Mère de Dieu, éprouvèrent le même sort.

En l'année 6669 (1161), on commença à peindre et à décorer l'église principale, et la coupole d'or en fut achevée le 3 août de la même année (3).

L'an 6670 (1162), le prince André, voulant rester maître absolu dans Souzdal, expulse l'évêque Léon, ainsi que ses trois frères, Mstislaw, Vassilko et Michaelko-Georgiévitch; puis les deux fils de Rostislaw, ses deux neveux, ainsi que les principaux courtisans qui avaient servi sous son père.

Cette année-là commence le schisme de Léon. Cet évêque, du temps encore de l'évêque Nestor, de

Souzdal, avait été élu à l'évêché de cette ville d'une façon irrégulière, et s'était affermi sur la chaire de Nestor. — Il commença à répandre sa doctrine à Souzdal, prescrivant l'abstinence de viandes, même les jours de Noël et de la fête des Rois, quand ces fêtes tombent un mercredi ou un vendredi. — Dans la suite, il s'éleva, de tous côtés, contre lui de vives plaintes auprès du pieux prince André; il fut réfuté par Théodore, métropolitain de Tchernigow, et se vit obligé de se rendre à Tzaragrad, pour sa justification. Là, en présence de l'empereur Emmanuel, ayant été convaincu d'hérésie par Adrien, archevêque de Bulgarie, le tzar le fit transporter, avec tous ses bagages, sur les bords du fleuve; mais Léon ayant murmuré contre cette mesure, les gens du tzar le frappèrent sur le cou, et en présence des députés de Kiew, de Souzdal, de Péréjaslavle, de Tchernigow, qui tous, à cette occasion, étaient venus chez l'empereur, ils voulurent le jeter dans le fleuve (4).

Cette année encore, Rostislaw fait la paix avec George-Iaroslavitch, petit-fils de Sviatopolk.

Les Polovtzi s'avancent jusqu'à Kiew, détruisent un grand nombre de kibitks (espèce de voitures) sur la route, et massacrent Voiborn, qui avait tué Isiaslaw. Les Klobouks noirs se mettent à leur poursuite, les atteignent près des rives du Ross, en tuent un grand nombre et leur enlèvent tout leur butin. Il leur font plus de cinq cents prisonniers, parmi lesquels se trouvent deux princes, Satmasows, et un autre jeune prince, Rurick et Sviatopolk-Georgiévitch, de Tou-

row ; Sviatopolk-Vsévolodovitch et son frère, Iaroslaw ; Oleg-Sviatoslavitch et Sviatoslaw-Vladimirovitch, ainsi que les princes Krivitches, se rendent à Loutsk. A la vue de leurs forces réunies, Vladimir crut devoir demander la paix. Il sortit de Loutsk, et se rendit à Kiew, près de son frère, Rostislaw. Ce prince lui céda Trépovl et quatre autres villes.

Dans la même année, Mstislaw et Vassilko-Georgiévich, avec leur mère et son troisième fils, Vsévolod, qui était encore très-jeune, se retirèrent à Tzaragrad (5). Le tzar donna à Vassilko, quatre villes situées sur le Danube, et à son frère, Mstislaw, la principauté d'Otskolonia.

Dans l'année 6671 (1163), Rostislaw fait la paix avec Mstislaw, et lui abandonne les villes de Tortchesk et de Bielgorod, en échange de Trépovl et de Kanew. Il marie son fils, Rurik, avec la fille de Belgukow, prince des Polovtzi, et fait la paix avec ces peuples. Le métropolite Théodore meurt. — Les Lekes ravagent les environs de Tcherven.

En l'an 6672 (1164), arrive de Tzaragrad le métropolitain Jean. Sviatoslaw-Olgovitch meurt à Tchernigow. — A la nouvelle de la mort de son oncle, Sviatoslaw-Vsévolodovitch voulut se rendre à Tchernigow, car il n'y avait plus de prince dans cette ville. Mais déjà les habitans avaient fait prévenir Oleg-Sviatoslavitch, et les courtisans étaient répandus çà et là dans la ville. La princesse, avec ses autres enfans, se trouvait dans un grand embarras, et avait à conserver un nombreux bagage. Sviatoslaw cepen-

dant se hâtait d'arriver pour prévenir Oleg...(6). Il envoie son fils s'emparer de Gomel, établit ses boyards dans les environs, et lui-même se dirige sur Tchernigow. Mais, lorsqu'il apprit qu'Oleg était maître de Tchernigow, il envoya vers lui, afin d'entrer en arrangement pour la fixation des limites. Oleg accueillit Sviatoslaw, se réconcilia avec lui, lui abandonna même Tchernigow, en réservant pour lui la ville de Novgorod (Séverski). Il avait envoyé Ivan-Rostislavitch avec la croix, vers Sviatoslaw : celui-ci jura, en la baisant, qu'il exécuterait les conventions à la lettre, se chargeant, en outre, de pourvoir ses frères, Igor et Vsévolod. Mais il ne tint pas sa parole.

Cette année-là, dans Galitch, il y eut une grande crue d'eau, car il était tombé de fortes pluies. L'eau sortit impétueusement du Dniéper sur la plaine, et, en vingt-quatre heures, submergea tout jusqu'au lieu appelé le *Marais des Bœufs*, entraîna les hommes, les arbres et les haies, et noya plus de trois cents hommes qui étaient sortis d'Udetch, pour recueillir du sel. Ce qui fut cause qu'il y eut, cet hiver, une grande disette.

Dans la même année fut consacrée, à Vladimir, l'église *à la Porte-d'Or*. — Dans cette même ville, sont commencées les fondations de l'église de la transfiguration de Notre-Seigneur. — Le prince André, suivi de son fils Isiaslaw, de son frère Iaroslaw, et de George, prince dés Mouromiens, marche contre les Bolgares, et Dieu, par l'intercession de la sainte Vierge, lui prête un tel appui, qu'il les taille en piè-

ces, pille leur bagage : dans cette déroute, le prince des Bulgares, suivi d'un très-petit nombre de ses gens, peut à peine regagner sa résidence. André revint couvert de gloire. A la suite de cette affaire, leur ville célèbre de Briakhimof fut prise, et trois autres encore mises au pillage.

Cette même année, les Suédois firent une descente sur les bords du Ladoga, dans le pays de Novgorod, avec soixante *coquilles*, espèce de vaisseaux. Le prince Iaroslaw-Vsévolodovitch, aidé de son lieutenant Zacharie, les mit hors de combat, le 28.e jour de mai, sur la rivière de Vorona, tua un grand nombre de Suédois, et en fit beaucoup d'autres prisonniers.

En l'année 6973, le 28.e jour d'octobre (1165), mourut le pieux et bien-aimé Isiaslaw, fils du pieux André, et il fut inhumé dans l'église de la sainte Vierge, à Vladimir.

Cette année, le prince Andronic-Comnène, frère du tzar Emmanuel, s'échappe de Tzaragrad, et se réfugie à Galitch, où le prince Iaroslaw-Vladimirkovitch le reçoit très-gracieusement, et lui fait présent de quelques villes (7). Quelque temps après, le tzar lui envoie deux métropolitains pour le rappeler, et Iaroslaw le congédie après de grandes démonstrations d'honneur, et le fait accompagner par l'évêque Kosme, et ses principaux seigneurs.

David-Rostislavitch s'empare de Vitepsk, et abandonne à Rostislaw, petit-fils de Viatcheslaw, Vassilaw et Krasen. Vassilko-Iaropolkovitch triomphe des Po-

lovtzi, près de la rivière de Ross, et leur fait un grand nombre de prisonniers. Son armée s'enrichit d'une grande quantité d'armes et de chevaux, et le prince reçoit beaucoup d'argent pour la rançon des prisonniers.

L'année 6674 (1166), le 12.e d'avril, meurt le pieux et orthodoxe prince Iaroslaw, fils du religieux prince George-Vladimikovitch. Il est inhumé dans l'église de la sainte Mère de Dieu.

Cette année-là, on conduit pour épouse, à Iaropolk-Isiaslavitch, la fille de Sviatoslaw-Olgovitch. —La pieuse princesse Maria, épouse de Sviatoslaw-Olgovitch, passe de vie à trépas. L'épouse d'Oleg-Sviatoslavitch meurt également; elle était fille du grand prince André.—Et, dans la même année, le 29 juin, le grand prince Rostislaw-Mstislavitch lui donne encore sa fille Agathe. Le métropolite Jean meurt à Kiew, le 12.e de mai.

Cette année-là encore, mourut Sviatoslaw-Vladimikovitch, petit-fils de David, à Vchichtsch. Et, au sujet de sa principauté, éclate une guerre entre Mstislaw-Vsévolodovitch et Oleg-Sviatoslavitch. Oleg, avec raison, exigeait une partie de l'héritage que Sviatoslaw lui refusait, en donnant toutefois la meilleure partie à son frère. Il place son fils à Vchichtsch. Rostislaw, apprenant l'injustice que Sviatoslaw faisait à Oleg, se déclare pour ce dernier. Il envoie donc à plusieurs reprises à Sviatoslaw, et lui ordonne de partager suivant la justice et le droit, attendu le bien qu'il voulait à l'un et à l'autre. Mais Sviatoslaw ne

veut point obéir. Oleg alors marche sur Starodub, dont les habitans lui avaient envoyé leur soumission. Mais les troupes alliées d'Iaroslaw-Vsévolodovitch arrivent avant les siennes autour de la ville, si bien que les habitans ne peuvent exécuter leur dessein. Oleg, plein de fureur, fait un grand nombre de prisonniers. Sviatoslaw envoie son frère Iaroslaw, avec une troupe de Polovtzi, jusqu'à Novgorod. Celui-ci, arrivé à un endroit appelé *le Ruisseau de lait*, retourne sur ses pas et se tient à une distance de 15 stades de la ville (espèce de werste). A cette époque, Oleg se trouvait si malade, qu'il ne pouvait se tenir à cheval. Rostislaw lui demande avis, et, d'après son conseil, fait la paix avec son frère Sviatoslaw, lui cède quatre villes, et ils baisent ensemble la croix. Lorsque les Polovtzi apprirent que les princes vivaient en bonne intelligence, ils commencèrent à commettre mille hostilités dans les colonies grecques, de telle sorte que Rostislaw envoya Volodislaw, avec des Lekes, pour protéger les colons. — Cette année, Oleg-Sviatoslavitch eut un fils qu'il nomma Boris, mais que le peuple appela du nom de Sviatoslaw.

Volodar-Glebovitch déclara la guerre à la ville de Polotsk, et Vseslaw-Vassilkovitch sort au-devant de lui, à la tête des Polotskoviens. Mais Volodar ne lui donne pas le temps de réunir toutes ses forces; il l'attaque à l'improviste, lui tue beaucoup de gens et lui fait un grand nombre de prisonniers. Vseslaw s'enfuit jusqu'à Vitepsk; Volodar se rend maître de Polotsk, reçoit le serment des habitans, baise la croix.

et marche sur Vitepsk, contre David et Vseslaw. Arrivé près de cette ville, il s'arrête aux bords du fleuve, et commence à faire lancer ses flèches par-dessus ledit fleuve. Cependant David ne se souciait pas encore de combattre, car il attendait son frère Roman, à la tête d'une troupe de Smolenskois. — Tout à coup, durant la nuit, un violent orage éclate, tandis que l'armée de Volodar était sous les armes; ses gens viennent alors le trouver, et comme si l'armée ennemie traversait le fleuve, remplis d'épouvante, ils disent à Volodar: « Pourquoi restons-nous ici, prince? » Fuyons! Ne vois-tu pas venir, pour nous attaquer, » Roman, de ce côté, et David, de cet autre?.. » Volodar, à ces avis, prit la fuite, et s'éloigna de Vitepsk. Dès le lendemain matin, lorsque David s'aperçut que Volodar était décampé, il se mit à sa poursuite, sans toutefois pouvoir l'atteindre. Cependant il fit beaucoup de prisonniers parmi ceux qui s'étaient égarés dans la forêt. Vseslaw les poursuivit jusqu'à Polotsk.

Cette année-là encore, Iaroslaw de Galitch marie son fils Vladimir, avec Malfreda Roleslava, fille de Sviatoslaw-Vsévolodovitch de Tchernigow. De son côté, Iaroslaw-Isiaslavitch marie son fils Vsévolod, avec la fille de George-Iaroslavitch. La fille d'André, épouse d'Oleg-Sviatoslavitch, meurt; celui-ci se remarie, et prend, en secondes noces, la fille de Rostislaw-Mstislavitch.

Oleg a guerre avec Boniak, prince des Polovtzi, dont il met l'armée en déroute. Cette même année, les Polovtzi font Schvernen prisonnier, près de Pé-

réjaslavle, battent ses troupes et l'obligent à leur payer une forte somme pour sa rançon.

En l'année 6675 (1167), le 2.e jour de mars, meurt le pieux prince Rostilaw-Mstislavitch, pendant son voyage de Smolensk à Kiew, après neuf années de règne. Son corps est rapporté à Kiew (8).

NOTES.

---

(1) A cette époque, la ville de Kiew était bien déchue de sa grandeur, et ne pouvait plus lutter contre des villes d'une fondation moderne. Tchernigow, Péréjaslavle, Novgorod, Smolensk, Tourow, ainsi qu'un grand nombre d'autres villes, étaient plus puissantes et avaient leurs souverains particuliers, indépendans, et le titre de grand prince, qui, précédemment indiquait une grande autorité, n'était plus qu'un titre illusoire. La ville de Vladimir devint le siége du prince le plus puissant des princes de Souzdal et de Rostow. — Nous continuons toutefois, avec l'annaliste, à mettre en tête de ce chapitre, le nom du prince de Kiew, quoique le récit qui en fait la matière soit bien plutôt consacré au prince de Vladimir.

(2) Karamsin raconte autrement les raisons qui, aux yeux des Novgorodiens, motivèrent la chûte de Sviatoslaw, et n'attribue les mesures sévères de Rostilaw, contre quelques habitans de Novgorod, qu'au dépit que lui causa la nouvelle du bannissement de son fils.

(3) Il s'agit ici de l'église de l'Assomption, à Vladimir, qui était un des plus riches monumens de Russie; elle était revêtue de marbre et entièrement dorée à l'intérieur : on y trouvait des calices d'or, enrichis de diamans, des lustres ou candelabres d'or massif et un grand nombre de vases en vermeil. Toutes ces richesses périrent lors de l'incendie, qui eut lieu en 1184. — L'annaliste fait, sous cette date, le récit des pertes qu'éprouva, à cette époque, l'église fondée par André. Le peu qu'on sauva des flammes devint la proie des Tatares, en 1257. — Aujourd'hui, que cette église a bien perdu de sa splendeur, on y voit encore, avec un grand intérêt, d'anciens manteaux de grands princes, des costumes des souverains russes, ainsi que des casques, des cuirasses et des armures complètes, qui datent du moyen-âge. Lors de son célèbre voyage en Tauride, l'impératrice Catherine II fit restaurer la cathédrale de Vladimir, et lui fit don de 14,000 roubles.

(4) Malgré la censure encourue par Léon, ses opinions, disent quelques historiens russes, furent soutenues par le métropolitain de Russie,

et par Antoine, évêque de Tchernigow; ce qui força le prince Sviatoslaw-Vsévolodovitch à chasser Antoine de cette ville.

(5) L'exil des frères d'André est, sans doute, une chose fort remarquable dans l'histoire si peu intelligible de cette époque : il est fort difficile d'en saisir la cause. Suivant Karamsin, qui supplée par des suppositions à la sécheresse de l'annaliste, ces princes se seraient révoltés contre André, qu'ils auraient accusé de régner illégalement à Souzdal, dont le trône avait été cédé par George, au plus jeune de ses enfans. André, dit l'historien cité, qui jusqu'alors avait montré une grande douceur, résolut, pour la tranquillité de l'état, de faire une chose injuste. Il exila ses frères, ainsi que deux neveux, enfans de Rostilaw, et beaucoup de seigneurs de la cour de son père, ses secrets ennemis. L'empereur Emmanuel, ainsi que le rapporte l'annaliste, les reçut avec les plus grandes marques de distinction : il tâcha de les consoler par ses bienfaits, et, d'après les annalistes grecs eux-mêmes, il donna à Vassilko la province du Danube.

(6) Suivant d'autres chroniques, pendant l'absence d'Oleg, son fils aîné, Antoine, évêque de Tchernigow, et les principaux seigneurs, se rassemblent chez la veuve désolée du prince défunt; et, craignant l'avidité du souverain de Séverski, ils prennent la résolution de cacher la mort de Sviatoslaw jusqu'au retour d'Oleg. Tous jurent de garder le secret, et surtout l'évêque, malgré ce que lui disaient les boyards : « Un évêque, a-t-il besoin de baiser la sainte croix ? Ton amour pour » la famille du prince est bien connu. » Mais ce prélat, dit l'annaliste, était grec, c'est-à-dire fin et rusé. Il écrit sur-le-champ à Sviatoslaw-Vsévolodovitch, que son oncle n'était plus, qu'Oleg et sa garde étaient absens de la ville, que la princesse et ses enfans n'étaient occupés que de leur douleur, et qu'il trouverait chez elle des richesses immenses, etc.

(7) Iaroslaw, au rapport des historiens bysantins, était l'allié de l'empereur Emmanuel : cependant il n'hésita point à recevoir Andronic-Comnène, fils d'Isaac, échappé des prisons de Constantinople. « Ce » prince, disent-ils, accompagnait toujours Iaroslaw à la chasse; il as- » sistait avec lui au conseil-d'état, logeait au palais, dînait à la table du » prince, et avait même le droit de lever des troupes pour son propre » compte. » Emmanuel témoigna son mécontentement à Iaroslaw, il envoya enfin à Galitch deux métropolitains, qui persuadèrent à Andronic de revenir à Constantinople. — Au bout de quelques années, ce prince, exilé, fut revêtu de la dignité impériale, et, comme il était sincèrement ami des Russes, il imitait leurs mœurs, et était surtout passionné pour la chasse et la course. Précipité du trône, il voulut une seconde fois

chercher asile en Russie, mais il fut pris et périt à Constantinople, au milieu des tortures.

(8) Ce petit-fils de Monomaque, dit Karamsin, était du nombre rare de ces princes, qui trouvent bien plus de charge que de plaisir dans la dignité suprême. Peu jaloux de la puissance souveraine, il monta deux fois sur le trône des grands princes, et désirait sincèrement y renoncer. Il n'eut point les grandes qualités de son père et de son aïeul, mais il aima la paix, et le repos de sa patrie, la justice, et il craignit de tremper ses mains dans le sang des Russes.

CHAPITRE XIII.

MSTISLAW-ISIASLAVITCH.

Ligue des princes russes contre Mstislaw. — Siége de Kiew. — Prise d'assaut. — Fuite du grand prince. — Sac et ruine de Kiew.

En l'année 6676 (1168), après la mort de Rostilaw, Mstislaw-Isiaslavitch contraignit Vladimir-Mstilavitch à lui laisser le trône de Kiew, et à se réfugier chez les Polovtzi : ainsi débarrassé d'un rival dangereux, il s'affermit dans Kiew. Mais, au commencement de l'hiver, André de Souzdal fit marcher contre lui une nombreuse armée de Rostoviens, de Vladimiriens, de Souzdaliens, dirigée par son fils (qui se nommait aussi Rostilaw) et par onze autres princes dont les noms suivent : Gleb de Péréjaslavle, Roman de Smolensk, David de Vouischgorod, Vladimir-Andrévitch, Dmitri-Georgiévitch, Rurik, et son jeune frère Mstislaw, enfin, Oleg-Sviatoslavitch avec son jeune frère Igor (1). A leur approche, le prince de Kiew se retrancha dans la ville, et la défendit vaillamment. Mais, après trois jours de siége, elle fut prise d'assaut et tomba au pouvoir des ennemis.

Mstislaw-Isiaslavitch, contraint d'abandonner sa capitale et suivi de son frère, se réfugia à Vladimir avec un petit nombre de ses gens. Quant à la princesse son épouse, son fils, et la plupart de ses officiers et de ses soldats, tout fut fait prisonnier; et, pendant trois jours, la ville de Kiew fut livrée au pillage : les églises et les cloîtres furent dévastés; tout fut enlevé, jusqu'aux images, aux livres, aux habits de prêtres et aux ornemens d'église (2).

En l'année 6677 (1177), Mstislaw-Andrévitch, maître de Kiew, céda cette malheureuse ville à son oncle Gleb, et revint faire sa résidence à Souzdal. Gleb abandonna la ville de Peréjaslavle, qu'il gouvernait, à son fils Vladimir.

NOTES.

(1) Mstislaw, suivant d'autres chroniques, s'était attiré la haine des princes russes, parce que, disait-on, dans une dernière expédition contre les Polovtzi, il avait profité de la nuit pour envoyer sa garde à la poursuite des ennemis dispersés, afin de ne partager son butin avec personne. D'autres bruits calomnieux s'accréditèrent à son désavantage. D'un autre côté, son fils Roman, prince de Novgorod, afin de venger ses sujets des maux que leur avaient fait les princes de Polotsk, s'était emparé de quelques-unes des villes de cette dernière principauté, après y avoir commis de grands dégâts. André de Souzdal, qui depuis longtemps n'attendait qu'une occasion pour humilier le prince de Kiew, se déclara le protecteur des princes de Polotsk, et suscita contre Mstislaw la redoutable ligue dont parle l'annaliste.

(2) C'est à cette malheureuse époque que Kiew perdit le droit d'être appelée la Capitale de Russie. Gleb et ses successeurs restèrent sous la dépendance des princes de Souzdal et de Vladimir, et cette ville, d'origine nouvelle et peu célèbre, parvint à la remplacer, et dut sa célébrité à l'aversion d'André, pour la Russie méridionale. Dans notre *Histoire de Russie*, nous avons suivi l'exemple de l'évêque et de Karamsin, en transférant aux souverains de Vladimir le titre de grand prince, qu'ils méritaient incontestablement depuis cette dernière humiliation de Kiew. Dans cet ouvrage-ci, nous nous conformons aux divisions de l'annaliste, qui continue à garder, pour le prince de Kiew, vassal de celui de Vladimir, ce titre, autrefois si glorieux de grand prince. — Il n'en sera pas moins facile de voir qu'André et ses successeurs étaient les véritables dépositaires du pouvoir et de l'influence en Russie. En effet, il régnait alors, dans ce qui forme aujourd'hui les quatre gouvernemens d'Iaroslaw, de Kostroma, de Vladimir, et de Moscou; dans une partie de ceux de Novgorod, de Twer, de Nijni-Novgorod, de Toula, et de Kalouga; il commandait aux princes de Rézan, de Mourom, de Smolensk, de Polotsk, à ceux même de Volhynie; enfin, il disposait, à son gré, de la souveraineté de Kiew.

CHAPITRE XIV.

ANDRÉ, A VLADIMIR. — GLEB-GEORGIÉVITCH, A KIEW.

Incursion des Polovtzi, divisés en deux troupes. — Propositions de paix. — Conduite de Gleb. — Il traite avec les uns. — Ruses et perfidie des autres. — Gleb, indigné, arme contre eux. — Le Voïvode Volodislaw. — Perte des Polovtzi. — Mikalko blessé. — Fuite et déroute de l'ennemi. — Expédition d'André contre Novgorod. — Décès. — Les Polovtzi ravagent les environs de Kiew. — Ils sont de nouveau mis en pièces. — Mort de Gleb. — Guerre d'André contre les Bulgares. — Avantages et retraite des Russes.

En 6678 (1170), 1.re année du règne de Gleb-Georgiévitch sur le trône de son père, à Kiew, il survint une grande troupe de Polovtzi, qui se divisa en deux parties, dont l'une prit la direction de Péréjaslavle, et vint camper près de Pesotchna; et l'autre continua sa marche de l'autre côté du Dniéper, passa devant Kiew, et alla camper près de Cherson; et chaque troupe envoya vers Gleb, lui faire dire : « Dieu et le prince André t'ont placé sur le trône de » ton père à Kiew : nous voulons faire un accord » avec toi; le rendre solide entre nous, et l'assurer » par un serment, afin que, de part et d'autre, nous » n'ayons rien à craindre. » Le prince Gleb, ayant

entendu cette proposition, répondit ainsi aux ambassadeurs polovtzi : « Je vais me rendre chez vous, et » nous ferons ensemble la convention dont vous par- » lez. » — Ensuite il assembla son conseil, afin de décider s'il fallait marcher. On résolut d'abord de se rendre à Péréjaslavle, et de mettre cette ville à l'abri d'un coup de main, attendu que Vladimir-Glebovitch, qui y gouvernait, était encore mineur, n'ayant pas alors plus de douze ans. Gleb se rendit donc du côté des Polovtzi, qui campaient devant Péréjaslavle; puis envoya vers ceux qui campaient devant Cherson, et leur fit dire : « Attendez-moi ici; je vais d'abord » à Péréjaslavle, et, lorsque j'aurai fait mon accord » avec les Polovtzi, vos compatriotes, je me rendrai » vers vous pour faire un traité semblable. » S'étant donc mis d'accord avec les premiers, et leur ayant fait des présens, il les quitta, et ceux-ci regagnèrent leur pays. Ensuite Gleb, suivi de son frère Mikhail et de ses officiers, se rendit chez les Polovtzi, qui campaient près de Cherson. Mais ceux-ci, en apprenant qu'il était parti pour Péréjaslavle, se dirent entre eux : « Gleb ne vient pas à nous; il va de l'autre côté » vers nos frères les Polovtzi; il séjournera par-là » vraisemblablement quelque temps, profitons de son » absence, allons à Kiew ; rendons-nous maîtres des » bourgs et villages, et ne retournons chez nous que » chargés de butin. » — Ils s'avancèrent donc en ennemis, et vinrent à Polonnoi-Notre-Dame, ville métropolitaine, où se prélevait la dîme, et de là à Lemnitch; s'emparèrent des bourgs, des villages,

emmenèrent les habitans de l'un et de l'autre sexe, les chevaux et autres bestiaux, et transportèrent tout dans leur pays. Nous avons dit que, quand le prince Gleb fut de retour de Péréjaslavle, il voulut passer le Dniéper et se rendre à Cherson, pour traiter avec les Polovtzi; arrivé dans les environs de Pérépetova, il apprit la nouvelle que ces peuples, sans l'attendre, étaient entrés en ennemis dans le pays, et qu'ils avaient commis beaucoup d'hostilités. Gleb, à ce récit, voulut se mettre à leur poursuite, mais les Bérendéens le retinrent, et lui dirent : « Prince, ne les » poursuis pas; il vaut mieux te réunir d'abord à ton » frère; et alors marche à la tête de vos troupes nom- » breuses; actuellement contente-toi d'envoyer un » de tes frères avec quelques Bérendéens. »

En effet, Gleb chargea son frère Mikhail, à la tête d'une centaine de Péréjaslaviens, et de quinze cents Bérendéens, de les suivre. Mikhail obéit à l'ordre de son frère Gleb, l'embrassa lui et ses principaux courtisans, et se mit, sans que ses gens qui étaient présens sussent rien de son expédition, à la poursuite des Polovtzi. Les Bérendéens coupèrent le chemin des Polovtzi, et se trouvèrent bientôt avec Mikhail en leur présence. Ils atteignirent leur avant-garde, dont le nombre s'élevait à trois cents; ils les enveloppèrent sans qu'ils s'en doutassent, firent main-basse sur quelques-uns, et firent les autres prisonniers. Ils demandèrent alors à ceux qu'ils avaient pris vivans, la force de leur armée restée en arrière, et ils apprirent qu'elle se composait de six

mille hommes. Les nôtres, à cette déclaration, se dirent alors : « Si nous laissons la vie à ceux-ci, puis-» que les Polovtzi restés en arrière sont si nombreux » et nous si faibles, ils nous attaqueront nous-mêmes » quand nous nous battrons avec les autres. » Ils les tuèrent donc tous, sans en épargner un seul, et continuèrent leur chemin. — Or, il y avait, avec Mikhail, un voïévode, nommé Volodislaw, frère de Jacob. Il vint à rencontrer les Polovtzi, qui, gorgés de richesses, regagnaient leur pays; aussitôt il les attaque, les taille en pièces, en tue la plus grande partie et leur enlève tout leur butin. On demanda à quelques prisonniers, s'ils étaient encore beaucoup à venir? Ils répondirent que le plus gros de l'armée était resté en arrière et s'approchait. Nos gens attendirent donc cette armée et se précipitèrent aussitôt à l'attaque, pleins de confiance en la sainte croix. Les incrédules avaient alors neuf cents lances, tandis que les Russes n'en avaient que quatre-vingt-dix. Confians dans leur supériorité de nombre, ils se jetèrent sur les nôtres. — Les Péréjaslaviens, qui étaient les plus intrépides, s'avancèrent les premiers avec Mikhail; mais les Bérendéens retinrent ce prince, et l'empêchèrent de s'exposer, en lui disant : « Ne va » pas en avant, car tu es notre mur, celui qui nous » couvre et nous protège; laisse-nous prendre les » devant avec les archers. » Ils attaquèrent donc de part et d'autre, et un combat sanglant eut lieu. Les efforts de l'ennemi se portèrent surtout contre nos porte-enseignes; les drapeaux furent arrachés de leurs

soutiens, et tous les combattans se mirent à payer de leurs personnes. Vladislaw eut l'idée de prendre le drapeau de Mikhail, de l'attacher au premier porte-enseigne, afin que tous accourussent en avant pour attaquer les porte-drapeaux polovtzi (1). Cependant le prince Mikhail était déjà blessé de deux coups d'épée dans la hanche, et d'un troisième dans le bras. Mais Dieu le sauva de la mort. Après s'être mutuellement et long-temps pressés avec acharnement, les Polovtzi finissent par prendre la fuite; les nôtres se mettent à leur poursuite, en tuent un grand nombre, et font plus de quinze cents prisonniers. Leur prince ne dut son salut qu'à la fuite. Mikhail, à la tête des Péréjaslaviens et des Bérendéens, s'en revint à Kiew, après avoir vaincu l'ennemi et lui avoir repris les prisonniers russes, et tout le butin qu'il avait fait (2).

Cet hiver-là, le prince André envoya son fils Mstislaw, avec toute son armée, à Novgorod-la-Grande, et ce jeune prince, suivi de Roman de Smolensk et de son frère Mstislaw, du fils du prince de Rézan, et d'un des fils du prince de Mourom, se rendit dans cette province, y commit beaucoup de ravages, s'empara des bagages et des villages, qu'il rendit la proie des flammes, tua un grand nombre d'habitans, emmena les femmes, les enfans, les richesses et les bestiaux, et marcha ensuite sur Novgorod. Les habitans de cette ville, ayant à leur tête le prince Roman-Mstislavitch, se retranchèrent, se défendirent vaillamment de la ville, et tuèrent un grand nombre

des nôtres; de sorte que les assiégeans n'obtinrent aucun succès, et revinrent sur leurs pas; beaucoup ne purent regagner leur pays, et quelques-uns moururent de faim. Jamais traversée ne fut si pénible et accompagnée de tant de privations: quelques-uns d'entre eux furent réduits à se nourrir de viande de cheval, dans le temps du grand carême. Quelque temps après mourut le pieux prince Vladimir-Andrévitch, qui fut enterré à Kiew, dans l'église de Saint-André du cloître de Jantchénisk. — Durant l'automne de cette année mourut aussi Mstislaw-Isiaslavitch (3), dans la province de Volhynie, à Vladimir, où il fut inhumé.

En l'année 6679 (1117), André (4) eut un fils, qui reçut au baptême le nom de Basile.

Durant l'hiver de cette année, les Polovtzi attaquent la principauté de Kiew, se rendent maîtres d'un grand nombre de villages aux environs de Kiew, enlèvent les hommes, les chevaux et les bestiaux, et regagnent leur pays chargés de butin. Gleb, prince de Kiew, alors malade dans son lit, envoye contre eux son frère Mikhail et son autre frère Vsévolod. Mikhail, pour obéir à son frère, se met vivement à leur poursuite, il les atteint de l'autre côté du Boug: alors, soutenu des Bérendéens, des Torkes et de son voïévode Vlodislaw, il les attaque au moment où ils se retiraient avec leurs prisonniers et leur butin, les combat, et, avec l'aide de Dieu, les taille en pièces, tue les uns et blesse les autres. Il demande aux prisonniers s'ils sont encore beaucoup en arrière? « Beau-

» coup encore, répondent-ils. » Vlodislaw alors dit: « Nous retenons ces prisonniers pour notre propre » perte; ordonne, prince, qu'on les fasse mourir. » Et, après qu'on les eut tués, l'armée poursuivit son chemin, rencontra les autres, leur livra combat, et, avec l'aide de Dieu, Mikhail et Vsévolod tuèrent la plupart de ces incrédules et firent les autres prisonniers. Ils leur reprirent aussi ceux des Russes qu'ils emmenaient en captivité, au nombre de quatre cents qu'ils rendirent à leur pays : et les princes revinrent à Kiew, louant et remerciant Dieu.

L'année 6680 (1172), mourut, après deux années de règne, le pieux prince Gleb-Georgiévitch de Kiew. Il fut inhumé dans l'église de la Transfiguration de Notre-Seigneur, à Berestow, où son père avait lui-même été déposé.

L'hiver de cette année, le prince André fit marcher, contre les Bulgares, son fils Mstislaw; les princes de Rézan et de Mourom envoyèrent aussi chacun un de leurs fils. Cette entreprise ne plut point au peuple, qui ne trouvait pas commode de guerroyer contre les Bulgares en hiver; aussi ne prit-il les armes qu'avec une grande répugnance. Arrivé à Gorodez, le prince Mstislaw se réunit avec ses frères, les princes de Mourom et de Rézan, à l'embouchure de l'Occa; et là ils attendirent deux semaines des troupes qu'ils ne pouvaient pourtant pas espérer. Ils marchèrent donc avec les troupes d'avant-garde contre le voïévode Boris-Schidislavitch, qui alors avait le commandement en chef. Ils arrivèrent à l'improviste, combat-

tirent ces infidèles, se rendirent maîtres de six villages et d'une ville, en tuèrent les habitans, ne faisant prisonniers que les femmes et les enfans. Cependant les Bulgares s'apercevant que Mstislaw avait un si petit nombre de gens avec lui, et qu'avec si peu de force, il emmenait tant de butin et de prisonniers, se mirent aussitôt à sa poursuite au nombre de six mille hommes, et atteignirent bientôt leur ennemi, qui n'avait encore sur eux que vingt verstes d'avance (5). Mstislaw se trouvait alors à l'embouchure de l'Occa, avec une petite troupe des siens, le reste ayant déjà gagné les devans. Dans cette critique position, Dieu vint à son secours et ne permit pas que les Bulgares l'attaquassent; car Dieu protégeait alors de son bras puissant les chrétiens contre les idolâtres. Les Bulgares revinrent donc sur leurs pas, sans autre avantage, et les Russes regagnèrent leur pays, après avoir remercié le Seigneur de la protection dont il les avait favorisés.

NOTES.

(1) Karamsin raconte ce fait autrement. « Le porte-drapeau de Mi-
» chel, dit-il, tombe dans les rangs, et les ennemis arrachent son éten-
» dart de la lance à laquelle il était fixé. Un des voïévodes du prince
» met à l'instant son casque à la place, se précipite dans la mêlée et tue
» le porte-étendart ennemi.

(2) La chronique, que nous traduisons, ne fait pas mention, à cette date-ci, d'un fait pourtant bien remarquable pour l'histoire de Kiew. Si nous en croyons d'autres récits, Mstislaw-Isiaslavitch, détrôné par le prince Vladimir, ayant levé de nouvelles troupes, entra dans la province de Dorogobug, que tenait Vladimir, fils d'André, qu'il voulait punir de s'être armé contre lui. Après avoir mis au pillage ce malheureux pays, que son prince, alors au lit de la mort, ne pouvait défendre, il dirigea ses pas sur Kiew. Gleb, prince indolent et sans grandes ressources, lui députa Polycarpe, abbé de Petcherskï, afin de l'amener à la paix; et, peu confiant d'ailleurs dans la fidélité des Kiéviens, il prit le parti de se retirer à Péréjaslavle. Mstislaw entra, sans résistance, dans Kiew, et trouva les habitans fort bien disposés en sa faveur. Mais alliés de Gleb, les princes de Galitch, lui suscitèrent bientôt de nouveaux ennemis: trahi par les siens, il se vit, de rechef, obligé de quitter la place à son rival, et Gleb reprit possession de Kiew. C'est quelque temps après cette guerre, que Mstislaw, ainsi que le dit l'annaliste, mourut en Volhynie, à la suite d'une maladie de quelques jours. Les annalistes polonais disent que l'épouse de Mstislaw était fille de Boleslas, *à la bouche de travers.*

(3) Dans les autres chroniques, et dans le recueil de Tatischeff, Mstislaw ne mourut que l'année suivante.

(4) Dans quelques manuscrits, on lit, au lieu d'André, Mstislaw-Andrévitch.

(5) La verste de Russie est, comme nous l'avons dit ailleurs, de 101 au degré; ce qui fait 4 verstes et un quart pour la lieue commune de France.

CHAPITRE XV.

ANDRÉ, A VLADIMIR. — ROMAN-ROSTISLAVITCH, A KIEW.

André fait Roman prince de Kiew. —Mort de Mstislaw-Andrévitch. — George à Novgorod. — Mécontentement des fils de Rostislaw. — Expédition contre Vouichgorod. — Iaroslaw à Kiew est bientôt chassé par le prince de Tchernigow. — Assassinat d'André. — Son palais est mis au pillage. — Ses funérailles à Kiew.

L'hiver de la même année (1172), André envoya à Kiew Roman-Rostislavitch, pour y régner, et les habitans l'accueillirent avec beaucoup d'honneur. Il donna à son fils Iaropolk la principauté de Smolensk.

En l'année 6681 (1173), le 28.e jour de mars, mourut le pieux prince Mstislaw-Andrévitch; il fut inhumé dans l'église de la Sainte-Vierge, à Vladimir, que son père André avait fait construire.

En l'année 6682 (1174), Rurik-Rostislavitch s'enfuit de Novgorod. Les habitans de cette ville envoyèrent alors prier André, de leur désigner un prince. Celui-ci nomma son fils George, qu'ils reçurent avec beaucoup d'honneur. Les fils Rostislaw ne virent point cette action d'André d'un bon œil (1);

ils se révoltèrent contre sa décision, principalement David de Vouichgorod. Après s'être consulté avec ses frères, ce prince prit les armes et vint, durant une certaine nuit, mettre le siége devant Kiew, dont il s'empara, et parvint à se saisir du frère d'André, (le prince Vsévolod-Georgiévitch), d'Iaropolk-Rostislavitch, et fit prisonniers un grand nombre des leurs. Lorsque le prince André apprit que son frère et le fils de Rostislaw étaient prisonniers, il chargea aussitôt son fils George de marcher à la tête d'une troupe de Novgorodiens, de Rostoviens et de Soutdaliens, et de toute son armée : il lui donna, en outre, pour compagnons, le voïévode Boris-Schisdislavitch, et vingt autres princes, qui chacun, avec leurs forces respectives, se portèrent contre l'ennemi. David, à l'approche de tant de troupes, abandonne, à son tour, Kiew, laisse son frère se renfermer dans Vouichgorod, et marche sur Galitch, pour aller chercher du secours; mais il ne peut en obtenir aucun. Cependant George, suivi de forces imposantes, s'avançait sur Vouichgorod; mais après être resté neuf semaines devant la ville, sans pouvoir rien effectuer contre elle, il prend le parti de battre en retraite.

Cette année-là, le 11.e jour de janvier, meurt le pieux prince Sviatoslaw-Georgiévitch; son corps est inhumé à Souzdal, dans l'église de la Sainte-Vierge; et dans la même année, le 19.e du même mois, meurt George, prince de Mourom.

En l'an 6683 (1175), Iaroslaw-Isiaslavitch monte sur le trône de Kiew (2). Cependant Sviatoslaw-

Vsévolodovitch, prince de Tchernigow, entre à l'improviste dans la ville, se rend maître des troupes du prince, de son épouse, de ses fils et de toute sa cour. — Iaroslaw lui-même ne doit son salut qu'à la fuite. Le vainqueur, après être demeuré douze jours à Kiew, reprend le chemin de Tchernigow, emportant avec lui les innombrables trésors d'Iaroslaw. Ce dernier apprenant que la ville de Kiew avait été pillée, de fond en comble, par les fils de Rostislaw, et que le prince de Tchernigow s'était retiré, rentre dans la ville, et dit, plein de colère, aux habitans: « Vous avez suscité, contre moi, Sviatoslaw. Songez » donc à payer la rançon de mon épouse et des prin» ces. » Ceux-ci n'ayant su que répondre, il leve aussitôt un pesant impôt sur toute la population, sans excepter les abbés, les prêtres, les moines, les nonnes, les catholiques, ni les marchands; et, après avoir ainsi chargé les Kiéviens, il se dirige sur Tchernigow, où Sviatoslaw se trouvait alors en guerre avec Oleg-Sviatoslavitch, qui dévastait sa principauté. — Sviatoslaw fit la paix avec Iaroslaw; puis, continuant les hostilités contre Oleg, il mit le pays de ce prince à feu et à sang, et revint ensuite à Tchernigow.

En ce temps-là, Roman et ses frères furent envoyés vers le prince André, pour le prier de le rétablir, lui Roman, sur le trône de Kiew. Le prince André leur répondit: « Attendez un peu; j'ai envoyé » à cet effet, vers mes frères en Russie; je ne pourrai » vous donner satisfaction, qu'après avoir reçu leur » réponse. »

Cette même année, le grand prince André, fils du grand prince George et petit-fils de Vladimir Monomaque, fut assassiné la nuit du samedi de la fête des saints apôtres, Pierre et Paul, le 29.e jour de juin (3). Les auteurs de ce crime sont : Pétro Kutchkow, son gendre Ambal Jasin, Joachim Kutchkovitch, Éphraim Mosévitch ; le nombre, au surplus, de ces perfides meurtriers dépassait vingt : ils avaient tramé leur odieux complot dans la maison du gendre de Pétro Kutchkow. La nuit du samedi étant arrivée, furieux ils prennent les armes, arrivent, comme des bêtes farouches, à la chambre où reposait le pieux André, et jettent la porte en dedans. Le prince se réveille en sursaut, il veut prendre son épée, mais elle n'était plus là, car Ambal, son chambellan, l'avait, la veille, déjà soustraite. Cette épée avait jadis appartenu à Saint-Boris. Ces impies malfaiteurs se précipitent tous dans la chambre, le frappent, à plusieurs reprises, de leurs sabres et de leurs épées, et se retirent. Cependant le prince se relève, il veut les poursuivre, mais il commence à se plaindre, et de profonds soupirs s'exhalent de son cœur. Les assassins reconnaissent sa voix, ils reviennent sur leurs pas et retombent encore une fois sur leur victime. Le prince s'enfuit dans l'antichambre, ils le poursuivent, le jettent par terre, et Pierre lui coupe le bras droit. Le lendemain, jour de la fête des douze apôtres, on le trouva étendu mort dans l'avant-salle ; les prêtres de Bogolubsk l'enveloppèrent dans un tapis, et le transportèrent dans une chapelle, où ils le déposèrent dans

un tombeau en pierre, après avoir récité les chants habituels des morts. Les habitans de Bogolubsk, et les courtisans eux-mêmes pillèrent le palais, enlevèrent tout l'or et l'argent, les étoffes précieuses, et les autres richesses dont le prince avait une abondante quantité; ils effectuèrent mille violences, pillèrent les maisons de ses généraux et de ses favoris, en tuèrent même quelques-uns, sans épargner les enfans ni les écuyers.

Cependant Théodal, abbé de l'église de la Sainte-Vierge, à Vladimir, suivi du clergé réuni, et des principaux de Vladimir et de Bogolubsk, vinrent avec le corps du prince, le vendredi 5.e jour de juillet, et l'apportèrent, en grande pompe, à Vladimir, où il fut inhumé dans l'église de la Vierge, sous la coupole d'or, qu'il avait lui-même fait élever (4).

NOTES.

---

(1) Les guerres civiles de cette époque sont racontées avec beaucoup plus de détails dans les chroniques de Kiew et de Novgorod. Il y est dit notamment, qu'André, irrité de l'audace et des succès des Rostislavitchs, leur dépêcha un hérault d'armes, et leur fit dire : « Vous êtes des rebelles: » la principauté de Kiew m'appartient, j'ordonne à Rurik d'aller re- » trouver son frère à Smolensk, et, à David, de se retirer à Berlad. Je » ne puis supporter plus long-temps, en Russie, ni sa présence ni celle » de Mstislaw, le plus coupable de vous. » A la réception de ce message, Mstislaw ne se put contenir, il fit raser la barbe et les cheveux à l'ambassadeur d'André, et fit dire, à ce dernier : « Jusqu'ici nous avons » bien voulu te respecter comme un père : mais puisque tu ne rougis pas » de nous traiter comme des vassaux, et des gens du commun, puisque » tu as oublié que tu parlais à des princes, nous rions de tes menaces: » exécute les, nous en appelons au jugement de Dieu! » — Une pareille conduite enflamme de courroux le prince André, qui aussitôt donne l'ordre à ses alliés de marcher contre les fils de Rostislaw; et le faible Roman, malgré son attachement pour ses frères, est obligé de se joindre à leurs ennemis.

(2) Il faut encore, à l'aide des mêmes chroniques, qui du moins ici ne nous font pas faute, dire ce que le continuateur de Nestor passe sous silence. Les alliés d'André s'étant rendu maîtres de Kiew, Iaroslaw, prince de Loutsk, flatté de l'espérance de se faire adjuger la principauté de Kiew, voulut se rendre favorables les Rostislavitchs : il se porta immédiatement sur Vouichgorod, dont les troupes du prince de Vladimir formaient le siége. Ce fut, en effet, à son arrivée inopinée, que cette ville dut sa délivrance. Après la retraite du fils d'André, Iaroslaw ne rencontra plus d'obstacles à ses projets, et bientôt on le vit faire son entrée à Kiew, et enlever, au faible Roman, une puissance qu'il avait fait tourner contre ses propres frères.

(3) Le grand prince André avait épousé la fille du boyard Koutchko, et avait comblé de bienfaits ses beaux-frères. L'un d'entre eux avait en-

couru la peine de mort, pour un crime dont on ignore la nature. Joachim-Koutchkovitch résolut de venger la mort de son frère, et ce fut lui qui dirigea les coups des assassins. On trouve, à ce sujet, d'autres circonstances dans une chronique sur l'*Origine de Moscou* (N.° 92, Bibl. du Synode). Il est dit que l'épouse d'André, sœur des Koutchkovitchs, fut auteur de l'assassinat: « Car, par incontinence, dit l'annaliste, » elle résolut, avec d'autres, d'attenter à la vie de son époux et maître, » et au bout de quelque temps, elle les introduisit dans la chambre du » prince, et le livra ainsi à ses ennemis. » La chronique de Kiew diffère aussi, en quelques points, de la nôtre, et est plus circonstanciée. On y lit ce qui suit: « Les assassins d'André, s'avançant vers sa chambre à » coucher, furent saisis de frayeur et de tremblement: ils s'enfuirent du » vestibule, descendirent dans la cave, où ils s'enivrèrent, après quoi » ils remontèrent au vestibule. »

(4) Les historiens font un brillant portrait d'André. — Ce fut, sans contredit, un des princes de Russie les plus savans en politique. Il ne cacha point le dessein qu'il avait d'établir les principes salutaires de la monarchie; mais, trop aveuglé par son amour pour les pays du Nord, il préféra l'honneur d'y fonder un nouvel empire, à la gloire de relever la puissance de l'ancien, au midi de la Russie. Les annalistes louent surtout l'ardeur qu'il mit à convertir, à la religion chrétienne, beaucoup de Bulgares et de Juifs; son zèle envers les églises et son respect pour le clergé.

CHAPITRE XVI.

MIKHAIL-GEORGIÉVITCH.

Assemblée du peuple — Les droits des fils d'André sont méconnus. — Intrigues et menées. — Nouvelles hostilités. — Iaropolk marche contre Mikhail. — Les Rostoviens ravagent les environs de Vladimir. — La principauté de Rostow, divisée entre Mstislaw et Iaropolk. — Ce dernier à Vladimir. — Mauvaise conduite des princes de Rostow. — Émeute à Vladimir, en faveur de Mikhail. — Mstislaw et Iaropolk marchent contre lui. — Victoire de Mikhail. — Il rentre à Vladimir. — Vieille coutume. — Jalousie des villes de Rostow et de Souzdal, contre Vladimir. — Restitution de Gleb. — Mort de Mikhail.

Lorsque les Rostoviens, les Souzdaliens et les Péréjaslaviens apprirent la mort de leur prince, tout le peuple (petits et grands) se rendit à Vladimir, et dit: « Notre prince est mort, il n'a point d'enfans. Son fils » George est à Novgorod, et ses frères se trouvent en » Russie. Vers lequel de nos princes voulons-nous » envoyer? Nous avons, pour voisins les plus proches, » les princes de Mourom et de Rézan; nous avons à » craindre que, nous sachant sans chef, ils ne nous » déclarent inopinément la guerre. Envoyons à Gleb » de Rézan, et disons-lui : Dieu a rappelé à lui notre » prince; nous voudrions voir, pour son successeur,

» Mstislaw-Rostislavitch, ou son frère Iaropolk, qui » est aussi ton beau-frère. » — Ils oubliaient le serment qu'ils avaient fait à George, dans l'intérêt de ses jeunes fils, Mikhail et Vsévolod, et foulaient déjà aux pieds toutes leurs promesses. André, de son vivant, n'avait pu prévoir cela. Ils prêtèrent donc l'oreille aux propositions de Dédilzo et de Boris, ambassadeurs de Riazan, et assurèrent leur foi par un serment, qu'ils firent dans l'église de la Sainte-Mère de Dieu; après quoi ils envoyèrent dire à Gleb: « Mstislaw et Iaropolk, tes beaux-frères, » sont nos princes; nous avons arrêté, entre nous, » de t'envoyer des ambassadeurs; maintenant, en- » voie-nous les tiens, afin qu'ils se rendent en Russie, » près de nos princes. » Lorsque Gleb apprit cela, il se réjouit beaucoup de ce qu'on lui faisait cet honneur, et qu'on souhaitait ses beaux-frères; il fit donc le serment sur la sainte croix et la Sainte-Vierge. Après quoi les Souzdaliens députèrent vers Mstislaw et Iaropolk, et leur firent dire: « Votre père Mstis- » law-Georgiévitch était un bon maître, tant qu'il » est resté chez nous; venez donc à votre tour nous » gouverner, car nous ne voulons pas d'autres prin- » ces que vous. » Les députés, étant arrivés à Tchernigow, se rendirent chez Sviatoslaw, et lui tinrent le discours de leurs commettans, en présence de Mikhail-Georgiévitch, qui se trouvait alors avec Sviatoslaw. Mstislaw et Iaropolk répondirent: « Dieu pro- » tége vos frères et compatriotes, puisqu'ils n'ont pas » oublié l'amour que mon père leur portait. » Ils se

consultèrent alors entre eux, et se dirent les uns aux autres : « Il nous en arrivera bien ou mal, mais nous » allons partir tous les quatre, les deux fils de George » et les deux fils de Rostislaw. » Et deux partirent les premiers, à savoir : Mikhail-Georgiévitch et Iaropolk-Rostislavitch. Et ils tombèrent d'accord entre eux, que Mikhail aurait le premier rang : et, après avoir baisé la sainte croix chez l'évêque de Tchernigow, ils s'en vinrent jusqu'à Moscou.

Mais, lorsque les Rostoviens connurent ces résolutions, ils marquèrent leur refus, et dirent à Iaropolk : « Viens chez nous, toi ! » Mais, à Mikhail : « Toi, attends un peu à Moscou. » Et Iaropolk, sans en instruire son frère, gagna Péréjaslavle. Mikhail, apprenant que son frère était parti, se rendit à Vladimir. Cependant, dès que le peuple vit chez lui Iaropolk, il l'embrassa, lui prêta serment sur le baiser de la sainte croix, et marcha avec lui sur Vladimir, contre Mikhail. Mikhail se renferma dans la ville, car les habitans de Vladimir n'étaient pas alors présens. Ils étaient partis sur la demande des Rostoviens, au-devant du prince, avec quinze cents hommes; et, après avoir baisé la croix, ils arrivaient avec toutes les troupes rostoviennes contre Mikhail et la ville de Vladimir. Les Rostoviens causèrent beaucoup de maux, car ils étaient suivis des Mouromiens et des Riazaniens : ils mirent le feu à tous les environs de la ville et demeurèrent sept semaines devant ses portes. Ceux des habitans restés dans la ville se défendirent; mais bientôt ne pouvant plus souffrir la faim, ils dirent

à Mikhail : « Fais la paix, ou bien, songe à ta sû-
» reté. » Il répondit : « Vous avez raison ; vous ne
» devez pas périr pour ma cause. » Il sortit donc et
se rendit à Tchernigow, en Russie, et les Vladimiriens l'accompagnèrent en versant des pleurs. Après quoi ils firent accord avec les fils de Rostislaw, qui jurèrent, en baisant la sainte croix, qu'ils ne voulaient commettre aucun désordre dans la ville : les habitans sortirent donc au-devant de Mstislaw et de Iaropolk, et les allèrent chercher en procession avec la croix. Les princes étant entrés dans la ville, consolèrent les Vladimiriens, puis se partagèrent la principauté rostovienne, et commencèrent à régner. Ils mirent le prince Iaropolk sur le trône de Vladimir, dans l'église de la Sainte-Mère de Dieu, avec les cérémonies accoutumées. — Les Vladimiriens n'étaient pas hostiles à Mstislaw, ni à son frère Iaropolk, seulement ils ne voulaient aucune relation avec les Rostoviens, les Mouromiens et les Souzdaliens. Car ceux-ci, pleins d'orgueil, avaient dit : « Nous dé-
» truirons la ville de Vladimir, nous la réduirons en
» cendres ; nous ferons prisonniers ses généraux, ils
» deviendront nos valets et nos serfs. » Les Rostoviens, avec de grandes démonstrations de joie, placèrent donc Mstislaw sur le trône de Rostow, qu'avait occupé son père.

Durant l'hiver, Iaropolk-Rostislavitch, prince de Vladimir, envoya des députés à Smolensk, pour aller chercher la fille de Vseslaw, prince de Vitepsk, avec laquelle il se maria ; ils s'épousèrent à Vladimir, dans

l'église de la Sainte-Vierge, le 30.e jour de janvier, le mardi de la semaine qui précède le carême (*la semaine de beurre.*)—Cette année-là encore, les Smolenskois expulsèrent leur prince Iaropolk-Romanovitch, et prirent, à sa place, Mstislaw-Rostislavitch.

En l'an 6684 (1176), pendant le règne des fils de Rostislaw à Rostow, leurs ministres et boyards se partagèrent les différentes villes, et opprimèrent le peuple : ils vendirent des terres considérables au préjudice des habitans, et commirent, de tous côtés, des actes illicites, car ils étaient encore jeunes et se laissaient conduire par leurs boyards, qui cherchaient seulement à s'enrichir, et qui prirent même l'or et l'argent de l'église de la Sainte-Mère de Dieu, à Vladimir ([1]). Ils s'emparèrent des clefs des trésors des églises, levèrent pour eux les impôts des villes dont le pieux prince André avait fixé et assigné le revenu aux églises. Les Vladimiriens commencèrent alors à murmurer et dirent : « Sommes-nous des hommes » libres ! Nous avons, à la vérité, appelé chez nous » ces princes; mais ils nous avaient juré de respecter » tous nos droits, et voilà qu'ils se comportent comme » dans un pays ennemi ! Ils pillent et dévastent, non » seulement toutes les propriétés, mais encore les » églises ! Frères, il est temps de songer à nous dé» livrer de ces maux...... » Ils députèrent aussitôt vers les Rostoviens, les Souzdaliens, pour leur annoncer leur position. Mais ceux-ci leur étaient attachés en paroles, et nullement de cœur. Les boyards restèrent donc fidèles aux princes. Cependant les

Vladimiriens prirent courage, et envoyèrent à Tchernigow, vers Mikhail et son frère Vsévolod, et lui firent dire : « Tu es l'aîné de la famille, viens à Vladimir! Les Rostoviens et les Souzdaliens s'armeront » contre nous, à ton sujet; mais Dieu et la Sainte- » Vierge nous protégeront contre eux. » Mikhail et son frère Vsévolod, suivis de Vladimir-Sviatoslavitch, étant donc sortis de Tchernigow, se rendirent à Moscou, où les Vladimiriens vinrent au-devant d'eux.

Mstislaw et Iaropolk, apprenant ce qui se passait, tinrent conseil avec leurs principaux officiers, et décidèrent que Iaropolk, avec son armée, marcherait contre eux, et que, s'il les rencontrait, il leur livrerait combat, et leur défendrait l'entrée de Vladimir. Mais, par la volonté de la Providence, ils se perdirent dans les forêts. Mikhail et son frère Vsévolod se rendirent donc de Moscou à Vladimir, tandis que Iaropolk, par un autre chemin, arrivait à Moscou. Mstislaw reçut, d'Iaropolk, la nouvelle suivante : « Mikhail est malade, et est porté sur un brancard. » Outre cela, il a très-peu de monde avec lui; je veux » le poursuivre et tomber sur le dos de ses gens; viens » donc vite, frère, de ton côté, à sa rencontre, afin » qu'il ne puisse opérer son entrée à Vladimir. » Cette nouvelle arriva le samedi, et dès le lendemain matin, il rassembla les siens, sortit à la hâte de Souzdal, et se fit suivre de son armée. Cependant Mikhail n'était plus, avec son frère Vsévolod, qu'à cinq verstes de Vladimir, lorsqu'il rencontra, à l'improviste, Mstis-

law et ses troupes. Celles-ci, drapeaux déployés, se précipitèrent aussitôt contre eux. Mais Mikhail se hâta de les joindre avec son frère et de disposer son armée au combat. Les archers, des deux côtés, commencent à tirer. L'armée de Mstislaw pousse un cri effroyable, comme si elle allait tout dévorer. Mais, avant que l'allié de Mikhail se fût mis en mouvement, les porte-enseignes de Mstislaw jettent leurs drapeaux, et abandonnent le terrain, comme poursuivis par la colère de Dieu et de la Sainte-Vierge; et, comme il n'y avait point de drapeaux dans l'autre armée, ils prennent la fuite sans être reconnus de l'ennemi. Mikhail et Vsévolod, par l'intercession de leurs aïeux, avaient reçu le secours de la sainte croix. Après donc avoir dispersé leurs ennemis, les deux frères firent, avec beaucoup de pompe, leur entrée dans la ville de Vladimir, tandis que les Vladimiriens conduisaient, devant eux, les prisonniers qu'ils avaient faits : c'était un dimanche. Les prêtres, les abbés et tout le peuple allèrent en procession, avec la croix, à leur rencontre, et les introduisirent dans la ville, et, de là, dans l'église de la Sainte-Mère de Dieu. Cet événement eut lieu le dimanche, 15.e jour de juillet. Mstislaw s'enfuit à Novgorod, et Iaropolk à Riazan; leur mère et leurs belles-sœurs avaient été prises par les Vladimiriens.

Mikhail et son frère, étant donc entrés à Vladimir, restituèrent à l'église de la Sainte-Vierge les villes que Iaropolk lui avait enlevées; ce qui répandit une grande joie parmi le peuple. Et quoique les habitans eussent été durant sept semaines sans prin-

ces, ils ne s'étaient cependant pas laissé effrayer par les boyards, et avaient placé toute leur confiance en en Dieu et la Sainte-Vierge, ainsi qu'en leur bon droit. C'était un vieil usage chez les Novgorodiens, les Smolenskois, les Kiéviens, les habitans de Polotsk et dans toutes les autres principautés, que lorsqu'on se consultait sur une affaire, les nouvelles et les petites villes devaient se ranger à l'avis que les anciennes et les capitales avaient émis. Or, Rostow et Souzdal étaient villes anciennes et capitales, et les boyards voulurent maintenir leurs droits, sans avoir égard à la loi divine et à la justice, ne songeant à faire que ce qui leur plaisait... « En effet, disaient-ils, la ville » de Vladimir est plus nouvelle que la nôtre, et n'est » qu'une fort petite ville. » Et ils résistèrent à Dieu, à Sainte-Marie et à la justice céleste, en prêtant l'oreille aux mauvais conseils des impies, qui, par envie et jalousie, ne souhaitaient rien de bon à la ville de Vladimir et à ses habitans : car Vladimir s'était mise au premier rang, depuis que le prince André en avait fait une grande ville.

Le Seigneur et la Sainte-Vierge avaient fait choix de Mikhail et de son frère Vsévolod; mais les Rostoviens et les Souzdaliens, qui se fiaient sur leur ancienneté, repoussaient la justice et la loi divine, dont les Vladimiriens, quoique les plus jeunes parmi les Russes, étaient les instrumens. Aussi tinrent-ils ferme contre les Rostoviens, et dirent : « Nous vou» lons, pour princes, Mikhail et son frère Vsévolod, » et nous ferons, pour la Sainte-Vierge et pour eux,

» le sacrifice de nos vies. » Aussi le secours de Dieu et de la miraculeuse Marie ne leur manqua pas. Car ce que l'homme demande à Dieu du profond de son cœur, lui est accordé. Et les Vladimiriens, là comme par toute la terre, furent glorifiés de Dieu, et aidés de sa justice (2). — Les Souzdaliens alors envoyèrent dire au prince Mikhail : « Prince, nous n'avons pris » aucune part à la guerre que t'a faite le prince » Mstislaw; ce sont nos boyards qui, seuls, ont porté » les armes contre toi; ne reste donc pas fâché contre » nous, et viens parmi les Souzdaliens! » Mikhail se rendit donc, avec son frère Vsévolod, à Souzdal, et de là à Rostow; il rendit toute justice au peuple, et confirma son amitié pour cette ville, par le baiser de la sainte croix; et, après avoir reçu des Rostoviens de grandes marques d'honneur et de précieux présens, il établit son frère à Péréjaslavle, et revint à Vladimir.

Cette même année, Mikhail et son frère Vsévolod marchèrent contre Gleb de Riazan. Mais, étant arrivés à Moscou, des députés de Gleb vinrent au-devant d'eux et leur dirent : « Gleb vous fait saluer, et dire: » Je suis tout-à-fait coupable, mais je veux restituer » ce que j'ai pris dans l'église de la Sainte-Mère de » Dieu, à Vladimir, et veux rendre tout, jusqu'au » plus petit objet, et replacer les livres que mes » beaux-frères, Mstislaw et Iaropolk, ont pris. » Les princes Michalko et Vsévolod se réconcilièrent alors avec lui, et revinrent à Vladimir.

En l'année 6685 (1177), le 20.e jour de juin, un

samedi, à l'heure du coucher du soleil et le jour de la fête de saint Méthode, mourut Mikhail-Georgiévitch, prince pieux et aimant Dieu, petit-fils de Vladimir-Monomaque. Il fut inhumé à Vladimir, dans l'église de la Sainte-Vierge, sous la coupole d'or, que son frère André avait fait élever (3). Les Vladimiriens, qui se souvenaient de Dieu et du serment qu'ils avaient fait au grand prince George, se présentèrent devant la porte d'or, prêtèrent serment au prince Vsévolod-Georgiévitch, frère de Mikhail, et à ses enfans, et le placèrent sur le trône de ses aïeux, à Vladimir.

NOTES.

---

(1) Iaropolk dépouilla la cathédrale des revenus et priviléges que lui avait donnés André. Le premier jour de son règne, il s'était emparé de ce temple si riche, s'en était approprié la caisse, l'or et l'argent, et avait poussé l'audace jusqu'à donner à son beau-frère Gleb de Riazan l'image miraculeuse de la Vierge de Vouichgorod.

(2) Les Vladimiriens, dit une autre chronique, se félicitaient du choix de leur prince, et disaient que Dieu, en humiliant l'orgueil de l'*antique* Rostow, avait illustré la *nouvelle* Vladimir; que ses habitans s'étaient rendus célèbres par leur sagesse dans les conseils et par leur courage dans les combats: qu'en dépit de ceux de Souzdal et de Rostow, ils avaient corrigé leurs mauvais princes, pour en choisir un de leur goût, le bon et juste Mikhail, ce bienfaiteur de la Russie.

(3) Les historiens font un grand éloge du caractère de ce prince: « Dans un siècle de barbarie et de troubles, dit Karamsin, aucune » cruauté, aucune perfidie, ne souillèrent jamais son cœur généreux. » Des chroniques modernes assurent que Michail fit périr plusieurs des meurtriers d'André, mais les contemporains n'en parlent pas.



CHAPITRE XVII.

VSÉVOLOD-GEORGIÉVITCH.

Élection de Vsévolod. — Conduite de Mstislaw. — Rencontre des deux armées. — Vsévolod l'emporte.—Les Novgorodiens repoussent Mstislaw. —Guerre avec le prince de Riazan.—Moskou la proie des flammes. — Défaite de Gleb. — Emeutes à Vladimir. — Le peuple crève les yeux aux fils de Rostislaw. — Ils recouvrent la vue et leurs principautés. — Victoire de Vsévolod sur les Novgorodiens. — Il pille Torjok. — Mort de Mstislaw. — Défaite de Roman. — Gleb fait prisonnier.— Paix. —Sviatoslaw règne à Kiew. —Vladimir à Novgorod, et Iaropolk à Torjok. — Vladimir expulsé de Novgorod. — Mstislaw de Smolensk devient prince de Novgorod. — Guerre des Bulgares.— Incendie de Vladimir.—Guerre contre les Polovtzi. —Iaroslaw chassé de Novgorod. — Guerre civile. — Colère de Vsévolod contre Sviatoslaw. — Naissances, mariages et décès. — Guerre des Tchoudes. — Nouvel incendie de Vladimir. — Rurik règne à Kiew, après la mort de Sviatoslaw. — Députés du grand prince Vsévolod, à Rurik de Kiew. — Discordes civiles. — Iaroslaw, pour la troisième fois, à Novgorod. — Troisième incendie de Vladimir. — Sviatoslaw à Novgorod. — Mort de Vladimir-Vsévolodovitch de Vladimir, prince de Mourom. —D'Hélène, sœur de Vsévolod.—D'Igor, prince de Tchernigow. —D'Euphrosine, femme d'Iaroslaw. —Guerre de Rurik, contre Roman. —Dévastation de Kiew. —Mstislaw, prisonnier.— Guerre contre les Polovtzi. — Rostislaw à Kiew. — Guerre de Lithuanie. — d'Oleg et de Vladimir. — Ambassadeurs du pape, près de Roman. — Constantin à Novgorod. —Marie, épouse du grand prince, se fait religieuse et meurt.

Les Vladimiriens, se souvenant de Dieu et du serment qu'ils avaient fait au grand prince George,

allèrent au-devant de son fils Vsévolod : ils accueillirent et reçurent ce prince et ses enfans, *à la Porte-d'Or*, et le mirent sur le trône qu'avaient occupé ses ses aïeux. Cette même année, les boyards de Rostow firent venir de Novgorod, le prince Mstislaw-Rostislavitch, et lui dirent : « Viens chez nous, prince ! » Le Seigneur nous a repris notre souverain Mikhail, » viens occuper sa place, car nous n'accepterons jamais d'autre maître que toi. » Mstislaw vint donc à Rostow : en peu de temps, il en assembla les habitans, les boyards, les courtisans, les serviteurs de la couronne et toutes les troupes, et marcha sur Vladimir. Vsévolod, à la tête des Vladimiriens, de son armée et des boyards qui lui étaient restés fidèles, sortit au-devant de Mstislaw, en même temps qu'il donnait l'ordre à son neveu Iaroslaw-Mstislavitch de se rendre à Péréjaslavle. Mais, comme il ne voulait pas répandre de sang, voici ce qu'il écrivit à Mstislaw : « Frère, puisque les principaux du peuple et » les boyards t'ont appelé à Rostow, eh bien ! va à » Rostow, et faisons la paix ! Si les Rostoviens t'ont » choisi, j'ai pour moi les Vladimiriens et les Péréjaslaviens, qui m'ont élu : que Souzdal reste » sans seigneur jusqu'à ce que ses habitans se prononcent, et que celui de nous qu'ils choisiront, » possède cette ville. » Mais celui-ci ne fit nulle attention à ce discours de son oncle Vsévolod, qui pourtant lui était favorable, il aima mieux prêter l'oreille aux vaniteuses jactances des Rostoviens et des boyards, et surtout aux conseils de Dobrin-le-

Long, de Mathias-Boutovitch, et autres mauvais sujets qui lui disaient : « Fais la paix avec lui, si tu » veux; pour nous, c'est autre chose, nous ne la » ferons pas. »

Cependant le prince vint à Iuriew, et y ayant attendu l'arrivée des Péréjaslaviens, il leur communiqua la réponse de Mstislaw. Ceux-ci dirent alors: « Tu lui veux du bien, tandis qu'il en veut à ta vie: » eh bien! va te livrer à lui, abandonne-nous, et » que nos femmes et nos enfans deviennent ses escla- » ves : il n'y a pas encore neuf jours que ton frère Mi- » khail a fermé les yeux, et tu ne vois pas que le » voilà déjà qui veut répandre le sang. » — Toutefois, le prince Vsévolod, s'abandonnant à la garde de Dieu et de la Sainte-Vierge, gagna, dès le samedi matin, les rives du fleuve, mit son armée en ordre et marcha au-devant de l'ennemi. Mstislaw se tenait près de Lipizu. Bientôt les archers des deux côtés commencent l'action; les deux armées s'attaquent, et la mêlée devient furieuse. La campagne de Iuriew fut bientôt couverte de morts; mais Dieu protégea Vsévolod-Georgiévitch. C'était le 27.e juin, jour de la fête de Saint-Simon. Mstislaw et les siens ayant pris la fuite, laissèrent, sur le champ de bataille, Dobrin-le-Long, ainsi qu'Ivan-Stéphanovitch et beaucoup d'autres. Les Rostoviens et les boyards furent tous faits prisonniers. Vsévolod n'éprouva qu'une perte très-légère : il se rendit maître des forts, des bourgs, et emmena avec lui tous les boyards, les chevaux et toute sorte de bestiaux. Mstislaw s'enfuit d'abord

à Rostow, et de là à Novgorod. Après cette victoire éclatante, le prince Vsévolod s'en revint à Vladimir, couvert de gloire. Les Vladimiriens conduisaient les prisonniers, et étaient précédés des chevaux et de tout leur butin.

Lorsque Mstislaw fut arrivé à Novgorod, les habitans de cette ville lui dirent: « Entraîné au mal » par les Rostoviens, tu as commencé à tourner le » dos à Novgorod, puis tu as pris les armes contre » ton oncle Mikhail : maintenant que Dieu a appelé » à lui ce prince, tu commences à attaquer son frère » Vsévolod! Que viens-tu donc faire chez nous? »—Et ils ne voulurent pas le recevoir. Alors il se rendit de Novgorod à Riazan, et prêta serment à Gleb, prince de cette ville. L'automne venu, Gleb se porta sur Moskou, qu'il mit en flammes, ainsi que ses environs. Le prince Vsévolod marcha contre lui, et, comme il se trouvait dans une forêt appelée *Schérillisck*, non loin de Péréjaslavle, les vassaux de la famille Milanèse de Novgorod vinrent à lui, et lui dirent: « Ne sors pas sans les Novgorodiens; réunis-nous » aux tiens, et mène-nous contre tes ennemis. » — Le prince Vsévolod s'en remit à la bonne foi des Novgorodiens, et, mettant sa confiance en Dieu et la Sainte-Vierge, il regagna Vladimir. Gleb, de son côté, après avoir mis le feu à Moskou, s'en revint à Riazan.

Durant l'hiver, le prince Vsévolod, à la tête de Rostoviens, de Souzdaliens, de Vladimiriens et de toute son armée, se dirigea sur Riazan contre Gleb;

et Sviatoslaw-Vsévolodovitch de Tchernigow lui envoya le secours de ses fils, Oleg et Vladimir. Son neveu Vladimir-Glébovitch vint aussi de Péréjaslavle; mais, lorsqu'ils furent arrivés à Kolomna, la nouvelle vint que Gleb, par un autre chemin, marchait sur Vladimir; qu'aidé des Polovtzi, il assiégeait cette ville, et ravageait le pays; qu'il avait saccagé, détruit les tours de l'église de Bobolubsk, que le prince André avait enrichi d'images et de toutes choses précieuses, d'or, d'argent et de pierreries: que tout avait été pillé par les païens; qu'ils avaient mis le feu aux villages et aux propriétés des boyards; que les femmes, les enfans, étaient devenus la proie des barbares, et qu'un grand nombre d'églises étaient réduites en cendres. — A ce récit, le prince Vsévolod abandonne Kolomna, accourt dans son pays et découvre Gleb sur la rive opposée de la Kolokscha, où il campait avec les Polovtzi et leur butin. Un mois se passa pourtant sans qu'ils pussent s'approcher, attendu que la glace n'était pas assez forte. Vsévolod enfin, dans la semaine qui précède le carême, se mit en mouvement et parvint à faire passer le train de l'armée du côté où campait l'ennemi; Gleb envoya une partie de son armée, sous la conduite de Mstislaw-Rostislavitch, pour s'emparer du bagage ennemi. Mais Vsévolod chargea son neveu Vladimir, à la tête des Péréjaslaviens et de quelques autres gens, d'aller protéger le passage du train contre les gens de Mstislaw. De son côté, Gleb et son fils Roman, suivis d'Igor et d'Iaropolk, s'avancèrent sur le fleuve Kolokscha, et ren-

contrèrent Vsévolod au pied de la montagne Pruskova. Il n'était plus éloigné de l'armée de Vsévolod que de la portée d'une flèche, quand Mstislaw, ayant gagné la rive opposée du fleuve, prit tout à coup la fuite. Gleb, apercevant Mstislaw abandonner le terrain, résista encore un instant, puis prit également la fuite. Vsévolod et l'armée se mirent aussitôt à sa poursuite, tuèrent un grand nombre de ses gens, et firent prisonniers Gleb lui-même, son fils Roman, son beau-frère Mstislaw-Rostislavitch, et toute son armée. Les conseillers Boris, Schisdislavitch, Obtien et Djedilez, et beaucoup d'autres, furent enfermés. Quant aux païens, les Polovtzi, ils furent tous passés au fil de l'épée. Dieu et la Sainte-Vierge prêtèrent ainsi leur appui au prince Vsévolod, et le lundi de la première semaine de carême, le 20 février, le prince revint à Vladimir, couvert de gloire. Le prince Gleb, son fils Roman, son beau-frère Iaropolk, ses courtisans et toute son armée, furent amenés à Vladimir, où la joie que causa cet événement fut extraordinaire.

Le 3.e jour, il y eut une émeute dans la ville, que firent naître les boyards et les marchands : « Prince, » dirent-ils à Vsévolod, nous te voulons toute prospérité, et nous donnerions nos vies pour toi ; mais » tu laisses aller çà et là et impunis les Souzdaliens et » les Rostoviens, qui sont tes ennemis et les nôtres. » Il faut ou les tuer ou leur arracher les yeux, ou nous » les livrer. » Mais le prince Vsévolod, qui était un prince pieux et craignant Dieu, ne voulait pas y con-

sentir, toutefois pour satisfaire le peuple et apaiser le tumulte, il les fit prendre et jeter en prison : puis il envoya réclamer Iaropolk aux Riazaniens, et leur fit dire : « Livrez-nous notre ennemi; si vous ne le faites, » nous allons marcher contre vous. » Les Riazaniens se dirent : « Notre prince et nos frères se sont perdus » pour l'amour de cet étranger. » Ils allèrent donc à Voronesch, saisirent Iaropolk et le conduisirent à Vladimir, où il fut mis en prison.—Quelques jours après, il y eut une nouvelle émeute : les boyards, les principaux habitans, les marchands et tout le peuple, s'en vinrent armés et en foule dans la cour du prince, et dirent : « A quoi bon retenir plus long-temps Iaro- » polk, Mstislaw et Gleb ? Nous allons leur crever » les yeux..... » Le prince Vsévolod, fort affligé de ces dispositions, voulut, mais en vain, y mettre obstacle. Ils coururent arracher de prison les deux frères, et leur crevèrent les yeux, puis les laissèrent gagner au large. Gleb en mourut. Cependant, quand on eut lâché les autres, et que leurs plaies eurent suppuré, ils s'en vinrent à Smolensk. Le 5 septembre suivant, anniversaire du meurtre de Gleb, ils se rendirent dans l'église des saints martyrs, Boris et Gleb, à Smiadinsky, et y recouvrèrent la vue (1). — L'hiver arrivé, ils se rendirent à Novgorod, dont les habitans placèrent Mstislaw sur le trône de cette principauté, son frère Iaropolk sur celui de Torschok, et Iaroslaw-Mstislavitch, petit-fils de George, à Volok-Lamski.

En l'année 6686 (1178), les Novgorodiens prêtèrent hommage à Vsévolod sur le baiser de la sainte croix;

mais ils ne tinrent pas leur serment. Le prince marcha aussitôt sur Torschok, qui dépendait de Novgorod, et ne consentit à s'éloigner de la ville que sur la promesse des habitans, de lui payer tribut, promesse qu'ils ne tinrent pas non plus. L'armée de Vsévolod commença donc à murmurer et à se plaindre des princes, et dit : « Nous ne sommes pas venus cette » fois-ci pour les embrasser; car ce sont des trom» peurs, qui mentent à Dieu et à toi, prince ! » Là-dessus ils piquent des deux, tombent sur la ville, arrêtent les hommes, font prisonniers les femmes et les enfans; prennent tout ce qu'ils trouvent et mettent le feu aux maisons, à cause du parjure des Novgorodiens. — Le prince Vsévolod prit la ville de Torschok, le 8.e jour de décembre : il envoya le butin et les prisonniers à Vladimir, et se porta sur Volok-Lamski, et se rendit maître de ce lieu à l'improviste. Ses gens y firent prisonniers Iaroslaw-Mstislavitch et son cousin, et mirent le feu à la ville et à tout ce qui y tenait : les habitans seuls parvinrent à se sauver. Après quoi le prince Vsévolod revint à Vladimir.

En l'année 6687 (1179), mourut le prince Mstislaw-Rostislavitch, petit-fils de George, à Novgorod. Il fut inhumé dans l'église de Sainte-Sophie (2).

En l'année 6688 (1180), Vsévolod et Vladimir, fils de Gleb, firent dire à Vsévolod-Georgiévitch : « Tu es » le maître et notre père, notre frère et ami. Roman, » nous dépouille de nos propriétés; il obéit à son » beau-frère Sviatoslaw, qui le pousse à cela, lui qui

» t'a prêté serment, pour le violer sans hésiter. » A la réception de ce message, Vsévolod prit le chemin de Riazan : arrivés à Kolomna, les deux frères vinrent au-devant de lui et lui firent grand accueil : Vsévolod s'unit donc avec eux de grande amitié. A Kolomna même, Vsévolod fit prisonnier Gleb-Sviatoslavitch, l'envoya à Vladimir, et quitta la ville. Les troupes avancées de Roman, qui étaient arrivées par l'Oca, se jetèrent alors sur les nôtres, mais Dieu donna la victoire à notre côté. Quelques-uns prirent la fuite, et furent poursuivis par les nôtres, qui les repoussèrent sur l'Oca, où un grand nombre se noya : d'autres furent tués sur place, et le surplus fait prisonnier. Lorsque Roman apprit cette défaite, il s'enfuit à Riazan, à travers champs. Mais Vsévolod ne tarda point à le poursuivre ; et chemin faisant, il se rendit maître de la ville des saints Boris et Gleb (Borisow). Toutefois, arrivés à Riazan, ils firent la paix avec Roman et Igor : c'était ce que surtout désirait Vsévolod ; ils confirmèrent leur réconciliation sur le baiser de la sainte croix. Le grand prince remit tout en bonne harmonie entre les frères, leur donna à chacun, suivant leur âge, une partie d'apanage ; et s'en revint ensuite à Vladimir.

En l'année 6689, le prince Sviatoslaw-Vsévolodovitch de Tchernigow, à la tête de Novgorodiens, de Polovtzi et de Tchernigoviens, marcha contre Vsévolod-Georgiévitch. Vsévolod s'avança, de son côté, au-devant de l'ennemi, qu'il trouva campé sur les bords du fleuve Vlena, où ils campèrent deux

semaines en présence l'un de l'autre. L'armée de Vsévolod brûlait du désir d'en venir aux mains avec ses adversaires; mais le prince Vsévolod, plein d'humanité, ne voulait pas verser de sang : il refusa d'attaquer. De son côté, Sviatoslaw, redoutant une surprise, s'en revint en Russie, après toutefois avoir mis le feu à la ville de Dmitrow. Vsévolod alors regagna Vladimir.

En l'année 6690 (1182), Sviatoslaw-Vsévolodovitch sortit de Novgorod, et vint s'établir à Kiew. Les Novgorodiens appelèrent chez eux son fils Vladimir, et donnèrent Torschok à Iaropolk. Mais à peine celui-ci se trouvait-il à Torschok, qu'il commença à traiter en ennemis les sujets de Vsévolod. Le grand prince, à cette nouvelle, marcha sur Torschok : il resta près d'un mois devant cette ville, si bien que les habitans, pressés par la faim, obligés de se nourrir de chair de cheval, finirent par se rendre à lui. Il entra donc dans la ville, s'y saisit de la personne d'Iaropolk, et rentra victorieux dans Vladimir. Il emmena, aussi captifs, les habitans de Torschok, auxquels cependant il ne tarda pas à rendre la liberté.

Cette même année (3), les Novgorodiens expulsèrent le prince Vladimir-Sviatoslavitch, qui rejoignit son frère à Tchernigow. Pour les Novgorodiens, ils s'adressèrent au grand prince Vsévolod, et lui demandèrent un prince : celui-ci leur envoya son beau-frère Iaropolk-Vladimirovitch (4).

En l'année 6691 (1183), tout est tranquille en Rus-

sie. Le prince Sviatoslaw-Vsévolodovitch de Kiew, marie ses deux fils; Gleb épouse la fille de Rurik-Rostislavitch; et Mstislaw, Iasine de Vladimir, belle-fille de Vsévolod-Georgiévitch.

Cette même année, les Novgorodiens expulsent leur prince Iaroslaw-Vladimirovitch, qui se retire à Vladimir, près de son beau-frère Vsévolod. Après quoi les Novgorodiens députent vers David-Rostislavitch de Smolensk, pour lui demander son fils Mstislaw, que ce prince leur accorde.

Les Bulgares font une invasion dans la Russie-Blanche, et commettent beaucoup de ravages dans les pays de Gorodez, de Mourom et de Riazan).

L'année 6692 (1184), le prince Vsévolod marche contre les Bulgares, accompagné de son cousin Isiaslaw-Glebovitch, de Vladimir-Sviatoslavitch, de Mstislaw-Davidovitch, de Roman et d'Igor, fils de Gleb, de Riazan, de Vsévolod, de Vladimir, du prince de Mourom, et d'autres encore. Ils entrent en Bulgarie, pénètrent dans le pays, et marchent sur la capitale. Chemin faisant, ils campent devant la petite ville de Tuchtchin, où ils passent deux jours. Le troisième, ils se dirigent sur la capitale, se faisant toutefois précéder de l'avant-garde. Les troupes de Béloozéro étaient dirigées par Thomas-Laskovitch, et devaient protéger les bateaux de transport contre les Polovtzi. Mais, tandis que ce prince était en pleine campagne, nos troupes d'avant-garde remarquent, à une certaine distance, un gros de soldats qui tenait pour les Bulgares; cinq hommes de cette troupe

s'avancent vers les nôtres, s'inclinent devant le prince Vsévolod, et lui disent : « Prince, les Polovtzi te » font saluer, et t'annoncent qu'ils viennent avec leur » prince pour combattre les Bulgares. » Vsévolod tient conseil avec ses frères et ses capitaines; puis il leur fait faire le serment de fidélité, à la manière des Polovtzi, les reçoit et marche avec eux contre la capitale. Cependant le prince des Tchérémisses, ayant passé le fleuve, s'avance sur la ville, et met, dès le premier jour, son armée en ordre de bataille, et tient conseil avec ses officiers. De son côté, Isiaslaw-Glebovitch, petit-fils de George, arrive avec son armée : il met aussitôt la lance en arrêt, et court vers un abatis d'arbres que l'infanterie avait élevé devant la ville, et, de ce retranchement, il commence à donner l'attaque aux tours et bastions des murailles. Mais bientôt sa pique se brise entre ses mains; une flèche l'atteint, pénètre sous son armure, le frappe au-dessous du cœur si grièvement, qu'on le transporte à demi mort hors du champ de bataille. Cependant des Bulgares des villes de Sobi, de Koulia et de Tchelmata, viennent en bateaux, et tombent sur les nôtres. Mais le bras de Dieu était pour nous; aussi ne tardent-ils pas à prendre la fuite; les nôtres les poursuivent et tuent la plupart de ces incrédules Bochmittes; poursuivis jusqu'au Volga, les autres se précipitent dans leurs bateaux, mais ils le font avec tant de désordre, que plus de mille d'entre eux se noient. Cependant le prince Vsévolod, après être resté dix jours devant la ville, voyant toujours son frère très-

faible, et qu'en outre les Bulgares lui envoient demander la paix, prend le parti de lever le siége et de retourner à ses navires. — C'est là que Dieu reprit à lui le prince Isiaslaw. — Vsévolod, en retournant à Vladimir, envoya les cavaliers contre les Mozdviens; puis, revenu dans cette ville, il fit déposer, dans l'église de la Sainte-Mère de Dieu, le corps d'Isiaslaw, qu'il avait rapporté avec lui sur un des bateaux (5).

En l'année 6693 (1185), le prince Vsévolod envoya à Kiew, vers Sviatoslaw-Vsévolodovitch et le métropolite Nicéphore, demander, pour évêque, Lucas, abbé du cloître de la Transfiguration de Notre-Seigneur, à Bérestow. — Et le 11 de mars, jour de la fête de Saint-Sophrone, patriarche de Jérusalem, le métropolite Nicéphore consacra ce Lucas, évêque de Rostow, de Vladimir, de Souzdal et de toute la principauté Rostovienne. Le 13.e jour d'avril suivant, il y eut un grand incendie à Vladimir, par suite duquel presque toute la ville fut réduite en cendres. Furent ruinées, par ce désastre, deux cent trente églises, et la cathédrale Notre-Dame à la coupole d'or, que le pieux prince André avait fait élever et enrichir. L'incendie fut tel que toutes les choses précieuses, les lustres et les lampes en argent, les vases d'or et d'argent, les habits et les ornements des prêtres, enrichis d'or et de perles, les images miraculeuses, travaillées avec de l'or, des pierres précieuses et enrichies de grosses perles, et une quantité innombrable de choses précieuses furent réduites en cendres.

Cette même année, Dieu donna l'ordre aux princes russes Vsévolod-Sviatoslavitch, Rurik-Rostislavitch, Vladimir-Glebovitch, Gleb-Sviatoslavitch, Gleb-Georgiévitch de Tourow, Mstislaw-Romanovitch, Isiaslaw-Davidovitch et Vsévolod-Mstislavitch, de faire une expédition contre les Polovtzi. Et avec les troupes auxiliaires de Galitch, de Vladimir et de Lusk, ils se rendirent sur le fleuve Ugl (Orel) (6), et s'attendirent là durant cinq jours. Vladimir-Glebovitch s'était avancé avec deux mille cent hommes, tant Péréjaslaviens que Bérendéens. — Cependant lorsque les Polovtzi apprirent que les Russes marchaient contre eux, ils s'en réjouirent beaucoup; car ils se confiaient dans leur nombre : ils se dirent donc : « Dieu nous livre enfin tous les princes russes!.... » Ils marchèrent donc sur Vladimir, l'attaquèrent en poussant d'effroyables cris, comme s'ils voulaient tout dévorer. Vladimir alla au-devant d'eux, avec la permission de Sviatoslaw : « Les Polovtzi, disait-il, ont » dévasté mon pays; mon père, permets-moi d'aller » le premier à leur rencontre avec l'avant-garde. » Les princes russes ne s'étaient point encore réunis au prince Vladimir. Cependant, dès que les Polovtzi virent son armée marcher contre eux, si déterminée et si enhardie, ils prirent la fuite, comme poursuivis par la colère de Dieu et de la Sainte-Vierge. Les nôtres se mirent à la poursuivre : ils en tuèrent un grand nombre et firent trois mille prisonniers. Les Polovtzi avaient avec eux quatre cent dix-sept princes, desquels furent faits prisonniers Kobiak, Osalouko,

Abarouko, Targo, Danielo, Baxhkarto, Tarsuko, Isagleb, Tirejevitch, Eksio, Alako, Aturgo et ses fils, Testio et ses fils, et Kobiakow, beau-frère de Turund. Ce fut le trentième jour de juillet, que Dieu et la Sainte-Vierge donnèrent à Vladimir cet avantage, qui répandit une grande joie parmi les Russes.—On détacha ensuite de l'armée quelques troupes pour conduire les prisonniers; puis on rendit grâces à Dieu et à la Sainte-Vierge, qui avaient donné une protection aussi éclatante à la race des chrétiens.

En l'année 6694 (1186), le 1.er mai, le jour de la Saint-Jérémie, un mercredi après midi, il y eut une éclipse de soleil, et il devint tout à coup si obscur, que l'on ne pouvait voir le ciel.

Le 16.e jour de mai, il naquit un fils à Vsévolod, qui fut appelé Constantin.

Dans la même année, les petits-fils d'Oleg, qui n'avaient point participé à l'expédition des autres princes, l'année prédente, formèrent la résolution de se signaler à leur tour. Ils se dirent: « Ne sommes» nous pas princes? Marchons pour acquérir de la » gloire. » Ils se rassemblèrent donc à Péréjaslavle: à leur tête était Igor et ses deux fils, princes de Novgorod-Séverski (Ukraine). Puis Vsévolod de Trubtchesk, son frère Sviatoslaw, fils d'Oleg de Rülsk, et des troupes auxiliaires de Tchernigow. Ils firent donc une irruption sur le pays des Polovtzi. Lorsque les Polovtzi apprirent l'attaque des Russes, ils se dirent: « Ils ont tué nos frères et nos pères; ils ont » fait nos compatriotes prisonniers, et les voilà en-

» core qui viennent nous attaquer ? » Ils se levèrent aussitôt dans tout le pays, et s'avancèrent au-devant des Russes, en attendant leurs compagnons.

Cependant les Russes attaquent leurs demeures; les Polovtzi, ne voulant point rester dans leurs maisons, marchent contre les assiégeans, sans attendre davantage leurs compagnons, et engagent le combat. Mais ils sont vaincus et poursuivis jusque dans leurs retraites, où les Russes font prisonniers hommes, femmes et enfans. — Les vainqueurs, après être resté trois jours à se réjouir dans ces habitations, se disaient: « Nos frères, avec le grand prince Sviatoslaw, avaient » déclaré la guerre aux Polovtzi, et s'étaient battus » contre eux, près de Piéréjaslavle : mais ils s'éloignè- » rent et n'osèrent se fier à leur pays. Nous autres, » nous y sommes installés, et nous y avons tué les » hommes et fait les femmes et les enfans prisonniers! » Maintenant il nous faut marcher sur le Don, les ex- » terminer tous; puis, quand nous les aurons tous dé- » truits, nous irons chez les Lukomoriens, où nos » aïeux ne se sont jamais avisés d'aller, afin de nous » couvrir d'honneur et de gloire. » — Or, les Polovtzi, échappés à la mort, étaient, en fuyant, allés raconter à la nation leur combat et leur défaite. Les Polovtzi, à cette nouvelle, se réunissent aussitôt, envoient prévenir ceux du dehors, et se présentent avec leurs archers pour empêcher la marche des Russes, qui se dirigeaient du côté du fleuve. Les lanciers étaient restés en arrière, à attendre tout le gros de l'armée, qui arrivait composé d'une foule innombrable. A cette

vue, nos gens sont épouvantés et cessent leurs rodomontades; bientôt ils commencent à manquer d'eau, la chaleur les consume eux et leurs chevaux, et la soif la plus ardente finit par les dévorer. L'ennemi, connaissant leur position, débarque et fond avec impétuosité sur eux : alors commence un terrible carnage. Quelques-uns sont obligés de mettre pied à terre, attendu la faiblesse de leurs chevaux. Poursuivis par la colère de Dieu, les Russes sont vaincus, tous leurs princes faits prisonniers; les boyards, les commandans et presque toute l'armée restent sur place, le reste est blessé ou tombe au pouvoir de l'ennemi. Les Polovtzi rentrent chez eux, précédés du bruit de leur brillante victoire. — De notre côté, pas un seul n'échappa pour venir annoncer à ses compatriotes cette fâcheuse déroute. Ce fut un marchand qui, traversant cette route, fut appelé par les Polovtzi, qui lui dirent : « Retourne vers tes frères, apprends-» leur ce que sont devenus nos ennemis, et dis-leur » que nous allons aller chez eux, rechercher nos amis.» Lorsque le peuple et les princes eurent appris le sort de leurs frères et de leurs boyards, ils versèrent des larmes et firent de grands gémissemens; car beaucoup, par la mort ou l'esclavage, avaient perdu, les uns leurs pères, les autres leurs frères, ou leurs proches parens.

Cependant Sviatoslaw envoya quérir ses fils et tous les princes, qui se trouvaient tous à Kiew, et se mit en marche aussitôt sur Kanen. Mais les Polovtzi, apprenant que toutes les forces russes étaient en dis-

position de venir les combattre, s'enfuirent aussitôt sur le Don. A la nouvelle de leur évasion, le prince Sviatoslaw s'en revint à Kiew, et les autres, chacun de leur côté. Mais les Polovtzi, instruits à leur tour de la retraite des Russes, se dirigent, en toute hâte et en secret, sur Péréjaslavle, se rendent maîtres des villes situées sur la Soula, et livrent, sous les murs de Péréjaslavle, un combat qui dure toute la journée. Vladimir alors, voyant que l'ennemi chargeait opiniâtrément contre la forteresse, fit, avec une poignée de cavaliers, une sortie de la ville et vint les attaquer vigoureusement; mais bientôt il fut périlleusement entouré. Les habitans, remarquant l'affaiblissement de leurs gens, sortent tous de la ville, se précipitent sur l'ennemi et parviennent à grand'peine à tirer de ses mains leur prince, déjà blessé de trois coups de pique : une grande partie de l'armée était détruite. Ils se hâtent de rentrer dans la ville et de s'y retrancher. Toutefois, les Polovtzi lèvent le siége, et s'en retournent chargés d'un riche butin.

A quelque temps de là, le prince Igor échappa aux Polovtzi, et parvint à s'enfuir : ils se mirent à sa poursuite, mais sans pouvoir le rattraper (7); pour les autres, ils furent retenus et surveillés plus strictement, enchaînés dans des prisons et extrêmement tourmentés.

Dans la même année, le grand prince Vsévolod-Georgiévitch fit marcher, contre les Bulgares, ses voïévodes et les habitans de Gorodez, qui s'emparèrent de plusieurs bourgs, et revinrent chargés de butin.

Cette année encore, les Novgorodiens chassent leur prince Iaroslaw-Vladimirovitch, appellent chez eux Mstislaw-Davidovitch, et le proclament leur prince : c'était là leur habitude.

Cette même année, Roman, Igor et Vladimir se soulevèrent contre Vsévolod et Sviatoslaw, leurs jeunes frères, et il y eut une grande sédition : le frère cherchait à tuer son frère; ils essayaient de s'attirer les uns les autres, à un entretien simulé, pour arriver plus sûrement à leur but. Mais, Vsévolod et Sviatoslaw, instruits des projets de leurs frères, se mirent à fortifier leur ville. Les premiers marchèrent d'abord sur Pronsk, assemblèrent une armée considérable, et commencèrent leurs hostilités contre la ville et les bourgs dépendans; mais les seconds déjà s'étaient retranchés dans l'intérieur. Le grand prince Vsévolod, qui était un prince pieux et craignant Dieu, et qui ne voulait pas voir le sang versé entre ses princes, eut connaissance de cette prise d'armes ; il envoya des députés de Vladimir à Riazan, vers Roman, Igor et Vladimir-Glebovitch, et leur fit dire : « Frères, que » faites-vous ? Est-ce un miracle de voir les incrédules » nous déclarer la guerre, puisque l'on voit des frères » entre eux vouloir se tuer! » Mais ceux-ci, rebelles à ces remontrances, conçurent, contre Vsévolod, une grande inimitié, méprisèrent ses avis et commencèrent à méditer une guerre contre lui-même. De leur côté, Vsévolod et Sviatoslaw envoyèrent, de Pronsk, des députés vers le grand prince Vsévolod-Georgiévitch, pour lui demander des secours. Et il leur en-

voya trois cents Vladimiriens, qui se dirigèrent sur Pronsk, attaquèrent vaillamment les assiégeans, et rendirent la joie aux assiégés. En outre, Vsévolod chargeait son beau-frère Iaroslaw-Vladimirovitch, et Vladimir et David de Mourom, de marcher à leur secours. Ceux-ci étant arrivés à Kolomna, Roman et ses frères levèrent aussitôt le siége et firent retraite. —Vsévolod alors, sortant de Pronsk, laisse derrière lui son frère Sviatoslaw, marche sur Kolomna, à la rencontre d'Iaroslaw de Vladimir, et de David, pour leur annoncer que l'ennemi avait levé le siége. Ceux-ci donc s'en revenaient à Vladimir, et Vsévolod-Glébovitch les suivait, afin d'aller trouver le grand prince Vsévolod, et de se consulter avec lui. Mais, à peine Roman, Igor et Vladimir ont-ils appris que les troupes du grand prince s'étaient retirées, et que leur frère était parti pour Vladimir, afin d'avoir une entrevue avec Vsévolod, qu'ils se tournent de nouveau contre la ville de Pronsk. Sviatoslaw s'y renferme de rechef, et se défend vaillamment. Mais les assiégeans lui coupent les eaux, si bien que les habitans sont bientôt exténués. Alors les princes députent vers Sviatoslaw, et lui font dire : « Laisseras-tu donc tes gens mourir » de besoin? viens avec nous ; tu es notre frère, nous » ne te mangerons pas : seulement n'embrasse pas ainsi » les intérêts de ton frère Vsévolod. » D'un autre côté, les boyards lui donnaient leurs conseils, et disaient : « Ton frère est allé à Vladimir, il t'a laissé dans l'em- » barras; eh bien! que tardes-tu à ouvrir les portes? » Finalement il laissa les ennemis pénétrer dans la ville,

mettant sa confiance dans la croix qu'ils avaient baisée en signe de leur bonne foi. Mais, aussitôt qu'ils sont maîtres de la ville, ils le font jeter en prison, enchaînent l'armée de Vsévolod, arrêtent son épouse, ses enfans et ses belles-filles, les emmènent à Riazan, ainsi que les boyards, après avoir mis tout au pillage et fait prisonniers un grand nombre des Vladimiriens, venus précédemment au secours de la ville.

Lorsque Vsévolod apprit que son frère s'était rendu, que son épouse, ses enfans, ses boyards, avaient été faits prisonniers et pillés, il en conçut un ennui mortel : étant donc sorti de Vladimir, il s'empare de Kolomna, où il commence à exercer de terribles représailles, et nourrit, contre Sviatoslaw, une haine cruelle. De son côté, Vsévolod-Georgiévitch, apprenant que Sviatoslaw avait livré la ville et ses propres sujets, il lui fit dire : « Rends-moi les gens que je t'ai » confiés, sains et saufs, ainsi que tu les as reçus de » moi. Puisque tu te réconciliais avec tes frères, pour- » quoi leur livrer mes soldats? Je te les avais adressés, » parce que tu m'en avais supplié par tes députés; aussi » long-temps que tu as eu la guerre, je te les ai laissés; » mais, puisque tu faisais la paix, cette paix, ne de- » vaient-ils pas en jouir également? »

Cependant Roman et ses frères, sachant que Vsévolod se disposait à les attaquer, lui envoyèrent des ambassadeurs, qui lui dirent : « Tu es notre père, » notre seigneur et notre frère : nous donnerions plu- » tôt notre vie, que de te vouloir causer le moindre » dommage; ne sois pas courroucé contre nous; nous

» avons déclaré la guerre à nos frères, parce qu'ils » ne voulaient pas nous obéir ; mais nous avons pour » toi tout le respect imaginable, et voulons immé- » diatement rendre la liberté à tes gens. » En conséquence, Vsévolod fit la paix avec eux.

Dans la même année, pendant l'hiver, David-Rostislavitch de Smolensk, son fils Mstislaw de Novgorod, Vassilko-Volodarévitch de Logoschesk, et Vseslaw de Dutesk, se réunirent contre la principauté de Polotzk. Les Polotzkoviens, apprenant cette résolution de ces princes, tinrent conseil, et se dirent: « Nous ne pouvons résister aux Novgorodiens et aux » Smolenskois réunis ; si nous les laissons maîtres du » pays, ils y feront beaucoup de dégâts ; et même, » en les amenant à la paix, ils ne laisseront pas que » de fourrager et ruiner le pays dans leur marche : il » vaut mieux aller les attendre à la frontière. » — Ils se réunirent donc tous et marchèrent au-devant des princes coalisés, les reçurent à la frontière avec beaucoup de marques d'honneur, leur firent de grands présens, et conclurent un traité, par suite duquel chacun retourna respectivement chez soi.

En l'année 6695 (1187), le 2.e jour de mai, Vsévolod eut un fils, auquel il donna le nom de Boris.—L'évêque de Tchernigow, Porphyre, vient trouver Vsévolod-Georgiévitch : il le supplie de se réconciler avec le prince de Riazan, fils de Gleb, et le conduit au monastère de l'Assomption, le jour même de cette fête. Vsévolod-Georgiévitch, qui était un prince craignant Dieu, et que les inimitiés chagrinaient,

écouta ces remontrances, ainsi que celles du pieux évêque Lucas, qui employa, près de lui, jusqu'aux supplications. Il envoya donc Porphyre à Riazan, avec les pouvoirs de faire la paix; il le fit aussi accompagner de quelques-uns de ses gens, et de Sviatoslaw, d'Iaroslaw, des petit-fils d'Oleg, et rendit la liberté aux Rezaniens, qu'il avait fait prisonniers. Ils arrivèrent donc à Riazan, chez Roman, Igor, Vladimir, Sviatolaw et Rostislaw. Mais l'évêque Porphyre, à l'insu des gens et des députés de Vsévolod, falsifia les propos de ce prince, et se conduisit, non point comme un digne et vertueux prélat, mais comme un trompeur et un calomniateur: il fit à ces princes de grossiers mensonges, et démasqué, regagna son pays par un autre chemin, couvert de honte et de mépris. Lorsque Vsévolod apprit ce que Porphyre avait fait, il voulut le poursuivre et le faire mettre en prison; mais il l'abandonna à la justice de Dieu et de la Sainte-Vierge.—Dans la même année, Vsévolod-Georgiévitch donna sa fille Vseslava, pour épouse, à Rostislaw-Iaroslavitch de Tchernigow. Elle lui fut amenée le 11.e jouir de juillet. — Et, à cette occasion, il y eut, dans la ville de Vladimir, de grandes réjouissances; car Iaroslaw-Vladimirovitch et David-Georgiévitch de Mourom, assistèrent à ce mariage, après être venus avec des intentions hostiles contre cette maison.

Cette année encore, il régna une grande peste parmi le peuple. Il n'y eut pas une seule maison sans malades, et dans chaque famille, il ne se trouvait pas

une seule personne pour offrir un verre d'eau, attendu que tous étaient attaqués.

L'église de la Sainte-Vierge, dans la ville de Rostow, est ornée d'images par le vénérable évêque Lucas.

Le grand prince Vsévolod-Georgiévitch, accompagné de son beau-frère Iaroslaw-Vladimirovitch et de Vladimir-Georgiévitch de Mourom, se dirige sur Riazan, et, suivi de Vsévolod-Glébovitch de Kolomna, il marche contre ses frères. Ils se rendent donc sur les bords de l'Oka, s'emparent de plusienrs bourgades, font des prisonniers, pillent, incendient et ruinent le pays, puis s'en reviennent chacun dans leur souveraineté (8).

En l'année 6696 (1188), le 8.e jour de mars, Vladimir-Glébovitch, petit-fils du grand prince George, meurt à Péréjaslavle.—Boris-Vsévolodovitch meurt également cette année.—Les Novgorodiens députent vers Vsévolod, grand prince, et lui demandent son beau-frère, Iaroslaw-Vladimirovitch, pour prince. Il les reçoit avec beaucoup de distinction, et les renvoie à Novgorod, avec celui qu'ils étaient venus demander.

Durant cet hiver, le 17.e jour de février, il y eut un terrible ouragan; deux enfans furent frappés de la foudre, et la chambre où ils étaient se trouva entièrement consumée.

En l'an 6697 (1189), le grand prince Vsévolod marie sa fille Verohuslava, à Belgrad, au prince Rostislaw-Rurikovitch.

L'église en pierre de l'Assomption est consacrée. Le 19.e jour de septembre, meurt le prince Gleb-Vsévolodovitch.—Le 10.e jour de novembre, meurt également Lucas, évêque de Rostow et de Vladimir, et son corps est déposé dans l'église métropole de la Sainte-Vierge, à Vladimir.

Le grand prince Vsévolod a un fils, qui reçoit le nom de George.

Cette même année, les Pleskoviens coulent bas sept bâtimens de mer, qui appartenaient aux Tchoudes.

En l'année 6698 (1190), le prince Vsévolod envoie son confesseur Jehan, à Kiew, près de Sviatoslaw et du métropolite Nicéphore, afin que ceux-ci le fassent évêque de Rostow, de Souzdal et de Vladimir; dignité qu'ils lui confèrent en effet, le 23.e jour de janvier.

Le 19.e jour d'avril suivant, mourut le prince Sviatopolk-Igorévitch, beau-frère de Rurik. Son corps fut déposé dans l'église de Saint-Michel, à la coupole d'or, que son aïeul Sviatopolk avait fait élever.

Durant cette année, Sviatoslaw-Vsévolodovitch marie son petit-fils David-Olgovitch, avec la fille de David de Smolensk.

En l'année 6699 (1191), le 8.e jour de février, Vsévolod le grand prince a un fils, qu'il nomme Théodore, mais qui reçoit, à Péréjaslavle, le surnom d'Iaroslaw.

Cette année-là, George-Vsévolodovitch est rasé dans la ville de Souzdal, et, le même jour, il monte, pour la première fois, à cheval (9). La ville de Souzdal est entièrement achevée.

Le 28.e jour d'août, le grand prince Vsévolod jette les fondemens, à Vladimir, de l'église en pierre de la Nativité, sous l'évêque Jehan.

Le prince Iaroslaw-Vladimirovitch fait un voyage de Novgorod à Luki, à la sollicitation des princes Polovtzi, et emmène avec lui quelques Novgorodiens. Ils arrivent ensemble à la frontière, tiennent conseil, et arrêtent qu'ils attaqueront les Lithuaniens et Tchoudes, avec leurs forces réunies, l'hiver prochain. Le moment arrivé, Iaroslaw, à la tête des Novgorodiens et des Pleskoviens, se met donc en marche contre les Tchoudes, leur prend la ville d'Iouriew, ravage les environs, et ne rentre dans le pays que chargé de butin.

En l'année 6700 (1192), le prince Iaroslaw, le jour de Saint-Pierre et Saint-Paul, se rend à Pleskow, accompagné d'un petit nombre de Novgorodiens, et charge ses principaux officiers, à la tête des Pleskoviens, de continuer la guerre. Ils se mettent donc en campagne, s'emparent de la ville appelée Biarenkopf, mettent les campagnes environnantes en feu, et reviennent sains et saufs.

En l'année 6701 (1193), le 23.e jour de juin, il y eut un grand incendie dans la ville de Vladimir. Le feu prit pendant le milieu de la nuit d'un jeudi, et dura jusqu'au vendredi soir. Quatorze églises

furent réduites en cendres, ainsi que la moitié de la ville. Le palais du prince, par une faveur spéciale de la Providence, fut épargné du feu.

En l'année 6702 (1194), le 27.e jour d'avril, on rasa la tête du jeune Iaroslaw, fils du grand prince Vsévolodovitch, sous le vénérable évêque Jehan, et il y eut, à cette occasion, de grandes réjouissances à Vladimir.

Cette même année, le 4.e jour de janvier, le grand prince Vsévolod jeta les fondemens de Djetinez, forteresse de Vladimir

Le 28.e jour d'octobre, le grand prince Vsévolod eut un fils, qui reçut le nom de Dmitri, sur les fonds du baptême.

En l'année (1195), mourut le prince de Riazan, Igor-Glébovitch. Il fut inhumé dans l'église des saints martyrs, Boris et Gleb.

Cette année-là, le pieux et juste prince Vsévolod-Georgiévitch, petit-fils de Vladimir, jeta les fondations de la ville de Péréjaslavle, sur les bords de la mer (du lac). Le prince Sviatoslaw, de Kiew, meurt: il est enterré dans l'église du cloître de Saint-Cyrille, que son père avait fondé (10); et le grand prince Vsévolod envoie ses gens à Kiew, pour qu'ils y établissent Rurik-Rostislavitch.

Dans la même année, le 1.er mai, jour de la fête du prophète Jérémie, le vénérable évêque Jehan jette les fondemens de l'église en pierre, qu'il appelle l'église de la Conception de la Vierge.

En l'année 6704 (1196), le 27.e jour de mars,

Vsévolod eut un fils, qu'il nomma Gabriel. — Le 1.er mai suivant, l'évêque Jehan jette les fondations de l'église en pierre de Saint-Joachim et Sainte-Anne, à la porte de Vladimir.

Le grand prince Vsévolod marie son fils Constantin à la fille de Mstislaw-Romanovitch : les noces ont lieu à Vladimir. Cette même année, meurt le grand Vsévolod-Mstislavitch, après être entré dans l'ordre des moines.

Dans ce temps-là encore, le grand prince Vsévolod envoie des ambassadeurs à son cousin, Rurik-Rostislavitch, et lui fait dire : « Vous m'avez reconnu » pour l'aîné de la famille de Vladimir, et cependant, » toi, tu t'es placé sur le trône de Kiew; tu ne m'as » laissé aucune part dans la Russie que tu as partagée » entre tes jeunes frères. Si je ne dois y posséder au- » cun héritage, eh bien! conserve Kiew et toute la » Russie, je n'en ai pas besoin : mais du moins, vois » à ce que ceux avec qui tu l'as partagée, en jouis- » sent aussi... » Lorsque Rurik eut entendu ce que lui disaient les ambassadeurs de Vsévolod : que ce prince se plaignait à lui, au sujet du pays qu'il avait donné à son beau-fils, Roman-Mstislavitch, petit-fils d'Isiaslaw, il tint conseil avec ses courtisans sur ce qu'il devait céder à Vsévolod. En réalité, Vsévolod convoitait Tortschok, Trépol, Cherson, Bogouslavle et Kanew, qu'il avait données à son beau-fils Roman, avec le serment qu'il ne les céderait point à un autre tant qu'il vivrait. Comme Rurik voulait fidèlement tenir ce serment, il résista aux désirs de

Vsévolod, et lui offrit, en dédommagement, d'autres villes. Mais Vsévolod rejeta ses offres, voulant absolument celles dont il avait marqué désirer l'abandon. Divisés sur ce point, ces princes se préparèrent à la guerre. Rurik envoya vers Roman, et lui fit dire que Vsévolod, voulant obtenir les domaines dont il jouissait, allait, à cause du refus qu'il lui en avait fait, lui déclarer la guerre. Roman répondit à Rurik: « Cher père, veux-tu donc, pour l'amour de moi, » entrer en guerre avec ton cousin, et vivre en dé- » sunion? Tu peux bien me donner une autre prin- » cipauté, ou m'en acheter! » Rurik, à cette réponse, fit dire à son cousin : « Frère, tu auras ce » que tu désires, savoir : les cinq villes en question, » Tortschok, Cherson, Bogouslavle, Trépol et Ka- » new. » — Il confirma sa donation par le baiser de la sainte croix, et les deux princes renouvelèrent leur lien d'amitié. Vsévolod céda Tortschok à son gendre Rostislaw-Rurikovitch, et plaça un lieutenant dans les autres villes.

Mais, lorsque Roman apprit que Vsévolod avait enlevé à Rurik les pays qui lui appartenaient, et qu'il avait déjà établi son gendre à Tortschok, il députa un message à son beau-père, Rurik, pour se plaindre de ce procédé : il se persuadait, en effet, que Rurik s'était entendu avec Vsévolod, et qu'il lui avait ravi sa propriété au profit de son fils. Rurik, pour l'apaiser, lui offrit une autre portion de terrain, du même prix que celle dont il était privé; mais Roman refusa, et résolut de rompre toute espèce de relation

avec Rurik : à cet effet, il fit prévenir le prince Iaroslaw-Vsévolodovitch de Tchernigow, afin de le déterminer à s'unir avec lui, contre Kiew et son beau-père. De son côté, Rurik, apprenant ces dispositions, en fit informer Vsévolod et le prince de Riazan, et leur annonça que Roman et les fils d'Oleg se soulevaient contre la race de Vladimir, qu'ils voulaient se porter sur Kiew, pour rompre la paix et le serment prêté : et, de suite, il envoya vers son gendre Roman-Mstislavitch, et le menaça de toute sa colère. Celui-ci, intimidé par ses menaces, se réfugia chez les Lèkes, près des fils de Kasimir, auxquels il demanda secours. Ceux-ci se trouvaient alors en guerre eux-mêmes avec leur oncle Meschko. Cependant ils lui dirent : « Quand nous en aurons fini avec lui, » nous te prêterons secours. » En conséquence, Roman prit les armes pour eux, contre Meschko. Celui-ci cependant fait prier le prince russe, de le réconcilier avec ses neveux : Roman lui refuse sa médiation, car il se flattait de le vaincre sur le champ de bataille. Mais bien loin de là, Meschko vainquit Roman et tailla en pièces toute son armée : lui-même, blessé, put à grand'peine gagner, par la fuite, la ville des fils de Kasimir, d'où il fut rapporté par ses gens jusqu'à Vladimir. Il envoya alors, de rechef, vers son beau-père, Rurik, s'humilia devant lui et avoua sa faute. Rurik la lui pardonna et lui fit prêter serment sur la sainte croix : puis il lui abandonna, pour y dominer, la ville de Polon et la moitié de la Chersonèse.

Durant cette année, les sauterelles affligèrent la Russie.

C'est aussi vers ce temps que Rurik, son frère David et le grand prince Vsévolod, tinrent conseil entre eux, et envoyèrent des députés à Iaroslaw-Vsévolodovitch, et à tous ceux de la branche d'Oleg, auxquels ils firent dire : « Jurez-nous, sur la sainte » croix, que vous ne chercherez jamais à enlever à » nous ou à nos enfans, ni à personne de la race de » Vladimir, les villes de Kiew et de Smolensk. » Iaroslaw et ses frères refusèrent de souscrire à cet engagement. Ils firent dire au grand prince Rurik-Rostislavitch : « Il n'y a jamais eu aucune inimitié » entre nous et toi ; la paix et la bonne intelligence » continueront à nous diriger ; faisons donc le ser- » ment sur la sainte croix, de vivre en paix et amitié » jusqu'au jour où, au sujet de Kiew, nous blesserons » la justice. » Ils jurèrent donc des deux côtés, et Rurik licencia son armée, et les Polovtzi reprirent le chemin de leur pays. Mais Iaroslaw-Vsévolodovitch et ses frères de Tchernigow, foulèrent aux pieds leur convention et leur serment, et se portèrent sur Vitebsk, contre David-Rostislavitch de Smolensk. David envoya contre eux son neveu Mstislaw-Romanovitch et le prince de Riazan, Rostislaw-Sviatoslavitch, son gendre, petit-fils de Gleb, et le prince Gleb-Vladimirovitch. Ces princes, à la tête des Smolenskois, rencontrèrent l'ennemi et engagèrent avec lui une action, le mardi de la deuxième semaine de carême. Le prince Mstislaw-Romanovitch attaqua

l'armée d'Oleg-Sviatoslavitch de Tchernigow, et lui fit éprouver un échec où son fils lui-même, David, fut grièvement blessé. Michalko, commandant de mille hommes d'armes, avait été détaché avec un gros de Smolenskois, contre les troupes de Polotzk; car les princes de Polotzk étaient alors du parti des fils d'Oleg : mais les Smolenskois prirent la fuite avant même d'avoir été rangés en bataille. Les troupes de Polotzk, remarquant l'avantage qu'obtenait, de son côté, Mstislaw sur Oleg, ne songèrent pas à les poursuivre, et préférèrent tomber sur le dos des gens de Mstislaw, qu'ils accablèrent. Mstislaw alors était absent et occupé à poursuivre les avant-gardes d'Oleg, qu'il avait enfoncées. Il revint sur ses pas, persuadé que l'armée d'Oleg est vaincue, et ignorant que les siens ont, en si peu de temps, été dispersés. Il tombe au milieu des ennemis, qu'il prend pour ses troupes : les Smolenskois le reconnaissent et le font prisonnier. Lorsque les autres princes de Smolensk virent leurs drapeaux foulés aux pieds des ennemis, ils prirent, à leur tour, la fuite, et se retirèrent sur Smolensk. Le prince de Tchernigow, Oleg-Sviatoslavitch, réclama pour lui, près des princes de Polotzk, la personne du prince Mstislaw-Romanovitch de Smolensk, et l'emmena avec lui à Tchernigow.

En l'année 6705 (1197), Roman-Mstislavitch voulut divorcer d'avec la fille de Rurik, et la faire enfermer dans un cloître. Rurik, à ce sujet, envoya vers le grand prince Vsévolod, et lui fit dire : « Frère et » beau-frère, Roman s'éloigne de nous, et passe du

» côté des fils d'Oleg : écris-lui une lettre, reproche-
» lui son crime, et monte, toi-même, à cheval. »

Le grand prince Vsévolod venait d'apprendre la défaite de David et la détention de son beau-frère : aussitôt, sur la sollicitation de Rurik, il fait de grands préparatifs, durant l'hiver même : et le printemps arrivé, ainsi que le lui mandait son beau-frère, il monte à cheval, se met en marche, pour conserver à Rurik la tranquille possession de Kiew, et se dirige contre les princes de Riazan, de Mourom et de Tchernigow : David de Smolensk l'accompagnait. Cependant ce dernier ne tient pas sa promesse, et passe aussi du côté des Olgovitchs. Mais aussitôt le grand prince, tombant sur leur pays, se rend maître de la ville de Viatkisch, ravage et détruit les environs. Les fils d'Oleg n'osent plus lui résister, ils s'humilient devant lui, et remettent son beau-frère en liberté. En conséquence, le grand prince fait la paix avec eux, et revient sur ses pas. — Il fit sa rentrée à Vladimir, le 6 octobre, jour de la fête du saint apôtre Thomas, et il y eut, à cette occasion, de grandes réjouissances dans la ville.

Le 27.e jour d'octobre, durant l'automne, à la fête de Sainte-Capitoline, martyre, l'église de Sainte-Marie, qu'avait fait construire le grand prince Vsévolod, fut consacrée.

Le 3.e jour de novembre suivant, à la fête de Sainte-Akepsime, martyre, fut encore consacrée l'église de la Sainte-Mère de Dieu, qu'avait élevée le saint évêque Jehan.

Le 2 janvier, durant l'hiver, le jour de la fête du saint père Grégoire de Nice, on apporta, de Lelune, une planche du cercueil de saint Dmitri.

Durant ce même mois de janvier, les Novgorodiens expulsèrent Iaroslaw, le beau-frère du grand prince, et appelèrent, chez eux, Iaropolk de Tchernigow. Le grand prince alors établit son beau-frère à New-Tortschok. Mais, après six mois de résidence chez eux, les Novgorodiens chassèrent leur nouveau prince, et députèrent les principaux d'entre eux vers Iaroslaw, qu'ils ramenèrent en grande pompe et réjouissances.

En l'année 6706 (1198), mourut le prince de Smolensk, David-Rostislavitch (11), et son cousin Mstislaw-Romanovitch prit sa place sur le trône de Smolensk. Cette même année, le pieux prince Vsévolod-Georgiévitch, petit-fils de Vladimir-Monomak, envoya Paul, en qualité d'évêque à Péréjaslavle, en Russie.

En l'année 6707 (1199), le 30 avril, jour de la fête de l'apôtre Saint-Jacques, le pieux et fidèle prince Vsévolod, accompagné de son fils Constantin, marcha contre les Polovtzi. Mais ceux-ci, ayant appris son approche, se hâtèrent de plier bagage, et de décamper avec leurs maisons mobiles. Le grand prince, arrivé au lieu de leurs demeures, voyant qu'ils s'étaient enfuis, regagna les rives du Don et la ville de Vladimir, où il fit son entrée, le 6 juin, un samedi, jour de la fête du saint évêque et martyr Dorothé. — Et il y eut, ce jour-là, dans Vladimir, de grandes réjouissances.

Dans le courant de l'année, mourut le prince Iaroslaw-Mstislavitch à Péréjaslavle, en Russie.

Le 25 juillet, un samedi, jour de l'anniversaire de la mort de Sainte-Anne, il y eut un grand incendie à Vladimir. Le feu prit pendant la messe, et réduisit en cendres seize églises et presque la moitié de la ville.

En l'année 6708 (1200), mourut le prince Iaroslaw-Vsévolodovitch de Tchernigow.

Le 15 juillet, jour de la fête des saintes martyres, Cirique et Oulita, sous le vénérable évêque Jehan, le grand prince Vsévolod jeta les fondemens de l'église en pierre de l'Assomption de la Vierge, dans le couvent, dit *couvent de la Princesse*.

Durant l'automne, les Novgorodiens vinrent trouver ce prince, et lui dirent : « Maître, toi dans qui » nous voyons réunis Vladimir, George et Vsévolod, » nous t'en prions, accorde-nous ton fils pour régner » à Novgorod ; car Novgorod est l'héritage de ton » père et de ton grand'père. »—Vsévolod leur donna son fils Sviatoslaw. Les Novgorodiens le prirent avec eux, et arrivèrent à Novgorod, le 12 décembre, jour de la fête de notre cher père en Dieu, Spiridon. Les frères Constantin, Iaroslaw et Vladimir, lui avaient fait la conduite avec beaucoup de joie.

En l'année 6709 (1201), le 3 août, jour de la fête des saints Pères, d'Olmat et autres, le grand prince Vsévolod établit son fils Iaroslaw à Péréjaslavle, en Russie, sur le trône de son grand'père, et demeura, pendant ce temps, avec ses autres fils, Constantin et

George, à Péréjaslavle. Les habitans de cette ville sortirent avec leur prince Iaroslaw, de l'église de la Transfiguration, et le remirent lui et ses frères sur leur chemin. — Péréjaslavle était en grande joie.

Durant l'automne, mourut le prince Vladimir de Tchernigow, fils de Vsévolod.

Le 29.e jour de décembre, en hiver, il y eut un signe dans la lune.

A la fin de l'année, le 16.e jour de février, Roman-Mstislavitch, prince de Galitch, fit une irruption sur Vrutschài, contre Rurik, pour le soustraire aux Olgovitchs et aux Polovtzi. Rurik alors jura amitié au grand prince Vsévolod, à ses fils Constantin et Vladimir, et à ses frères. — Après quoi, Roman lui dit: « Tu as baisé la sainte croix, actuellement envoie » des députés à ton beau-frère, j'en enverrai de mon » côté, à mon père et seigneur, le grand prince Vsé- » volod, et je le prierai pour toi, comme toi, de » ton côté, tu le prieras de te rendre Kiew. » Vsévolod, prince pieux et compâtissant, qui ne voulait pas se souvenir de tout le mal que Rurik avait autrefois causé à la Russie, lui restitua volontiers Kiew.

Cette même année, mourut Vladimir-Georgiévitch, prince de Mourom.

Le 6 février, jour de la fête du saint évêque Vukol, mourut Hélène, fille du grand prince Vsévolod; elle fut inhumée dans l'église de la Vierge du Cloître, que la grande princesse, épouse de Vsévolod, avait fait construire.

Les fils d'Oleg prêtent serment au grand prince Vsévolod, à ses fils et à Roman, et retournent dans leur patrie.

En l'an 6701 (1202), meurt le prince de Tchernigow, Igor-Sviatoslavitch.

Le 9 septembre, durant l'automne, l'église de l'Assomption de la Vierge, à Vladimir, construite par les soins de la pieuse grande princesse Marie, est consacrée par le vénérable évêque Jehan, en présence du grand prince Vsévolod, et de ses fils Constantin, George et Vladimir.

Durant l'hiver, meurt, à Kidekchia, l'épouse du grand prince Iaroslaw, belle-fille du grand prince Vsévolod, Euphrosine Borisovna : elle est inhumée à côté du tombeau de son père et de sa mère, en l'église des saints Boris et Gleb.

Cette même année, Rurik forme un projet contre Roman, il mande près de lui, à Kiew, les Olgovitchs, et se prépare à marcher contre lui, sur Galitch. Mais Romau le devance, il assemble ses troupes de Galitch, auxquelles il joint celles de Vladimir, et pénètre en Russie. Les Vladimiriens, qui s'étaient vus abandonnés par Rurik, passèrent du côté de Roman, se réunirent aux *Cottes-Noires* (les Bérendéens et les Torkes), et se rendirent ensemble vers le prince, et toutes les villes de Russie firent de même. Roman, suivi de ces nombreuses troupes, marcha sur Kiew, et les habitans lui ouvrirent une des portes de la ville basse, dans la partie appelée *quartier Kopurische*. Il se rendit maître de cette partie de la ville, et en-

voya, dans la partie haute, qui est sur la montagne, vers Rurik et les Olgovitchs, leur fit baiser la croix en signe d'amitié, la baisa lui-même, et permit à Rurik de se retirer à Vrutschaï, et aux fils d'Oleg, de repasser le Dniéper, et de regagner Tchernigow. Et le grand prince Vsévolod et Roman établirent, à Kiew, Ingvar-Iaroslavitch, petit-fils d'Isiaslaw.

Durant l'hiver encore, le prince Roman attaqua les Polovtzi, s'empara de leurs kibitks, fit sur eux un riche butin, et délivra un grand nombre de chrétiens de leur esclavage; ce qui fut cause, en Russie, de grandes réjouissances.

En l'année 6711 (1203), le 2.e jour de janvier, Rurik, les fils d'Oleg et tous les peuples Polovtzi, inondèrent la principauté de Kiew, envahirent la ville et commirent, dans toute la Russie, un tel ravage, que, depuis le commencement de la monarchie, on n'en avait jamais vu de semblable. Ils s'emparèrent non-seulement de la ville basse, mais encore de la ville haute, y propagèrent l'incendie, pillèrent la cathédrale Sainte-Sophie, aussi bien que l'église de la Sainte-Vierge Mère de Dieu, qui recevait la dîme de tout le pays; ils dévastèrent également les monastères, arrachèrent les ornemens des images, mirent tout au pillage, ravissant les saintes croix, les vases sacrés, les livres et les habillemens des premiers princes décédés que l'on conservait, en leur souvenir, dans les églises, et emportèrent tout avec eux. — A cette époque encore, Mstislaw-

Vladimirovitch fut fait prisonnier par l'armée de Rostislaw-Iaroslavitch, et emmené par ce prince à Smolensk.

Durant cet hiver, il y eut beaucoup de signes dans le soleil : nous ne ferons ici mention que d'un seul. Vers cinq heures de la nuit, le ciel étant tout noir, il sembla que tout le ciel allait s'écrouler. Sur la terre et sur les maisons, il tomba une neige qui ressemblait à du sang. Quelques-uns aussi s'imaginèrent voir les étoiles se détacher du ciel et tomber sur la terre, et chacun crut être au dernier jour.

FIN DU 4.e ANNALISTE (12).

En l'année 6712 (1204), Roman envoya un député vers le grand prince Vsévolod, et le fit prier, en présence des fils d'Oleg, de le reconcilier avec ceux-ci et de négocier entre eux la paix. Vsévolod envoya donc son ambassadeur Michel Borisovitch, et fit faire aux Olgovitchs le serment d'union : ceux-ci, de leur côté, envoyèrent vers Vsévolod et Roman, en Russie, et firent jurer ces princes, après quoi la paix fut conclue entre eux.

En l'année 6713 (1205), les princes russes Rurik de Kiew, Iaroslaw de Péréjaslavle, fils du grand prince Vsévolod, Roman-Mstislavitch, prince de Galitch, et quelques autres princes marchèrent contre les Polovtzi. Cette année-là, l'hiver fut très-rude,

et les Polovtzi essuyèrent de grandes contrariétés et obstacles. Les princes russes firent sur eux de nombreux prisonniers et un grand butin : ils mirent leur armée en déroute, et revinrent enrichis des dépouilles de l'ennemi. Les résultats de cette expédition causèrent une grande joie en Russie. Rurik et Roman s'en revinrent à Trépovle; et Rostilaw, après avoir rendu visite à son beau-frère, à Péréjaslavle, s'en revint également chez lui. Alors ils voulurent se partager le pays conquis; mais ils ne tombèrent pas d'accord, chacun prétendait avoir le plus souffert pour la cause de la Russie, et, par ce motif, exigeait la plus grosse part. Roman alors s'assura de la personne de Rurik, l'envoya à Kiew, le fit raser et l'obligea à prendre les habits de moine; il répudia également sa fille, qu'il avait épousée, et se sépara d'elle. Quant à Rostislaw-Rurikovitch et à son frère Vladimir, il les emmena avec lui à Galitch. — Mais, quand le grand prince Vsévolod apprit ce qui s'était passé en Russie, il plaignit le sort de son beau-frère Rurik, de son gendre et de ses enfans : et Dieu lui inspira l'idée de les venger : toutefois il n'exerça aucune vengeance, attendu son amour pour ces princes chrétiens : il se contenta d'envoyer vers Roman de Galitch, et celui-ci se conforma à ses désirs, en rendant la liberté à son gendre, prince de Kiew, et à son frère.

Durant cet hiver, les fils d'Oleg eurent guerre avec les Lithuaniens, dont dix-sept cents hommes restèrent sur place.

Cette année encore, mourut le prince de Tchernigow, Oleg-Sviatoslavitch.

La cathédrale de la Sainte-Vierge, à Rostow, s'écroule. Mort du prince de Mourom, Vladimir-Georgiévitch.

Roman-Mstislavitch, voulant se venger des maux que lui avaient faits les Lèkes, et de la blessure qu'il en avait reçue, rassemble une armée de Galitchéens et de Vladimiriens, et, le printemps arrivé, se met en marche sur Soudomir, s'empare de deux villes, et commet dans le pays de grands dégâts. Mais, ayant appris que Leschko était mort, espérant obtenir de la reine veuve, l'épouse de son cousin et de son fils Leschko, l'indemnité qu'ils lui avaient promise, il abandonna le pays sans avoir conclu la paix. Cependant, lorsque la nouvelle lui vint que Leschko n'avait point été élu roi, il entra en fureur, retourna sur Soudomir, et recommença à ravager et à incendier les campagnes. Les Lèkes supplièrent Leschko d'envoyer, en son nom, à Iaroslaw, afin de traiter de la paix par son moyen. Celui-ci, qui était encore enfant, ne comprit pas leur finesse, et fit prier Roman de leur accorder la paix à son intention.

Dans le même temps aussi, le pape, qui avait appris que Roman avait subjugué les Ougres et les Lèkes, et qu'il réduisait toute la Russie sous son obéissance, lui envoya des ambassadeurs pour l'engager à adopter la foi latine, lui promettant de lui céder certaines villes, et de le couronner roi de

Russie. Roman le réfuta par écrit, mais l'envoyé fut sans pudeur, et tenta de le corrompre par de captieuses paroles. Un jour que cet ambassadeur disait à Roman, que le pape avait le pouvoir, par l'épée de Saint-Pierre, de le rendre riche, puissant et redouté, le prince, tirant son épée, lui dit : « L'épée » de Pierre que le pape tient, vaut-elle celle-ci ? » Si le glaive du pape y ressemble, alors il peut bien » donner des principautés; mais, tant que j'aurai » celle-ci à mon côté, je n'achèterai point de villes » et saurai bien agrandir la Russie, ainsi que l'on fait » mes aïeux. » Puis il dit aux ambassadeurs de Leschko : « Allez, et dites que je ne ferai aucun tort » à votre pays, si l'on veut me rembourser les frais » qu'on m'a promis : si vous ne pouvez pas immé- » diatement m'apporter l'argent nécessaire, alors » donnez-moi Lublin et ses environs, jusqu'à ce » que vous vous soyez acquittés. » — Après quoi, il congédia les envoyés, et revint à Galitch (13).

En l'année 6714 (1206), le 1.er mars, le jour de la fête de la sainte martyre Eudoxie, le grand prince envoya son fils Constantin à Novgorod-la-Grande, et rappela près de lui Sviatoslaw.

Le lendemain, 2.e jour de mars, la grande princesse, épouse de Vsévolod, se fit raser la tête, prit l'habit de nonne, entra dans le monastère de la Mère de Dieu, qu'elle avait fait construire, et y fut reçue sous le nom de Marie; et le grand prince Vsévolod, son fils George et sa fille Vseslava, épouse de Ros-

tislaw, qui était venue pour visiter ses parens, la conduisirent au monastère, en répandant d'abondantes larmes.

Le 19.e jour du même mois, elle y mourut après avoir passé seize jours dans le cloître, et avoir été huit années malade.

FIN DE LA CHRONIQUE DE NESTOR.

NOTES.

---

(1) Tatischef dit que Vsévolod ordonna seulement de leur percer les paupières, ou la peau au-dessus des yeux; ce qui rendrait la guérison de ces princes beaucoup moins miraculeuse.

(2) Mstislaw, dit l'aveugle, (*Voyez la Chronique de Novgorod.* — Supplément de l'ancienne Bibliothèque (pag. 714), mourut le 20 d'avril de l'année 1178, et fut inhumé dans le parvis de l'église de Sainte-Sophie. Tatischef suppose que ce prince fit une campagne en Livonie; mais il est probable que ce fut un autre Mstislaw, qui fit la guerre avec les Tchoudes.

(3) Ce qui se trouve ici, entre deux parenthèses, est extrait des chroniques de Novgorod et du recueil Tatischef.—Cependant l'expulsion de Iaroslaw est indiquée dans la premières de ces sources, comme ayant eu lieu l'année 6692.

(4) Les annalistes et les historiens de Russie ne font pas mention, en cet endroit, d'une guerre que leurs princes eurent à soutenir contre les Polonais, et qui, au rapport de Bogoufal et de quelques autres historiens, ne leur fut pas favorable. Cette guerre fut déclarée au sujet du duché de Galitch, usurpé par les Russes. « Ces peuples féroces, disent à leur » tour les historiens polonais, en parlant des Russes, mal disciplinés, » mais courageux par tempérament, viennent au-devant de Casimir, dans » l'espérance de satisfaire la haine qu'ils ont pour sa nation : les Polonais » sont d'abord intimidés par la multitude qui leur tombe sur les bras : ce- » pendant, réchauffés par les discours et l'exemple de leur chef, ils fon- » dent sur l'ennemi et remportent une victoire complète. » C'est avec cette sécheresse d'analyse que les historiens modernes rendent compte de cette expédition. Le récit de Bogoufal est beaucoup plus circonstancié. Nous le donnerons ici tel qu'il se trouve dans sa *Chronique de Pologne.*

« *QUO MODO KAZIMIRUS VICIT RUTHENOS.*

« *Contigit itaque, quod urbs Brestensis Russiæ ab obedientia Kazimiri recedens, consueta tributa eidem dare denegat, et ad resistendum Ka-*

zimiro arma præparat. Quanquam et ejus principem Kazimirus manu fortium recollecta, anno Domini MCLXXXII, *processit, ipsamque viriliter subito impugnat et acquirit; urbeque predicta sic repente acquisita et prefecto proprio in ea posito versus Haliciam castra movens iter arripuit, filium sororis suæ alias cum patre ejectum ad regnum Haliciense restituere proponit. Qui Sveboldus dux Bosiæ eum principibus Vladmiriensibus et Alliciensibus primatibus ac electorum Trebianorum et Partorum innumerabilibus turmis accurrens bellum campestre non inducere quidem, sed inchoare præsumens, ipsum animose aggreditur, plus de multitudine copiosa quam de strenuitate suorum præsumens. Quorum primas acies Kazimirus impetuose ad instar fulminis strenuosissime transverberat, ensibus dissecat hostes, quasi agri fœnum humo prosternit. Res igitur non minus fidei, quam stuporis plena, quod illum et suos in tot robustorum millibus non impetus hostium obruit, non tot mucronum acies transverberat, non densa telorum spicula configunt; quin hostes robustissime obruit et transvolat ense fulmineo. Et tandem non vincendo fatigati ferventes in se hostium luctus excipiunt, quos admodum scopuli obterunt et obtundunt. Sic quasi omne robur hostium coliquescit, juxta versum : vincit conflictu lapis, olla suo cadit ictu. Petra stat invicta fovens fert olla quasi icta. Quæcum impegerit prælia teste perit. Hostes namque viso victricis aquile signo tanto minus confluunt, quanto victoriosius principem Kazimirum conspiciunt triumphasse. Sic ut tot millibus ex ipsis hostibus prostratis, vix quidam principes eorum evaserunt, agilitate pedum : residuos autem satur gladius absorbuit, aut fugientes unda torrens involvit, aut vinculis victor mancipavit. Igitur Kazimirus gloriosus victor de Ruthenis existens sororis suæ primogenitum, alias ut præmissum est, de regno ejectum principem, Hallicienaibus restituit. Qui post recessum Kazimiri avunculi sui veneno à suis sibi propinato fuit extinctus.* »

(*Boguphali* II, *de armis et domo Rosarum Episcopi Posnaniensis Chronicon Poloniæ.*—p. 83.)

(5) **Ce fut vers ce temps, disent les historiens russes, que la Russie Occidentale apprit à connaître de nouveaux ennemis, dangereux et cruels. Soumis depuis cent cinquante ans aux princes russes, le peuple lithuanien, sauvage et pauvre, leur payait un tribut de fourrures, et même de balais et d'écorces de tilleul, Mais les guerres civiles continuelles, le partage du pays de Polotsk, et la faiblesse de chaque apanage en particulier, avaient non seulement donné lieu aux Lithuaniens de se déclarer indépendans, mais même ils osaient inquiéter les provinces russes par leurs incursions. Au son de leurs longues trompettes, et montés**

sur des chevaux sauvages extrêmement agiles, ils se précipitaient comme des animaux féroces sur leur proie : ils incendiaient les villages, dont ils emmenaient les habitans en captivité. S'il leur arrivait d'être atteints par des troupes réglées, ils refusaient de se battre en ligne, se dispersaient de tous côtés, en lançant des milliers de flèches, de javelots, et disparaissaient pour bientôt reparaître encore. « Ces brigands, malgré la » rigueur de l'hiver, dit Karamsin, commirent les plus horribles ravages » dans la province de Pskof; et les Novgorodiens, qui n'avaient pu la » défendre, accusèrent de leur mauvais succès leur prince, Iaroslaw-» Vladimirovitch, à la place duquel, du consentement de Vsévolod, ils » firent venir, de Smolensk, Rostislaw, fils de David. »

(6) Dans le recueil Tatischef, *Orel* se trouve également entre parenthèse; mais, dans la chronique de Novgorod, on lit *Boug*, au lieu d'*Ugl*.

(7) Ces désastres des armées russes contre les Polovtzi, la captivité de leurs princes, les malheurs d'Igor et sa fuite miraculeuse, ont inspiré la muse d'un poète russe du XII.e siècle. Le *poëme d'Igor*, précieux monument de la langue et de la littérature russe au moyen-âge, est une production si remarquable, que nous croyons devoir reproduire ici ce qu'en dit Karamsin, dans son histoire, et le curieux extrait qu'il en donne.

« Le poëme sur l'expédition d'Igor, écrit dans le douzième siècle, fut sans doute composé par un laïc, car un moine ne se serait pas permis de parler des dieux du Paganisme, et de leur attribuer les phénomènes de la nature. Quant au style, aux tournures, aux métaphores, tout porte à croire que cet ouvrage est une imitation des anciens contes russes, sur les exploits des princes et des héros; aussi l'auteur de ce chant guerrier fait l'éloge du *Rossignol* de l'ancien temps, du poète Boïan, *dont les doigts se promenaient avec légèreté sur les cordes harmonieuses d'un luth, et qui célébrait la gloire de nos preux.* Malheureusement les chants de Boïan, ainsi que de beaucoup d'autres poëtes, ont disparu dans l'espace de sept à huit siècles, qui ne sont mémorables que par les infortunes de la patrie; le fer a détruit les hommes; les flammes ont dévoré les édifices et les manuscrits. Le poëme sur les exploits d'Igor est d'autant plus digne de notre attention, que c'est le seul ouvrage, en ce genre, que nous possédions aujourd'hui. Nous allons en présenter ici l'analyse, et les passages les plus frappans, afin de donner à nos lecteurs une idée du goût et de la langue poétique de nos ancêtres.

Igor, prince de Séversky, avide de la gloire des héros, conjure sa garde de marcher contre les Polovtzi, et lui dit : « Je veux briser ma » lance dans leurs déserts les plus reculés; je veux laisser mes cendres,

» ou tremper mon casque dans le Don, et me désaltérer de ses ondes.» De nombreux guerriers se rassemblent; les coursiers hennissent de l'autre côté de la Soula; la voix de la gloire se fait entendre dans Kiew; le son des trompettes retentit dans Novgorod, et à Poutivle les étendards flottent au gré des vents; Igor attend Vsévolod, son frère chéri. Vsévolod fait le portrait de ses valeureux guerriers. « Ils ont, dit-il, reçu » le jour au bruit des clairons; et, dans leurs premières années, on leur » présentait la nourriture sur le fer d'une lance; ils connaissent les che» mins et tous les précipices. Leurs arcs sont tendus, leurs carquois ou» verts, leurs glaives aiguisés; ils se précipitent dans la campagne » comme des loups affamés de carnage; ils veulent couvrir de lauriers » leur noble front et celui de leur prince. » Igor met les pieds *dans des étriers d'or*; il voit au-devant de lui des ténèbres épaisses; le ciel le menace de terribles orages; les bêtes féroces rugissent dans leurs antres; des troupes d'oiseaux de proie planent au-dessus de l'armée; les cris des aigles semblent lui présager sa ruine; et les renards glapissent à l'aspect des boucliers étincelans des Russes. Le combat s'engage; les légions des barbares sont renversées; leurs vierges tombent au pouvoir des guerriers d'Igor; l'or et les étoffes les plus précieuses deviennent leur proie; les habits, les ornemens des Polovtzi jonchent les marécages, et servent de ponts à l'armée des Russes. Le prince Igor ne garde pour lui qu'un drapeau rouge enlevé aux ennemis, et porté sur une pique garnie d'argent. Mais bientôt le sud vomit d'affreux nuages, ou de nouvelles masses de Barbares. « Les vents, fils de Stribog, lancent, » du côté de la mer, des nuées de flèches sur les guerriers d'Igor. » Vsévolod est en avant avec sa garde fidèle. « Les ennemis sont accablés » de ses traits; leurs casques retentissent sous les coups répétés de son » glaive, et des monceaux de Polovtzi ont mordu la poussière partout » où a brillé le casque d'or du prince. » Igor vole au secours de son frère; depuis deux jours, la bataille la plus terrible, la plus acharnée se prolonge. « La terre est teinte de sang et jonchée de cadavres. A la troisième » aurore, nos drapeaux s'abaissent devant l'ennemi, *faute de sang à » verser*; les généreux russes terminent leur banquet sanglant, et meu» rent pour la patrie, après avoir vendu chèrement leur vie. » Kiew, Tchernigow, sont dans l'effroi; les Polovtzi triomphans entraînent Igor en esclavage. « On entend, sur les rivages de la mer azurée, les chants » de leurs vierges qui font sonner l'or enlevé aux Russes. » L'auteur conjure tous les princes de se coaliser pour tirer vengeance des Polovtzi: il dit à Vsévolod: « Tu peux épuiser le Volga par le mouvement des » rames de tes nombreux vaisseaux, et tarir les eaux du Don, en les

» puisant dans les casques de tes guerriers. » A Rurik et à David : « Vos » casques dorés sont depuis long-temps teints de sang. Vos héros sont » furieux ainsi que des taureaux féroces, blessés par un fer brûlant. » A Roman et à Mstislaw de Volhynie : « La Lithuanie, les Yatviagues et » les Polovtsi jettent leurs lances à vos pieds, et courbent leurs têtes » devant vos pesans cimeterres. » Aux fils d'Iaroslaw de Loresk, à Ingvar et à Vsévolod : « O vous, oiseaux d'un nid célèbre ! que vos » traits acérés arrêtent la course de l'ennemi ! » Il appelle Iaroslaw de Galitch *le sage*, en ajoutant : « Du haut de ton trône d'or, tu soutiens » les monts Krapacks par tes légions de fer ; tu peux fermer les portes » du Danube, ouvrir le chemin de Kiew, et lancer tes flèches jusque » dans les contrées les plus éloignées. » L'auteur déplore en même temps la mort d'un prince de Polotsk, tué par les Lithuaniens. « O prince ! » des oiseaux de proie ont couvert ta garde de leurs ailes, et les bêtes » féroces ont léché le sang de tes guerriers. Toi-même, à travers ton » collier d'or, tu as laissé échapper ton âme *de perle* de ton corps vigou- » reux. » Dans la description des désastres de la guerre civile entre les princes russes, et dans celle du combat d'Iaroslaw I.er avec le prince de Polotsk, il est dit : « Les rives du Niémen sont couvertes de têtes » aussi nombreuses que les gerbes au temps de la moisson, et tels que » de lourds fléaux, les glaives séparent les âmes des guerriers de leur » enveloppe mortelle. O temps de calamité ! pourquoi n'a-t-il pas été » possible de fixer le grand Vladimir sur les montagnes de Kiew (c'est- » à-dire, de le rendre immortel) ? » Cependant l'épouse d'Igor déplore, dans Poutivle, le sort funeste de son époux ; du haut des remparts elle jette les yeux sur la plaine, et s'écrie : « O vents cruels ! pour- » quoi avoir prêté vos ailes légères aux flèches lancées, par le khan, » sur les guerriers de mon ami ? N'était-ce pas assez pour vous d'agiter » les flots de la mer azurée, et de balancer les vaisseaux russes sur ses » vagues agitées ? O majestueux Dniéper ! tu as miné d'affreux rochers » pour te précipiter dans le pays des Polovtsi ; tu as porté, sur tes flots, » les barques de Sviatoslaw jusqu'au camp de Kobiak : ramène - moi » aussi le bien-aimé de mon cœur ; et tous les matins, je ne chargerai » plus la mer de lui porter le tribut de mes pleurs.... Astre brillant du » jour ! tu répands sur tous les mortels ta douce chaleur et ton majes- » tueux éclat, et pourtant tes rayons ardens ont consumé, dans un » aride désert, les légions de mon bien-aimé !...... » Mais déjà Igor est libre ; il a trompé ses gardes, et, monté sur un coursier rapide, il s'élance vers les frontières de sa patrie ; il tue des cygnes et des oies pour pourvoir à sa nourriture ; son cheval est épuisé de fatigue ; il s'embarque,

et les eaux du Donetz le portent en Russie. L'auteur anime ce fleuve; il lui fait adresser au prince les paroles suivantes : « Grand Igor, quelle » doit être la rage du khan Kontchak, et la joie de tes chers compa- » triotes! » Le prince répond : « O Donetz! que tu dois être glorieux » de porter Igor sur tes ondes, et de lui préparer un lit de gazon sur » tes bords *argentés! Tu* m'enveloppes de tes douces vapeurs, quand » je me repose à l'ombre des arbres qui bordent tes rives; les canards » qui nagent dans tes eaux, les mouettes qui effleurent la surface de tes » flots, me servent de gardes. » Arrivé à Kiew, Igor s'empresse d'aller rendre grâce au Tout-Puissant, dans le temple de Notre-Dame. L'auteur répète ici ces paroles de Boïan : *Une tête va mal sans épaules; des épaules vont mal sans tête.* Puis il s'écrie : « Heureux pays! peuple » fortuné, célébrez Igor rendu à la liberté : honneur et gloire aux princes » et à leurs guerriers! » — Le lecteur remarquera, dans cette production antique, une certaine force d'expression, des beautés pittoresques, et les figures hardies qui caractérisent la poésie d'un peuple encore voisin de la nature.

(8) Par suite de la mort d'Iaroslaw, prince de Galitch, arrivée cette année, de nouveaux troubles éclatèrent dans cette principauté, et nécessitèrent l'intervention des Polonais. Le récit de ces démêlés ne manque pas d'intérêt : on le trouve avec beaucoup de détails dans les chroniques polonaises et dans Karamsin. (*Voyez Bogoufal*, pag. 84 et suivantes, édit. de *Varsovie*, 1752. — Et *Karamsin*, tom. III, pag. 83 et suiv.)

(9) Cet usage de raser les jeunes princes n'était pas, en Russie, une preuve qu'on les destinât à la vie monacale. On leur coupait ordinairement les cheveux dès leur seconde année, en présence d'un évêque; puis on les faisait monter à cheval, pour marquer qu'ils étaient nés pour les combats. La cérémonie de couper les cheveux était toute religieuse. Scherébatof prétend que ces cheveux étaient déposés sur le tombeau de quelque saint, qu'on choisissait pour patron du jeune prince. Les Grecs aussi déposaient leurs cheveux sur des tombeaux : c'était un hommage qu'ils rendaient aux morts.

(10) Voici ce que d'autres chroniques racontent, au sujet de la mort de Sviatoslaw. « Ce prince venait d'avoir une altercation avec ceux de » Riazan, au sujet des limites de leurs souverainetés respectives : il tomba » malade sur le chemin de Karatchef à Kiew : comme il ressentait une » douleur très-vive à la jambe, il se fit, quoiqu'en été, transporter en » traîneau jusqu'à la Desna, où il se mit dans une barque : de Kiew, il » se rendit sur-le-champ à Vouichgorod, après avoir imploré les secours

» des saints martyrs, Boris et Gleb : il voulut aussi visiter le tombeau » de son père ; mais la porte de la chapelle était fermée, et il s'empressa » d'aller rejoindre son épouse. Pendant huit jours qu'il se soutint encore, » il ne put sortir qu'une seule fois du palais pour aller à la messe : sa fai- » blesse augmentait d'heure en heure : il perdit presque l'usage de la langue, » et tomba enfin dans un profond assoupissement. Quelques heures avant » sa mort, il se mit tout à coup sur son séant, et demanda à son épouse » quand arriverait ce jour des Macchabées, anniversaire de la mort de » son père. La princesse répondit que ce serait le lundi. Eh bien ! dit » Sviatoslaw, je ne vivrai pas jusque-là. » La princesse crut qu'il avait eu un songe, et désira en avoir l'explication. Le mourant, sans avoir l'air de l'écouter, se mit à réciter le *Credo* à haute voix ; il expédia un courrier à Rurik, et il expira après s'être fait moine.

(11) Nul prince de Smolensk, disent les historiens russes, ne s'entendit mieux à orner les temples que David. L'église Saint-Michel, l'une de ses fondations, était la plus belle de toutes celles du Nord : il la visitait tous les jours. Cependant le zèle de ce prince pour la Religion, ne l'empêchait pas d'être l'effroi des rebelles et des méchans.

(12) *Voyez* ce que nous avons dit du quatrième annaliste, continuateur de Nestor, dans notre Notice, (tom. I.er, pag. xviij), et du Supplément qui fait suite à son travail.

(13) Cet ambassadeur était envoyé par le pape, Innocent III. Vers le milieu du 12.e siècle, déjà, Mathieu, évêque de Cracovie, avait chargé un missionnaire, nommé Bernard, abbé de Clairvaux, de tirer les Russes de l'erreur où ils étaient plongés. « Les Russes, lui disait-il dans sa » lettre, vivent comme dans un autre monde ; aussi nombreux que les » astres, habitant dans des contrées sombres et glacées, ils ne connais- » sent que le nom du Sauveur. » *Gens illa Ruthenica multitudine innumerabili ceu sideribus adæquata, Christum solo quidem nomine confitetur, factis autem penitus abnegat..... Ruthenica, quæ quasi est alter orbis..... Si enim gloria celeberrima et Thraceus Orpheus et Thebanus Amphion cœlo inseruntur et astris, et post mortem carmine vivunt, quod sylvestres et lapideos homines lyræ cantibus delinivit, quanto magis nos speramus, quod gentes exteras immanes sacer abbas Christo conciliet, etc., etc.*

(*Mathæi Cracoviensis episcopi epistola ad abbatem clarevallensem, de suscipiendâ Ruthenorum conversione.*)

Ces tentatives de l'évêque de Cracovie étaient vraisemblablement res-

tées sans succès. La réputation de Roman, ce redoutable voisin des Hongrois et des Polonais, décida le pape à faire de nouveaux efforts auprès de ce prince. Sa réponse au légat est plutôt d'un soldat, que d'un théologien. Il est vrai que l'annaliste assure qu'il commença par réfuter les argumens du légat. Il n'eut pas le moyen de se servir encore long-temps de sa redoutable épée; car, dans le courant de l'année, il tomba dans une embuscade que lui tendirent les Polonais, et périt sans pouvoir être secouru des siens. Les historiens russes n'ont pas assez de mots pour louer ce prince. « Le souvenir des exploits de Roman, dit » Karamsin, connu, dans la chronique de Volhynie, sous le nom de » *grand et d'autocrate de toute la Russie*, se conserva long-temps dans » notre patrie, et sa brillante renommée s'étendait depuis Constantinople » jusqu'à Rome. Cruel envers les Galiciens, il fut du moins aimé et sin- » gulièrement respecté dans son apanage, où le peuple célébrait en lui » *l'esprit de prudence, l'audace du lion, la rapidité de l'aigle, l'ar-* » *deur de Monomaque*, pour réprimer les Barbares. Sous l'égide de ce » héros, ils ne redoutaient ni les avides Yatviagnes, farouches habitans » de la Podlachie, ni les féroces Lithuaniens. L'historien de ces der- » niers raconte que ce prince remporta sur eux de grandes victoires, » après lesquelles il faisait atteler les prisonniers à la charrue, pour la- » bourer la terre, et que, jusqu'au 16.e siècle, on disait proverbiale- » ment, dans leur pays : *les Lithuaniens ne sont que des bœufs pour le* » *terrible Roman*. Les historiens bysantins font l'éloge de ce prince; ils » lui donnent le nom d'*homme fort et actif*. En un mot, il mérite une » place distinguée parmi les anciens princes de Russie. » — Les historiens polonais ne sont pas si prodigues de louanges pour le prince de Galitch; ils le peignent, au contraire, comme un homme cruel, ingrat et parjure. Voici en quels termes la chronique de Pologne rend compte de sa mort :

Lestko et Conradus Romanum principem Russiæ vicerunt.

Illo quoque in tempore, Romanus potentissimus princeps Ruthenorum sæpe dictus duci Lestkoni tributa denegat, audaciterque suo imperio se opponit, ac congregato magnæ numerositatis exercitu manu potenti metas Poloniæ aggreditur insperate. Quod dùm auribus Lestkonis perstrepuit, illico paucorum armatorum congregatione facta in Żavichost sibi occurrit, in eumque irruit, occupat et prosternit. Quod Rutheni cernentes, qui primò pompatice venerant, vulnerati et occisi quàm plurimi cum duce suo Romano mortui ciciderunt; reliqui fugæ

præsidium inire; in quâ fugâ multi in Wisla fluvio vitam miserabiliter terminarunt. Sic Romanus, qui oblitus beneficiis per Kazimirum et Lestkonem filium ejus sibi quàm pluries impensis, fratres suos impugnare præsumpsit, à gladio corruens in loco certaminis expirat. Et hoc anno Domini, MCCVto. (BOGOUFAL, pag. 108.)

FIN DE LA CHRONIQUE DE NESTOR.

TABLE

DES ORIGINES ET SINGULARITÉS

DE LA RUSSIE.

TABLE

DES ORIGINES ET SINGULARITÉS

DE LA RUSSIE.

NOTIONS SOMMAIRES POUR L'INTELLIGENCE DE NESTOR ET DES ANCIENS HISTORIENS RUSSES.

A.

ALAINS. Suivant Lomonossoff, les Alains et les Roxe lans étaient de même origine. La seule différence qui existât entre eux, c'est que les premiers avaient conservé leur nom, et que les seconds, étant sortis de leur pays, prirent celui du lieu où ils allèrent s'établir. Les noms d'*Aorces*, de *Roxans* et de *Rossannes*, qu'on trouve dans Strabon, prouvent que les Alains et les Russes n'étaient qu'un peuple descendu des Slaves. Les anciens historiens parlent de leur affinité avec les Sarmates, d'où il suit que leur origine peut facilement se confondre. Jean de Bohême rapporte aussi que les Amazones, les Alains et les Vendales se vinrent établir d'Orient dans la Prusse : et, suivant Helmold, les Alains s'incorporèrent avec les Curlandais, alliés des Varègues. Ces différens peuples, ainsi confondus, se multiplièrent singulièrement : il s'éleva, parmi eux, des troubles et dissensions qui, comme chez les Slaves, les décidèrent à se donner un maître. Ils élurent pour roi

un Alain nommé *Vidwut* ou Veidewit. Lomonossoff nous a conservé le discours qu'il leur tint à cette occasion : « Si vous étiez aussi prudens que les abeilles, les » troubles qui vous agitent seraient bientôt terminés, et » la concorde reviendrait parmi vous. Vous n'ignorez point » qu'un essaim d'abeilles, quelque nombreux qu'il soit, n'a » qu'un roi qui les gouverne : chacune sait ce qu'elle doit » faire. Elles chassent les paresseuses et les indociles : ce » châtiment rend les autres obéissantes. Ce qui se passe » chez vous, ne doit-il pas vous instruire. Choisissez un » chef qui sache vous gouverner, qui empêche les querelles » et les meurtres, qui fasse régner la justice et l'équité, et » qui veille à votre sûreté. Donnez-lui une puissance illi- » mitée et le droit de vie et de mort sur chacun de vous. » Semblables à tous les peuples d'Asie, les Alains ne labou raient point leurs champs : ils n'avaient point de maisons; ils conduisaient leurs femmes et leurs enfans sur des chariots. C'est de cette façon qu'ils parcoururent les déserts de l'Asie, qu'ils ravagèrent l'Arménie et la Médie, vinrent habiter les côtes de la mer Noire et de la mer d'Azof; et, qu'après avoir expulsé les Sarmates du sud-est de la Russie, ils s'emparèrent d'une partie de la Tauride.

Alliances. D'après ce que Nestor nous apprend en plusieurs endroits de sa Chronique, lorsque des princes contractaient entr'eux des alliances mutuelles, il était d'usage de se jurer sur la croix une amitié inaltérable, et de se donner réciproquement des lettres qui confirmaient ce serment. Avant l'introduction du christianisme, les Russes juraient sur leur dieu Péroune. On a sans doute remarqué cette curieuse formule employée

dans le traité d'Igor avec l'empereur Roman. « Si quelqu'un, y est-il dit, viole le texte de ce pacte, prince ou sujet, chrétien ou autre, qu'il devienne esclave; qu'il meure sous ses propres coups; qu'il soit maudit de son dieu et de Péroune comme parjure et forfaiteur! » Puis quand la discorde se mettait entre les princes contractans, celui qui se croyait offensé renvoyait les lettres à l'offenseur; et si ce dernier les déchirait, toute alliance était rompue et la guerre déclarée.

Altà. (t. II, p. 3.) » Vladimir, fils de Vsévolod, jeta » dans la ville d'Alta les fondemens de l'église des Saints- » Martyrs Boris et Gleb. »

Cette petite ville n'existe plus : elle était vraisemblablement située dans le gouvernement de l'Ukraine, non loin de la ville de Péréjaslavle, sur les bords d'une rivière qui porte encore le nom de l'Altà. C'est sur ces bords qu'en 1013, le lâche et cruel Sviatopolk fit assassiner son frère Boris. (Voyez t. I, p. 157.)

Année. Les Slaves divisaient l'année, comme les Romains, en douze mois, à chacun desquels ils affectaient un nom particulier, conforme aux phénomènes des saisons et aux productions de la nature. Ils appelaient janvier *prossinetse*, vraisemblablement d'après la couleur bleue du ciel; février, *setchenne* (du mot couper); mars, *soukhoïe* (sec); avril, *travni* (herbe); juin, *isok*, nom d'un oiseau; juillet, *tchervenne*, couleur rouge des fruits; août, *zaref*, des éclairs de chaleur; septembre, *ruenne*, du rugissement des animaux; octobre, *listopad*, chute des feuilles; novembre, *groadene*, tas de neige; décembre, *stoudeni*, temps froid.

Ils appelaient un siècle *Vek*, c'est-à-dire durée de la vie d'un homme : ce qui confirme l'opinion où l'on est de la longévité des anciens peuples du nord.

Antes. Selon Jornandès et les historiens de Byzance, les Antes, comme les Vénèdes, sortaient de la souche slave. *Nomen etiam* (dit Procope : de Bell. got., liv. 3, ch. 4) *quondam Sclavenis antiquo unum erat, una est lingua.* Les Goths s'emparèrent du pays des Antes, situé sur les bords de la mer Noire, qu'ils furent bientôt obligés de céder aux Huns. Il paraît certain que les Antes, comme les Huns, firent partie des expéditions célèbres d'Attila; car ce terrible guerrier dominait sur tous les pays compris entre le Volga et le Rhin, et depuis la Macédoine jusqu'aux îles de la mer Baltique. Après la ruine de la puissance des Huns et la mort d'Attila, les Antes se dispersèrent dans les provinces de l'empire situées sur le Danube; et bientôt, mêlés avec les divers petits peuples de ces contrées, leurs traces disparurent entièrement.

Apanages. Vladimir-le-Grand divisa le premier son empire en apanages pour que chacun de ses enfans eût, après lui, part à l'autorité. Il est probable cependant que ce prince ne se dessaisissait pas entièrement des provinces qu'il démembrait, et qu'il ne donnait à ses enfans que le droit de le représenter. Mais à sa mort, chacun de ses princes se crut un droit égal à la suprématie; chacun voulut empiéter sur le territoire de son voisin, et de là des guerres, des divisions, des haines sans terme. Puis les princes, apanagés eux-mêmes, en mourant, morcellaient leurs principautés pour doter

chacun de leurs enfans. Ainsi, par succession de temps, la Russie fut divisée en une foule de petites souverainetés dont la plupart n'étaient que de simples bourgades. De là prit naissance, en Russie, ce gouvernement de féodalité, différent toutefois des autres gouvernemens de l'Europe, en ce point que chacune de ces principautés n'étaient point sous la domination de simples gentilshommes, mais bien sous l'autorité de princes tous issus du sang de Rurik. Sans doute chacun de ces petits souverains avait, dans sa principauté, une puissance indépendante; mais le grand prince de Kiew conservait sur eux une supériorité que nul ne songeait à contester. On a même vu, à la fin du règne de Vladimir-le-Grand, par le tribut qu'Iaroslow, prince de Novgorod, avait refusé de payer à son père, que les souverains des principautés inférieures n'étaient pas exempts de toute marque de vasselage envers le premier trône de Russie.

Architecture. On pense bien qu'au milieu des guerres et de l'agitation des camps, les Russes furent long-temps à se douter des règles de l'architecture, qui demande de l'étude, du repos et des encouragemens. Dans le sixième siècle, les Slaves se contentaient de simples cabanes qui les garantissaient à peine des injures de l'air. Les villes n'étaient autre chose qu'un ramas de chaumières entourées de palissades ou de terrasses. On y voyait s'élever les temples des idoles qui n'étaient que de grands bâtimens de bois. Voici comme en parle Helmold, dans sa Chronique slave : » *Casas de virgultis contexunt necessitati tantum consulentes adversus tempestates et pluvias.* Vladimir commença le premier à bâtir des temples somptueux, pour la construction desquels il fai-

sait venir des artistes grecs : mais déjà du temps d'Olga, il y avait à Kiew des édifices en pierres, et tel était le palais de cette princesse dont la tour est restée célèbre dans les souvenirs populaires. Les habitans de villes avaient de hautes maisons dont ils occupaient ordinairement l'étage le plus élevé, réservant celui d'en bas pour les caves, les remises et les habitations des valets. Les chambres étaient séparées et fermées par de simples planches ou cloisons. Lorsque le prince Vladimir se rendit coupable d'une si lâche trahison, à l'égard des deux chefs Polovtzi, Itlar et Kitan, Oleg, fils de Ratibor, ayant enfermé le premier de ces deux guerriers dans une salle toute chauffée, n'eut besoin que de soulever une planche du haut de l'appartement, et de là, armé de son arc, il tua le chef des Polovtzi qui s'y trouvait sans défense. (Tome I, p. 247.) Ce que nous disons là est encore mieux prouvé par le récit que Nestor fait de la mort de Vladimir-le-Grand. (T. I, p. 146.) Les artistes grecs, en ornant la Russie de palais, d'églises et de monumens divers, firent des élèves qui perpétuèrent, dans ce pays, le goût et le style du Bas-Empire. Jusqu'au règne du grand-prince André, les cathédrales les plus célèbres furent construites et ornées par des artistes grecs; mais dès 1194, Ivan, évêque de Vladimir, pour renouveler l'ancienne basilique de Notre-Dame, à Souzdal, trouva, parmi les gens de son diocèse, des ouvriers et des fondeurs habiles qui réparèrent les dehors du temple et le couvrirent eux-mêmes de plomb sans avoir été aidés d'aucun ouvrier étranger. Kiew possédait, à cette époque, un célèbre architecte, nommé Milenègue-Pierre, qui, au-dessous du monastère de Vouidoubetsky, sur les bords du Dniéper, construisit une muraille en briques

d'un travail si admirable aux yeux des contemporains, qu'ils en parlèrent comme d'une merveille.

Arcon. Le nom de cette ville n'est pas cité dans la Chronique de Nestor, cependant il est trop célèbre dans l'histoire ancienne de Russie pour que nous le passions sous silence. Cette ville des premiers Slaves était située dans l'île de Rughen : c'est là qu'était le temple de Sviatovid, le dieu bienfaisant, dont la gloire et la puissance étaient en grande vénération chez le peuple. Non-seulement les Slaves allaient se prosterner aux pieds des autels d'Arcon, les rois de Danemarck eux-mêmes y envoyèrent leurs présens. (Voyez Sviatovid et Rughen.)

Arée. C'est un des dieux des anciens Alains : il présidait aux expéditions guerrières. Il n'avait ni temples ni statues, mais chaque soldat, pour l'invoquer, tirait son sabre, le plantait en terre, et adressait des vœux à son arme devenue son idole pour le temps de la prière. On retrouve quelque chose de cette idolâtrie dans la manière dont le farouche Sviatoslaw reçut le glaive que les députés de l'empereur vinrent lui offrir en tribut. (Voy. t. I, p. 98.)

Argent. Les Russes firent, dès les premiers temps de leur existence, usage de l'argent : leurs fréquentes relations avec la Grèce amenèrent, dans leur pays, les objets les plus précieux, et y propagèrent l'or et l'argent. Dans le principe peut-être, les Slaves, comme tous les peuples laboureurs, ne fixaient pas le prix des marchandises par l'argent, mais par des peaux d'animaux sauvages, de martres ou d'écureuils. Oleg, dans ses con-

quêtes, prélevait des impôts d'argent ou de fourures, suivant la nature des ressources des peuples qu'il soumettait.

Les Novgorodiens passaient, dès le commencement de la monarchie, pour des marchands fort riches; Oleg permit aux Varègues, qu'il voulait s'attacher, de lever sur eux un tribut annuel de trois cents grivnas; ce qui, suivant Karamsin, représentait une valeur de cent cinquante livres d'argent. Sur les riches, *Khozares*, il prélevait un schelling par tête. Cependant les fourrures étaient si bien la richesse du pays que des morceaux de peau de martre et d'écureil, appelés *kouni*, devenaient la monnaie courante. Il est vraisemblable que le gouvernement y apposait un sceau, et que le commerce consistait à échanger toute espèce de marchandises contre ces kounis. Cette monnaie fut long-temps en usage en Russie, malgré l'emploi des métaux précieux dans les ornemens, les habillemens et les meubles. Les guerriers ennoblissaient leurs armes de dorures et de pierreries; mais le bas peuple, les gens de campagne, n'avaient toujours à leur usage que les kounis. On désignait alors sous le nom de *grivnas* un certain nombre de kounis dont le prix égalait la valeur d'une demi-livre d'argent : mais, à la longue, ces morceaux de cuir perdirent de leur valeur, et tombèrent tout-à-fait en discrédit quand le métal devint plus commun. Au treizième siècle déjà, la grivna d'argent valait sept grivnas de kouni de Norgorod.

Arithmétique. Les Russes, dès les temps les plus reculés, possédaient certaines notions d'arithmétique. Le mot *tma*, d'origine slavonne, signifiait dix mille, et prouve que la science des calculs leur était familière.

Armes. Les anciens Russes ne portaient pour emblème aucun simulacre; du moins n'en connaît-on pas. Les armes impériales de Russie sont d'une date assez récente. L'aigle à deux têtes figure sur l'écusson de Russie depuis le mariage d'Ivan III avec Sophie, fille de Thomas (despote de Morée et frère de Constantin Paléologue, dernier empereur d'Orient). Mahomet II ayant soumis le Péloponèse à sa domination, Thomas s'enfuit de Corfou avec sa femme et ses enfans, et se réfugia à Rome, où il mourut bientôt comblé des faveurs du pape Pie II. Ce pontife, conservant l'espoir de chasser les Turcs de la Grèce, fit proposer la main de la princesse Sophie, célèbre par ses vertus et sa beauté, au grand prince de Moscovie, comme étant déjà uni à la Grèce par les dogmes d'une même religion. Il espérait que cette alliance avec les Paléologues, flatterait l'ambition d'Ivan III et lui inspirerait le zèle nécessaire pour délivrer la Grèce du joug honteux de Mahomet.

Cette union, qui eut lieu en 1472, et qui fut en effet si utile et si glorieuse à la Russie, attira, sur ce pays, les regards de l'Europe entière, pour qui Moscou, jusqu'alors, était restée comme inconnue. Ce fut le moment pour la Russie d'une grande oscillation dans les mœurs. Les Moscovites, à la vue des Grecs et des Romains qui amenèrent la princesse Sophie, au récit des merveilles que les ambassadeurs russes avaient vues dans leurs voyages, et principalement à Rome, s'enflammèrent de curiosité, sortirent enfin de leur pays pour aller visiter l'Europe, et se montrèrent aux yeux des étrangers qui purent alors remarquer les mœurs singulières d'un peuple à peine connu.

Les Grecs qui suivirent la princesse Sophie et s'éta-

blirent alors en Russie, rendirent aussi de grands services à ce pays par la connaissance des arts, des sciences et des langues qu'ils propagèrent promptement. La langue latine, quoique généralement parlée en Europe et adoptée, notamment dans tous les actes politiques, fut enfin cultivée en Russie où elle était auparavant complétement ignorée. Les bibliothèques d'églises s'enrichirent des livres et des manuscrits échappés à la barbarie des Turcs. Les pompeuses cérémonies de Byzance s'introduisirent dans le culte religieux; des artistes, et surtout des architectes, furent appelés en Russie. L'église cathédrale de l'Assomption, celle de l'Annonciation, le palais de granit, celui si gracieux du Belvedère, les belles murailles et les tours du Kreml, tous édifices qui font encore aujourd'hui l'ornement de la superbe Moscou, datent de cette glorieuse époque.

Ce fut sans doute pour manifester sa reconnaissance aux Paléologues qu'Ivan III adopta les armes des empereurs grecs, c'est-à-dire l'aigle à deux têtes. Il l'ajouta aux armes de Moscou, sur son sceau qui représentait, d'un côté, un aigle, de l'autre, un cavalier foulant aux pieds un dragon, avec cette légende : *Le grand-prince, par la grâce de Dieu, souverain de toute la Russie.* (Voy. Ducange, Hist. byzantine.)

Avant cette époque, les grands princes de Russie avaient pour sceau trois cercles renfermés dans un triangle, dans l'un desquels était écrit : *Notre Dieu, la Trinité qui a existé avant le temps; non par trois dieux, mais un seul Dieu selon son essence.* Dans l'autre, ils écrivaient les titres du prince à qui la lettre s'adressait, et la troisième renfermait les titres du grand-prince. On quitta ce sceau en Russie pour le cavalier

blanc sur un écu rouge qui était les armes du prince de Moscou. Quant au dragon que le cavalier terrasse, il fut ajouté après coup par le grand-prince Dmitri, après la bataille de Rulicovo-Pole, où il défit les Tatars en 1380.

Art militaire. Suivant les détails donnés par Nestor lui-même, on peut supposer que les grands-princes russes divisaient leurs armes en cinq corps différens. Il y avait l'avant-garde confiée d'ordinaire à un capitaine entreprenant; l'aile droite et l'aile gauche, conduites par les frères ou les parens du prince; le corps d'armée dirigé par le plus habile des voiévodes ou par le grand-prince lui-même, et l'arrière-garde dont l'emploi n'était pas toujours réclamé. Dans une expédition, chacune de ces divisions marchait sous les ordres de son chef, allait camper aux environs des villes, sur le bord des rivières; puis se rejoignait et se formait en corps de bataille aux lieux indiqués. Les Russes se formèrent à l'art militaire sous les Varègues, leurs conquérans. Avant Rurick, les Slaves combattaient par groupes et sans ordre; leurs armes n'étaient ni nombreuses ni bien redoutables : c'étaient l'arc et le javelot, quelquefois le glaive à deux tranchans. Sous les Varègues, ils se formèrent à la discipline, se rangèrent en colonnes autour des étendards de leurs chefs; ils eurent des trompettes et des instrumens guerriers pour les stimuler au combat. Lorsque les anciens Russes se préparaient à une bataille, ils allaient en pleine campagne; là ils se livraient à des exercices guerriers, à des attaques vives et simultanées, ainsi qu'aux manœuvres nécessaires pour décider la victoire. Leurs armes défensives consistaient en cuirasses, brassards et grands cas-

ques; les offensives, en épées à deux tranchans, piques et flèches. — Quant au commandement et à l'organisation des troupes, le prince commandait en chef sur terre et sur mer : il avait sous ses ordres les voiévodes, les *tissiatchsky* (commandant 1,000 hommes), les centeniers (command. 100 h.) et les *deciatsky* (command. 10 h.). Sa garde personnelle était composée de boyards chargés de défendre sa vie et de donner l'exemple de la valeur. Sous le nom général de gardes, on comprenait aussi de jeunes guerriers d'élite, des pages d'armes, des porte-glaives, attachés à la personne des princes, mais d'un rang, dans l'armée, moindre que les premiers. Le mot slavon *otrok*, nom des jeunes gens préposés à la garde du prince, comme l'*adolescentulus* des Latins, signifiait jeune homme : c'étaient ces guerriers que Tacite désigne sous le nom de *comites*.

Arts mécaniques. Ils étaient très-familiers aux anciens Russes qui, sous ce rapport, sont restés les meilleurs artisans de l'Europe. De nos jours, le paysan conserve une aptitude à tous les métiers réellement remarquable. Sans autre instrument que la hache, il se fait bucheron, charpentier, menuisier, architecte. Il est lui-même son cordonnier, son tailleur et son chapelier; enfin il a toujours su exécuter de ses propres mains toutes les choses nécessaires à son ménage. De son côté, la femme s'occupe à filer, à coudre, à tisser, et chaque famille renferme toujours une espèce d'académie de métiers différens. — Les Slaves faisaient depuis long-temps le commerce de toiles : les Russes apprirent d'eux à tisser le chanvre, à faire des draps, à tanner les cuirs, à forger le fer. Cette dernière science est suffisamment

indiquée par Nestor comme celles des Russes, puisqu'il écrit que les Kiéviens payèrent aux Khozars un tribut consistant en glaives.

Assemblée de Princes. (Voyez *Congrès.*)

Assemblée du peuple. On a vu fréquemment, dans la Chronique de Nestor, comment le peuple méconfent se réunissait sur la place publique, et s'y concertait sur les mesures à prendre pour sauver ses libertés et ses franchises. Ces assemblées du peuple, d'un usage très-antique dans les villes de Russie, prouvent la part que les citoyens prenaient au gouvernement. Les Novgorodiens, surtout, se firent remarquer par leur audace à lutter contre leurs princes, par leur humeur inquiète, ombrageuse et susceptible. Nestor parle de certains vieillards qui, s'étant rendus, par leur âge, leur prudence et leurs vertus, dignes de la confiance du peuple, avaient le pouvoir de se faire écouter dans ces assemblées tumultueuses, où chacun voulait faire adopter ses propres opinions. On peut lire, à ce sujet, ce qui se trouve dans sa Chronique, à l'année 995, sous le règne de Vladimir-le-Grand; Bielgorod était vivement pressé par les Petchenègues, et les assiégés étaient décidés à se rendre : un vieillard se présente, il assure avoir un moyen de sauver la ville : le peuple l'écoute, et Bielgorod est en effet délivrée des Petchenègues, par suite des avis que la prudence, la ruse et l'habileté fournissent au vieillard.

Bien souvent les assemblées tumultueuses du peuple avaient une toute autre issue que le bien public : il en résultait, la plupart du temps, un mouvement populaire hostile au gouvernement, aux institutions. Aussi ces réu-

nions n'étaient-elles réclamées des princes qu'en des cas extraordinaires, soit lorsque le pays était réellement en danger, soit lorsque de nouveaux impôts nécessaires ne pouvaient se prélever sans l'assentiment au moins apparent des masses. Nous ne parlons donc ici des assemblées populaires, que pour rappeler les époques désastreuses pour la Russie. Il y en a plusieurs remarquables dans la Chronique de Nestor. Jamais le peuple ne s'est ameuté sur la place publique que pour y concerter des crimes et des assassinats. C'est là le danger des gouvernemens où la classe souffrante et la plus nombreuse n'est jamais appelée par le chef de l'État que pour participer aux charges publiques. Faut-il en faire un reproche au peuple, aux institutions, au maître? Telle est la question qu'il ne nous appartient pas de discuter ici.

Avars. Peuple qui, sous le nom de Kounzatchis habite encore aujourd'hui entre la Cakhétie et le Daghestan, précisément au sud-ouest de la Russie, au-delà de l'embouchure du Volga, sur les bords de la mer Caspienne, avec les Madjares et les Comans, peuples de même origine qu'eux. — Au quatrième siècle, persécutés par les Huns, ils passèrent dans la Pannonie, et en ayant expulsé les Slaves, ils s'y établirent. Nestor les nomme Obres, pour les distinguer des Madjares et des Comans qu'il nomme Ougres, et qui passèrent de l'orient dans la Pannonie, après les premiers, c'est-à-dire au neuvième siècle. Maîtres de la Dacie, dans les sixième et septième siècles, ils avaient soumis les Doulèbes, qui habitaient sur le Boug, et contre lesquels ils exercèrent mille cruautés. Ils allaient, dit la Chronique, jusqu'à déshonorer les femmes, qu'ils attelaient ensuite à

des chars, en guise de bœufs ou de chevaux. « Les Obres étaient d'une grande stature et d'un orgueil démesuré. Mais Dieu, dit Nestor, les frappa; ils moururent tous, et il n'en resta pas un seul. De là vient en Russie ce proverbe encore en usage de nos jours : *Ils périrent comme des Obres, dont il n'est pas resté trace.* (Tome I, pag. 10.)

Ces renseignemens si courts, si faibles qu'ils soient, sont précieux dans notre livre : ils indiquent l'opinion de la multitude sur ces peuples vagabonds dont, lors de la chute de l'empire, le passage fut marqué par tant de malheurs et de désastres. Les Slaves laboureurs se souvenaient d'eux comme d'un fléau, comme d'une peste, et formulaient en proverbes leur haine et leur anthipatie.



B.

BAINS. Nestor raconte quelle fut la surprise de saint André en voyant, chez les Slaves de Novgorod, les étuves et la manière dont ces peuples prenaient leur bain. « J'ai vu, dit l'apôtre revenu à Rome, l'admirable pays des Slaves, et me suis plu à visiter leurs étuves. Elles sont construites en bois : ils ont soin de les chauffer le plus qu'il est possible; puis ils jettent leurs vêtemens et se plongent tout nus dans une eau savoneuse : ils ont des verges dont ils se flagellent mutuellement et jusqu'à s'ôter la respiration; après quoi ils se plongent dans l'eau froide. C'est un exercice qu'ils réitèrent plusieurs fois par jour, et voilà comme, à l'abri de la tyrannie, les Slaves se tourmentent eux-mêmes, et font du bain, non point un plaisir, mais un véritable supplice. » Il est curieux, à la suite de ce récit de Nestor, qui nous décrit si naïvement les étuves des anciens Slaves, de lire la peinture que fait un écrivain moderne des baignoires russes du dix-huitième siècle. Nous transcrirons ici tout le passage de l'auteur du Voyage en Sibérie, qui a donné lieu à la piquante critique de l'auteur de l'*antidote* (citée tome I, pag. 16.)

« Je me levai le 31, de très-grand matin, pour prendre les bains avant de sortir : on me les avait offerts la veille. A peine fus-je levé, qu'on vint m'avertir qu'ils étaient prêts, ainsi que le traîneau qui devait m'y transporter. Ils étaient sur le bord de la rivière. Je m'enveloppai dans ma tulouppe, je pris mon domestique avec moi, et l'on me conduisit aux bains. Le froid était si vif, que je traversai promptement une petite antichambre,

et fus ouvrir une porte que je jugeai celle des bains. Il en sortit aussitôt une bouffée de fumée si étouffante, que je regagnai la porte avec la plus grande promptitude. J'avais cru que le feu était dans la chambre aux bains. Voyant les Russes aussi interdits de ma démarche que je l'étais de cet événement et de leur surprise, j'en demandai à mon domestique l'explication : ce sont les bains, me dit-il; il faut vous déshabiller et y entrer. Un Russe ouvrit la porte de nouveau, et y entra en effet tout habillé. Je reconnus que cette fumée n'était que la vapeur des bains qui formait un brouillard des plus épais, et *bientôt de la neige, à cause de la rigueur du froid.* La vivacité de la chaleur que j'avais éprouvée ne s'accordait cependant pas encore avec mes idées sur ces bains, que je croyais des bains de propreté. Ce ne fut qu'après différentes autres questions que je sus qu'ils étaient faits pour suer. Content de ma santé, je me déterminai à repartir à l'instant. Mon domestique m'arrêta, et m'apprit qu'on avait passé une partie de la nuit à les préparer, et que je ferais beaucoup de chagrin aux gens de la maison, si je n'en faisais point usage. Ces raisons et un peu de curiosité me déterminèrent à les prendre. Je fis ouvrir la porte et essuyai d'abord cette bouffée de chaleur. Je me déshabillai promptement, et me trouvai dans une petite chambre carrée. Elle était si échauffée par un poêle, que dès l'instant je fus tout en sueur. On voyait, à côté de ce poêle, une espèce de lit de bois élevé d'environ quatre pieds : on y montait par degrés; la légèreté de la matière du feu est cause que l'atmosphère est excessivement échauffée vers la partie supérieure de l'appartement, tandis qu'elle l'est peu sur le plancher, de façon que, par le moyen de ces escaliers, on se pré-

pare, par degrés, à la chaleur qu'on doit éprouver sur le lit. » L'auteur, après avoir raconté tout ce que ce genre de prendre le bain eut de pénible et de désagréable pour lui, ajoute : « Ces bains se pratiquent dans toute la Russie : les habitans de cette vaste contrée, depuis le souverain jusqu'au dernier de ses sujets, les prennent deux fois par semaine, et de la même manière. Tous ceux qui jouissent de la plus petite fortune, ont dans leur maison un bain particulier, dans lequel le père, la mère et les enfans se baignent quelquefois en même temps. Les personnes du bas peuple vont dans des bains publics. Il y en a communément pour les hommes et pour les femmes : les deux sexes sont séparés par des cloisons de planches, mais sortant des bains tout nus, les deux sexes se voient dans cet état et s'entretiennent souvent de choses les plus indifférentes; ils se jettent ensuite confusément dans l'eau ou dans la neige. Dans les hameaux pauvres et éloignés, ils sont souvent tous ensemble dans le même bain. J'ai vu, dans les salines de Solikamskaïa, des hommes qui y prenaient des bains; ils venaient de temps en temps à la porte, pour s'y rafraîchir, et y causaient tout nus avec des femmes qui la plupart apportaient aux ouvriers de la saline, de l'eau-de-vie ou de la *quouas*..... Les bains des riches ne diffèrent que par une plus grande propreté. En général, l'appartement des bains est tout en bois : il contient un poêle, des cuves remplies d'eau, et une espèce d'amphithéâtre sur lequel on parvient par plusieurs degrés..... En entrant dans le bain, on se munit d'une poignée de verges, d'un petit seau de sept à huit pouces de diamètre, qu'on remplit d'eau, et l'on se place au premier ou deuxième degré. Quoique la chaleur soit moins considérable dans cet en-

droit que partout ailleurs, on est bientôt en sueur. On renverse alors le seau d'eau sur sa tête, et après quelques intervalles, on en renverse un deuxième et un troisième. On monte ensuite plus haut, où on fait les mêmes opérations, et enfin sur l'amphithéâtre, où la chaleur est la plus considérable. On s'y repose un quart d'heure ou une demi-heure environ, et, dans cet intervalle, on se répand plusieurs fois de l'eau tiède sur le corps. Un homme, placé devant le poêle, jette de temps en temps de l'eau sur les pierres rouges. Dans l'instant, des tourbillons de vapeurs sortent avec bruit du poêle, s'élèvent jusqu'au plancher et retombent sur l'amphithéâtre, sous la forme d'un nuage qui porte avec lui une chaleur brûlante. C'est alors qu'on fait usage des verges, qu'on a rendues des plus souples, en les présentant à cette vapeur au moment qu'elle sort du poêle..... Après avoir été fouetté, on me jeta de l'eau sur le corps et l'on me savona : on prit aussitôt les verges par les deux bouts, et l'on me frotta avec tant de violence, que celui qui me frottait éprouvait une transpiration aussi considérable que moi. Dans quelques minutes on m'avait rendu la peau aussi rouge que de l'écarlate. Je n'avais jamais pu rester sur l'amphithéâtre, mais j'y fis porter mon thermomètre qui monta à cinquante degrés, pendant qu'il se soutenait à quarante-cinq dans l'endroit où j'étais.... Les Russes restent dans ces bains quelquefois plus de deux heures, et recommencent, à différentes reprises, toutes les opérations dont j'ai parlé. La plupart se frottent encore le corps avec des oignons, pour suer davantage : ils sortent tout en sueur de ces bains et vont se jeter et se rouler dans la neige, par les froids les plus rigoureux, éprouvant presque, dans le même instant,

une chaleur de cinquante à soixante degrés, et un froid de plus de vingt degrés, sans qu'il leur arrive aucun accident. »

On voit, en résumé, que les bains russes anciens et modernes, dont l'abbé Chappe, l'auteur du *Voyage en Sibérie*, fut si surpris, ont une grande conformité avec les bains des anciens Romains; il ne nous paraît pas impossible que les Slaves en aient emprunté l'usage aux Grecs de Constantinople. En effet, on retrouve chez eux à peu près les mêmes dispositions que dans les établissemens de bains des Romains. On y remarque d'abord la *piscine chaude*, que Sénèque appelle *sudatoire*, où se prenait le premier bain, le bain de vapeur dont l'usage était également fréquent en France au moyen âge; puis la *piscine frigidaire*, ou salle des bains froids. C'est là qu'après le bain de vapeur se retiraient les baigneurs; ils y trouvaient des esclaves dont les fonctions étaient de laver, oindre, frotter, parfumer le corps des baigneurs; un petit meuble, en forme de grattoire recourbé, d'or, d'argent ou de bronze, la *strigilla* (dont nous avons fait le noble mot étrille), servait à racler les pores, à polir la peau. — Il ne faut pas croire, comme le dit l'abbé Chappe, que, chez les Russes, le plus ou moins de propreté soit la seule différence qui marque les bains du peuple ou ceux des princes et des gentilshommes. — Les boyards et les princes surtout avaient une grande recherche dans l'ameublement de leurs balnées. Comme chez les Romains, les grands-princes faisaient de ces endroits des lieux de plaisance et de volupté. L'élégance et la profusion des ornemens qui distinguaient les étuves russes, annonçaient des exigences de gens habitués déjà à toutes les jouissances du luxe.

L'auteur semble appuyer, à dessein, sur l'indécence des bains du peuple russe. Il y a, en effet, beaucoup à dire sur la manière dont les choses se passent dans les étangs et bains publics de l'été; il n'est pas rare d'y voir les gens du peuple de l'un et de l'autre sexe mêlés et confondus et se livrer à des désordres sur lesquels la police n'exerce pas assez de surveillance. Quant aux étuves proprement dites, il y en a pour les deux sexes, entièrement distinctes, et tout y est fort décent. — En France, les bains publics furent long-temps des lieux de rendez-vous de galanterie et de désordres. Les mesures de répression prescrites par le roi Saint-Louis en sont une preuve. Des maisons d'étuves se transformèrent en lieux de débauches; on trouvait, dans les établissemens affectés aux hommes, des filles folles de leur corps, des demoiselles à ceintures dorées; et quelques autres destinés aux femmes, étaient pour celles-ci des lieux de plaisirs illicites. « Mesdames, prêchait Maillard, au commencement » du seizième siècle, n'allez-vous pas aux étuves, et n'y » faites-vous pas ce que vous savez? »

Chez les Russes, comme chez les Romains, il était d'usage d'offrir le bain aux étrangers à qui l'on faisait l'hospitalité. L'exemple de l'abbé Chappe prouve que cette coutume s'est maintenue dans quelques contrées de la Russie.

Balalaïa. C'est un instrument cher au peuple russe, une sorte de petite guitare à deux cordes, sur laquelle il n'est pas de paysan qui ne sache accompagner l'air national et monotone que tous ceux qui sont allés en Russie ont entendu.

Baltique (la mer). Cette mer était connue des anciens Russes, sous le nom de mer des Varègues. Les princes Rurik, Sinéous et Trouvor avaient leur résidence au-delà, quand les peuples slaves leur envoyèrent des députés pour leur offrir la souveraineté de Russie. C'est sur ses flots que les Scandinaves se livraient à la piraterie. Ptolomée la nomme *Venedicus sinus;* Tacite, *mare Suevicum;* Pline et Pomponius Mela, *Codanus sinus;* les Suédois, *Oster Sion,* golfe oriental, et les Russes d'aujourd'hui, *Baltinskoe more.* La mer Báltique forme, vers les côtes de la Livonie, un golfe qui prend le nom de golfe de Riga; elle se partage ensuite en deux branches qui constituent, l'une le golfe de Bothnie, au nord, et l'autre celui de Finlande à l'orient. On a remarqué dans cette mer un flux et reflux à la vérité peu sensible. Son eau est peu salée, et lorsque les vents du nord y soufflent, elle devient propre à la cuisson des viandes. Sa plus grande profondeur ne dépasse pas cinquante toises. Des savans suédois ont remarqué qu'elle diminue beaucoup de profondeur, et ont prétendu que cette diminution était de quarante-cinq pouces par siècle. Cette mer est orageuse, ses vagues moins hautes, mais plus étendues que celles de l'Océan, se succèdent rapidement. Elle est très-poissonneuse, et alimente les peuples qui avoisinent ses côtes. On fait sur le rivage de la Baltique, et principalement en Prusse et en Courlande, ample récolte d'ambre jaune ou succin. On en trouve des morceaux purs de toute tache, d'autres qui renferment dans leur intérieur des insectes biens conservés, différentes espèces de mousses. Les principaux fleuves qui ont leur embouchure dans la Baltique sont la Néva, la Louga, la Narove, la Pernau, l'Aa et la Dvina.

Baptême. De tout temps, chez les Russes, le baptême se fit par l'immersion. Olga elle-même, qui alla chercher la foi chrétienne à Tzaragrad, et qui refusa de payer le tribut auquel elle s'était engagée envers l'empereur, disait en raillant aux députés de celui-ci : « Allez dire à votre maître qu'il vienne faire, dans la *Poczaïna*, une station comme celle qu'il me fit faire quand il me conféra le baptême; après quoi j'acquitterai mes dettes. » Lisez aussi, dans Nestor, la description du baptême du peuple russe. « Vladimir, dit notre chroniqueur, accompagné des prêtres de la tzarine et de ceux de Kerson, se rendit au Dniéper, où vint aussi une foule innombrable d'hommes qui entrèrent dans l'eau, les uns jusqu'au cou, les autres jusqu'à la poitrine. Les enfans qui étaient restés sur la rive, furent couverts d'eau : ceux-ci étaient plongés dans le fleuve; d'autres nageaient çà et là, tandis que les prêtres lisaient les prières : et cela formait un spectacle grandement curieux et beau à voir. » — Les cérémonies du baptême, chez les anciens Russes, étaient remarquables en plusieurs points. Il est resté quelque chose de ces usages parmi les nationaux de souche qui vivent loin de la cour et méprisent encore les mœurs nouvelles. La naissance d'un enfant devenait l'époque de grandes réunions. La coutume est encore de faire savoir aux amis, aux habitués de la maison et même aux étrangers de distinction, lorsque le ciel favorise la famille d'un nouveau-né; ceux à qui cette nouvelle est notifiée ne manquent pas de se rendre chez le père de l'enfant où, après avoir donné un baiser à l'accouchée, ils déposent, sur le lit, un présent proportionné à leur fortune ou à leur attachement pour la famille du nouveau-né. Il n'est pas rare, en Russie, qu'une fille n'ait pas d'autre

dot que les présens qui lui furent faits lors de sa naissance. Ce sont des soieries, des draperies, du linge, des meubles de prix, de l'argenterie, et même des sommes d'argent, qui sont déposés dans une layette préparée exprès.

« L'enfant qu'on baptise est présenté aux prêtres par deux parrains qui, dit l'auteur de *la Religion des Moscovites*, répondent au nom de l'enfant; et toutes les fois que le prêtre, qui va tantôt vers l'enfant, tantôt vers le père, et tantôt vers les parens, passe auprès d'eux, ils se retirent, renient le diable et toutes ses œuvres, et crachent avec toutes les marques d'une violente colère, comme s'ils crachaient sur lui. Après quoi, ils en viennent à l'exorcisme, qui ne se fait pas dans l'église, mais dehors et sur le seuil, parce qu'ils croyent que le diable étant effectivement dans le corps de l'enfant, l'église serait profanée par la sortie de ce malin esprit. L'exorcisme achevé, ils coupent, sur la tête de l'enfant, les cheveux en forme de croix; ils les enveloppent dans de la cire et les mettent dans un certain lieu de l'église. Après cela, le prêtre ayant donné, à la réquisition des parens, un nom à l'enfant, il le plonge, par trois fois, dans un vaisseau rempli d'eau qu'ils nomment le *saint vaisseau*. Le prêtre, en plongeant l'enfant, prononce ces paroles : *Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* Après quoi, il lui met un peu de sel dans la bouche, et lui frotte, avec le saint baume, en forme de croix, le front, la poitrine, les mains et le dos. Puis lui mettant une chemisette blanche, il prononce ces paroles : *Tu es blanchi et purifié du péché originel*, et lui pend au cou une petite croix d'or, d'argent ou de plomb, suivant les classes : laquelle croix le

nouveau baptisé doit conserver toute sa vie sous peine d'être, à sa mort, considéré comme ayant renoncé à son baptême, et son corps jeté à la voirie. Les Russes ne donnent à leurs enfans qu'un seul nom en baptême, c'est celui d'un saint qui devient leur patron, leur protecteur pour toute la vie : ils doivent avoir son image en vénération et l'invoquer sans cesse. Le baptême achevé, le prêtre embrasse le père, l'enfant, et les parrains qu'il avertit de ne pas s'allier par mariage ; puis prenant l'enfant nouvellement baptisé, il fait une croix à la porte de l'église, frappe trois fois pour prévenir ceux du dehors qu'un nouveau mortel vient d'être fait chrétien. » —Telles sont les cérémonies du baptême usitées chez les anciens Russes, et qui, pour la plupart, s'observent encore aujourd'hui. Il faut ajouter que, ne considérant pas ceux qui ne sont pas chrétiens grecs, comme véritables chrétiens, ils les obligent, quand ils se convertissent, à un nouveau baptême qui doit se faire par l'immersion complète.

Battogues (*Supplice des*). Tout le monde sait qu'en Russie la peine de mort entra rarement dans le Code pénal : elle en fut retranchée du moins à diverses époques. Au rapport de Nestor, Vladimir-le-Grand fut le premier qui en supprima l'application. Mais, de tout temps, les peines corporelles y furent en vigueur : le knout et les battogues sont deux sortes de supplices nationaux fort usités en Russie. Les battogues y sont regardées comme une simple correction de police : les seigneurs ne peuvent pas l'infliger eux-mêmes : ils sont contraints d'envoyer le domestique auquel ils veulent le faire subir, aux exécuteurs publics que la police charge

de ce soin. L'abbé Chappe, dans son Voyage en Sibérie, raconte ainsi une scène des battogues :

« J'ai été témoin de ce supplice pendant mon retour de Tobolsk à Saint-Pétersbourg. Je me plaçai à une fenêtre aux cris que j'entendis dans la cour; je vis deux esclaves russes qui entraînaient par les bras une fille de quatorze à quinze ans : elle était grande et bien faite. J'imaginai à sa parure qu'elle appartenait à quelque famille distinguée. Sa tête, coiffée en cheveux, était penchée en arrière; ses yeux fixés sur une personne imploraient sa clémence : sa beauté semblait la lui assurer, et les larmes qu'elle répandait paraissaient un charme superflu. Les Russes la conduisirent cependant au milieu de la cour, et, dans un instant, ils la déshabillèrent toute nue jusqu'à la ceinture : ils la couchèrent par terre sur le ventre, et ils se mirent à genoux : le premier tenait sa tête serrée entre ses genoux, et le second, l'autre extrémité du corps. On leur apporta des verges, dont ils ne cessèrent de fouetter sur le dos de cet enfant qu'au moment qu'on cria : *C'est assez.* On releva cette victime infortunée; elle n'était plus reconnaissable : son visage et tout son corps étaient couverts de sang et de boue. Je jugeai à ce dur traitement que cette jeune fille avait commis quelque grand crime : j'appris quelques jours après qu'elle était femme de chambre, et que le mari de sa maîtresse avait ordonné ce châtiment, parce qu'elle avait manqué à quelques devoirs de son état..... Les Russes prétendent qu'ils sont obligés de traiter ainsi leurs domestiques pour s'assurer de leur fidélité. »

Il ne faut pas croire, comme semble l'indiquer l'auteur, que ce supplice soit aujourd'hui si fréquent : les

mœurs russes sont bien adoucies sous ce rapport, et l'on n'y voit que bien rarement des femmes y subir cette honteuse correction. En général, dit avec raison, à-propos de cet article de l'abbé Chappe, l'auteur de l'*Antidote*, « Le bon ou le mauvais traitement des domestiques dans les maisons, est beaucoup plus dans les mœurs bonnes ou mauvaises des maîtres que dans les lois d'un pays, et il y a chez nous beaucoup de familles dans lesquelles on regarderait comme une inhumanité et comme une honte, d'employer des châtimens corporels tels que des battogues vis-à-vis des domestiques. » (*Antidote*, tome I, page 237.)

Beloï-Bog. Le dieu Blanc des Slaves. Divinité bienfaisante à qui l'on attribuait tout le bien qui se faisait sur terre. C'était le principe du bien ou l'*Oromase* des Perses. Il n'avait aucun temple : les Slaves pensaient que les mortels ne pouvaient point communiquer avec lui, et dans leurs besoins ils recouraient à des divinités de second ordre, chargées de venir au secours de tout homme qui mettait son plaisir dans les devoirs de l'hospitalité, et qui consacrait une partie de ce qu'il possédait à la subsistance des malheureux.

Belovèje. Quelques chroniques russes font mention des Belovégiens qui furent accueillis par le grand-prince Vladimir, et qui habitaient, sur les rives du Don, la célèbre forteresse des Khozares, tombée autrefois sous la puissance de Sviatoslaw. Forcés d'abandonner leur pays, ils vinrent fonder en 1117, sous le règne de Vladimir Monomaque, près de la source de l'Oster, une ville nouvelle, à laquelle ils donnèrent le nom de *Beloïvéja* ou

Belovège que portait l'ancienne, et dont les ruines qui se trouvent à cent-vingt verstes de Tchernigow, présentent des pans de murailles, des tours, des portes et des restes d'autres édifices construits en briques. Nestor parle d'une ville qu'il nomme Sarkel, et que les historiens russes désignent aussi sous le nom de *Belaïavèja*: elle était située sur le Donetz, et fut, dit-on, bâtie en 889 par deux architectes grecs, nommés Pétronne et Paplagon, que l'empereur de Constantinople envoya à cet effet sur la demande du kagan des Khozares, à qui elle appartenait également. C'est aux environs de cet endroit que la ville russe de Bielgorod fut bâtie pour la première fois. Enfin, il y a encore aujourd'hui dans la Russie-Mineure un bourg de ce nom, près duquel on trouve des colonies étrangères.

Belozersk. L'une des plus anciennes villes de la Russie, située sur les bords méridionaux du Belo-Ozéro, à quelque distance de l'endroit ou la Cheksma en sort. Sa fondation date à-peu-près de l'époque où les Novgorodiens appelèrent les trois princes Varègues, Rurik, Sinéous et Trouvor, pour les gouverner, c'est-à-dire vers 862. Sinéous ayant eu Belozersk en partage, la fortifia et y régna deux ans. Après sa mort, le prince Trouvor y établit sa résidence: enfin, ce pays ne tarda point à passer sous la domination de l'aîné Rurik, qui la laissa avec ses autres possessions à son héritier Igor. Dans le partage qui se fit des états de Vladimir-le-Grand, Belozersk devint une principauté apanagée des princes de Kiew. Plus tard, au treizième siècle, les enfans de Constantin Vsévolodovitsch y régnèrent de père en fils jusqu'au prince Féodor, après la mort duquel cette principauté se parta-

gea en plusieurs autres plus petits. La ville de Belozersk passa sous la domination d'André, fils de Dmitri Ivanovitch, qui prit le titre de prince de Nojaïsk et de Belozersk. En 1489, une épidémie cruelle ravagea entièrement cette ville, qui fut dès-lors abandonnée et reconstruite à l'endroit où elle est actuellement, par les soins d'Ivan Vassiliévitch.

Belsu. Je ne vois cette ville citée dans Nestor que comme une conquête de Iaroslaw en l'année 1030. Les historiens russes n'en font point mention; à moins que ce ne soit l'ancienne Belew, ville du gouvernement de Toula, et qui passe pour avoir été autrefois la demeure des Viatitches; elle dépendait de la souveraineté de Tchernigow.

Bérendéens. Ce sont les peuples que Nestor appelle des Torques, et autrement *les Cottes noires*, vraisemblablement à cause de la couleur de leur vêtement. (*Voy.* Torques.)

Berestow ou plutôt Borissow, fondée au onzième siècle par un prince russe du nom de Boris. Cette ville appartenait à la principauté de Polotzk. Il y avait encore de ce nom, en Russie, une ville entre Pronsk et le vieux Rezan, sur la rive droite de l'Aa, que le grand prince Vsévolod III, dans son expédition contre le prince de Rezan, prit en 1180 en venant de Colomna. On en voit encore l'emplacement avec un reste de rempart. Enfin, on trouve aujourd'hui, dans le gouvernement de Moscou, une autre petite ville du nom de Borissow, qui doit son origine au tzar Boris Goudounoff. Vladimir-le-Grand avait

aux environs de Kiew une maison de plaisance de ce nom, où, avant d'être chrétien, il entretenait deux cents concubines. Nestor ne nous dit pas s'il les y maintint : il faut, pour l'honneur du nom chrétien, penser le contraire; quoi qu'il en soit, Vladimir eut toujours beaucoup de goût pour sa petite maison, car c'est là qu'il mourût, sans avoir désigné son successeur.

Biarenkopf. Bourgade de Polovtzi, qu'en l'année 1192 le prince Iaroslaw de Pleskow prit et mit au pillage. Nous ne savons où elle était située.

Biarmiens. Ces peuples occupaient un pays assez vaste depuis le lac Ladoga jusqu'à la Dvina : ils étaient dominés par la ville de Biélo-Zéro qui fut une des premières conquêtes des princes Varègues. La Biarmie comprenait autrefois presque tout le pays septentrional de la Russie; l'histoire de ces contrées est restée dans la plus profonde obscurité : il n'en est question, dans Nestor, que d'une manière bien vague et sous des rapports bien étranges. Nestor prétend que ce pays est la patrie des Polovtzi, ces farouches ennemis de la Russie. (T. I, p. 253.) Aux environs d'Archangel et de Vologda, ancienne patrie des peuples Tchoudes, sur les rives de la Dvina septentrionale existait, au commencement du onzième siècle, d'après les narrations des Islandais, une ville de commerce où pendant l'été se rassemblaient les marchands scandinaves. Le cimetière de cette ville fut pillé par les Norvégiens que saint Olof, contemporain d'Iaroslaw, avait envoyés dans la Biarmie, et qui enlevèrent en même temps les ornemens d'Yomala, idole des Finois. Le récit de Stroulézon (*hist. reg. sept.* 1.[r], *de Iti-*

nere in Biarmiam, p. 618 et suiv.) mérite de trouver place ici. « Les principaux Norvégiens que le roi Olof expédia, pour faire le commerce en Biarmie, étaient Torer et Karl. Ils y arrivèrent pendant la célèbre foire qui s'y tenait, et après avoir acheté des fourrures, il leur vint dans l'idée de piller le cimetière; car les habitans avaient la coutume d'enfouir, dans la fosse, une partie des richesses laissées par les morts. Ce lieu était entouré de bois et de palissade. Sur une place, au milieu, on voyait la statue du dieu Yomala : elle portait un riche collier au cou, et on avait mis devant elle une coupe d'argent remplie de pièces de monnaie. Les Norvégiens y pénétrèrent pendant la nuit et enlevèrent tout ce qu'ils purent enlever ; mais, comme ils voulaient encore ôter à l'idole le riche collier qu'elle portait, ils lui coupèrent la tête. Aussitôt on entend un son, un bruit horrible ; les gardes du cimetière se réveillent, et donnent du cor : les voleurs prennent la fuite. Les habitans poussent des cris et des gémissemens, se mettent à leur poursuite et les entourent de tous côtés; mais, trop ignorans dans l'art de la guerre, ils ne purent causer aucun mal à ces audacieux brigands qui regagnèrent heureusement leurs vaisseaux. — Strouléson ne nomme point de ville biarmienne dans sa *dissertation sur les anciens Russes*. On cite un passage de l'histoire de Norvège, par Torfeus, où la capitale de la Biarmie est appelée *Holmgard.* » Je n'ai pas su trouver ce passage dans Torfeus, dit Karamsin. Il écrit (Hist. norv., tome I, p. 165) que Holmgard était anciennement une capitale et une principauté de Russie qui échut en partage à Yaroslaw, fils de Vladimir-le-Grand. Nous savons qu'Iaroslaw vivait à Novgorod : conséquemment c'était de cette

première capitale de la Russie, et non de celle de la Biarmie, que Torfeus a entendu parler dans son histoire. Quoi qu'il en soit, les peuples de la Biarmie devaient faire un commerce avantageux des produits de leur pays, tels que du sel, du fer, des fourrures, avec les Norvégiens qui, dans le onzième siècle, s'étaient ouvert un chemin jusqu'à l'embouchure de la Dvina, ou même avec la Bulgarie d'Orient, au moyen des fleuves navigables. Entourée, d'un côté, par la mer glaciale, et de l'autre, par de sombres forêts, ils s'occupaient de la chasse et de la pêche, et ils jouirent tranquillement de leur indépendance jusqu'au règne de Vladimir ou d'Iaroslaw. A cette époque, ils furent subjugués par les entreprenans Novgorodiens dont les possessions, par le Bélo-Ozéro, avoisinaient celles de Biarmie. Peu-à-peu ce pays, jusqu'à la rivière de Petchora, reçut le nom de *Zavolatchié*, et se peupla peu-à-peu de colons novgorodiens qui y propagèrent la religion chrétienne. Enfin la chaîne éloignée des monts Ourals, qui se dirige de la Nouvelle-Zemble vers le sud, et sur laquelle les Russes n'eurent long-temps que des notions fabuleuses, devint une barrière insurmontable pour la Russie.

Biéloveslk, Bélevskaïa, aujourd'hui *Constantinograd*, composait autrefois, avec cinq autres forteresses, la ligne d'Ukraine, qui fut établie sous le règne de l'impératrice Anne, pour protéger les frontières contre les incursions des Tatars de Crimée. Elle est aujourd'hui chef-lieu de district du gouvernement de Poltava ; il s'y tient trois grands marchés par an. — Elle doit son origine aux anciens Khozares, dont il est souvent question au commencement de l'histoire russe (t. II, p. 53).

Bielgorod, aujourd'hui Belgorodka. Ce n'est plus qu'un bourg du gouvernement de Kiew, au-delà du Dniéper. Vladimir-le-Grand, auquel on en attribue la fondation, y avait un palais qu'il habitait fréquemment. Nestor dit, qu'avant sa conversion, il y entretenait trois cents concubines. On peut attribuer à ce motif le soin qu'il prit d'embellir cette ville : il l'entoura de murs et de fortifications, y transplanta un grand nombre d'habitans d'autres villes, et prouva, en y résidant souvent, qu'il en aimait le séjour. Cette ville acquit en peu de temps une grande importance. Elle soutint, vers 997, un siége mémorable contre les Petchenègues qui ne purent s'en emparer : on sait, suivant Nestor, la ruse qui sauva cette ville. En 1117, Mstislaw y établit sa résidence. Cette ville, qui devint aussi le siége d'un évêché, n'a plus rien de sa grandeur passée. L'invasion des Mogols n'y a laissé que des ruines. Elle est située sur la Roupina, à quarante verstes de Kiew.

Bielka, petite rivière de la principauté de Galitsch, non loin de Zvénigorod.

Biélo-Ozéro (lac blanc). Ce lac est célèbre dans l'histoire ancienne de Russie. Nestor, selon la commune opinion, naquit non loin de ses bords. Il est situé dans le pays de Novgorod, et a plus de vingt lieues de circonférence. On remarque que vingt-six rivières viennent lui apporter leurs eaux, et qu'une seule, la Cheksna, en sort pour aller se jeter dans le Volga. Ce lac, extrêmement poissonneux, alimente la Russie des plus beaux poissons qu'on y trouve. Aujourd'hui ses bords sont peu habités, tant à cause de l'aridité du terrain, qui est

pierreux, qu'à cause de la dureté du climat de cette contrée.

Blacherne. C'était le nom d'une célèbre église bâtie par l'empereur Marcien, sur le bord du golfe, entre le faubourg actuel de Péra et la ville impériale. On y conservait la robe de la Sainte-Vierge, à laquelle on avait recours dans les grandes calamités. Il en est question dans la Chronique de Nestor. Du temps de Rurick, Oskold et Dir, si malheureux contre le redoutable Oleg, firent une descente en Grèce, et y débarquèrent, la quatorzième année du règne de l'empereur Michel. En l'absence de ce prince les Russes commirent des dégâts affreux sur les côtes de Tzaragrad. Le patriarche Photius vint demander, à Blacherne, l'humiliation des barbares: « il passe la nuit en prières; au point du jour, au milieu des psaumes et des saints cantiques, le patriarche plonge la robe de la Sainte-Vierge dans le fleuve, et aussitôt les eaux se soulèvent, s'irritent, les vagues se grossissent, et les vaisseaux des Russes idolâtres sont fracassés, jetés à la côte, et mis hors de combat. » Ce qui surprendrait le lecteur, s'il n'était pas constant que Nestor avait lu les historiens de Byzance quand il composa sa Chronique, c'est que dans ce récit des désastres des Russes, il est tout-à-fait d'accord avec les historiens du Bas-Empire. Quelques-uns de ces derniers ajoutent même que les Russes idolâtres, effrayés du courroux céleste, envoyèrent aussitôt des ambassadeurs à Constantinople pour y demander le baptême. (*Voy.* tome I, page 22, et la note 9, page 25.)

Bochmites. (*Voy.* Bulgares.)

Bogoliebsk ou Bogolubof. Petite ville des environs de Vladimir, où se trouvait, au douzième siècle, un palais qu'occupaient volontiers les grands-princes de cette principauté. C'est là qu'en 1175 fut assassiné le célèbre André, fils de George et petit-fils de Vladimir-Monomaque. Bogolubof est aujourd'hui un village paroisse sur les bords de la Kliasma. On y trouve encore des restes fort remarquables de son ancienne splendeur : un monastère, une église, et des cellules fort anciennes.

Boguslavl ou *Bohouslavl*. Petite ville des environs de Kiew, dont elle a toujours dépendu. C'est aujourd'hui un chef-lieu de district ; elle est située sur la Rossa.

Borisoglebsk. Ville construite en l'honneur de saint Boris et de saint Gleb, et qui se trouvait sur la rive droite de l'Aa, entre Pronsk et Riazan. Vsévolod, en 1180, dans son expédition contre le prince de cette dernière ville, s'en rendit maître. On en voit encore l'emplacement avec un reste de rempart.

Borissow. Petite ville qui se trouve aujourd'hui dans le gouvernement de Minsk, et qui fut fondée en 1102 par Boris-Vseslavitch, à son retour d'une expédition dans ces contrées. Borissow dépendait de la principauté de Polotsk.

Bog ou *Boug*. Nom générique de Dieu, que les Slaves donnèrent à un grand fleuve de Pologne, qu'ils regardaient comme le dieu des eaux. On n'approchait de ses bords qu'avec un saint frémissement et de grandes marques de respect. Il fallait composer son maintien

en y puisant de l'eau; il était défendu d'y cracher et de le profaner d'aucune manière. On retrouve chez les Slaves, dans ce culte de l'eau, celui des Grecs pour Amphitrite et Neptune. C'est que l'utilité générale de cet élément inspira toujours la reconnaissance des peuples primitifs. Aussi, chez les Slaves comme chez les Grecs, les divinités aquatiques furent-elles nombreuses: ils personifiaient et divinisaient tous les fleuves dont la pêche ou la navigation leur était profitable. Le Don ou Tanaïs avait son culte et ses offrandes. Le Danube avait également une grande part à la vénération du peuple. Les Slaves le nommaient *Tzar-Morski*, le roi des mers, et l'invoquaient en ces mots: *Toi qui n'es ni écrevisse, ni poisson, monstre marin, l'épouvante des mortels*, etc.

Les Slaves de l'île de Rhugen adoraient aussi le lac *Stoudénetz*. L'obscurité de la forêt où se trouvait ce lac remplissait d'une sainte horreur ceux qui venaient y adresser des vœux. Quoiqu'il fût rempli de poissons, le respect défendait d'y pêcher. On lui offrait des sacrifices sur le rivage : en se prosternant devant ses eaux, on ne les puisait que la prière sur les lèvres. Le dégel était le temps où la fête de la divinité se célébrait avec le plus de solennité. On la remerciait de se manifester de nouveau à ses fidèles adorateurs, après s'être dérobée si longtemps aux regards sous un habit de glace. Les hommes s'y plongeaient avec ardeur, et les plus fervens n'hésitaient pas à s'y noyer pour prouver leur zèle et leur reconnaissance. (*Voy.* Bénédiction des eaux.)

Le *Boug* a sa source en Podolie, de là traverse le gouvernement de Cherson, et se jette dans le Limen du Dniéper. D'après le traité de paix de 1774 avec la Turquie, cette rivière formait la frontière des deux empires;

actuellement elle est entièrement enclavée dans les possessions russes.

Boyards. La plupart des écrivains français qui ont parlé de la Russie ont donné le nom de *boyards* à tous les nobles de ce pays. C'est encore par ignorance des coutumes. Le titre de boyard ne s'acquérait qu'en vertu d'une autorisation du souverain; c'était une dignité qui ne se donnait qu'avec quelque commandement notable. Les grands officiers de la couronne, les généraux d'armée, les gouverneurs de provinces, en un mot, ceux que le prince revêtait des fonctions les plus importantes étaient honorés du titre de *boyard.* Mais ce titre n'était nullement héréditaire ni transmissible. Dans l'origine, le mot Boyard qui, sans contredit, vient de *boïe* (combat), devait signifier un guerrier d'une valeur extraordinaire : peu-à-peu il devint un titre, une dignité publique. Les Annales byzantines de 764 parlent des boyards, seigneurs ou principaux magistrats des Slaves de Bulgarie. (*Voy.* Dignités, rangs.)

Briakhimow. Ville capitale des Bulgares; elle se trouve aujourd'hui, sous le nom de Bolgary, dans le gouvernement de Cazan, district de Tetuchi. Briakhimow, en 1164, fut prise d'assaut par le grand-prince André, qui la livra au pillage. Les guerres continuelles des Bolgares contre les Russes attirèrent sur cette ville célèbre d'affreuses calamités. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village, dans lequel cependant on trouve des restes remarquables d'antiquité. Pierre-le-Grand, à son passage en 1722, lors de son expédition contre les Perses, examina ces ruines, et trouva quarante-neuf épitaphes

arabes et arméniennes, que l'on copia par son ordre, et que l'on traduisit en langue russe. Les inscriptions arabes sont de l'année de l'hégire 629 à l'année 742. De trois épitaphes arméniennes, il y en a une de 557 et deux de 984 et 986. Quelques-unes de ces épitaphes arméniennes témoignent que les personnes dont elles font mention étaient nées dans la province de Chamakhie, et une autre à Chirvan. On a trouvé, dans ces mêmes ruines, quantité de petites monnaies d'argent et de cuivre, dont les légendes sont pour la plupart arabes. Pallas, dans la première partie de ses Voyages, a donné des dessins des restes de plusieurs monumens de Briakhimow. Un académicien, M. Lépékhin, a publié une notice plus étendue sur cette ancienne ville des Bolgares.

Brodnikis. Peuple nomade, ou plutôt, mélange de Russes fugitifs qui habitaient les déserts du Don, au milieu d'autres races barbares, avec lesquelles ils ressemblaient par leur vie agreste et sauvage. Les grands-princes russes les prenaient quelquefois à leur solde, et leur donnaient de l'emploi dans leurs armées.

Bulgares. C'est un de ces peuples singuliers sur l'origine et la destinée desquels les historiens ne sont pas d'accord. Quelques-uns pensent que les Bulgares étaient Slaves; d'autres, qu'ils avaient la même origine que les peuples appelés *Koutourgars,* avec lesquels ils se confondirent, et qu'ils étaient, en conséquence, de la race des Huns. Cependant, les Bulgares du Danube parlaient la langue Slave. Nous voyons, par le récit de Nestor, que sous le règne de Vladimir-le-Grand ils professaient le mahométisme, et qu'ils envoyèrent à ce prince une am-

bassade pour l'engager à embrasser leur croyance, mais que leurs grimaces et leur puanteur dégoûtèrent tellement les Russes, que ceux-ci crachèrent par terre, en signe de mépris, et refusèrent d'adopter leur religion. Les Bulgares d'Orient, peuple plus marchand que guerrier, étaient très-renommés par l'état florissant de leur agriculture, et dans les momens de disette, ils expédiaient du blé dans les provinces orientales de la Russie. Le Volga et la mer Caspienne leur ouvraient le chemin de la Perse, de la Boukharie et de l'Inde : le voisinage du Don et de la mer Noire leur facilitait le commerce avec la Grèce et l'Italie. — Les Russes qui habitaient leur voisinage ne cessèrent de leur faire la guerre. En s'étendant de plus en plus, les Bulgares touchaient à la principauté de Souzdal et de celle de Rostow. Le grand-prince André sentit qu'il fallait abaisser leur puissance; il porta la guerre dans leur pays, et s'empara de leurs trois principales villes, qu'il réduisit en cendres. Ce pays, si riche, fut de nouveau envahi et dévasté au treizième siècle par les Tatars, qui, sous la conduite de Bati-Khan, se rendirent si funestes aux Russes.

Butchesk. Ville dépendante autrefois de Terébovl : elle faisait partie de l'apanage de l'infortuné Vassilko, si cruellement mutilé par le traître David.



C.

CADOME. Qoiqu'il ne soit pas fait mention de cette ville dans Nestor, elle n'en est pas moins fort ancienne, et fut, selon les probabilités, fondée par les Tatars qui l'habitent encore aujourd'hui. Elle était autrefois sur la frontière de la principauté de Riazan, et dépendait des Bulgares, sur lesquels les Russes remportèrent une victoire signalée en 1209. Cadome, aujourd'hui dans le gouvernement de Tambow, est remarquable par son grand commerce de miel. La rivière de Mokcha, qui la traverse, est navigable; mais ses bords sont si bas que, quand les eaux montent, les maisons y sont immédiatement envahies et presque submergées.

Calbasounskïa-Bachnis (ou tours de Calbasouns.) On connaît sous ce nom, sur les bords de l'Irtisch, des ruines d'anciens temples païens qui existent encore non loin de Crivozersk.

Canew ou plutôt *Kanew*, petite ville du gouvernement de Kiew, sur la rivière du même nom, qui se jette dans le Dniéper. Dès les premiers temps de la monarchie russe, les princes envoyaient et entretenaient des troupes à Kanew, à l'effet de protéger les vaisseaux marchands contre la rapacité des Polovtzi. Elle est, en outre, célèbre dans les Chroniques russes, par les événemens qui s'y passèrent en 1150. Le grand-prince Isiaslaw y envoya l'un de ses fils, Mstislaw, pour la défendre contre Rostislaw, fils de Iouri-Vladimirovitch, qui parvint cependant à s'en emparer. En l'année 1156, les princes

russes y firent, avec les Polovtzi, un échange de prisonniers : parmi ceux que les Russes retenaient se trouvaient des Bérendéens, dont les Polovtzi demandaient également la mise en liberté. Ces peuples, abâtardis et bien différens de ce qu'ils s'étaient autrefois montrés, refusèrent de sortir de leurs fers, qui leur paraissaient bien moins lourds que les travaux et les périls auxquels les obligeait le soin de défendre leur liberté. « Nous passerions notre vie dans les dangers, firent-ils répondre aux Polovtzi, nous aimons mieux livrer nos corps à la Russie. » En 1195, le grand-prince de Kiew céda Kanew au prince Vladimir Vsévolodovitch, qui la perdit l'année suivante. En 1239, cette ville subit le joug des Tatars, et fut prise par Batou-Khan qui y établit un gouverneur de son choix. C'est non loin de ses murs, sur le Dniéper, qu'en 1789 Catherine eut une entrevue avec Stanislas-Auguste, dernier roi de Pologne. -- On y compte aujourd'hui environ 5,000 habitans.

Carême. En général, le jeûne a toujours été regardé chez les Russes comme un point essentiel de la religion. Il consiste à s'abstenir de viande et de tout ce qui en provient, comme œufs, beurre, fromage, lait et autres choses semblables; à ne point user de boissons fortes, à s'abstenir de tout plaisir vif ou bruyant. — Mais outre les jeûnes ordinaires, ils en observent quatre principaux. Le premier, de quarante jours, est celui des catholiques romains : il devance les fêtes de Pâques et dure sept semaines, et est lui-même précédé, comme chez nous, d'une semaine de plaisirs, de réjouissances et de turbulentes folies. C'est l'époque appelée *Masleniza*, ou *semaine de beurre.* Il en est question dans Nestor, (t. II,

page 132.) Elle est ainsi nommée, parce qu'on cesse alors de se nourrir de viandes, et que l'usage du beurre est encore permis. La nourriture la plus générale, durant ce temps, consiste en poissons salés, en champignons, gruau et certains légumes. Le Russe est fort friand alors d'une certaine pâtisserie appelée *pirogenoïé*: les piroguis, les blignis et d'autres pâtés remplis de poissons, font les délices de la haute et basse classe.

C'était autrefois un temps de honteuses et déplorables dissolutions. Le récit qu'en font les historiens est à peine croyable : « Les Russes passaient les jours et les nuits de la *Masleniza* dans les débauches les plus horribles de viandes, de boissons et de femmes. Ils se massacraient les uns les autres, et commettaient enfin d'autres crimes si noirs, si atroces, qu'on ne saurait les entendre prononcer sans horreur. Du temps que j'étais en Moscovie, ajoute le même auteur, on compta quelques centaines d'hommes qui furent tués dans les jours de cette semaine que je puis bien appeler *la semaine de Satan*, à cause de la licence effrénée et des débordemens dans lesquels vivent alors les Moscovites... Le patriarche d'aujourd'hui a voulu abolir cette maudite coutume des Moscovites, mais il n'a pu en venir à bout; tout ce qu'il a pu obtenir, c'est qu'au lieu des quinze jours que la *Masleniza* durait, on ne la célèbre plus que pendant huit jours... Les Allemands et les autres nations ne sortent guère de chez eux pendant cette semaine de débauche, bien qu'il n'y ait pas beaucoup à craindre le jour, parce que les Moscovites qui se sont soulés demeurent alors plongés dans un profond sommeil; mais, sur le soir, ces oiseaux de nuit se réveillent et vont courir les rues, où ils font un vacarme et un désordre épouvantable. Ce ne sont pas

seulement les hommes qui s'y trouvent, ce sont aussi les femmes, les enfans, les domestiques; j'en excepte néanmoins plusieurs bonnes âmes qui se trouvent alors au logis, et s'occupent à des exercices de piété. » (*La Religion ancienne et moderne des Moscovites*, pages 129 et suiv.)

Le second jeûne commence huit jours après la Pentecôte, et dure jusqu'à la fête de saint Pierre et saint Paul. — Le troisième s'observe en l'honneur de la Sainte-Vierge : il commence le 1.er août, et dure jusqu'à la fête de l'Assomption. — Le quatrième commence le 12 novembre et finit à Noël. Le premier de ces carêmes s'observe par obligation et à l'exemple du Christ. Les autres sont moins strictement observés, étant établis par les hommes, et comme simple moyen de purification. — Outre ces quatre carêmes, il y a, pour les gens pieux, beaucoup d'autres jours d'abstinence, tels que tous les mercredis et vendredis de l'année, les jours de certaines fêtes. Il est à remarquer, toutefois, qu'il est expressément défendu de faire abstinence le samedi, sans doute pour moins imiter l'église romaine.

Caspienne (Mer). Les Slaves l'appelaient *Khvalins-Koé-Moré*, à cause du peuple slave nommé Khvalisse, qui habitait sur les bouches du Volga. Actuellement le peuple la nomme *Mer d'Astrakhan*, les Tatars *Ac-Dinguiss*, c'est-à-dire Mer Blanche. Pierre-le-Grand fit le premier exécuter une carte exacte de cette mer, qu'avant lui on ne connaissait qu'imparfaitement. C'est seulement alors qu'on reconnut que cette mer n'était pas ronde, comme on se l'imaginait, mais qu'elle s'étendait du nord au midi, depuis le 47 degré jusqu'au 36 de la-

titude septentrionale. La mer Caspienne, de tous côtés entourée par la terre ferme, ne communique à aucune autre, malgré l'opinion fort hasardée de quelques naturalistes qui lui supposent des communications souterraines avec la mer Noire. Sa navigation est fort dangereuse à cause des rochers dont ses bords sont couverts, et des vents d'orient ou d'occident qui y soufflent presque continuellement, et contre lesquels il est difficile de lutter, en raison du peu de largeur du lit, qui ne permet guère de louvoyer. La mer Caspienne n'a ni flux ni reflux; son eau est désagréable, peu salée et gèle tous les ans. On a calculé qu'elle recevait par jour 1,336,500 tonnes d'eau, non compris ce qui lui tombe des pluies et des rosées. Les principaux fleuves qui y ont leurs embouchures sont l'Iemba, l'Oural, le Volga, la Kouna et le Terek. La pêche a toujours été la seule occupation des peuples qui habitent les côtes de cette mer qui leur fournit toutes les espèces de poissons des fleuves qui communiquent avec elle.

Caviar. Manger fort délicat dont se régalent les Russes. Ce sont des œufs de sterlet ou d'esturgeon, qui ne demandent, pour être servis, que fort peu de préparation. On enferme le caviar dans des pots, comme des confitures. C'est un mets fort recherché et toujours bien accueilli des Russes, surtout lorsqu'il est frais. Il s'en expédie à l'étranger, et c'est une des branches importantes de commerce des pêcheurs de la mer Caspienne.

Chalies. Village autrefois non loin de Kiew, que les Polovtzi, sous le règne de Iaropolk-Vladimirovitch, rui-

nèrent de fond en comble. — Il n'en reste plus rien aujourd'hui.

Chants et *Lithurgie.* Ce fut le pieux Iaroslaw qui le premier introduisit dans l'église russe l'usage du chant. Des chantres grecs, arrivés de Constantinople, instruisirent, sous son règne, le clergé russe à chanter suivant le rituel grec. Nestor fait encore à Michel, moine du couvent de Studite, honneur des chants et de la lithurgie, qui furent adoptés dans le monastère de Petcherski et dans toutes les maisons religieuses de Russie. Théodose, abbé de Petcherski, reçut de ce moine la règle de Studite, et la fit pratiquer par ses moines. « Il leur apprit les chants d'église et tout ce qui est relatif à la lithurgie. » (*Voy.* Culte.)

Cherson ou *Kherson.* Ville de fondation grecque, dont on voit encore aujourd'hui les ruines près de Sébastopol en Tauride. Malgré tous les ravages auxquels elle avait été exposée par les incursions des peuples barbares des environs de la mer Noire, depuis les Scythes d'Hérodote, jusqu'aux Khozars et aux Petchenègues, cette ville commerçante, bâtie dès l'antiquité la plus reculée, par des colons d'Héraclée, conservait encore dans le dixième siècle son éclat et son commerce. Elle reconnaissait, à la vérité, le pouvoir des empereurs grecs, mais sans leur payer de tribut. Elle avait conservé le droit de choisir ses chefs et se gouvernait en véritable république. Cherson est célèbre dans l'histoire de Russie par le siége qu'elle soutint contre Vladimir-le-Grand, et surtout par le baptême qu'y reçut ce prince, qui, de là, introduisit la religion chrétienne dans tout son empire.

Chevalerie. Les Russes ne connurent point cette noble et brillante institution qui fut une des gloires de la monarchie française. Ce malheureux peuple, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, livré, durant le moyen âge, à des guerres sans éclat comme sans retentissement, aux affreux déchiremens des guerres civiles, condamné, par sa position géographique, aux plus grandes rigueurs de la nature, si éloigné, par le caractère de ses institutions et de ses mœurs, des arts et de la civilisation des autres peuples européens, resta étranger au mouvement qui s'opéra en France, en Angleterre et en Germanie, vers la fin du onzième siècle, et qui donna naissance à la poétique et célèbre chevalerie. On a vu, dans la *Chronique de Nestor,* sous la date de 1095, (note 2) le récit que Raimond d'Agile, moine français, fait du passage des Français en Slavonie, se rendant en Palestine : l'état de barbarie dans lequel il trouva les peuples de ce pays prouve assez combien ils étaient loin des idées qui dirigeaient les croisés. — Quelque temps après la conquête de Constantinople par les Français, des croisés allemands pénétrèrent en Livonie, afin d'y recruter des soldats. Ils accordaient indulgence plénière à tous ceux qui voulaient, comme eux, prendre la croix pour répandre le sang des païens qu'ils savaient habiter les bords de la Dvina. Tous les ans, dit un auteur, l'Allemagne vomissait dans ces contrées des torrens de pélerins qui, au lieu du bâton du voyageur, se servaient de l'épée et cherchaient le salut en égorgeant les hommes. C'est à ces soldats du Christ que la Livonie doit la fondation de Riga. Albert, après avoir élevé les murs de cette ville, devenue depuis si puissante, créa, en 1201, l'ordre des guerriers du Christ ou des *Chevaliers Porte-*

Glaive, auquel le pape Innocent III donna les réglemens des Templiers. La croix et le glaive étaient le symbole de ces nouveaux frères. Les Russes, quoique maîtres d'une partie de la Livonie, laissèrent, bongré malgré, l'évêque Albert s'établir en Livonie et y former des chrétiens et des chevaliers. Mais depuis, cette milice étrangère devint inquiétante pour les grands princes qui essayèrent long-temps en vain de secouer le joug qu'elle faisait peser sur des peuples unis à la Russie. Les continuelles excursions des chevaliers allemands sur le sol russe, leur habileté dans les combats, leurs succès nombreux, mirent plus d'une fois le pays de Novgorod en danger. Au treizième siècle, Alexandre, prince des Novgorodiens, finit par remporter sur eux, sur les bords de la Néva, la célèbre victoire qui lui valut le titre de Nevski. Depuis ce temps, les chevaliers Porte-Glaive, attaqués à diverses reprises par les Russes, virent leur puissance diminuer, et vers le milieu du seizième siècle, le grand-maître Gothard Ketler fit la cession de tout ce qu'il possédait en Livonie au roi de Pologne alors en guerre avec la Russie.

Les ordres de chevalerie, comme décoration, sont assez nombreux en Russie, mais datent d'une époque toute moderne. Pierre-le-Grand, dans ses voyages aventureux, avait été frappé de l'émulation que les souverains parviennent à inspirer à leurs sujets en les distinguant par certaines marques d'honneur et décorations. Il établit donc, en 1698, l'ordre de Saint-André, et en décora les généraux qui s'étaient distingués au siége d'Azof et dans la guerre contre les Turcs. Cet ordre est resté le plus considérable en Russie, et ne se délivre qu'aux généraux qui, à la tête d'une armée, ont remporté une victoire signalée ou enlevé une ville d'assaut.

Pierre créea, en outre, en 1714, l'ordre de Sainte-Catherine en l'honneur de l'impératrice Catherine, à la prudence et à la sagesse de qui il se disait fort redevable: cette marque d'honneur ne se donne qu'aux dames. C'est à la même Catherine qu'est due l'institution de l'ordre de Saint-Alexandre-Nevski : elle le créea, en 1725, en faveur des talens et des services qui ne pouvaient être récompensés par le cordon de Saint-André. L'impératrice Catherine II institua l'ordre militaire de Saint-Georges, qu'elle divisa en quatre classes, suivant les mérites et position de ceux qu'elle en voulut décorer. Enfin l'ordre de Saint-Vladimir créé depuis peu, divisé également en quatre classes, est aujourd'hui l'ordre le plus généralement accordé, et se délivre à tous les genres de services ou de mérite.

Chili, lisez *Kili*. Il paraîtra fort extraordinaire que le bon Nestor ait eu connaissance du Chili qui, comme on sait, ne fut découvert que bien plus tard. Le chroniqueur russe n'a pas écrit *Chili*, mais bien Khili, région tout autre que les géographes français désignent sous le nom de *la Kilie*. C'est une île de la Tartarie européenne, située à l'embouchure du Danube : elle a donné son nom à une bourgade qui se trouve sur ses côtes.

Chortisch. Petite île du Dniéper, où les Russes vinrent camper lors de leur célèbre expédition contre les Polovtzi en 1103.

Clergé. Nulle part la hiérarchie ecclésiastique n'est aussi respectée qu'en Russie. Fixée dès les premiers temps du christianisme, elle n'éprouva d'altération sen-

sible que sous Pierre-le-Grand. Parvenue au christianisme par le moyen des prêtres de Constantinople, la Russie fut soumise au patriarche de cette ville jusqu'à la fin du seizième siècle. Les dignités ecclésiastiques de l'église grecque devinrent celles de l'église russe.

La puissance du clergé était autrefois excessivement étendue en Russie. La Chronique de Nicon donne une preuve de ce pouvoir exorbitant dans l'histoire des crimes d'un évêque de Rostof, nommé Phédor, qui vivait à la fin du douzième siècle. Ce Phédor s'était présenté, en 1171, à Rostof comme ayant été sacré évêque de cette ville par le patriarche de Constantinople, et, sans donner aucune preuve de son ordination, il avait pris possession du siége épiscopal. D'autres Chroniques disent qu'André, qui régnait alors, ayant eu bonne opinion de lui, et lui voulant du bien, l'avait envoyé à Kiew pour y recevoir l'investiture de son évêché ; ce qui laisserait croire qu'il n'était point encore sacré évêque, mais seulement choisi par le prince ou par le peuple. Quoi qu'il en soit, Théodore, mis en possession de son évêché, se conduisit, non point en homme de Dieu, mais en véritable brigand. « Beaucoup de personnes, dit la Chronique, des villages qui dépendaient de l'évêque Théodore, eurent à souffrir de ses vexations; il les privait de leurs armes et de leurs chevaux; d'autres furent réduites en esclavage ou exilées et dépouillées de leurs biens, non-seulement des laïcs, mais même des moines, des abbés, des prêtres, etc. » « Théodore, dit
» Nicon, persécutait les princes, les boïards et les ou-
» vriers d'André; il faisait cuire les femmes dans des
» chaudières, coupait les nez et les oreilles, et faisait
» trembler tout le monde, car il rugissait comme un

» lion, était haut comme un chêne, avait le langage pur » et éloquent, le raisonnement subtil et artificieux. » Cet étrange scélérat fut arrêté le 8 mai 1169. La Chronique de Nicon dit que, *par grâce*, on lui attacha au col une meule de moulin, et qu'il fut noyé dans la mer. Tatischef se contente de l'envoyer en exil dans l'île de Psi.

Le clergé russe, dès le douzième siècle, étayait le pouvoir presque illimité qu'il avait usurpé sur un réglement ecclésiastique, dont il attribuait la concession à Vladimir-le-Grand. (Nous en avons parlé dans le tome I, page 151). Par ce réglement, le prince ordonnait de payer au clergé la dîme du revenu de l'État, du bénéfice que procure chaque semaine le commerce, et il défendait à ses enfans et à ses descendans, jusqu'à la dernière génération, de s'immiscer dans le jugement des affaires ecclésiastiques, qui n'appartient, disait-il, ni aux princes temporels, ni aux boyards, et qui doit être réservé aux métropolites et aux évêques. Les prières, les fiançailles, les mariages, les dissentions entre époux, les divorces, le délai à faire baptiser les enfans, les mariages ou fiançailles entre parens ou compères, les annonces des gens consacrés à Dieu, le rapt, le viol, l'adultère, la polygamie, les infractions aux jeûnes ordonnés et aux grands carêmes, le jeûne observé le samedi à la manière de l'église latine (ce qui est criminel dans l'église grecque), les profanations des églises, les divinations; les sortiléges, les maléfices, les poisons, les hérésies, l'insulte faite à quelqu'un en le traitant d'hérétique ou de sorcier; le crime des enfans qui frappent leur père ou leur mère, ou des brus qui ont battu les mères de leurs époux; le vol des églises, les actions indécentes qui s'y commettent, et le mépris témoigné pour les temples en

y conduisant les troupeaux *sans une grande nécessité;* les prières adressées au soleil, à la lune, aux étoiles, aux nuages, aux vents, aux forêts, aux rivières, aux montagnes, aux rochers, aux animaux; le judaïsme, l'apostasie, la bâtardise, le crime des filles qui détruisent leur fruit; les contestations qui avaient rapport aux poids et mesures : toutes ces causes, et beaucoup d'autres encore, étaient attribuées aux juges ecclésiastiques par le réglement de Vladimir.

La juridiction de l'église s'étendait encore par le nombre prodigieux de ceux qui jouissaient du privilége de cléricature. Les évêques, les archimandrites, les doyens des moines, les abbesses, les papes et leurs femmes, les diacres et les diaconesses, les moines et les religieuses, les sonneurs et autres valets d'église, ceux qui en gardaient les portes, ceux qui brûlaient l'enceus, les vieilles, les veuves, les pauvres, les malades, les médecins, et une foule d'autres gens, appartenaient à l'église, et ne pouvaient être jugés que par elle. Le même réglement ajoute que du revenu des jugemens dans les affaires civiles, il en devait appartenir neuf parts au souverain et la dixième à l'église, et afin qu'elle ne fût pas fraudée de cette dîme, il était défendu de juger les causes civiles sans l'intervention des juges du métropolitain. Cette loi prouve que les souverains ne faisaient pas rendre gratuitement la justice à leurs sujets,

Cette pièce, dont nous empruntons l'analyse au judicieux Levesque, donne une idée de ce que pouvait être le clergé en Russie avant Pierre-le-Grand, qui, le premier, sentit la nécessité de refréner cette audacieuse puissance. Il est bien établi que ce réglement n'est pas de Vladimir Ier. On y fait dire à ce prince qu'il a reçu le

métropolite de Kiew des mains du patriarche Photius, et Photius avait été élevé au patriarchat en 857 par l'empereur Michel : ainsi, il était mort cent ans avant le baptême de Vladimir. Néanmoins, quoique supposée, cette pièce est cependant fort ancienne, car elle fut évidemment composée à une époque où il se trouvait encore chez les Russes des restes d'idolâtrie.

Autrefois la première dignité ecclésiastique était celle de métropolite : il était établi par le patriarche de Constantinople. Mais en 1588, sous le règne de Phédor I.er Ivanovitch, le patriarche de cette ville, Jérémie, étant venu en Russie solliciter des secours du tzar, crut se rendre favorables les Russes en accordant à leur église quelques nouvelles prérogatives. Il représenta donc à ce prince que l'église autrefois avait eu cinq chefs, l'évêque de Rome, et les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche, de Constantinople et de Jérusalem ; que le pape de Rome, déchu depuis long-temps de sa dignité par les innombrables hérésies dont il s'était rendu coupable, devait être remplacé ; qu'à cet effet il proposait de consacrer le métropolite russe en qualité de patriarche. Le tzar y consentit avec joie, et depuis ce temps, l'église russe fut tout-à-fait indépendante de celle de Constantinople. Le patriarche russe était choisi par les métropolitains, dont le nombre fut porté à quatre, et par les premiers dignitaires du clergé. Le tzar choisissait entre eux le patriarche : quelquefois c'était le sort qui en décidait, puis le nouveau pontife était consacré et installé par les prélats qui l'avaient choisi. L'autorité du patriarche égalait presque celle du tzar : il avait sa cour, ses officiers de justice, et une autorité sans bornes. On ne pouvait appeler de ses jugemens au souverain lui-même, qui, de son

côté, n'entreprenait rien d'important sans le consulter. A la procession du dimanche des Rameaux, on voyait le tzar à pied, tête nue, conduisant par la bride l'âne ou le cheval que montait le patriarche, figurant l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem.

Parmi les patriarches que compta l'église russe, se trouvèrent des hommes du plus haut mérite. Tel fut l'illustre Philarète, père de Michel Romanof, chef de l'auguste maison qui gouverne aujourd'hui la Russie; tel fut surtout le célèbre Nicon, dont la jeunesse, semée d'orages, semblait présager une vie extraordinaire. Fait successivement archimandrite et métropolite de Novgorod, il était devenu, en 1652, patriarche de la Russie. Éloquent, austère, mais inflexible et dur, Nicon employa cependant ses revenus au soulagement des malheureux. Nourri de la lecture des livres saints, il réforma la lithurgie russe, modifia le chant des églises, donna des textes sacrés, une version plus littérale. Appelé au conseil-d'état, il dirigea lui-même toutes les affaires civiles, et se créa de nombreux ennemis qui le perdirent dans l'esprit du prince. La puissance de ce prélat était devenue si imposante qu'on crut nécessaire pour le déposer de convoquer un concile. Retiré du monde, Nicon se donna tout entier à l'étude des chroniques, et forma, des différens ouvrages manuscrits qu'il put réunir, un corps d'histoire, aujourd'hui connu sous le nom de Chronique de Nicon, et qu'on a long-temps confondu mal-à-propos avec celle de Nestor.

Le tzar Alexis remplaça le patriarche déposé, par un autre d'un esprit extrêmement borné, et dont son autorité ne pouvait prendre ombrage: et c'est dans cet esprit

que furent faites les élections des prélats qui succédèrent à celui-ci. L'état se contentait de leur donner des revenus propres à soutenir la splendeur de leur dignité : on leur rendait les hommages qu'on croyait devoir à leur rang ; mais, quant au surplus, leur nom paraissait à peine, et les mouvemens de la politique leur étaient entièrement étrangers. Toutefois, Pierre-le-Grand résolut d'abolir cette dignité, et de faire passer au souverain les attributions et la puissance ecclésiastique du patriarcat : dans cette intention, et pour sonder l'opinion, il fit publier un livre dans lequel l'auteur *Procopovitch*, démontrait avec beaucoup d'érudition et de solidité que les premiers empereurs chrétiens avaient été revêtus comme les empereurs païens de la dignité de pontife, jusqu'au temps où l'église romaine parvint à les en dépouiller. Il insinuait ensuite que, dans un état chrétien, il n'y avait que le prince qui eût le droit d'inspection sur les affaires qui concernent l'église. » Enfin, Pierre voulut bien charger un conseil composé de quinze personnes, et qu'il appela le *très-saint synode*, de prendre connaissance des affaires ecclésiastiques, et généralement de toutes celles qui avaient été du ressort du patriarche. A la vérité, les membres de ce collége étaient nommés par lui, et ne prêtaient serment qu'entre ses mains.

Depuis cette époque, le clergé, entièrement soumis à l'autorité du souverain, n'eut plus sur les masses qu'une influence secondaire et facile à combattre. — Il est aujourd'hui composé de trois métropolitains : ceux de Novgorod, de Kiew et de Moscou ; de huit archevêques, de trente à quarante évêques, d'environ soixante archimandrites ou abbés réguliers, et de moines. Le clergé séculier

est composé de protopopes ou archiprêtres, de popes ou curés de paroisse, de diacres et de chantres ou sous-diacres.

Les évêques sont tirés des monastères, et par conséquent ne sont pas mariés. Les popes sont mariés, et c'est même une condition nécessaire à la prêtrise. Un prêtre qui perd son épouse est ordinairement obligé de renoncer à sa cure : plusieurs se retirent dans les monastères, et quoique ayant des enfans ils peuvent devenir évêques.

Le clergé porte la barbe, les cheveux longs, la tonsure, de grands chapeaux rabattus, une robe longue, croisée et serrée avec une ceinture, et la couleur de la robe n'est pas fixe comme chez nous. On n'ordonne prêtre, dans le clergé séculier, que des enfans de popes, de diacres et de chantres. Si un laïque, d'une naissance relevée, désire consacrer sa vie à Dieu, il doit se faire moine, quelque vocation qu'il éprouve d'ailleurs à travailler au salut des âmes dans le ministère de paroisse. Les popes dans les villes ont un petit revenu fixe en argent, augmenté par les offrandes des fidèles et les rétributions des prières qu'ils vont réciter dans les maisons des particuliers quand on les fait appeler. Les popes des campagnes ont pour revenu fixe un fonds de terre qu'ils cultivent eux-mêmes, et, pour casuel, les offrandes et rétributions de ceux qui les emploient. Les évêques et les moines jouissent en Russie de toutes les richesses du clergé. Les prêtres sont très-pauvres, parce que les cures et les dessertes sont trop nombreuses. Les évêchés sont à la nomination du saint synode, mais il est nécessaire qu'elle soit confirmée par le souverain. Les évêques nomment aux abbayes et à toutes les places du bas clergé. Elles sont amovibles, ainsi que celles des abbés, et leur état

dépend absolument du caprice de l'évêque. Toutes ces causes tendent à jeter de la déconsidération sur le bas clergé, qui, du reste, est ignorant et plein d'intempérance. « Son éducation, *dit M. Ancelot,* ne le sépare pas assez des dernières classes pour qu'elles l'entourent de leurs respects, et, en général, les mœurs des prêtres sont peu propres à les faire honorer. D'ailleurs, les seigneurs russes ne donnent point l'exemple de la vénération pour les ministres du culte, et leur conduite, à leurs yeux, n'est point de nature à les relever aux yeux du peuple. Lorsqu'un prêtre de village vient visiter le seigneur, jamais il n'est l'objet de ces égards que devrait commander le caractère dont il est revêtu : on ne l'admet pas même au salon; le maître donne ordre à ses valets de le faire dîner à l'office, et c'est au milieu d'eux qu'il prend son repas. »

Climat. Les voyageurs et géographes modernes ont reconnu, dans la vaste région de Russie, quatre différences atmosphériques, sous quatre régions ou zones principales. La première, en allant du nord au sud, dite région arctique ou glaciale : elle comprend la Russie européenne, une partie du gouvernement d'Arkangel et de la Finlande, et, dans la Russie asiatique, une partie de ceux de Perm, de Tobolsk et d'Irkoutsk. Ces pays, situés au-delà du 67.e degré de latitude boréale offrent, partout l'uniformité la plus triste. Ce ne sont que des déserts couverts de mousse et de marécages bourbeux, interrompus seulement au nord-est par une branche de montagnes d'Okotsk, et, à l'extrémité, par les montagnes de la Laponie russe. Le Lapon, le Samoyède, le Tchouktchi, sont les habitans dégénérés de ces contrées chétives. En

Sibérie, la région arctique commence dès le 62.ᵉ degré de latitude; le froid y est beaucoup plus vif et plus intense que dans la Laponie. L'hiver y dure neuf à dix mois; la neige y tombe au mois de septembre jusqu'au mois de mai suivant. La seconde région, dite région froide, s'étend du 57.ᵉ au 67.ᵉ degré, et comprend, en Europe, toute la Finlande et les gouvernemens de Pétersbourg, de Novgorod, de Pskow, de Reval, Riga, Mittau, Olonetz, Vologda, Twer, Iaroslaw, Kostroma et Viatka; et, en Sibérie, le reste des gouvernemens de Perm et de Tobolsk et le centre de celui d'Irkoutsk. La chaîne des montagnes scandinaves, couvertes de vastes forêts, occupe la portion occidentale de la partie européenne; mais de là jusqu'à l'Oural, l'œil ne découvre que de vastes plaines entrecoupées de quelques colines. Le sol en est maigre, et ne produit de grains que jusqu'au 60.ᵉ degré de latitude. L'aspect de cette région a quelque chose de plus sombre et de plus triste en Sibérie où l'industrie de l'homme n'a pris aucun dévéloppement. Là, rien n'arrête l'effet des vents du nord qui, dans toute la contrée y poussent un souffle glacé. Des troupes errantes de peuples nomades et chasseurs habitent ces lieux où se trouvent pourtant les plus importantes mines de fer et de cuivre de la Russie. La troisième région, dite région tempérée, comprise entre le 50.ᵉ et 57.ᵉ degré de l'atitude, forme la plus grande partie de l'empire, et comprend, en Europe, les gouvernemens de Moscou, Vladimir, Kalouga, Toula, Riazan, Tambow, Orel, Koursk, Voronèje Ukraine, Saratof, Nijni-Novgorod, Penza, Kazan, Smolensk, Simbirsk, Tchernigow, Pultava, Vitepsk, Mohilew, Vilna, Grodno, Kiew et-Volhynie; en Asie, les gouvernemens de Tomsk, Orembourg et la partie

méridionale de celui d'Ikoutsk. Ces vastes contrées sont couvertes d'herbes et de forêts, pour la partie septentrionale. Celles du midi offrent de vastes plaines ou le trèfle domine; la terre y est si grasse que les engrais y sont superflus. En Lithuanie, le terrain est sablonneux, et présente, sur les rives des fleuves, des couches d'argile, de craie et de chaux. En Sibérie, la lisière méridionale est couverte de hautes montagnes; les vallées et les plaines présentent une grande variété de terrains : le sol en est fertile, bien boisé, peu marécageux, et offre un paysage délicieux. — La quatrième région, dite région chaude, s'étend du 43.ᵉ degré au 50.ᵉ de latitude, et comprend, dans la Russie d'Europe, les gouvernemens d'Ekatarinoslaw, Tauride, Astrakan, Caucase, Géorgie, Derbend; et dans la Russie asiatique, la steppe des Kirguiss. La partie orientale de cette région offre des steppes immenses, arides, où l'on trouve peu de bois; le pays des Cosaques abonde toutefois en gras pâturages. A l'occident, sur les bords du Borysthène et du Dnester, se trouvent des terres fertiles. La Géorgie surtout est un pays admirable par ses sites et ses paysages. Elle partage avec la Tauride l'honneur de passer pour le jardin de la Russie. En effet, les pays méridionaux n'offrent, nulle part, rien de plus séduisant, aux regards du voyageur, que ces deux contrées garanties par le Caucase des vents du nord. Elles produisent le plus beau froment, les fruits les plus délicats, la vigne sauvage et cultivée, le mûrier, l'olivier sauvage, le figuier, l'amandier, le pêcher, le châtaigner, etc.

Combat de la jeunesse. Les Russes ne connaissaient pas le duel, mais il était d'autres combats que le gou-

vernement tolérait, encourageait même, parce qu'on les croyait utiles pour entretenir le courage de la nation et endurcir la jeunesse à la douleur. A certains jours de l'année, le peuple sortait en foule hors des villes pour voir les jeunes gens s'exercer au pugilat. Ils n'armaient pas leurs mains de gantelets de fer et de plomb, comme le faisaient autrefois les Grecs, mais l'habitude des dures travaux et des exercices violens leur durcissait assez les mains pour n'avoir pas besoin de recourir à ces moyens dont se parent la faiblesse ou l'inhabileté. Les Russes sont restés les maîtres en ce genre d'exercice ou de combats.

Commerce. Dès les premiers temps de leur histoire, les Slaves nous apparaissent comme un peuple de marchands : leur négoce était fort étendu, et jouissait d'un grand crédit chez les nations voisines, où ils échangeaient contre de l'or, des fruits, du vin, et d'autres marchandises, des bestiaux, de la toile, du chanvre, du blé, du miel, et les dépouilles des prisonniers. On sait que Charlemagne désigna quelques fonctionnaires pour traiter avec eux dans les villes de Germanie. Au moyen âge, le commerce florissait déjà dans plusieurs villes slaves, telles que Vinette, à l'embouchure de l'Oder, Arcon, dans l'île de Rhugen; Démine, Volgaste en Poméranie, etc. Helmold, dans sa *Chronique slave* (liv. I, chap. 2), fait de la première de ces villes une description curieuse. (*Voy*. Vinette.) Nous avons dit que jusqu'à l'introduction du christianisme dans leur pays, les Slaves ne connaissaient que le commerce d'échange, l'usage de l'argent leur était inconnu; ils ne prenaient l'or des étrangers que comme marchandise. Au surplus, comme les Slaves se divisaient en une mul-

titude de petites populations dont les noms, les mœurs et les habitudes variaient, il est rarement juste de généraliser un fait ou une opinion. D'après même le rapport de notre Chronique, nous voyons les Viatitches et les Radimitches s'occuper d'agriculture : tout porte à croire dès-lors qu'ils s'occupaient d'un commerce d'exportation. Les traités d'Oleg et de Sviatoslaw avec les Grecs prouvent que dès le dixième siècle il y avait à Constantinople une foule de marchands russes qui y vendaient des esclaves et y achetaient des étoffes. L'entretien des abeilles leur procurait quantité de cire et de miel, et la chasse leur fournissait des fourrures qui, avec les esclaves, formaient le principal objet de leur trafic. Constantin Porphyrogénète écrit que l'on exportait de Constantinople en Russie et en Khosarie, de la pourpre, de riches habits, des draps, des maroquins, du poivre, du vin et des fruits. La mer Noire, couverte des barques russes qui naviguaient la plupart du temps pour affaires de commerce, avait reçu le nom de *mer Russe*. Les Chroniques allemandes et scandinaves donnent aussi de précieux renseignemens sur le commerce des Russes avec les peuples du Nord. Le centre de ce commerce était Novgorod, où, depuis Rurik, s'étaient établis beaucoup de Varègues habiles dans la piraterie et dans l'art de trafiquer. Enfin, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs, la Russie était si célèbre dans le Nord par ses richesses, que certaines chroniques du temps désignent ordinairement la Russie sous le nom de pays abondant en toutes sortes de productions : *Omnibus bonis affluentem*. Quoique le sol de la Russie fût livré aux dévastations, aux guerres civiles, aux incursions des Polovtzi, les lois du commerce étaient généralemant respectées.

Grecs, Arméniens, Allemands, Moraves, Vénitiens, tous demeuraient à Kiew, où les attiraient l'échange avantageux de leurs marchandises. Novgorod, dont nous venons de parler, recevait des Yougres un tribut en argent, et en commerçait avec toutes les contrées de l'Europe, (*Voy. Fourrures* et *Novgorod.*) En résumé, le commerce extérieur des Russes aux douzième et treizième siècles, si actif et si important, les alliances contractées par les empereurs de Constantinoples, les rois et les princes d'Allemagne, les ambassades des puissances les plus éloignées, prouvent que la Russie n'était point un pays si ignoré qu'on a bien voulu le croire en ces temps modernes. Un Juif espagnol, du nom de Benjamin, a fait une relation de voyages entrepris par lui dans diverses contrées de l'Europe et de l'Asie : sorti de Sarragosse en 1173, il raconte les pays qu'il a vus, les peuples qu'il a visités; ce qu'il dit des Russes n'est pas très-étendu, cependant on voit qu'il a parcouru le pays. « C'est, dit-il, une contrée extrêmement vaste, couverte de bois et de montagnes. Les habitans, en hiver, ne sortent point de leurs maisons, à cause du froid excessif. » Il ajoute enfin qu'ils s'occupent de la chasse des martres zibelines, et qu'ils font le trafic des hommes.

Congrès. L'histoire russe a consacré ce mot pour exprimer ces réunions de princes qui avaient lieu en certaines circonstances graves, soit pour prévenir ou faire cesser une guerre civile, soit pour aller attaquer un ennemi puissant, soit enfin pour prendre une mesure importante dans l'intérêt du pays. La première assemblée de ce genre se tint en 1097, sous le règne de Sviatopolk II, dans l'ancienne ville de Lubetch, sur les bords

du Dniéper. Assis sur le même tapis, les princes russes discutaient la matière mise en délibération : on pesait les intérêts des diverses parties, on s'accusait et se défendait de vive voix, personnellement ou par interprète, et rarement ces espèces de diètes se terminaient sans qu'une réconciliation amiable ou une grande expédition ait été résolue. Quand il s'agissait d'un différend à accommoder, les parties, après s'être mutuellement reproché leurs torts, finissaient, à la sollicitation des autres, par s'embrasser, se jurer amitié, et baiser ensemble la croix de Jésus-Christ, en témoignage d'oubli et de réconciliation. Quelquefois ces protestations de dévoûment, ces baisers, ces sermens, n'étaient donnés que pour mieux tromper un ennemi irréconciliable. On en a vu un exemple frappant dans le récit que fait Nestor de ce premier congrès et des événemens qui en furent la suite. Le malheureux Vassilko, confiant dans les promesses de son ennemi, ne pouvait croire aux perfidies contre lesquelles on voulait le mettre en garde : « Comment croire à tant de perversité ! Nous avons, disait-il, baisé ensemble l'image du » Sauveur, et juré de rester amis jusqu'à la mort : je » ne ferai point à mes frères l'injure d'un tel soupçon. » Cependant les crimes de David Igorévitch motivèrent une nouvelle assemblée des princes russes, qui résolurent de venger la justice et l'humanité, si odieusement violées dans la personne de Vassilko. Le 30 août 1100, ils se trouvèrent tous réunis, et intimèrent l'ordre à David de venir rendre compte de sa conduite. David, feignant d'ignorer les motifs de cette sommation, se rendit au congrès dans l'intention de se plaindre lui-même de certaines mesures prises contre lui. « Vous m'avez » trompé, dit-il à ses parens réunis; mais, enfin, que me

» voulez-vous; qui de vous a à se plaindre de moi? » Vladimir, voulant sans doute le sonder, prit la parole et dit : « Eh quoi! est-ce bien nous qui t'avons demandé? » N'as-tu pas toi-même réclamé le droit d'être entendu? » Ne te plains-tu pas de quelque injustice? Voyons, » David, te voilà parmi nous, assis avec tes frères sur le » même tapis, parle, qu'as-tu à nous dire? de quoi te » plains-tu? » David resta confondu, et ne sut articuler une seule parole : alors, les princes le laissent un instant seul, montent à cheval, et vont à l'écart se consulter : indignés contre lui, il lui font déclarer par des officiers de leur suite, que le crime horrible dont il s'est souillé le rend indigne du rang qu'il occupe; qu'ils lui reprennent en conséquence sa principauté, le condamnent à s'éloigner de leur voisinage, et à aller résider dans le lointain château de Butchesk.....

Certes, ces sortes de déterminations, ces intérêts débattus avec tant de sang-froid, de méthode et de raison, prouvent à quel degré de civilisation les Russes étaient déjà parvenus à cette époque. Quelques années après, et sous le même règne, un nouveau congrès non moins remarquable eut encore lieu. Il s'agissait du plus ou moins d'opportunité d'une invasion dans le pays des Polovtzi. « Les princes et leurs officiers, dit Nestor, s'assirent sous une tente et se consultèrent. Les généraux de Sviatopolk s'exprimèrent ainsi : Il ne faut pas commencer la guerre dans cette saison, car nous y perdrons des chevaux, ce qui portera grand dommage à la culture de la terre. » — Vladimir reprit : « Je suis surpris, mes amis, que vous vous occupiez des chevaux avec lesquels le cultivateur laboure, et que vous ne songiez pas que souvent quand le paysan est en train de cultiver la terre, un Polovtzi sur-

vient qui le perce d'une flèche, s'empare de son cheval, entre dans le village, lui ravit sa femme, son enfant, et tout ce qu'il possède. Ne vous occupez-vous donc seulement que du cheval, et nullement de son maître?» Les généraux de Sviatopolk ne surent que répondre, et l'expédition fut résolue. (Nestor, tom. I, page 282.)

Conseil du prince. Il était composé de boïars, appelés d'abord *boliare* qu'on peut traduire par le mot latin *majores* : c'était la première classe de grands; d'*okolnitchie* dont le titre signifiait qu'ils entouraient le prince; de *doumnie-dvoriane* ou nobles du conseil, et de *doumnie-diaki* ou secretaires du conseil. Les résolutions émanées du trône semblaient toujours avoir été dressées de l'avis de ce tribunal; la formule était : *Boïare prigovoliri i tzar prikazal*, les boïars ont été d'avis et le tzar a ordonné. Ainsi le tzar ostensiblement ne faisait qu'ordonner l'exécution de ce que les magistrats avaient résolu. Il y avait là quelque chose du gouvernement représentatif; mais si l'on en croit Mayerberg, le conseil n'était là que pour éloigner de la responsabilité du prince ce que les édits pouraient avoir d'odieux et de tyrannique. Le tzar décidait toutes les affaires ou par lui-même ou par les insinuations de ses favoris, et le conseil n'hésitait jamais à obéir. Il y avait aussi des *boïare-komnatie*, des boïards de la chambre qui assistaient aux conseils secrets. C'était l'un des nobles du conseil qui gardait les sceaux. Un noble ou secrétaire du conseil faisait aussi les fonctions de chancelier, et portait la parole au nom du prince.

Couronnement des grands-princes et des tzars. Les cérémonies usitées au temps des premiers grands-princes,

à l'époque de la mise en possession du trône, sont restées à peu près ignorées. Nestor en parle fort vaguement, et se contente de dire que de grandes réjouissances eurent lieu quand c'était un prince du choix ou du goût du peuple. On sait cependant que l'avénement du souverain au trône était accompagné de cérémonies religieuses. Le chef ecclésiastique ou métropolitain donnait solennelle- la bénédiction au prince, et appelait sur sa tête toutes les faveurs célestes. Les Kiéviens et les Novgorodiens l'accompagnaient dans le temple, le plaçaient eux-mêmes sur le trône, et, suivant la Chronique de Nicon, le prince, la tête couverte d'un bonnet enrichi de pierres précieuses ou d'une couronne, le sceptre en main, distribuait aux seigneurs de sa cour des chaînes, des croix et des grivnas d'or : il nommait parmi ses courtisans des trésoriers, des intendans, des gentilshommes, des écuyers, etc. On remarque aussi, qu'à dater du règne d'André, les Chroniques donnent le nom de cour à ce qui s'était alors appelé jusque là, garde du prince. Cette cour se composait de jeunes guerriers, des dignitaires et des porte-glaives du prince.

Quand les souverains de Kiew et de Moscou eurent échangé leur titre de grand-prince contre celui de tzar, les cérémonies du couronnement prirent un nouvel éclat, et se firent avec une magnificence extraordinaire. Nous allons donner ici la description du couronnement des premiers tzars de Russie, que Levêque et d'autres écrivains ont publiée, d'après le *Tseremonial Koronovanii Tzara Fedora.*

Autrefois les tzars, si fiers, si absolus, paraissaient ne tenir leur puissance que de la libre volonté de leurs sujets. Ils n'étaient pas supposés demander eux-mêmes

la couronne, ni fixer le jour où ils voulaient en ceindre leur front. Le clergé, les officiers du palais, les nobles et enfans boyars, et même les marchands, venaient les prier de consacrer leur puissance par la cérémonie du couronnement... La nuit qui précédait le grand jour était employée à la prière dans toutes les églises. La cérémonie se faisait dans la cathédrale de Moscou. On y élevait, pour le tzar, un trône où l'on montait par douze gradins. Il était garni de velours brodé en or, et brillait de l'éclat des pierreries. Le chemin qui conduisait à ce trône était couvert de drap écarlate. Le siége du patriarche, placé à la gauche du trône, était moins riche; mais il était aussi garni de velours brodé en or. Avant que le tzar se rendît à l'église, on y portait du palais, en grande cérémonie, tous les ornemens impériaux, une croix d'or dans laquelle était enchâssé un morceau de bois qu'on disait avoir appartenu à la vraie croix. Le tzar allait faire sa prière dans la chapelle du palais, d'où il se rendait à l'église. Il était accompagné de toute la noblesse vêtue d'étoffe d'or, la tête couverte de bonnets de renard noir, ayant au cou des colliers de perles et de diamans, et des chaînes émaillées pendant sur la poitrine. Les strelsi étaient rangés en haie le long du chemin. Arrivé à la porte du sanctuaire, le prince s'inclinait trois fois, et se tournant ensuite vers le patriarche, il le saluait et recevait sa bénédiction. Alors le pontife descendait de sa place, et le bénissait avec la vraie croix, et de l'eau consacrée. Le prince et le patriarche se donnaient mutuellement un baiser, et montaient ensemble à leur place. Le tzar, après s'être assis, adressait un discours au patriarche qui y répondait.

Ivan III s'étant décidé, en 1497, à s'associer à l'empire

le jeune Dmitri, prit en cette circonstance la parole en ces termes ; « Saint Père, chef de l'église russe, dans les » temps les plus reculés, les monarques, mes ancêtres, » laissaient leur couronne à leurs fils aînés. Fidèle à cet » exemple, j'avais également béni mon fils Ivan, je lui » avais légué la grande principauté; mais puisqu'il a plu » au Tout-Puissant de me l'enlever, je bénis à sa place, » de mon vivant, son fils et mon petit-fils Dmitri, et le » déclare héritier, après ma mort, des états de Vladimir, » de Moscou et de Novgorod. Nous te prions donc, saint » Père, de lui donner ta bénédiction. » Après la bénédiction et l'imposition des mains, les archimandrites apportaient ensuite jusqu'au siége du patriarche, le diadême, la couronne, le sceptre et le globe impérial. Chacune de ces marques de la puissance souveraine était reçue par un archevêque qui la remettait au patriarche. Celui-ci ceignait le front du tzar du diadême, lui mettait la couronne sur la tête, lui faisait prendre le sceptre de la main droite, et le globe de la main gauche. Le prince, décoré de tous les ornemens, recevait les humbles salutations du clergé, et y répondait par une légère inclination de tête. Le patriarche le prenait ensuite par la main, le faisait asseoir sur son trône, et, après avoir prononcé un discours sur les devoirs de la souveraineté, il commençait la lithurgie.

Après la consécration, le patriarche oignait le prince de l'huile sainte au front, aux deux oreilles, sur les lèvres, aux doigts, au cou, aux épaules et aux bras, disant à chaque onction : *Ceci est le sceau et le don du Saint-Esprit.* Lui-même essuyait le chrême avec des étoupes, qui étaient aussitôt brûlées sur l'autel, et pendant sept jours le prince ne devait pas se laver les parties qui avaient

été ointes de l'huile sacrée. Le pontife, après ces onctions, lui administrait la communion sous les deux espèces, suivant le rit grec, et lui faisait présent du pain bénit. — Après la messe, le tzar, toujours vêtu des ornemens impériaux, allait faire des stations dans deux églises différentes. A l'entrée du prince, le protopope ou archiprêtre lui jetait de la poudre d'or sur la tête : la même cérémonie, lorsqu'il sortait, était renouvellée par un des grands de l'empire.

Le tzar donnait le jour de son sacre un grand repas au patriarche, aux chefs du clergé et aux principaux seigneurs de sa cour. Lors du couronnement de Dmitri dont nous venons de parler, le tzar Ivan, après la cérémonie, fit présent à ce jeune prince d'une croix suspendue à une chaîne d'or, d'une ceinture garnie de pierrerie et de la boîte de cornaline d'Auguste, envoyée précédemment de Constantinople à Moscou.

Ceux qui voudront connaître les modifications qu'ont subies les cérémonies du couronnement des empereurs russes, pourront lire le récit que fait du sacre de l'empereur Nicolas le spirituel et poétique auteur d'un ouvrage intitulé *Six Mois en Russie*. M. Ancelot a vu les fêtes et les pompes qui marquèrent cet événement : son ouvrage est rempli de curieux détails, qui ne peuvent manquer de plaire au lecteur.

Crovates. Ces peuples, d'origine slave, habitaient sur les frontières de la Transylvanie et de la Gallicie. Vladimir I.er soutint contre eux une guerre en 993.

D.

DAGODA ou *Pagoda*. C'était le Zéphire des Slaves; c'est à son soufle doux et favorable que l'on devait les beaux jours de l'année, la sérénité de l'air, la température agréable. *Pagoda* signifie encore, en russe, le beau temps.

Danses. Les danses russes, bohémiennes et dalmates d'aujourd'hui peuvent donner une idée de l'ancienne danse des Slaves, qui consistait à tendre fortement les muscles, à remuer les bras, à tourner sur une même place, à s'accroupir et à frapper des pieds. Les Slaves célébraient, par des danses, les cérémonies sacrées en l'honneur de leurs dieux, les victoires remportées sur l'ennemi, l'élection et le mariage de leur prince, la naissance d'un enfant, et tous les événemens qui leur semblaient promettre quelque avantage. — La danse russe, proprement dite, a conservé un caractère tout-à-fait original et distinctif. Il n'y a peut-être pas de peuple qui sache mieux exprimer, par la pantomime, les divers sentimens dont il est affecté, et c'est surtout par la danse que le Russe sait rendre les impressions de son cœur. Dans la danse à caractère, c'est habituellement un jeune homme épris d'amour, et dont la tendresse s'exprime par une attitude et des gestes qui ne laissent rien à désirer. La danseuse y répond par les mignardises et les grâces qui peignent si bien chez les femmes du Nord la langueur et la noblesse du caractère. Quelquefois elle s'arme de rigueur : alors, appuyant ses deux

mains sur ses hanches, elle détourne la tête, elle affecte le mépris, et semble vouloir désespérer son amant à force de cruauté. Celui-ci, malheureux, avance en suppliant, la tête baissée, les mains sur la poitrine; il peint sa douleur, sa soumission; il implore sa maîtresse, qui ramène bientôt sur lui des yeux où se peignent l'amour et le plaisir. La danse russe, quoique presque toujours exécutée terre à terre, c'est-à-dire sans sauts ni gambades, demande infiniment de souplesse et de légéreté. Les jeunes gens seuls peuvent se livrer à ce divertissement. Ils tournent sur un pied, presque assis, se relèvent pour prendre une attitude bizarre et souvent grotesque, qu'ils modifient sans cesse en avançant, reculant ou tournant sur le plat du pied, et toujours avec une agilité et une précision extraordinaires. Il n'y a plus aujourd'hui que les gens du peuple qui aient conservé les traditions de cette danse si pittoresque : le beau monde adopte les quadrilles français, la valse, la galopade allemande, les figures écossaises, la masourka polonaise, et laisse tout ce qui rappelle la danse nationale aux enfans, aux nourrices et aux gens du peuple.

Desna. C'est le nom de la plus grande des rivières qui se jettent dans le Dniéper. Elle a sa source aux environs de Smolensk, et traverse les pays d'Orel, de Tchernigof et de Kiew. Elle est poissonneuse, et ses eaux sont meilleures que celle du Dniéper. Aujourd'hui cette rivière rend de très-grands services au commerce. On transporte, par Tchernigof et Novgorod-Seversky jusqu'à Briansk et Kherson, des vivres, des bois et des objets travaillés. Les principales rivières qui se jettent dans la Desna, sont la Soja, la Souda et la Snorv, sur la rive

droite, et la Seime sur la gauche. Il existe une autre rivière de ce nom, mais beaucoup plus petite. Elle coule aux environs de Moscou, et a sa source près de Véréa, traverse les provinces de Svenigorod et de Serponkow, et va se jeter dans la Pakhra.

Detinetz. Ce qui prouve combien l'art de bâtir était honoré chez les Slaves, et l'importance qu'ils mettaient à leur construction, c'est l'histoire du culte du dieu Detinetz. Ils adoraient, sous ce nom, la pierre fondamentale de tous les édifices qu'ils entreprenaient. Cette superstition semble remonter à la reconstruction de l'ancienne Slavensk, cette célèbre cité des Slaves, la première qu'ils paraissent avoir habitée, deux fois dévastée par la guerre et par des maladies contagieuses, puis enfin abandonnée par ses habitans, qui se retirèrent sur les bords du Danube. (Voy. *Slavensk.*) On était incertain sur quel terrain on construirait la nouvelle cité, et quel nom lui serait donné. Il fut décidé que le premier objet qui se présenterait à des émissaires envoyés dans la campagne, déciderait cette grande question. Ce fut, dit la tradition, un jeune homme nommé *Detinetz.* On l'arrêta; on le conduisit sur l'emplacement destiné à la nouvelle ville, et cet infortuné servit de première pierre dans les fondemens nouveaux. Cependant, pour apaiser les mânes de cette innocente victime, les Slaves en firent un dieu, et son nom fut donné à la ville nouvelle.

Dévotion. Pour ne pas tomber dans des redites inutiles, nous renvoyons le lecteur aux articles *Religion, Images, Superstition*, dans lesquels nous avons réuni, non-seulement tout ce qui touche aux dogmes, au culte,

à la lithurgie, mais encore tout ce qui caractérise l'esprit religieux de la nation, sa dévotion, ses croyances et ses superstitions.

Dignités ecclésiastiques. (Voy. *Clergé.*)

Dignités, rangs. Le pouvoir, dit Karamsin, t. III, pag. 236, était indiqué, chez les Slaves, par les noms de *boyards*, *voiévodes*, *kniaz*, *pans*, *joupans*, *karols* ou *krols*, etc. (Nous avons, au mot *boyard*, donné la signification et l'importance de ce titre.) Celui de voiévode ne se donnait, dans l'origine, qu'aux chefs des armées; mais comme, en temps de paix, ces chefs surent également s'approprier le droit de commander à leur concitoyens, ce nom servit ensuite à désigner, en général, un chef ou un dominateur, chez les Bohémiens et les Vendes-Saxons; dans la Carniole, un prince. Il indiquait, en Pologne, non-seulement un chef des armées, mais aussi un juge. Le mot de kniaz vient peut-être de *kôn*, cheval; quoique beaucoup de savans le fassent dériver du nom orientale *kayan*. Dans les pays slaves, les chevaux étaient le bien le plus précieux; chez les Poméraniens, peuple maritime, trente chevaux constituaient déjà une grande richesse, dans le moyen âge, et tout propriétaire d'un cheval s'appelait kgnâz (*nobilis capitaneus et princeps*). En Croatie et en Servie, on donnait ce nom aux frères des rois; et en Dalmatie, le juge suprême portait le titre de grand-prince ou *veliki-kgnaz*. Suivant Constantin Porphyrogénète, un pan des Slaves de Croatie gouvernait trois districts et présidait les diètes, lorsque le peuple se rassemblait en plein champ pour prendre des délibérations. Jusqu'au treizième siè-

cle, le nom de pans, qui furent, pendant fort long-temps, tout puissans en Hongrie, désignait, chez les Bohémiens de riches possesseurs, et jusqu'à présent il veut dire, en polonais, un seigneur. Les districts des pays slaves s'appelaient *joupans-toa*, et les gouverneurs de ces districts *joupanes* ou doyens comme l'explique Constantin Porphyrogénète : le vieux mot joupa voulait dire un bourg. Les principales fonctions de ces seigneurs étaient l'exercice de la justice, et la preuve en est qu'aujourd'hui même, en Autriche et en Haute-Saxe, les paysans slaves n'appellent pas autrement leurs juges : mais, dans le moyen âge, la dignité des *joupanes* était plus en honneur que celle de *kgnaz*. Ces joupanes avaient, sous leurs ordres, des souddaves ou juges particuliers, pour les aider dans les affaires judiciaires. Il s'est conservé une singulière coutume dans quelques villages de la Lusace et du Brandebourg : les laboureurs choisissent secrètement, entre eux, un roi, auquel ils paient le même tribut que leurs aïeux payaient aux joupanes, dans le temps de leur liberté. Enfin, en Servie, en Dalmatie et en Bohême, les souverains prenaient le titre de *krali* ou *karali*, c'est-à-dire, selon quelques-uns, châtieurs de crimes, du mot *kara*, punition.

Cependant les anciens boïards, voiévodes, kgnaz, panes, joupanes, et même les rois de Slaves étaient, sous beaucoup de rapports, soumis aux caprices des citoyens, et dépendaient souvent de leur volonté. Après avoir unanimement proclamé un chef, ils le privaient tout-à-coup de leur confiance, non-seulement dans le cas d'abus de pouvoir, mais quelquefois aussi sans aucune raison, par légèreté, à la suite de quelques calomnies. On en voit de nombreux exemples dans l'histoire des Slaves,

tant idolâtres que chrétiens. En général, ils supportaient impatiemment le droit de succession, et n'obéissaient qu'avec contrainte au fils d'un kgnaz ou d'un voiévode défunt. L'élection d'un duc, c'est-à-dire d'un voiévode, dans la Carinthie slave, était accompagnée d'une cérémonie fort curieuse. Celui qui était élu paraissait dans l'assemblée du peuple couvert des habits les plus pauvres, tandis que l'on voyait un laboureur assis sur une grande pierre de granit qui lui servait de trône : le nouveau souverain jurait d'être le défenseur de la religion et de la justice, le soutien des veuves et des orphelins, après quoi, le laboureur lui cédait la place, et tout les citoyens lui prêtaient serment de fidélité. Pendant ce temps, deux familles des plus considérables avaient le droit de moissonner partout, et de brûler même les villages, en signe et en mémoire de ce que les anciens Slaves avaient choisi leur premier souverain pour les défendre contre les attaques de la violence et de la dévastation.

Le chef suprême, ou gouverneur, rendait solennellement la justice dans une assemblée des anciens qui se tenait dans l'épaisseur d'une forêt; car les Slaves s'imaginaient que *Provė*, dieu de la justice, habitait à l'ombre des chênes antiques et touffus. Ces bois étaient aussi sacrés que la demeure des princes : personne ne pouvait y entrer avec des armes, et les criminels mêmes y trouvaient un asile inviolable. Le kgniaz, voiévode ou karal, avait, à sa disposition, la puissance militaire; mais les prêtres, interprètes des idoles et de la volonté du peuple, lui prescrivaient la guerre ou la paix, à la conclusion de laquelle les Slaves jetaient une pierre dans la mer, déposaient leurs armes et leur or aux pieds de leur idole, ou bien tendant la main droite à ceux qui avaient été

leurs ennemis, ils leur donnaient, en signe d'amitié, une touffe de leurs cheveux et une poignée d'herbe.

Les Russes, subjugués par les Tatars, ne prirent point de part au mouvement social qui s'opéra dans le reste de l'Europe au douzième et treizième siècles, de sorte que, sauf les modifications qu'apporta le joug des conquérans dans l'administration du pays, on retrouve au seizième siècle à peu près les mêmes institutions, les mêmes titres, les mêmes fonctions qu'au commencement de la monarchie. Nous dirons un mot de la dignité de *tissiatchsky*. Celui qui remplissait cette importante charge avait, comme le grand-prince, une garde noble : selon les anciennes coutumes, il était choisi par les citoyens, pour les commander à la guerre. Dmitri-Donskoi abolit cette charge éminente dont étaient jaloux les boyards qui se voyaient obligés de céder le pas aux dignitaires du peuple, charge d'ailleurs qui nuisait aux progrès de l'autocratie. Les grands-princes créaient pour les remplacer, dans le gouvernement des villes principales et éloignées de leur résidence, des lieutenans qui prenaient le titre de namestnik. Aujourd'hui la quantité prodigieuse de princes qu'on voit en Russie, pourrait faire croire que toutes ces familles ont jadis occupé dans le gouvernement ou dans l'armée, de hautes et importantes fonctions. Il n'en est pas toujours ainsi : les gentilshommes russes, quoique souvent revêtus des mêmes titres, se divisent en plusieurs classes, qui établissent le degré de leur véritable noblesse et de leur ancienneté réelle.

Divorce. Il est incontestable que dans les premiers temps de l'histoire de Russie, et encore depuis l'établis-

sement du christianisme, le divorce ne fut non-seulement toléré, mais encore fort souvent pratiqué; nous avons des exemples d'époux séparés qui se remarient aussitôt, prennent plusieurs femmes et vivent dans un état de concubinage qui prouve et la tolérance de la loi civile et le peu d'autorité de la loi religieuse. Cependant celle-ci, de nos jours et depuis long-tempts, interdit le divorce, à moins de circonstances graves et qui demandent la décision du chef suprême de l'église. Sémen Ivanovitch qui mourut de la peste en 1353, avait eu trois femmes: un an après avoir épousé la seconde, il la renvoya chez son père, et, dès l'année suivante, il contracta un troisième mariage. On trouve dans une ancienne Chronique, dit le prince Stchérébatof, que le métropolite et le grand-prince ayant eu ensemble des conférences secrètes, envoyèrent une députation au patriarche de Constantinople, à l'effet d'obtenir l'annulation du second mariage en question. — Il y a cependant une circonstance qui fait obtenir de l'église son assentiment au divorce; c'est lorsque l'épouse consent à prendre le voile et à se cloîtrer. Le grand prince Vassili IV, après vingt ans d'un mariage stérile avec Salomonée, répudia cette princesse du consentement de l'église, à la condition que celle-ci s'engagerait dans les vœux monastiques; Vassili, après l'avoir enfermée dans un monastère, sous le climat rigoureux de Kargapol, épousa la princesse Hélène, dont il eut Ivan IV, ce prince qui, le premier en Russie, prit le titre de tzar, et qui contribua tant à l'agrandissement de sa nation. — Pierre-le-Grand renouvella cet exemple en répudiant, en 1696, sa première femme dont il avait eu deux enfans; mais il ne devint libre d'en épouser une autre qu'en contraignant la répudiée à s'enfermer dans un cloître.

Dixmes. Le clergé russe fait remonter l'origine de la dixme au temps de Vladimir-le-Grand. En effet, le réglement ecclésiastique, qu'il attribue à ce prince, et dont nous avons déjà parlé, établissait que du revenu des jugemens dans les affaires civiles, il en devait appartenir neuf parts au souverain et la dixième à l'église. Selon Nestor; Vladimir s'imposa lui-même au profit de l'église, après la construction de la cathédrale Sainte-Marie, il dit : « *Je donne à cette église la dixième partie de tous mes biens et de toutes mes villes.* » — Puis, il en fit placer dans ladite église le serment écrit, et dit : « *Que celui qui violera cette disposition soit maudit!* » — Et il paya la dixme à Anasthase le Kersonésien... (t. I, p. 140.) Le prince André, qui fonda la superbe église, que sa richesse fit surnommer le *comble d'or*, préleva pour son entretien, des dixmes sur toute espèce de marchandises; et en cela, dit Nicon, il ne fit que se conformer à la loi de Vladimir et l'ancien monocanon des Grecs. Ce fut pour suivre son exemple que Vsévolod ayant fait bâtir une église en l'honneur du martyr Démétrius, la dota richement, et lui donna des villages, des forêts où l'on recueillait beaucoup de miel, des lacs et des rivières où la pêche était abondante, sans compter des décimes générales et d'autres tributs. — Ce qui prouve au surplus que le réglement ecclésiastique attribué à Vladimir est d'une date fort ancienne, c'est que vers le milieu du douzième siècle un prince de Novgorod, Sviatoslaw, ayant à désarmer le clergé indigé contre lui pour un fait arbitraire et qui blessait les droits de l'église, renouvela formellement l'ancien réglement de Vladimir, en ce qui touche les revenus du clergé. Il accorda à l'évêque le droit de prendre, au lieu de la dixme, cent grivnas de la caisse du prince, outre la

capitation des districts et les frais de douane à percevoir sur les bateaux marchands. — Lors de l'asservissement de la Russie aux Tartars, le clergé russe fut le seul qui n'eut point à souffrir de l'avidité des vinqueurs. Bien loin de là, les khans, dont la politique était d'humilier les princes et d'opprimer les peuples soumis, protégèrent l'église, et voulurent se faire un appui du clergé. Ils défendirent, sous peine de mort, de piller, d'inquiéter même les monastères, et contraignaient à des dons ou des legs à leur profit. Les domaines furent affranchis de tout impôt envers la horde et les princes, et cette époque fut pour lui la source de grandes richesses et d'une puissance que Pierre-le-Grand seul parvint à réfréner.

Dmitrow. Cette ville doit sa fondation au grand-duc George Vladimirovitch, qui fit aussi bâtir Jourief, Polski, Zaleski, et autres cités moins importantes. Certaines chroniques russes rapportent qu'en 1150, après avoir été détrôné, ce prince quitta Kiew, et se retira sur les bords de la Jakhroma et de la Nétéka, et que, quelques années après, sa femme étant accouchée, dans cet endroit, d'un fils qui fut appelé Dmitri, on y bâtit une ville qui reçut le nom de l'enfant; depuis le jeune prince se fit connaître sous celui de Vsévolod Georgiévitch, et régna à Vladimir. Dmitrow devint plus tard un chef-lieu d'apanage. Au milieu des guerres civiles qui déchiraient alors la Russie, cette ville fut plus d'une fois prise, reprise, pillée, brûlée, saccagée, et ne put jamais, par cette raison, atteindre un haut degré de prospérité. En 1237, elle fut de nouveau mise au pillage par le redoutable Batou-Khan. En 1239, un autre prince tatar la ruina de fond en comble. Relevée de ses désastres, elle

subit depuis, en 1656, une peste cruelle qui la dépeupla presque entièrement. Dmitrow est aujourd'hui une ville de trois à quatre mille âmes. Elle possède une cathédrale qui est fort remarquable et dont la construction remonte vraisemblablement à l'époque de la fondation de la ville; un couvent de moines et un grand nombre d'églises. Il s'y fait un assez grand commerce de draps et de cuirs.

Dniéper. Les anciens nommaient ce fleuve *Boristhène*, et les Tatars *Ousi*. Dès la plus haute antiquité, les Slaves habitèrent ses deux rives ; sans avoir jamais cependant occupé la partie méridionale. Vers son embouchure, depuis la rivière *Ross* sur la droite, la Vorskla et la Soula, sur la gauche, le pays n'offrait qu'une steppe inculte où d'abord les Petchenègues, et ensuite les Polovtzi, errèrent et firent pâturer leurs troupeaux. — Le Dniéper a sa source non loin d'un petit village nommé Gorodki, dans le gouvernement de Smolensk, proche celle du Volga et de la Dvina. Il parcourt du nord au midi plus de 8 degrés depuis sa source jusqu'à son embouchure. On trouve une grande différence de climat dans les pays qu'il parcourt. A Smolensk, le Dniéper gèle en novembre et reste sous la glace jusqu'en avril, tandis qu'à Kiew il n'est gelé que depuis janvier jusqu'en mars. Il est navigable depuis Smolensk ou même Dorogobouge, mais la traversée en est pénible et longue, car dans un seul espace de moins de vingt lieues, on rencontre treize cascades qui doivent embarrasser beaucoup la navigation. Ce sont ces cascades qui rendaient si difficiles les voyages et les expéditions des Russes à Constantinople. Cependant au printemps, lorsque les eaux sont hautes, on peut passer sur

ces cascades avec de légères barques : mais il faut généralement, à cet endroit, décharger les embarcations près de la Samara-Vieille, et transporter les marchandises sur des chariots jusqu'au fort d'Alexandrofski, qui est à l'embouchure de la Moskova. Au-dessous des cataractes, le Dniéper est couvert d'îles jusqu'au Liman (lacs marécageux) qui retardent encore la navigation. Ce fleuve est extrêmement poissonneux, et fournit en abondance des esturgeons, des bises, des soudres, des carpes, des brochets et une infinité d'autres poissons. On ne rencontre sur tout le fleuve que le seul pont de Kiew, construit de radeaux, ayant en longueur 1,638 pas. On enlève ce pont vers la fin d'octobre, avant que le fleuve ne charie, et on le rétablit au printemps.

Dniester. Ce fleuve, que les Grecs connaissaient sous le nom de Tyras, a sa source dans les monts Carpaths en Galicie, et coule vers le midi pour aller se jeter dans la mer Noire. Comme le Dniéper, le Dniester forme un limon qui se décharge par deux bras dans la mer. On trouve aujourd'hui, sur les bords de ce fleuve, quatre endroits d'embarcation remarquables : Stria, Salètchi en Autriche, et Ivanetz et Doubossary en Russie.

Avant que la rive gauche ne fût possédée par les Russes, la sûreté du commerce se trouvait entravée par les brigandages des Tartars et des Turcs : par le traité de 1797, entre la Russie et ces derniers, le Dniester fut pris pour frontière des deux empires, en séparant la Moldavie des provinces russes.

Domovié. C'est sous ce nom qu'étaient désignés les

dieux domestiques, les dieux lares des peuples slaves; divinités tutélaires et protectrices des maisons. Les *Domoviés* se divisaient en nombreuses classes; quelques animaux à ce titre, jouissaient des honneurs du culte. On distinguait certaines espèces de serpens que les Slaves avaient en grande vénération comme *Domoviés*.

Don. C'est le Tanaïs des anciens, qui le comptaient parmi les fleuves les plus fameux, et le regardaient comme la limite naturelle entre l'Europe et l'Asie. Il sort du lac Ivan-Ozéro, non loin de Toula, prend son cours du nord au sud, se réunit dans le pays de Véronège à la Sosna, se divise en trois bras au-dessous de Tcherkask, et va se jeter dans la mer d'Azow. Ses eaux sont troubles et malsaines, peu élevées et fort contraires à la navigation.

Donetz. Rivière célèbre dans les Chroniques russes et la plus considérable de toutes celles qui se jettent dans le Don; c'est vers sa source qu'habitaient anciennement les Cassogues, peuple issu des Slaves, qui, réunit à la principauté de Tmoutorokan, s'éteignit dans les guerres continuelles des Petchenègues et des Polovtzi. Le Donetz à sa source non loin de Bielgorod (gouvernement de Koursk), et va se jeter dans le Don, près de Kotchétofskaïa-Stanitzas, bourgade de Cosaques.

Dorogobuge. Il y avait, au douzième siècle, deux villes de ce nom en Russie: l'une en Volhinie sur la Gorgnia, près de Loutzk, et qui appartenait à la principauté de Tourow; son premier prince fut David Igdievitch. Ce n'est plus actuellement qu'un chétif village. L'autre située sur la Kliasma, fut bâtie en 1152, par le prince George Dol-

gorouki ; elle n'existe plus. Aujourd'hui, il subsiste une autre ville du nom de Dorogobuge, située dans le gouvernement de Smolensk, sur les deux rives du Dniéper, On y trouve huit ou dix églises, et plus de 3,000 habitans.

Dorpat. (Voy. *Jouriew*).

Doulebskoé-Ozéro. Lac poissonneux qui se trouve non loin de Kiew et dont il est souvent question dans les anciennes Chroniques de la Russie.

Doulebes. Peuple slave qui habitait sur les bords du Boug. Les Chroniques russes et polonaises en font souvent mention. Vladimir I^er^ les soumit en marchant contre les Viatitches.

Dounaï. Dans la mythologie des Slaves, le Dounaï ou Danube était révéré comme un dieu.

Drégovitches. Peuple d'origine slave, dont parle souvent les Chroniques, qui restaient dans le pays qui forme aujourd'hui une partie des gouvernemens de Minsk, de Vitebsk, de Twer, et de Smolensk aux sources de la Dvina, du Dniéper et du Volga.

Drevliens. « Les Drevliens, dit Nestor (t. I, pag. 11), vivaient d'une manière bestiale et vraiment comme des animaux sauvages : ils s'égorgeaient entre eux, se nourrissaient de choses impures, ne voulaient point de mariage ; ils ravissaient les filles et les enlevaient quand elle venaient aux fontaines. » Ce portrait peint assez bien la

barbarie de ce peuple grossier fort célèbre dans les commencemens de l'histoire russe. Il habitait dans un pays fort boisé sur les bords de la Pripette, où existent encore des villes qui lui doivent leur origine et leur fondation, entre autres Ovroutch, Jitomir, Iscoroche, l'ancienne Korosthène. Vingt fois soumis par les Russes, les Drevliens se soulevaient sans cesse et secouaient le joug qui leur était imposé. On peut voir à l'article d'Igor (t. I. pag. 65), comme ils prirent les armes contre ce prince cupide. « Quand, se disaient-ils, on lâche le loup contre les brebis, » il égorge tout le troupeau. Il en est de même d'Igor : Si » nous ne le tuons pas, il nous dépouillera entièrement.» On se rappelle aussi les cruelles vengeances de la princesse Olga, qui par ses sanglantes exécutions parvint à soumettre entièrement ce peuple belliqueux dont le pays, depuis ce temps, fut gouverné par les Russes. Après la mort de Sviatoslaw, fils d'Olga, Oleg Sviatoslavitch devint leur prince : mais celui-ci ayant été tué, ils n'eurent plus de maîtres particuliers, et leur pays fut réuni à la principauté de Kiew.

Droit de succession. Il devint, dès l'origine de la monarchie, la source d'inimitiés et de querelles sans fin. L'usage le plus commun voulait que le frère du prince défunt héritât de la souveraineté, par préférence à l'aîné des enfans. Cette coutume fut violée pour la première fois par Vladimir Monomaque, que le peuple semblait désirer voir au trône. Ce fut l'origine de la haine mortelle que les descendans des souverains de Tchernigow portèrent à ceux de Vladimir, car le chef de leur famille était l'aîné de Vsévolod I.er, et ils devaient considérer ces princes comme des usurpateurs. Sauf cette infraction à la règle

constamment suivie, infraction à la vérité qui fit naître des réactions funestes durant les six à sept cents ans que régna la race de Rurik, les princes aînés succédaient toujours à la couronne sans aucune capitulation avec l'état, ni contradiction de leurs droits de primogéniture de la part de leurs cadets, auxquels les aînés accordaient des apanages considérables.

Droit russe. (Voy. *Législation.*)

Drohitchew ou *Drohitchine.* Petite ville aujourd'hui du gouvernement de Grodno, sur le Boug, non loin de Bérest. C'était une ancienne principauté qui se donnait aux cadets de Kiew et ensuite de Galitch. Le grand-prince Iaropolk II l'avait donnée avec Pensk; elle se donnait aussi quelquefois avec Rogatchef et Kletsk. Après la mort de son dernier prince, Vassili, les princes de Lithuanie en héritèrent. Depuis elle fut réunie à la Pologne, sous le gouvernement de laquelle elle devint chef-lieu du pays et siége d'une starostie.

Droschki. C'est le cabriolet de place des villes de Russie : sa forme diffère complètement de celle de nos voitures. C'est tout simplement un banc en forme de selle d'âne, monté sur quatre petites roues, et garni d'un dossier commode. On ne s'y tient habituellement qu'à deux, la première persone est à cheval, et l'autre assise, les deux pieds appuyés sur la marche. Le cocher se place à l'extrémité sur le devant, et les deux pieds en dehors. Diriger habilement le droschki est une étude aimée des jeunes russes : on conduit cette voiture à grandes guides, avec des chevaux dont l'un va l'amble, tandis que l'autre trotte.

Drutschaniens. Leur ville, Drutzk, dépendait autrefois de la principauté de Smolensk ou de Polotzk. Elle est située sur la Drouïa qui se jette dans la Beréza, et appartient aujourd'hui au gouvernement de Minsk.

Duc (Grand). Ce titre, que les étrangers donnent souvent aux princes de Russie, n'a jamais été en usage dans ce pays. Le souverain se nommait en russe *veliki-kniaz*, qu'on traduit littéralement par *grand-prince.* Lorsqu'au seizième siècle les Russes commencèrent à entrer en relation avec les peuples d'Europe, ils empruntèrent aux Allemands le titre de grand-duc, non point pour désigner leurs princes, mais seulement pour le donner au souverains étrangers. C'est donc par ignorance de la langue et des usages russes que ce titre de grand-duc fut attribué aux princes de Russie.

Dvina. Il y a deux fleuves de ce nom en Russie : le plus célèbre, la Dvina du nord, est un des plus grands de l'Europe. Ce fut long-temps, et même jusqu'au dix-huitième siècle, le seul débouché des productions de la Russie. Il se forme près d'Oustioug-Velik, par la jonction des deux rivières, la Soukhoina et le Joug, et va se jeter dans la mer Blanche. La navigation en est sûre et facile. — L'autre rivière de ce nom, qui se jette dans la mer Baltique, a sa source dans le gouvernement de Tver. Son cours est semé de cascades qui gênent la navigation. Au printemps, ce fleuve est couvert de radeaux, de poutres et de planches, qui arrivent à Riga de l'intérieur de la Russie, de la Livonie, de la Lithuanie et de la Sémigalie. Par ses fréquentes inondations, il cause de grandes pertes aux habitans de Riga.

F.

FEMMES. Avant le seizième siècle, il est fort peu question des femmes dans l'histoire du peuple russe. A peine Nestor et ses continuateurs ont-ils occasion d'en citer trois ou quatre dont le caractère ou les actes aient quelque peu marqué. Les autres annalistes du moyen-âge, dans les courtes notions qu'ils nous ont laissées à ce sujet, s'accordent cependant à faire l'éloge de leurs mœurs et de leur naturel. Saint Boniface, entre autres, qui vivait au huitième siècle, parle des femmes slaves en fort bons termes; il les loue surtout pour leur fidélité conjugale : « C'est pour elles, dit-il dans l'une de ses lettres, un devoir si sacré que ne voulant pas survivre à leurs époux, elles se jettent volontairement dans le bûcher destiné à consumer le cadavre du défunt. » Toutefois, l'admiration qu'un pareil dévoûment pourrait inspirer diminue sensiblement quand on songe que cette coutume barbare, dont on doit l'abolition au christianisme, était chez les Slaves comme chez les Indiens, une obligation à laquelle les femmes ne pouvaient se soustraire : enfin, l'on cessera peut-être de louer un pareil effort de vertu, si l'on admet, comme le prétendent les écrivains les plus graves, que cette loi ait été imaginée pour empêcher les épouses de tuer secrètement leurs maris.

En fait, chez les Slaves, les femmes étaient considérées comme des esclaves à qui la plainte même était interdite : les travaux les plus répugnans, les soins domestiques les plus durs, restaient leur pénible partage, et la

croyance générale était que l'épouse mourant avec son mari devait le servir encore dans l'autre vie. On conçoit presque dès-lors ce que raconte Nestor des Obres qui tyrannisèrent les Slaves. « Lorsqu'un Obre, dit l'annaliste, voulait monter en voiture, il n'employait pour l'attelage ni chevaux ni bœufs, mais il faisait mettre à la voiture trois, quatre ou cinq femmes qu'il obligeait à le traîner... » Habituées comme elles étaient aux plus rudes travaux, les femmes quoiqu'éloignées des affaires publiques, n'étaient pas exemptes des fatigues de la guerre : elles suivaient généralement leurs pères et leurs époux sur le champ de bataille où elles affrontaient courageusement la mort. La guerre était, il est vrai, si bien dans les mœurs de certains peuples slaves que les femmes préféraient voir leurs parens mourir, à la honte de les voir lâchement abandonner le combat. Le christianisme, ainsi que nous venons de le dire, adoucit peu à peu la rudesse et la cruauté de ces mœurs. Cependant les femmes restèrent esclaves, à peu de chose près.

Par exemple, on ne voit pas que les anciennes lois des Russes aient menacé les maris cruels, ni décerné aucune peine contre les meurtriers de leurs épouses, tandis qu'aux rapport des annalistes, le supplice des femmes qui tuèrent leurs maris était affreux. On les enterrait vives jusqu'au cou : une garde nombreuse veillait autour d'elles, pour qu'on ne pût ni prolonger leur vie, ni avancer leur fin. Quelques-unes vivaient des semaines entières dans cette affreuse position, et par le froid le plus rigoureux.

Ce ne sont donc pas les Tatars, ainsi qu'on s'est plu à le dire, qui apprirent aux Russes à opprimer les femmes, à les traiter en esclaves, à les vendre comme mar-

chandises, à les battre, à les accabler de mauvais traitemens : tout cela s'était pratiqué fréquemment chez les Russes, qui tenaient ces usages de leurs ancêtres les Slaves. Ils ne purent recevoir des Orientaux que des exemples de galanterie et de délicatesse dont ces peuples se piquaient à l'égard du beau sexe. — Toutefois ils prirent d'eux la sévère coutume de la réclusion des femmes. — Comme chez les anciens Grecs, ou plutôt comme chez les peuples d'Orient, les femmes eurent des appartemens séparés, et ne se montrèrent plus que dans l'intimité de la famille. Les jeunes filles surtout furent condamnées à une véritable captivité : elles ne paraissaient jamais en public; n'allaient que fort rarement à l'église : leurs occupations se bornaient à coudre et à filer, et leurs plaisirs à se balancer sur les *katchélis*. La condition des princesses, filles des tzars, n'était guère plus agréable : passant leur vie renfermées dans le palais ou dans des monastères, le peuple les entrevoyait seulement aux grandes solennités, et toujours couvertes d'un voile, et défendues par un nombreux alentour. Leur éducation cependant ne manquait pas d'une certaine élégance : quelques arts d'agrément leur étaient familiers, tels que le chant, le dessin, la peinture et les ouvrages à l'aiguille. On cite quelques princesses qui passaient leur temps à dessiner des images de saints et à colorier les manuscrits des églises. — Quant aux femmes de condition moyenne, elles ne s'occupaient nullement de leur ménage, ni des soins de l'économie domestique, se reposant sur les gens attachés à leur service. Les femmes du peuple subissaient sans doute le sort de leurs maris, et se trouvaient naturellement dans la nécessité de travailler. Toutefois, il entrait dans les idées reçues dans les préjugés populaires,

qu'une femme, quelle qu'elle fût, ne pouvait donner la mort à aucun animal. Elle était alors obligée, voulant préparer le manger de la famille, de sortir de la maison tenant à la main la volaille destinée au repas, et de prier les passans de vouloir bien la lui tuer.

Vers le dix-septième siècle, les femmes de distinction, soumises à l'austérité des mœurs orientales, commencèrent à jouir d'un peu plus de liberté. Elles purent sortir pour aller à l'église, et pour visiter leurs parens ou leurs amis intimes. Alors s'introduisit le luxe effréné des parures; car, à proprement parler, à cette époque, elles se paraient moins qu'elles ne se surchargeaient d'ornemens et de bijoux. — Pierre-le-Grand acheva de tirer les femmes de leur retraite, et porta peut-être la première atteinte à leurs mœurs, en les appelant à la cour et en les forçant à fréquenter les hommes. Il donna, dans ses palais, des fêtes, des jeux, des festins, des danses, à la manière européenne, où les femmes furent obligées de paraître vêtues à l'anglaise, à l'allemande ou à la française. Il défendit d'unir deux époux, s'ils n'avaient fait préalablement connaissance l'un de l'autre, et assuré conjointement qu'ils contractaient à bon escient. Mais cette loi, toute sage qu'elle pût paraître, fut insuffisante pour réformer un abus devenu en quelque sorte imprescriptible par l'antiquité de son origine : aussi ne fut elle jamais applicable au peuple. Les femmes de moyenne classe restèrent soumises à tout le despotisme marital. Les parens d'une jeune fille n'en furent pas moins impuissans à la protéger contre les mauvais traitemens d'un époux. « La femme la plus robuste, dit un historien estimé, se laisse ici battre patiemment par un mari faible qu'elle pourrait aisément renverser : elle ne fait aucune

résistance; elle ne cherche pas même à fuir les coups : elle se résigne à son sort et à ce qu'elle regarde comme son devoir. » C'est sans doute cette admirable résignation qui a fait imaginer le conte accrédité si long-temps qu'une femme russe aimait à être maltraitée, et qu'elle se plaignait habituellement de n'être pas aimée quand elle n'était point battue par son époux. Il y a loin de la résignation au plaisir, et cette soumission de la femme au mari, tout injuste que puisse être celui-ci, offre une exacte image du grand principe qui vivifie le gouvernement absolu de la Russie, c'est la représentation fidèle du sentiment qui anime le dernier des serfs comme le premier des grands pour Dieu, le souverain et la patrie : obéissance qu'on qualifie de servile, mais qui, selon M. Metcherski (*Lettre d'un Russe*) peut bien être la base de la véritable liberté, *puisqu'elle est fondée sur l'accomplissement du devoir sur l'amour et la confiance toute filiale que celui qui obéit porte à celui qui commande.*

Au surplus, tout ce que nous venons de dire de la sujétion des femmes, n'est plus applicable à notre époque. Aujourd'hui les choses, à l'égard des femmes de la haute classe, se passent en Russie à peu près comme dans les pays les plus civilisés. — La femme mariée y jouit même de quelques avantages, sous le rapport des intérêts, qui ne lui sont pas toujours assurés chez nous. Elle peut disposer, à l'insu de son mari, de tout le bien qu'elle a apporté en mariage; elle est héritière de la septième partie de la fortune de celui-ci, s'il ne lui fait point d'autre donation ou douaire. Sa dot lui reste après le décès de l'époux, et les héritiers sont tenus de lui en faire compte, dans le cas même ou cette dot se trouverait absorbée par les charges de la communauté.

Il existe, dans la plupart des villes de Russie, des instituts, des couvens et des pensionnats pour les jeunes filles nobles. Les langues étrangères, l'histoire, la géographie, les mathématiques, le dessin, les travaux de l'aiguille, la musique et la danse, tels sont les objets constans des études. — Quant aux filles du peuple, leur éducation continue à être fort négligée, ou plutôt il n'y en a pas pour elles. — En général, les femmes russes ont une physionomie particulière, *typique*, et qui permet de les distinguer des étrangères. Il y a de la mobilité dans leurs traits, de la finesse dans leur regard, de l'expression dans leur voix. — On a dit qu'en Russie les femmes étaient bien supérieures aux hommes pour les qualités de l'esprit et du cœur. Quelques auteurs ont même écrit que là, plus que partout ailleurs, elles étaient douces et sensibles, belles et gracieuses, instruites et spirituelles, sages et parfaites. L'éloge est peut-être bien un peu exagéré. Les dames russes, quoiqu'affranchies de la dure contrainte où elles vivaient jadis, ont trop conservé les habitudes d'intérieur pour posséder, à si haut degré, les ravissantes qualités qui font le charme de la vie sociale. Elles continuent à vivre renfermées dans leurs appartemens où elles passent généralement leurs journées dans l'ennui, au milieu de leurs femmes, sans joies ni plaisirs : toute occupation leur pèse, la lecture même est pour elles un travail, et l'amour est à peine une distraction. Elles connaissent fort peu l'exercice, et ne sortent jamais qu'en voiture. Toujours assises ou couchées, elles ont hâte d'en finir avec la journée, pour atteindre les heures du soir, où seulement la vie active commence pour elles. C'est alors le moment des visites, des réceptions, de la causerie, des cartes, des jeux de

hasard; alors viennent les bohémiennes, les tireuses de cartes, les diseuses de bonne aventure, la musique, la danse et les plaisirs. (Voy. *Habillement*, *Mariage*.)

Frontières. Les conquêtes d'Oleg, de Sviatoslaw et de Vladimir avaient, dès les premiers temps de la monarchie, reculé les limites de la Russie, à l'ouest de Novgorod et de Kiew, jusqu'à la mer Baltique, la Dvina, le Boug et les monts Krapacks, et au sud jusqu'aux cataractes du Dniéper et au Bosphore cimmérien. Elles s'étendaient, à l'orient et au nord, jusqu'à la Finlande et au pays des Tchoudes, qui comprend les gouvernemens actuels d'Arkhangel, de Vologda, de Viatka, et touchaient à la Mordva et à la Bulgarie orientale, au-delà de laquelle, vers la mer Caspienne, habitaient les Khvalisses, qui avaient la même religion et la même origine, et dont cette mer porta long-temps le nom.

Funérailles. Chez les Slaves, la mort d'un homme était l'objet d'une cérémonie sacrée. Le plus ancien du village allait l'annoncer de maison en maison, un bâton noir à la main. La communauté accompagnait le cadavre avec d'affreux gémissemens, et quelques femmes, habillées de blanc, versaient des larmes dans de petits vases appelés lacrymatoires. On élevait un bûcher, dans le champ du repos, et l'on y brûlait le mort, avec sa femme, son cheval, ses armes et tous les objets qui lui avaient appartenu. On recueillait ensuite les cendres dans une urne d'argile, de cuivre ou de verre, et on les enfouissait dans la terre avec les lacrymatoires. Nestor raconte que les Viatitches, les Krivitches et les Drevliens recueillaient les cendres de leurs morts dans des petites urnes

qu'on déposait sur des fûts de colonnes placées au bord des grandes routes. Les cérémonies se terminaient habituellement par de copieuses libations d'hydromel et de boissons enivrantes. (Voy. *Tryzna.*) Un auteur persan du treizième siècle, *Yakout*, dans son Dictionnaire géographique, s'exprime ainsi au sujet des cérémonies funéraires en usage chez les Russes qu'il a visités : « Lorsque quelqu'un d'entre eux est attaqué d'une maladie, on lui construit au loin une tente où on le dépose avec une certaine quantité de pain et d'eau. Jamais on ne s'approche trop près du malade; jamais on ne lui parle : mais tous les jours on va le voir, surtout si c'est un pauvre ou un esclave. S'il recouvre la santé, il retourne parmi les siens; en cas de mort, s'il est homme libre, on le brûle; s'il est esclave, il devient la pâture des chiens et des oiseaux de proie. — On passe un nœud coulant autour du cou d'un voleur ou d'un brigand, on le pend ensuite à un arbre fort élevé, où il demeure dans cette position jusqu'à ce que le vent ou la pluie fasse tomber son corps en dissolution. — Ayant entendu dire qu'ils brûlaient, avec des cérémonies singulières, le corps des chefs de leur nation, j'attendis une occasion pour en être témoin, et je les vis, en effet, de mes propres yeux. Ils commencèrent par déposer le défunt dans une fosse, et ils pleurèrent sur lui dix jours entiers, pendant qu'on lui faisait des vêtemens. Le pauvre est ordinairement brûlé dans une petite barque. Les biens d'un riche sont rassemblés et divisés en trois parts : l'une pour ses parens, l'autre est vendue pour lui faire des habits, la troisième pour acheter le cidre qui doit être bu le jour où une esclave du défunt se tue et se brûle sur le corps de son maître. On boit jour et nuit, avec si

peu de modération, que plusieurs expirent le verre à la main.

» A la mort d'un homme de qualité, continue *Yakout*, ses parens demandent à ses esclaves et à ses domestiques : *Qui de vous veut mourir avec lui? — Moi*, répond aussitôt l'un d'entre eux : on fait ensuite la même question aux filles esclaves, et dont l'une fait la même réponse. Alors on prépose à la garde de celle-ci deux femmes qui doivent la suivre partout, et même lui laver les pieds, tandis que ses parens se mettent à tailler des habits pour le défunt, à préparer tout ce qui est nécessaire pour la cérémonie des funérailles. Cependant l'esclave destinée à mourir, boit chante et se divertit. Lorsque le jour de la combustion du corps fut arrivé, je me rendis à la rivière, à l'endroit où se trouvait la barque du défunt; mais je ne la trouvai plus sur le rivage : elle était placée sur quatre poteaux entourés de grandes idoles de bois à figures humaines, au-devant desquelles marchaient en long et en large des hommes qui prononçaient des paroles que je ne pus comprendre. Le mort était dans sa fosse à quelque distance. On apporta dans la barque un banc, des couvertures piquées, des étoffes grecques et des coussins. Vint ensuite une vieille femme, nommée l'*ange de la mort*, qui étendit le tout sur le banc en question. C'est cette femme qui est chargée de faire les habits et tous les préparatifs; c'est elle aussi qui tue l'esclave. Alors on retira le défunt de la fosse, ainsi que le cidre, les fruits et le luth qu'on y avait déposés : il était revêtu du vêtement de toile dans lequel il était mort. Le froid excessif de la terre avait fait noircir tout son corps : mais le cadavre n'avait subi d'autre altération que celle de la couleur. On lui mit une chemise, des

bottes, une ceinture, une camisole, un habit de soie avec des boutons d'or et un bonnet de martre : ensuite on le déposa dans la barque sur les couvertures; on l'entoura de coussins, et l'on plaça auprès de lui du cidre, des fruits, des aromates, du pain, de la viande, des ognons; ses armes furent également déposées à ses côtés. Enfin l'on amena un chien que l'on pourfendit en deux parties qui furent jetées dans la barque; deux chevaux, deux vaches, un coq et une poule subirent le même sort.

» Cependant la fille dévouée à la mort marchait d'un endroit à l'autre. Elle entra dans une chambre où l'un des parens de son maître vint se coucher à côté d'elle et lui dit : *Si tu n'avais pas pris cette résolution, qui serait venu te rendre visite?* — C'était le vendredi après dîner. On amena la fille jusqu'à une espèce de cage préparée pour la cérémonie. Des hommes la portaient dans leurs bras. Elle regarda au travers de cette cage, en prononçant certaines paroles. Trois fois on la descendit à terre et on la releva : ensuite on lui donna un coq, dont elle coupa la tête et qu'elle jeta : les autres la ramassèrent et la jetèrent dans la barque. Je demandai l'explication de tout cela. « La première fois, me répondit l'interprète, la fille a dit : *Je vois mon père et ma mère;* la seconde fois : *Maintenant je vois de mes parens tous ceux qui sont morts;* la troisième : *Là est mon maître; il est dans le beau, dans le florissant paradis, entouré d'hommes et de jeunes gens; il m'appelle, laissez-moi aller vers lui.»* — On la conduisit à la barque, où elle ôta ses bracelets et les remit à la vieille femme, surnommée l'*ange de la mort* : puis elle donna les anneaux qu'elle avait aux pieds aux deux filles qui la servaient sous le nom de *filles de l'ange de la mort.* Ensuite

on la porta dans une petite cabine pratiquée à une extrémité de la barque. Des hommes, armés de boucliers et de massues, vinrent lui présenter du cidre qu'elle but après avoir chanté. L'interprète me dit : « C'est signe qu'elle prend congé de ses amis. » — On lui offrit un second verre qu'elle accepta également, et se mit à chanter une chanson fort longue : mais tout-à-coup la vieille lui ordonna de boire bien vite, et d'entrer dans l'autre petite chambre où était le corps de son maître. A ces mots, elle changea de couleur, et comme elle faisait quelques difficultés pour entrer, elle avança la tête dans cette chambre. La vieille la saisit par les cheveux, l'entraîna et entra avec elle. Les hommes se mirent alors à battre leurs boucliers avec leurs massues, pour empêcher les autres filles d'entendre les cris de leur compagne, ce qui aurait pu les détourner de mourir un jour pour leurs maîtres. Les six hommes ayant pénétré dans la chambre, elle fut placée auprès du défunt, deux d'entre eux la prirent par les jambes, deux autres par les bras; la vieille, *l'ange de la mort,* lui passa un nœud coulant autour du cou, et donna la corde à serrer aux deux hommes qui restaient. Elle saisit à l'instant un large couteau, l'enfonça dans le sein de la victime, l'en retira, et les hommes se mirent à tirer la corde, jusqu'à ce que la fille eût rendu le dernier soupir. — Alors parut le plus proche parent du défunt; il était nu. D'une main il prit un brandon, y mit le feu, s'avança à reculons vers la barque, en se tenant de l'autre main par les parties génitales, et alluma le bois qui se trouvait sous la barque. D'autres vinrent aussitôt avec des morceaux de bois enflammés qu'ils jetèrent sur le bûcher. Bientôt le bûcher, la barque, la chambre, le corps du maître, ce-

lui de son esclave, ce qui était dans la barque, tout fut embrasé. — Il s'éleva un grand vent qui étendit la flamme.

» Il y avait, à côté de moi, un Russe qui s'entretenait avec mon interprète. Que dit-il, demandai-je à celui-ci? — Le voici, me répondit-il : *Vous autres Arabes, vous êtes des sots ; vous enfouissez l'homme que vous avez le plus aimé, dans la terre, où il devient la proie des vers ; nous, au contraire, nous le brûlons en un clin-d'œil, pour qu'il aille plus vite en paradis.* — A ces mots, le Russe éclata de rire. *Dieu*, dit-il, *voulant prouver qu'il aime le défunt, envoie du vent pour le consumer plus promptement.* En effet, en moins d'une heure, la barque et les cadavres, tout était en cendres. — A la place où avait été la barque, ils élevèrent, sur le rivage, une espèce de tertre circulaire, au milieu duquel ils placèrent une colonne. On y inscrivit le nom du défunt et celui du prince de Russie ; après quoi, chacun s'en retourna chez soi.

» Tels sont les détails, ajoute *Yakout*, que j'ai extraits, mot à mot, de l'ouvrage du fils de Fotylan. Que l'auteur réponde de leur authenticité, Dieu en connaît la vérité mieux que personne. On sait que de notre temps les Russes sont déjà chrétiens. »

Quoique cet extrait soit fort long, nous avons cru ne pas devoir en priver le lecteur : ce récit est assez conforme avec ce que dit Nestor des funérailles des anciens Slaves, avant l'introduction du christianisme.

Depuis cette époque, les funérailles, chez les Russes, eurent encore des particularités fort remarquables ; mais elles sont trop connues pour que nous les reproduisions ici. On les trouve dans tous les auteurs qui ont écrit sur la Russie, et nous y renvoyons le lecteur.

G.

GALITCH. Ancienne et importante ville de Russie, bâtie sur un lac qui porte son nom, et dans une plaine marécageuse, à vingt-cinq lieues de Kostroma. Elle fut bâtie vers 1152, par le grand-prince George Dolgorouki, fort peu de temps après la célèbre ville polonaise du même nom. Pour les distinguer, on appelait celle-ci Galitch en Meriaje, et l'autre Galitche-Tchervinsky. Celle dont nous parlons est citée dans certaines Chroniques russes à l'année 1208. — Lors de l'invasion des Tatars en Russie, en 1238, elle n'a pas été prise par eux, mais quelque temps après elle fut brûlée. Pendant long-temps la ville de Galitch a eu ses princes particuliers, ensuite elle dépendit de la principauté de Rostof. Après la mort de Vassili III, elle échut en partage à son fils Dmitri, et depuis elle n'a cessé d'appartenir au grand-prince de Moscou. — On y trouve encore aujourd'hui un couvent et dix-sept églises, et l'on y compte 2,400 habitans.

Gluchow ou *Gloukhow*. Ville qui se trouve aujourd'hui dans le gouvernement de Tchernigow, et chef-lieu d'un district. On ignore l'époque précise de sa fondation; mais on voit, par les Chroniques russes, qu'elle fut prise en 1152 (t. II, pag. 74), par les Rostoviens, les Souzdaliens et les Polovtzi venus au secours de George Vladimirovitch. On y trouve aujourd'hui deux couvens, cinq églises et 2 à 3,000 habitans.

Golades. Peuple latiche, habitant la Galindie Prussienne. — Ils furent vaincus par Isiaslaw, l'an 1058.

Gorina. Rivière qui coule dans le pays de Volhinie. Elle est célèbre par le traité de 1147, par lequel il fut décidé qu'elle servirait de démarcation entre la principauté de Kiew et la Russie Rouge, de manière à ce que les terres en-deçà appartiendraient aux princes de Kiew, et celles situées au-delà, aux princes de Vladimir en Volhinie.

Goritchew. Ancienne ville de Russie, située non loin de Tchernigow, et sur la Jesma qui se jette dans le Seym. Il en est plusieurs fois question dans Nestor, sans qu'il soit possible d'en établir l'origine. On sait seulement qu'elle eut beaucoup à souffrir des Polovtzi, sur le passage desquels elle se trouvait, quand ces guerriers féroces envahissaient le territoire russe.

Gorodez. Il y avait en Russie plusieurs villes de ce nom : celle dont il est ici question, dépendait de la principauté de Kiew. C'est dans cette ville que le grand-prince Iaroslaw et son frère Mstislaw se partagèrent la Russie jusqu'au Dniéper. Les Polovtzi exercèrent sur son territoire les plus cruels ravages. Elle était autrefois le siége d'un évêché qui fut, depuis la ruine de ses habitans, transféré à Bielgorod. Plusieurs autres villes, en Russie, telles que Kassimof, Jourief-Povolski et Bejetsk portaient aussi le nom de Gorodez.

Gouvernement. Si l'on en croit les anciennes Chroniques, les Slaves ne souffraient chez eux ni maîtres ni esclaves, et faisaient consister le premier bien dans la jouissance d'une liberté indéfinie. Cependant le maître commandait à ceux de la maison, le père à ses enfans,

le mari à sa femme, le frère à ses sœurs. Chaque famille formait une république indépendante, et les anciennes coutumes servaient de liens sociaux. Peu-à-peu le gouvernement prit des formes monarchiques; des chefs, des généraux furent élus qui s'établirent en juges, en maîtres sur la nation, et le pouvoir devint distinctif et transmissible.

On voit en Russie l'origine de la féodalité dès le commencement de la monarchie. Vladimir I.er partage ses possessions entre ses fils, à titre d'apanage: dès-lors naît ce gouvernement, dont les chefs ne sont pas à la vérité de simples gentilshommes comme dans les autres pays de l'Europe, mais des seigneurs puissans, des princes du sang royal. Au surplus, on ignore à cette époque la destinée du paysan: on ne sait positivement s'il était déjà serf, vassal, ou s'il jouissait du droit d'héritage et de propriété. Cette dernière opinion est la plus générale: cependant rien ne l'indique positivement dans l'histoire. Ce qu'on sait, c'est que le gouvernement des grands-princes était fort pacifique, et que sauf les cas réitérés, il est vrai, de guerres civiles et de troubles intérieurs, la peine de mort était rarement appliquée. Vladimir-le-Grand, aussitôt sa conversion, eut horreur du sang répandu: les fils d'Iaroslaw jurèrent qu'ils ne puniraient personne de mort; et Boris Goudomof, bien plus tard, en 1598, renouvella un pareil serment. — Si l'on veut prendre à la lettre, et appliquer aux Kiéviens et aux autres peuples russes les conditions que les Novgorodiens imposaient à leurs princes, on pensera que les commencemens du gouvernement russe furent moins ceux d'une monarchie que ceux d'une démocratie. On sait, d'après Nestor, comment les Novgorodiens en agissaient avec

leurs princes. « Nous ne voulons pas de ton fils, dirent-
» ils à l'un des grands-princes de Kiew : s'il a une tête de
» trop, qu'il vienne chez nous ! » — Quoique soumis aux princes Varègues, les Slaves conservèrent long-temps certains usages républicains. Dans les affaires importantes ou dans les dangers publics ils se rassemblaient en conseil général. — A la guerre, le souverain n'avait pas le droit exclusif de s'approprier le butin, les dépouilles des vaincus. Il devait partager avec les troupes. Oleg et Igor exigèrent des Grecs un tribut pour chacun de leurs combattans : les parens des morts même n'étaient point oubliés. Au surplus, les grands-princes disposaient des apanages, et distribuaient à leur gré les villes, les bourgades, en faveur de qui bon leur semblait.

Grodno. Ville ancienne et fort célèbre de Russie, aujourd'hui capitale du gouvernement de ce nom. On sait que, vers 1184, elle fut entièrement ruinée par un incendie; qu'en 1283 elle fut prise par les chevalier de l'ordre Teutonique, et qu'en 1706 les Prussiens l'assiégèrent sans succès. Actuellement elle est encore une ville assez remarquable, et, après Vilna, c'est la plus importante de la Lithuanie. Située au bord du Niémen, en partie sur une montagne, et en partie dans un fond, elle est encore entourée d'autres montagnes. L'ancien château, qui est environné d'un fossé très-profond, tombe en ruines; mais le nouveau, bâti par Auguste III, est beau et régulièrement bâti. On en cite la grande salle, la chambre du sénat et la chapelle. Il y a, dans la ville, neuf églises catholiques romaines, et deux grecques. Les Juifs y ont aussi une synagogue. Le palais de la maison Radzivill, celui de la maison Sapiéha, quelques riches

abbayes et colléges, un port superbe, et quelques autres établissemens publics, rendent cette ville un digne objet de la curiosité des voyageurs. On n'y compte qu'environ 3,000 âmes.

H.

HABILLEMENT, *Costume.* Les Slaves combattaient sans habits, et tout au plus couverts de haillons. La peau des animaux sauvages ou domestiques leur servait de vêtemens pendant l'hiver. Les femmes portaient de longues robes, et se paraient de grains de verre, de morceaux de métal conquis à la guerre ou achetés à des marchands étrangers.

Jusqu'au règne de Pierre-le-Grand, les Russes conservèrent leur barbe, et se vêtirent de longues robes à l'asiatique. Pierre voulut imposer à ses sujets le costume européen, comme il leur avait imposé les lois et les coutumes des peuples qu'il avait visités. Une amende fut prononcée contre ceux qui s'obstineraient à conserver l'ancien costume. Bien des Russes regardèrent ces changemens d'un mauvais œil, et furent si scandalisés de semblables innovations, qu'ils suscitèrent des troubles, et préférèrent la mort à l'obligation de se couper la barbe. Les mémoires du temps rapportent qu'à la cour, souvent on enivrait les vieux boyards, puis on profitait de leur sommeil pour leur tailler la barbe d'une manière si ridicule, qu'ils étaient obligés d'aller s'ensevelir dans la retraite jusqu'à ce qu'ils pussent se montrer sans exciter les rires.—Le capitaine Margeret, dans son ouvrage sur l'empire de Russie, décrit ainsi le costume des dames de qualité de son temps. « Les femmes des seigneurs mos-
» covites vont en été en chariot, et en hyver en un tray-
» noir, si ce n'est lorsque l'impératrice va aux champs,
» car alors il y a un nombre de femmes qui suivent son

» carrosse, estant à cheval comme un homme, et portent » toutes des chapeaux de feutre blanc semblables à ceux » que les évêques et les abbés portent par les champs; » hormis qu'iceux sont gris obscur ou noir : elles sont » habillées d'une robe longue, aussi large aux épaules » que par le bas; ordinairement d'écarlate, ou de quel- » que beau drap rouge, dessoubs laquelle elles ont une » autre robe de quelqu'étoffe de soie, avec de grandes » manches larges de plus d'une aulne de Paris : sur le » devant les manches sont de quelque drap d'or d'un » tiers d'aulne de longueur : un bonnet sur la tête en » broderie de perles, si elle est femme : mais si c'est une » fille, elle porte un haut bonnet de regnard noir... Si » c'est une femme qui n'ait eu aucun enfant, elle peut » porter même bonnet qu'une fille : puis elles portent » toutes un collier de perles de quatre bons doigts de » largeur, et des pendans d'oreilles qui sont fort longs : » chaussées de bottes de maroquin rouge et jaune, le ta- » lon de trois doigts de haut, ferré comme les bottes des » Polonais ou Hongres. Elles se fardent toutes, mais fort » grossièrement, et tiennent que c'est une honte de ne » se farder, soit vieille ou jeune, riche ou pauvre. »



I.

IAMA, aujourd'hui *Iâmbourg*, petite ville située sur le fleuve Longa qui se jette dans le golfe de Finlande. Dans les Chroniques russes, au onzième siècle, tous les peuples de l'Ingrie occidentale portaient le nom de Iamiens. Vladimir, fils aîné de Iaroslaw, étant devenu, en 1036, prince de Novgorod, fit, six ans après, la conquête de tout le pays des Iamiens. Les Novgorodiens, en 1384, reconstruisirent en pierre la ville de Iama qui, vers 1444, soutint un siége remarquable contre les chevaliers de la Livonie. Elle fut prise, en 1612, par les Suédois, et ne revint à la Russie qu'en 1703, sous le règne de Pierre-le-Grand. Elle est aujourd'hui peuplée de colons étrangers, qui y font un commerce actif de draps, de batiste et de soieries.

Iaropolche. Ville fort ancienne, sise sur la Kliasma, attenant à la ville de Viaznikow dont elle est devenue le faubourg, et qui doit son origine à l'un des princes dont elle porte le nom.

Iaroslawl. Ville célèbre et fort ancienne, fondée par Iaroslaw, fils de Vladimir I.er, vers 1025. Elle fut d'abord annexée à la principauté de Rostof, ensuite elle appartint à celle de Vladimir, puis de Smolensk, et devint enfin le siége d'un apanage particulier de princes russes, qui restèrent cependant sous la dépendance des grands-princes. Elle est aujourd'hui fort remarquable par l'activité de son commerce et de son industrie. Elle est le siége

d'un archevêque. Ses manufactures de toiles sont les plus belles de la Russie : on cite aussi ses fabriques de soieries, d'étoffes de laine, et surtout ses moulins à papier, à scier des planches et à faire de l'huile. L'un de ces grands établissemens emploie encore aujourd'hui plus de 5,000 ouvriers. Iaroslawl, bâtie sur la rive droite du Volga, sur un plateau assez élevé et dans une agréable situation, est éloignée d'environ soixante lieues de Moscou.

Iatviagues. Peuple latiche, sauvage, mais courageux, qui habitait les forêts situées entre la Lithuanie et la Pologne. Il se nourrissait de miel et du produit de la pêche, et jouissait d'une liberté sauvage dont il se montrait fort jaloux.

Ijora. Petite rivière nommée aussi dans les Chroniques Ingra, d'où les Russes firent Ingrie, pays des peuples d'Ijorskaïa-Zemblia. L'Ijora, qui se jette dans la Néva, non loin de Pétersbourg, est remarquable par la célèbre victoire que remporta sur ses bords le prince Alexandre Iaroslavitch, en 1251, sur les Suédois commandés par le roi Magnus.

Ilmen. Grand lac du gouvernement de Novgorod, et tout près de cette ville. Le mot *Ilmen* est sarmate, et signifie, dans la langue de ce peuple, ainsi qu'en finnois, *plein* ou bien *ouvert.* Tatischef prétend que chez les Bolgares tous les lacs se nomment de même : très-anciennement on le nommait aussi Moïsk, c'est pourquoi, dit M. Vsévolosjsky, je présume que Jornandès l'appelle *Lacus Musianus.* Le Volkow prend sa source dans l'Ilmen.

Images. Les figures, dans les tableaux ou les peintures russes, sont généralement représentées, d'après les manières des plus anciennes productions de l'art, sur un fond d'or, quelquefois couvertes de face d'une cotte de mailles, couleur d'argent, qui laisse seulement apercevoir les figures et les mains des images. — Les Russes tiennent ce genre de pointure des Grecs, qui l'empruntèrent aux plus anciennes églises de la Terre-Sainte. C'est la même pose raide dans les figures que les Grecs semblent avoir originairement copiée des ouvrages en mosaïque, la même manière de mêler et d'étendre les couleurs sur un fond d'or uni, la coutume pareille de peindre sur bois, la même couverture somptueuse d'une cotte de mailles d'argent.—Les copies des tableaux sacrés paraissent aux Russes aussi respectables que les originaux.

A Novgorod, l'église cathédrale Sainte-Sophie, bâtie au onzième siècle, possède plusieurs tableaux qui semblent être là depuis l'origine de l'édifice. Peut-être même sont-ils dans le pays dès le moment de l'introduction du christianisme en Russie.

Ces tableaux sont plus remarquables par leur singularité, la bizarrerie des figures et des costumes que par leur beauté. Au dôme d'une chapelle, on voit des monstres à plusieurs têtes, et un assemblage si étrange d'êtres imaginaires qu'on se croirait plutôt dans un temple païen que dans un édifice consacré au culte de Jésus-Christ.

Les images de la Vierge sont généralement honorées d'un culte tout particulier. Dans chaque église, il y a plusieurs chapelles dédiées à la Sainte-Mère de Dieu. On cite surtout la *Vierge de Vladimir*, la *Vierge à la joue saignante*, la *Vierge aux trois mains.* On raconte, au sujet de cette dernière, une histoire merveilleuse. Un

artiste, occupé à composer un tableau de la Vierge et de son enfant, trouva un jour qu'aux deux mains qu'il avait données à la Vierge, une troisième avait été ajoutée pendant son absence. Supposant une plaisanterie de la part de quelque écolier, il efface la troisième main; et, ayant terminé le tableau, il ferme avec soin la porte de son appartement. A sa grande surprise, il voit le jour suivant la troisième main rétablie comme auparavant: il l'efface de nouveau, et cette fois-ci ferme, non-seulement la porte, mais encore les fenêtres, qu'il barricade pour plus grande sûreté. Le jour suivant, la porte et les fenêtres sont bien fermées, mais, à son grand étonnement, les trois mains ont reparu. Cette fois-ci le pauvre artiste fait le signe de la croix, et tombe prosterné dans la plus vive agitation. La Vierge alors lui apparaît, et lui déclare qu'elle veut être ainsi représentée.

L'histoire de la *Vierge qui saigne au cou* de l'église de *Tcherchaskoï* n'est pas moins miraculeuse. Cette image célèbre représente une figure de Madone: au-dessous se voit une main de grandeur naturelle, placée comme si elle eût été coupée et ensuite attachée au tableau; puis, à côté, une autre main armée d'un canif. Un prêtre un jour frappa, dit-on, une figure de la Sainte-Vierge et l'atteignit au cou, et, depuis, la plaie n'a cessé de saigner: mais, immédiatement après le sacrilége commis, la main du prêtre tomba avec le canif, et dès ce moment la main et l'instrument restèrent attachés au tableau.

Les images des églises de Moscou sont également en grande réputation. La célèbre *Vierge de Vladimir* se trouve dans la cathédrale de l'*Assomption*. Elle fut peinte, dit-on, par saint Luc, et se trouve placée à

gauche de la porte sainte. Cette image passa, en 1160, des mains du grand-prince George Vladimirovitch en celles de son fils André Bogolioubski, et fut transférée à Moscou en 1395. On évalue à 80,000 roubles un solitaire qui s'y trouve, et à 200,000 la totalité de l'encadrement. Dans la même église on voit une image de Jésus-Chrit donnée par l'empereur de Constantinople Emmanuel à l'église de Sainte-Sophie de Novgorod, où elle resta jusqu'en 1570. Puis, non loin de là, une image représentant l'assomption de la Vierge, peinte par saint Pierre, le premier métropolite de Moscou. Les couleurs ont conservé beaucoup de fraîcheur et de vivacité. Nous citerons encore l'image miraculeuse de la Vierge de Pzkoff, placée au-dessus de la porte du sud. Une inscription annonce qu'elle fut encadrée en or et brillans, en 1740, par l'ordre de l'impératrice Anne Ivanovna, en commémoration des victoires remportées en 1636 et 1640, sur les Turcs et les Tatars. — Puis, une autre offerte encore par la même souveraine, pour célébrer la prise de Dantzig et l'heureuse issue de la guerre de 1733 contre les Français et les Polonais.

Ce n'est pas seulement dans les églises que les images sont en vénération : dans chaque maison de la ville ou de la campagne, dans chaque pièce de chaque maison, se trouve une petite chapelle, une armoire vitrée renfermant un grand nombre d'images auxquelles tout le monde en entrant adresse une génuflexion ou signe de croix. « Lorsque les Russes se font des visites, dit Herberstein, ils ôtent en entrant leur bonnet et cherchent » d'abord des yeux l'image du saint de la maison. Quand » ils l'ont découverte, ils s'avancent au milieu de la » chambre, font trois fois le signe de la croix, et s'in-

» clinent pieusement devant l'image, en disant : *Seigneur
» Dieu, ayez pitié de moi*, et ce n'est qu'après cet acte
» de dévotion qu'ils se tournent vers le maître de la mai-
» son et le saluent. »

Ingrie, en russe *Ijorskaïa-Zemlia*. La partie occidentale de cette contrée portait autrefois le nom de Iama. Cette contrée est située entre le golfe de Finlande, la Carélie et la Russie proprement dite. C'est le berceau des vrais Slaves-Russes, comme l'atteste le nom de Slavianska que portent une rivière et un bourg de cette province. En 1594, sous le règne de Phéodor Ivanovitch, plusieurs villes en furent distraites et cédées à la Suède, telles que Narva, Reval et leurs districts. Pierre-le-Grand les reconquit en 1703. Du temps que l'Ingrie était sous la domination suédoise, ses habitans étaient presque tous luthériens. Les anciens Slaves avaient émigré vers Vologda et la Permie, et il n'y était resté que les Finnois. Cette province forme aujourd'hui le gouvernement dont Pétersbourg est le chef-lieu. (Voy. *Iama.*)

Isborsk. Pendant long-temps cette ville fut la principauté des princes apanagés de Novgorod, ensuite de Pskow. Elle est située à sept lieues de cette dernière ville, sur des sources qui se nommaient autrefois les Sources slavones, et qui forment aujourd'hui la petite rivière d'Orlovka. Elle existait déjà quand Rurik fut appelé à régner en Russie, car, en 862, il la donna en apanage à son frère Trouvor. La princesse Olga la fit dépendre de Pskow qu'elle affectionnait particulièrement. En 1238, le prince Boris, chassé de Pskow, se retira chez les Allemands, et les ayant déterminés à lui prêter

secours, il tomba à l'improviste sur Isborsk dont il s'empara. Cette ville alors fut renommée et considérée, par plusieurs historiens, comme le lieu de naissance d'Olga, aussi porte-t-elle chez eux le nom d'*Olgiabourg*. Actuellement ce n'est plus qu'un bourg encore dépendant de Pskow. On y voit encore les ruines d'un château et quelques murailles.

Isiaslawl. Cette ville, bâtie par Vladimir-le-Grand, dépendait de la principauté de Polotsk. Ce prince lui donna, dit-on, le nom d'un fils qu'il eut de Rognéda, princesse de Polotsk, d'Isiaslaw. Ce prince, après la mort de son père, eut cette principauté en partage, et l'on a vu, dans la Chronique de Nestor, les longues guerres que se firent les descendans de Rognéda et ceux des autres femmes de Vladimir. Cette ville aujourd'hui se nomme Zaslaw.

Iskorostie. Ville que je suppose avoir fait partie du pays des Drevliens, et qui me semble n'être qu'une même chose avec *Khorostène*. (*Voy*. ce mot.)

Iugoriens. Petit peuple qui habitait vers les sources de l'Irtyche, et auquel les moines de Syrie apportèrent, au treizième siècle, la religion chrétienne et la connaissance de l'écriture.

Iuriew. (Nestor, t. I, pag. 174.) Iouriewetz-Livonski, aujourd'hui Derp ou Dorpat. Elle doit son origine au grand duc Iaroslaw-Vladimirovitch, qui la fit bâtir en 1070, et l'appela de son nom Iouriew, de Iouri ou George, qu'il avait reçu au baptême. A la fin du onzième

siècle, les Russes cessèrent d'être en possession de son territoire. En 1191, le prince de Novgorod, Iaroslaw, marcha contre les Tchoudes, habitans de ces contrées, s'empara d'Iouriew, enmena les habitans en captivité; et rasa la ville. Les chevaliers du glaive, trouvant cet endroit abandonné, l'occupèrent, pour la première fois, en 1210; mais ils la perdirent en 1221, à la suite d'une révolte des Estoniens et des Lettoniens, qui la restituèrent aux troupes russes. Après deux siéges inutiles du château, les chevaliers l'emportèrent enfin d'assaut, en 1223, et peuplèrent la ville d'Allemands. Elle fut comprise, plus tard, dans la ligne des troupes anséatiques. Ses évêques la gouvernèrent jusqu'en 1558, époque à laquelle la religion catholique y fut abolie. En 1262, le grand duc Iaroslaw III et son neveu, Dmitri Alexandrovitch, s'en étaient rendus maîtres, mais seulement pour quelques jours. En 1558, lors de la conquête qu'en fit le tzar Ivan Vassiliévitch, cette ville fut cruellement traitée par les Russes : on connaît l'implacable fureur dont fit preuve le terrible Ivan. En 1632, tandis que Dorpat se trouvait sous la domination des Suédois, Gustave-Adolphe y érigea l'université qui, supprimée en 1656, fut rétablie et transférée par Charles XI dans la ville de Pernan, où elle se perdit entièrement en 1710. L'histoire de la ville de Dorpat serait fort curieuse à faire : elle est remplie de catastrophes et de faits singuliers dont un écrivain pourrait tirer fort bon parti. Sous le règne d'Alexandre, son université fut rétablie. Elle jouit aujourd'hui d'importans priviléges et d'une grande renommée. Dorpat ou Iouriew dépend du gouvernement de Riga, et est située sur l'Embakh, que les Esthoniens appellent *Emma-Iogui*, c'est-à-dire *ruisseau principal*.

J.

Juifs. Sviatopolk est le premier prince qui les ait tolérés en Russie. Ils y étaient venus de la Tauride, et faisaient le commerce, et principalement le trafic du sel qu'ils apportaient de Galitch et de Peremyole. A la mort de ce prince, en 1113, le peuple en révolte se porta contre leurs demeures qu'il mit au pillage. — Jamais, au surplus, les Juifs n'ont été vus de bon œil en Russie. Il leur est sévèrement interdit de paraître dans certaines provinces, autrement que pour y passer : ils ne peuvent séjourner dans les villes, et s'exposeraient à des amendes, à de sévères punitions, s'ils enfreignaient cette défense. En revanche, ils sont reçus et domiciliés dans d'autres contrées de la Russie; en Courlande, en Volhinie, en Lithuanie, et dans plusieurs autres gouvernemens, ils forment la classe la plus nombreuse.

Justice (Voy. *Lois*, *Tribunaux*.)



K.

KALÉDA. Nom de la divinité de la paix chez les Slaves. C'était par des festins, des jeux, des réjouissances publiques, que le peuple célébrait sa fête. Quelques chansons anciennes ont conservé le souvenir et le nom de ce bienfaisant génie. Sa fête tombait le 24 décembre. En Russie encore, la veille de Noël, les enfans des laboureurs se rassemblent sous les fenêtres des plus riches paysans, et leur demandent de l'argent, en célébrant le maître de la maison, dans des chansons où le nom de *Kaliada* est encore répété. Les jeux de Noël, dit Karamsin, et les amusemens de sorcellerie qui ont lieu à cette époque, paraissent un reste de cette fête païenne.

Kargopol. Voici, suivant une Chronique russe, l'origine singulière de cette ville. Un peuple sauvage habitait près des frontières septentrionales de la principauté de Biélozersk. Les habitans slaves de cette principauté les nommaient *Cannibales impurs*, ou *Tchoudes à cheveux blancs*. Ces barbares faisaient, en effet, des excursions sur les terres slaves, et y commettaient d'effroyables cruautés. Cette tyrannie dura jusqu'au règne de Viatcheslaw, prince de Biélozersk, qui, rassemblant des forces considérables, marcha contre eux, les vainquit plusieurs fois, et les repoussa jusqu'aux bords de la mer Blanche. Pour retourner dans leur patrie, les Russes marchèrent à travers d'immenses forêts et de marais impraticables : ils eurent à traverser des rivières, en un mot, à surmonter des obstacles de tout genre. Arrivé à un endroit

découvert, et qui lui parut agréable. Viatcheslaw fit faire halte, et ordonna de prendre du repos. Il célébra sa victoire en cet endroit, et y bâtit une forteresse dans laquelle il laissa une garnison. Dans la suite, on y envoya une colonie qui s'y établit et fonda la ville de Kargopol. Ce nom provient, dit-on, de la quantité de corbeaux qui séjournent dans ces contrées (*karga polé*, champ du corbeau). Le christianisme ne s'établit dans ces contrées que vers l'année 1318.—Cette ville fait aujourd'hui partie du gouvernement d'Olonetz, et se trouve située sur la rive gauche de l'Onéga. On y remarque encore vingt églises, deux couvens et près de 3,000 habitans. Kargopol a servi d'exil à plusieurs personnages célèbres de l'histoire de Russie. En 1525, la grande duchesse Solomonée, femme du grand-prince Vassili-Ivanovitch, y fut reléguée dans un couvent, sous prétexte de stérilité. En 1587, André Chouiski y fut également exilé, par les ordres du tzar Boris Goudounoff.

Kassogues. C'étaient les Circassiens d'aujourd'hui; du moins ils habitaient le pays où sont actuellement ces derniers. Mstislaw, en 1022, mit ces peuples en déroute, après avoir vaincu, dans un combat singulier, leur chef Rédédia, géant terrible. (Nestor, t. I, pag. 171.)

Kem ou *Kemi*. Ville située sur la rive gauche du Kem, dans le gouvernement d'Olonetz. On trouve, dans les Chroniques du couvent de Solovetz, que très-anciennement cet endroit était habité, se nommait *Kem*, et dépendait de Novgorod-la-Grande. Au seizième siècle, les Suédois y firent deux irruptions et y commirent d'affreux ravages. Cette ville, en 1591, fut rebâtie par les

ordres de Féodor Ivanovitch. Elle est aujourd'hui célèbre par ses pêches du hareng et du saumon. On y trouve près de 1,500 habitans.

Kertche. Ville de la presqu'île de Kertch, dans la partie du Bosphore-Cimmérien. Les anciens la connaissaient sous le nom de *Panticapœnum,* de *Bospor* et de *Aspromonte.* Elle doit son origine aux Milésiens, qui la fondèrent vers le milieu du sixième siècle. Elle tomba au pouvoir des Ougres, vers 465; puis, à compter de 679, elle dépendit des principautés des Khozars qui y avaient un lieutenant. Au temps du concile de Nicée, elle avait un évêque, et servait de résidence à celui des Goths de Crimée. En 840, elle fut érigée en archevêché, et au treizième siècle en métropolitaine. Tant que la Crimée fut au pouvoir des Turcs, ils y entretinrent une forte garnison, et le pacha y fit sa résidence. En 1774, lors de la paix, entre la Russie et la Porte-Ottomane, Kertche fut l'une des villes réservées à la Russie. On trouve dans cette ville une église grecque de la plus haute antiquité : la forteresse est aussi fort remarquable.

Kexholm. Ville bâtie sur deux petites îles à l'endroit où la Voxa se jette dans la Ladoga. La forteresse en est extrêmement bien défendue. Fondée en 1295, par le suédois Torquel-Knytson, cette ville revint à la Russie, en 1595, lors de la paix conclue entre les Suédois et les Russes, sous le règne de Boris-Goudounof. Prise de nouveau, en 1611, elle fut restituée à Pierre-le-Grand, lors du traité de Nystad, en 1710.

Kherson ou *Cherson.* Cette ville, si célèbre dans les

Chroniques russes, par le siége qu'elle eut à soutenir contre Vladimir-le-Grand, et surtout par le baptême que reçut dans ses murs ce prince que l'église a mis au rang des saints, n'offre plus aujourd'hui que des ruines. Elle était située dans la Tauride, entre Balaclave et Sébastopol, fondées par les Héracléens.

Khorol. Petite et ancienne ville non loin de la rivière de ce nom, et aujourd'hui chef-lieu de district dans le gouvernement de Poltava. La Khorol prend sa source entre Hasiatche et Glinsk, et va se jeter dans le Psiol près de Holtra. Elle est célèbre dans l'histoire ancienne de Russie, parce qu'elle servait de limites aux terres des Polovtzi, et que c'était la plupart du temps non loin de ses rives que ce peuple et les Russes se rassemblaient pour traiter de paix, de rançon, de trèves ou d'échange de prisonniers. Sous le règne de Sviatopolk, le 12 août 1107, les Polovtzi éprouvèrent une défaite complète, et furent poursuivis par les Russes jusque dans les murs de Khorol. (*Voy.* t. I, pag. 287.)

Khorostène. Ville principale des Drevliens. Ce nom, suivant son étymologie, signifie *muraille d'écorces*, ce qui dit assez de quelle manière pouvait être fortifiées les villes de ce temps. Khorostène paraît avoir été remplacée par la petite ville d'Iskorost, sur la rivière d'Usha, qui se jette dans la Pripette, près de la jonction de cette rivière et du Dniéper.

Khozares. Les Orientaux font descendre ce peuple belliqueux de Kozar, le septième fils de Japhet. Ce qui paraît certain, c'est que les Khozares étaient de race

turque. Ils donnèrent leur nom à la mer Caspienne, qui, dans l'histoire ancienne de Russie et dans les auteurs persans, se nomme encore mer des Khozares. — Les empereurs de Constantinople recherchèrent leur alliance. Ils avaient mis sous leur domination les contrées méridionales de la Russie, entre le Tanaïs et le Borysthène, et se rendirent maîtres de la Chersonèse-Taurique. Les Russes restèrent leurs tributaires jusqu'au règne de Sviatoslav, époque à laquelle ce prince guerrier les soumit et les contraignit à lui payer rançon et tribut. Depuis cette époque, ainsi que le remarque Nestor, le nom des Khozares disparaît dans l'histoire.

Khozarie. Ce royaume, autrefois très-puissant, s'étendait depuis l'embouchure du Volga jusqu'à la mer Noire, et jusqu'aux rives du Dniéper et de l'Oka. Les Grecs, qui long-temps ménagèrent la puissance de ces dangereux voisins, introduisirent dans ce pays le christianisme, puis s'unirent aux Russes pour en opprimer les habitans. Au douzième siècle, la domination des Khozares survivait encore en Asie sur les bords de la mer Caspienne; car on sait, qu'en 1140, un rabbin, nommé Jéhudah, adressa un panégyrique au prince des Khozares, qui professait la religion judaïque. Le savant Bouxdorf, dit Karamsin, a donné, en 1660, une traduction latine de ce morceau qu'il caractérise ainsi : *Liber multiplicis doctrinæ ac multæ laudis.*

Khvalisie. On appelait ainsi le pays qui avoisine la mer Caspienne, à laquelle les Russes donnèrent long-temps le nom de mer des *Khvalisses*, des peuples qui habitaient ses rives, et dont sont vraisemblablement descendus les Bulgares.

Kibitks. C'est le nom des voitures de campagne. Dans quelques parties de la Tartarie, on enlève le haut, et la nuit le kibitk devient une tente : de là le nom donné, par les Russes, aux tentes des Kalmouks et des Nogaïs qu'ils appellent volontiers Kibitki. Nestor se sert de ce mot en parlant des tentes des Polovtzi. En général, le *kibitk* russe est une voiture sur quatre roues et sans ressorts. Elle est large et assez longue pour y étendre un matelas. Si une famille entreprend un voyage lointain, dans l'intérieur de la Russie, chacun se fourre pêle-mêle, s'étend et se couche dans le kibitk, et voyage de cette façon durant plusieurs jours, munie de toutes les provisions nécessaires à la vie. Cette manière de visiter l'intérieur, d'aller de châteaux en châteaux, est fort agréable, surtout l'hiver quand le traînage est établi et que le kibitk peut être mis sur patins.

Kiew. On a vu dans Nestor (tom. I, pag. 8) ce qu'il raconte de la fondation de cette ville célèbre. Selon d'autres historiens, son origine serait bien plus ancienne, et se perdrait dans la nuit des temps. Au surplus, l'histoire de Kiew, au moyen-âge, est tellement liée à l'histoire générale de Russie, qu'il faudrait faire l'une pour entreprendre l'autre. Nous en avons parlé, à plusieurs reprises, dans les notes qui accompagnent chaque chapitre de notre édition de Nestor; nous ne répéterons pas ici ce que nous en avons dit : nous nous bornerons à rappeler quelques principaux faits. Depuis la conquête qu'en fit, par trahison, Oleg, le tuteur d'Igor, sur Oskold et Dir, cette ville devint la capitale des possessions russes. Elle devint la demeure des grands-princes, sous Iaroslaw, en 1037 : elle ressentit pendant les onzième et douzième

siècles de fréquens tremblemens de terre. Le continuateur de Nestor parle, à la date de 1124, d'un terrible incendie qui détruisit en partie cette grande et malheureuse ville. La partie basse brûla pendant deux jours, et, pour donner une idée de ce que pouvait être Kiew alors, l'annaliste dit que six cents églises y devinrent la proie des flammes; et cependant déjà cette ville avait bien perdu de sa splendeur, de son éclat et de sa puissance. Vers la fin du douzième siècle, le grand-prince André ayant transféré le siége de la grande principauté à Vladimir, Kiew perdit jusqu'au souvenir de son ancienne grandeur. Puis, elle s'affaiblit tellement, elle changea si souvent de maîtres qu'en 1205 les Polonais s'en emparèrent. Coloman, fils du roi de Hongrie, fut ensuite élu pour régner à Kiew. En 1235, la ville, prise par les Polovtzi, fut de nouveau saccagée. Puis elle resta quatre-vingts ans sous le joug des Tatars, et fut prise, en 1320, par les Lithuaniens. Le khan de Crimée, au quinzième siècle, s'en empara à son tour, rasa les fortifications, la ruina de fond en comble, et emmena ses habitans en captivité. Ce ne fut qu'en 1667 que cette malheureuse cité rentra sous le pouvoir des Russes, et leur fut assurée.—Kiew, à proprement parler, est une réunion de trois villes : la grande forteresse de Petchersk, si célèbre par ses cavernes, son monastère, son église, et qui fut la demeure de saint Nestor; l'ancienne Kiew, et la ville de Podol bâtie au-dessous de la précédente. Ces trois villes ont chacune leurs fortifications particulières. La forteresse de Petchersk, ou le nouveau fort, renferme les casernes, les magasins, les maisons des employés, et plusieurs églises, parmi lesquelles on doit remarquer Saint-Nicolas, bâtie en bois,

à l'endroit où Nestor indique qu'était le tombeau d'Oskold, sur une hauteur près les bords du Dniéper. On y trouve encore les célèbres cavernes ou souterrains voûtés en forme de labyrinthe de l'ancien monastère; ces souterrains, dont Herbinius a donné la description (*Religiosæ Kijoviense Cryptæ Ienæ*, 1765) sont remplis d'appartemens, de cellules, de chapelles dans lesquels on voit de nombreux tombeaux des moines et des abbés de Petcherski. La bibliothèque du couvent est aussi fort belle, et contient de nombreux manuscrits.—L'ancienne ville de Kiew, située sur une autre élévation, est munie de fortifications fort bizarres, et qui semblent l'ouvrage de la nature. L'église de Sainte-Sophie, fondée en 1077 par Iaroslaw Vladimirovitch, est encore fort remarquable par sa magnificence, la richesse de ses vases sacrés et des costumes sacerdotaux qui s'y trouvent. On y voit avec le plus vif intérêt le tombeau en marbre de son fondateur, le seul monument de cette espèce qui puisse donner une idée des arts en Russie à cette époque. L'église Saint-Bazile, fondée par Vladimir I sur les ruines du temple de Péroune, et celle des Dixmes, qui doit aussi sa fondation à ce prince, excitent pareillement l'attention du voyageur.—La ville de *Podol*, ou ville basse, est située au pied du vieux Kiew dans la plaine qui borde le Dniéper. Là se trouvent le quartier marchand; le collége académique fondé, en 1631, par le métropolitain Pierre Mohila, en est l'édifice le plus remarquable. Cette partie de Kiew, la ville de Podol, avait obtenu des rois de Pologne, comme ville libre, le privilége d'avoir un magistrat; et ses tribunaux, depuis ce temps, sont restés indépendans du gouverneur de la ville.—On compte encore aujourd'hui, dans Kiew, trente-deux églises, sans

compter les couvens, plus de cinq cents boutiques, et environ quatre mille maisons. Le nombre des habitans est évalué à trente mille.

Kiki-Mora. C'était, chez les Slaves, la divinité des songes et des illusions. On la représentait sous la forme d'un spectre horrible.

Kliasma. Rivière qui prend sa source non loin de Moscou, et traverse le gouvernement de Vladimir dans toute son étendue, et va se jeter dans l'Oca, sur les frontières du gouvernement de Nijni-Novgorod, à six lieues de l'embouchure de cette dernière rivière dans le Volga.

Kolakscha. Rivière de la province de Vladimir, qui a sa source près d'Iourief, et va se jeter dans la Kliasma. Il s'est donné sur ses bords deux sanglantes batailles : la première, entre le grand-prince Mstislav et le prince Oleg, qui y fut vaincu; et, plus tard, entre Vsévolod III et les princes de Rézan, qui furent faits prisonniers. M. le général Vsévolojsky, auteur d'un *Dictionnaire géographique de la Russie*, auquel nous avons emprunté un grand nombre de faits pour la rédaction de ces notes, possède sur les bords de cette rivière un château qu'on dit avoir été bâti par ce Vsévolod, dont M. Vsévolojsky se dit descendant.

Kolomna. Cette ville est encore entourée d'un mur de brique fort haut, garni de quatorze tours, restes d'une forteresse ancienne qui devait être fort imposante. Citée dans les Chroniques, dès l'année 1117, Kolomna dépendait de la principauté de Rézan. En 1180, elle avait

son prince Gleb-Sviatoslavitch; en 1347, lors de l'invasion de Bati-Khan, elle fut saccagée et presqu'entièrement détruite. La forteresse a été bâtie par le grand-duc Vassili-Ivanovitch, en 1530, et pendant les guerres civiles des faux Dmitri, le général polonais Lissovski s'en empara, y détruisit deux églises, et fit l'évêque Joseph prisonnier. — Kolomna, située sur la rive droite de la Moskova, à moins de vingt-cinq lieues de Moscou, est encore aujourd'hui une assez jolie ville : elle fait un grand commerce de bestiaux. On y trouve des fabriques de toile, de cuirs, d'étoffes de soie et de coton. Sa population s'élève à 5,800 habitans.

Koratschew. Ville qui existe encore aujourd'hui dans le gouvernement d'Orel, comme chef-lieu du district de ce nom. La Snéjat la traverse dans toute sa longueur. Elle est d'une haute antiquité. En 1546, selon la Chronique de Nestor, le prince Sviatoslaw, poursuivi par Isiaslaw, se réfugia dans cette ville, y prit des recrues de Viatitches qui l'habitaient, et vint se présenter à l'ennemi qu'il mit en fuite. Vaincu de nouveau, Isiaslaw trouva un nouvel asile dans la ville de Koratschew. Dans les derniers temps, Koratschew a donné naissance à l'un des faux Dmitri, à l'imposteur André Nogoï, qui se faisait passer pour le fils du tzar Ivan-Vassiliévitch. Cette ville, forte aujourd'hui de 5,000 habitans, fait le commerce de cordages et de graines de pavots.

Koupalo. C'était le dieu des productions de la terre. Les Slaves lui rendaient hommage au milieu des danses, des jeux et des plaisirs. Sa fête se célébrait au commencement de l'été, le jour même où nous fêtons, en France,

saint Jean-Baptiste. La jeunesse des deux sexes, couronnée de fleurs, se rassemblait devant le temple, et témoignait, par sa joie, toute sa dévotion à la divinité protectrice des champs. La commémoration de cette fête antique se fait encore dans certaines provinces de Russie. La nuit qui précède se passe dans les festins : on allume des feux de joie, on danse, on chante en l'honneur du dieu déchu. La fête de sainte Agripine a remplacé, sur le calendrier, celle de Koupalo : aussi, dans certaines contrées, le peuple donne-t-il à cette sainte le nom de *Koupalnitza*, en mémoire de l'ancienne divinité slave.

Krivitches. Ces peuples formaient une des peuplades d'origine slave, que les princes varègues soumirent à leur domination. Ils se trouvaient dans la partie de la Russie qui forme aujourd'hui les gouvernemens de Pskoff, de Vitebsk, de Tver et de Smolensk, vers les sources de la Dvina, du Dniéper et du Volga. Nestor, en deux mots, présente l'état de civilisation de ce peuple avant l'introduction du christianisme. « Les Krivitches, dit-il, avaient » leurs mœurs et leurs coutumes, mais comme peuvent » en avoir des païens qui ne connaissent point la loi de » Dieu, et qui s'en font une à eux-mêmes. »

Kurok. C'est une des plus anciennes villes de la Russie, bâtie par les Viatitches, avant qu'ils ne fussent soumis aux princes de Kiew, c'est-à-dire avant le neuvième siècle. Cette ville, après avoir dépendu des grands-princes, passa dans l'apanage de ceux de Tchernigow, puis de Sékersk. Elle fut dévastée à l'invasion de Bati-Khan, et resta déserte pendant plus de trois cents ans. En 1597, le tzar Féodor Ivanovitch la fit rebâtir et repeupler par

des colons d'Orel et de Mtsensk. Elle possède aujourd'hui un gymnase, une école normale, un hôpital et plusieurs établissemens divers. On y compte plus de 12,000 habitans. Elle est aussi connue par ses pommes, ses poires et ses fruits délicieux.

Kvass. Boisson ordinaire des Russes. Elle est d'un usage populaire et général : on la trouve chez l'artisan, chez le serf, comme sur la table du puissant boyard. Vladimir, dans ses festins publics, ordonnait qu'on servît du kvass à discrétion. « Bien plus, dit Nestor, comme les » malades et nécessiteux ne pouvaient arriver au palais, » il faisait charger des voitures de pain, viande, poisson, » avec force légumes et fruits; il y joignait des vases » remplis d'hydromel et de kvass, et les voitures, ainsi » chargées, étaient menées par la ville par des gens qui » criaient : *Où sont les malades, mendians ou tels autres » qui ne peuvent marcher?* » — Le kvass se fait, en général, avec du *malt* de seigle et de la farine d'orge qu'on laisse fermenter dans l'eau, jusqu'à ce qu'il tourne à l'aigre. C'est une boisson plus épaisse que la bierre dont elle a presque la couleur. Les étrangers la boivent d'abord avec quelque répugnance, cependant ils s'y habituent facilement, car elle est saine, rafraîchissante et sans déboire. Les Russes ont une autre boisson qui, sauf la couleur, ressemble beaucoup au kvass, c'est le *kislitchi,* qui se fait avec les mêmes ingrédiens, mais auxquels on ajoute de la menthe ou tout autre plante amère.



L.

LADOGA. Cette ville, célèbre dans les premiers temps de l'histoire russe, est citée comme ayant servi de résidence à Rurik, le premier des princes russes. Les Slaves l'appelaient *Vieille-Ville*. Tatischef dit qu'on la nommait aussi *Gardarika*. En 1114, cette ville fut étendue et entourée de murailles de pierre, par le grand-prince Mstislaw de Novgorod. On voit encore des ruines de ces fortifications. La même année on y construisit une église. En 1164, les Suédois débarquèrent dans ses environs, la brûlèrent en partie, et ravagèrent toutes ses dépendances. Sviatoslaw Rostislavitch, en ayant été informé, accourut avec les Novgorodiens, et les mit en déroute complète. Plus tard, cette ville, déchue de son ancienne puissance, vit ses habitans se retirer au *nouveau Ladoga*, ville moderne bâtie à deux lieues de distance de Ladoga, sur les rives du lac de ce nom et du Volkhof. Le *vieux Ladoga* n'est plus aujourd'hui qu'une misérable bourgade.

Latiches. On connaissait, sous le nom de peuples latiches, plusieurs tribus d'origine contestée, mais que plusieurs étymologistes n'hésitent pas à considérer comme Slaves. Ils habitaient les environs de la Russie proprement dite. Les Letgoliens ou Livoniens, les Zimgoliens dans la Sémigalie, les Korses en Courlande, les Lithuaniens et les Prussiens formaient le peuple latiche. Lorsque les Goths se rapprochèrent des frontières de l'empire, les Venèdes et les Finois, s'étant emparés des côtes sud-

est de la Baltique, se confondirent avec les restes de la population primitive, c'est-à-dire des Goths, et se mirent à couper des forêts pour en faire des champs labourables, ce qui les fit nommer *Latiches*, ou habitans des terres défrichées, car *lata*, en lithuanien, signifie défrichement. Jornandès les appelle *Vidivaniens*, du nom du premier roi des anciens Lithuaniens, nommé Vidvontte, si l'on en croit la tradition.

Lekhes. Ils étaient de la même origine que les Slaves, et ne formaient qu'un seul peuple avec les Polaniens que nous nommons aujourd'hui Polonais. Ils peuplèrent les bords de la Vistule, puis s'établirent sur les bords du Dniéper, non loin des environs de Kiew. — Le nom de Polaniens disparut pour faire place à celui de Lekhes, sous lequel Nestor désigne toujours les Polonais. C'est à deux frères de cette tribu de Slaves, Radime et Viatko, qu'il faut, dit le chroniqueur, rattacher l'origine des *Radimitches* et des *Viatitches*. (*Voy*. ces noms.)

Letgalliens. C'était le nom d'un des peuples qui avoisinaient le pays des Slaves. On les confond généralement avec les peuples latiches ou livoniens dont ils parlaient la langue.

Libédie. On donnait ce nom à une contrée de Russie, qui fait aujourd'hui partie du gouvernement de Karkof, où l'on trouve encore la ville de *Libed*. Ce pays devint, au neuvième siècle, la conquête des Ougres qui précédemment habitaient les environs de l'Oural. Ils vinrent camper, dit Nestor, non loin de Kiew, et le lieu qui les vit se nommait encore de son temps *Ougarskoï*, ou camp des Ougres.

Listven. Ancienne petite ville dépendant de l'apanage de Tchernigow, et située sur les bords du Ronda. Le prince Mstislaw y remporta, contre les troupes de Iaroslaw, une éclatante victoire. C'est dans cette déroute que Iakun l'Aveugle, prince des Varègues, venu au secours du grand-prince, perdit, selon Nestor, le bandeau d'étoffe brochée d'or qui lui couvrait les yeux.

Livonie ou *Tchoudie.* Struléson rapporte qu'elle appartenait à Vladimir I.er, dont les préposés venaient lever sur les habitans le tribut convenu. Malgré sa soumission aux grands-princes russes, le pays des Tchoudes conserva long-temps l'exercice de sa religion. Il avait ses propres gouverneurs civils qui, selon la tradition, étaient à la fois juges et exécuteurs de leurs sentences, c'est-à-dire, qu'après avoir condamné à mort un criminel, ils lui tranchaient eux-mêmes la tête. (*Voy.* Tchoudie.)

Lois. On peut juger de la législation des anciens Russes, par les deux traité d'alliance que Nestor cite en entier, et qui furent signés, dit-il, entre les empereurs de Constantinople et les princes Oleg et Sviatoslaw. Les Codes d'Iaroslaw et d'Isiaslaw, dont nous avons d'assez longs extraits (notes du premier volume), prouvent mieux encore combien les idées civilisatrices étaient avancées en Russie, dès les dixième et onzième siècles. Dans ces divers réglemens, il est facile de reconnaître l'influence des lois scandinaves : comme dans celles-ci les premières lois russes reconnaissent le droit, pour le parent d'un homme assassiné, de tuer, à son tour, le meurtrier; le droit de vie et de mort sur le voleur pris sur le fait et qui ne veut pas restituer; l'amende pécuniaire pour un

coup de sabre, de lance ou de tout autre arme. L'accusé était relâché quand il affirmait, par serment, qu'il était hors d'état de payer l'amende; seulement il était loisible à la personne lésée de le dépouiller, et de lui enlever jusqu'à son dernier vêtement, *jusqu'à son caleçon*, dit la Chronique. L'ancien réglement ecclésiastique, attribué à Vladimir, qu'on sait apocryphe, est cependant fort précieux par son antiquité, puisqu'il date au moins du treizième siècle, et par les curieuses notions qu'il donne des mœurs du peuple russe, et de la puissance du clergé.

Loutitches. Nom d'une des tribus des anciens Slaves. Elle occupait, avec les Titverses, quelques villes ou bourgades le long des rives du Dniéper, jusqu'à la mer et au Danube.

Loubeny ou *Louben*. Située aujourd'hui dans le gouvernement de Poultava, bâtie sur une montagne au bord de la Soula. Elle est célèbre dans l'histoire du moyen-âge, par les continuelles excursions des Polovtzi, qui y furent enfin taillés en pièces par le grand-prince Sviatopolk. On y compte environ 5,000 habitans.

Lubetch. Ville ancienne, située sur le Dniéper, et dont il est souvent question dans les anciennes Chroniques de Russie. Il n'en reste plus trace aujourd'hui. Elle est regardée comme l'une des premières villes des Slaves. Elle était habitée par les Sévériens, qui déjà faisaient le commerce avec les Grecs de Constantinople. C'est sous ses murs qu'eut lieu, en 1016, cette bataille célèbre entre Iaroslaw et le fratricide Sviatopolk, où ce dernier vaincu prit si honteusement la fuite. C'est encore a Lu-

betch que se tint le premier congrès solennel des princes russes dont Nestor fait le récit (tom. I, pag. 260), et à la suite duquel eut lieu le lâche attentat exécuté contre l'infortuné Vassilko.

Lubime. Ville ancienne du gouvernement d'Iaroslaw, bâtie sur deux petites rivières, l'*Obnora* et l'*Outcha.* Il s'y fait encore aujourd'hui un fort grand commerce.

Lutsck. Ville de Russie fort célèbre au moyen-âge. Elle portait alors le nom de Loutchesk. Elle est située non loin de Jitomir, sur la Stir. Long-temps au pouvoir de la Pologne, le palatin y résidait aussi bien qu'un castellan et un staroste. Il y eut à Loutsck, en 1429, une assemblée fort brillante, où se trouvèrent l'empereur Sigismond et plusieurs autres grands-princes. La plus grande partie de la ville fut brûlée en 1752. Presque tout le commerce s'y fait par les Juifs qui y sont fort nombreux.

M.

MAISONS. On connaît la simplicité des maisons des paysans russes, et l'on se fait une idée de leur ameublement : il est probable qu'il n'a jamais été autre que ce qu'il est encore aujourd'hui, une table, un coffre et quelques escabeaux ; la pièce importante est le four. C'est le meuble nécessaire, dont le tambour sert de lit à tous les habitans de la maison. Pendant sept à huit mois de l'année, le peuple se tient renfermé dans ces *isbaz*, nom qu'il donne à ces étuves peu spacieuses, où le père, la mère et les enfans se couchent pêle-mêle sur des tapis de grosse bourre. Les isbaz sont tous construits sur le même modèle : des arbres posés en travers l'un sur l'autre avec de la mousse qui combles les interstices. Ces maisons ne sont pas, comme on voit, d'une construction difficile : d'ailleurs, on les trouve toutes faites sur le marché, il ne s'agit plus que de les dresser suivant l'ordre du numérotage. A Moskou, le marché aux maisons se tient dans un vaste emplacement hors de la dernière enceinte ; on y trouve des habtations de toutes dimensions et à tout prix. Ce sont des arbres équarris, garnis de tenons, de mortaises et numérotés de manière à pouvoir être rassemblés et montés en un clin-d'œil. L'acheteur désigne le nombre et l'étendue des chambres qu'il désire, et si le marché se conclut, il fait enlever sa maison, la transporte à son goût, à la ville, à la campagne, sur les bords d'une rivière ou au penchant d'une montagne, et dans la journée, il a bâti le toit qui doit l'abriter lui et sa famille.

Maladies. Il serait difficile d'assigner une cause aux nombreuses maladies qui, suivant les Chroniques, affligèrent si souvent la Russie, au moyen-âge : on ne peut en accuser exclusivement le climat, il est aujourd'hui tout aussi rigoureux qu'autrefois, et les pestes et les fléaux destructeurs y sont bien plus rares. L'opinion, chez les étrangers, que les Russes sont, en naissant, affectés de maladies honteuses est d'ancienne date : on ne sait positivement sur quoi elle repose, mais elle était, il y a moins d'un siècle, généralement accréditée. Voici à ce sujet ce que l'on trouve sur un manuscrit de la Bibliothèque Royale, ayant pour titre : *Discours des Cosaques.*

« Les Russes sont affligés d'une maladie qui leur est particulière, appelée par les médecins *plica*, et en langue du pays goschest. Ceux qui en sont attaqués demeurent un an perclus de tous leurs membres comme paralytiques, sentant de grandes douleurs dans les nerfs; après ce temps, il leur vient en une nuit une grande sueur de teste, de sorte que le matin en suyvant, ils trouvent tous leurs cheveux collés ensemble : alors ils se sentent fort soulagés, et quelques jours après, sont entièrement guéris de cette paralysie, mais leurs cheveux demeurent entortillés, et si dans ce moment ils se les faisoient couper, l'humeur qui se purge par les pores de la teste, leur tomberoit sur la vue et les rendroit aveugles. Cette maladie est estimée dans le pays incurable, mais des François qui y ont esté en ont guéri plusieurs, en les traitant comme maladie vénérienne, quelques-uns s'en guérissoient aussi imperceptiblement par le changement d'air en passant en un autre pays. »

Mariage. Les cérémonies usitées chez les anciens russes pour le mariage, sont restées à peu près ignorées. On sait, par la réponse de Rognéda à son père Rognold, qu'elles étaient obligées, le premier jour des noces, de déchausser leur époux. Cet usage, suivant Tatischeff, subsiste encore chez les Tchouvaches et autres peuples finois de la Russie. Quant aux noces des grands-princes, les historiens nous en ont laissé des détails si curieux que nous croyons faire plaisir aux lecteurs en les reproduisant ici. D'après les récits de Paul Iove, ce n'était pas la noblesse d'origine, mais la beauté et la vertu qui guidaient les grands-princes dans le choix de leurs épouses. On leur amenait les plus belles filles de la Russie : des sages-femmes habiles et expérimentées visitaient leurs appas secrets, et la plus parfaite ou la plus heureuse recevait la main du monarque. Le même jour, ses compagnes épousaient les jeunes officiers de la cour. Le monarque fiancé, magnifiquement vêtu, était avec sa suite, dans la salle à manger, et la fiancée, accompagnée des femmes des boyars et d'un grand nombre de personnes de distinction, se rendait de chez elle *à la chambre du milieu*. On portait devant elle deux cierges, deux gâteaux et des pièces d'argent. On avait préparé dans cette chambre deux places tendues de velours et de damas, deux coussins, quatre-vingts martres noires et quarante autres pour éventer les augustes fiancés. Sur la table, couverte d'une nappe, se trouvait un plat avec du pain et du sel. La fiancée allait s'asseoir à la place qui lui était destinée, et les femmes des boyards se rangeaient autour de la table. Cependant on allait prévenir le grand-prince qu'il était attendu : *allez où Dieu vous appelle*, lui disait-on, et le prince entrait suivi du tissiatski et de tous ses offi-

ciers : il adorait les saintes images et faisait descendre la princesse de sa place pour s'y mettre lui-même. Pendant qu'on récitait les prières d'usage, l'épouse du tissiatski peignait les cheveux de la fiancée et ceux du prince. On allumait les cierges nuptiaux enveloppés de peaux de martres et passés dans des anneaux, puis on présentait à là fiancée un bonnet et un voile. Aux trois coins d'un plat d'or, on avait mis du houblon, des zibelines, des pièces de velours, de satin et de damas, toutes de même couleur, et neuf pièces d'argent à chaque coin. L'épouse du tissiatski jetait du houblon sur le grand-prince et la fiancée, tandis qu'on les éventait avec de la peau de martres. Le témoin du grand-prince, après avoir fait le signe de la croix, distribuait du rôti, des fromages; et celui de la princesse, des mouchoirs à toute sa suite. On se rendait ensuite dans l'église de l'assomption; le monarque, avec ses frères et les grands de sa cour; la jeune épouse, placée dans un traîneau, avec la femme du tissiatski et deux dames du palais. Elle était suivie de quelques boyards sous-officiers, et l'on portait devant elle des cierges et des gâteaux. Le prince restait dans l'église, près d'une colonne, à droite, la fiancée à gauche, et ils passaient sur un tapis d'étoffes de damas et de zibelines pour aller recevoir la bénédiction nuptiale. La dame la plus considérable tenait un verre rempli de vin d'Italie, que le métropolitain présentait au monarque et à la princesse. Le premier, après avoir bu le vin, brisait le verre sous ses pieds. La cérémonie sainte achevée, les nouveaux époux se plaçaient assis sur des coussins cramoisis où ils recevaient les félicitations du métropolitain, des princes et des boyards, tandis que des chantres faisaient retentir les voûtes de

l'hymne *in plurimos annos Domine.* On retournait au palais dans le même ordre. Les cierges et les gâteaux étaient portés dans la chambre à coucher et déposés dans une cuve remplie de froment. Aux quatre coins de la chambre, on avait enfoncé des flèches et placé des petits pains avec des peaux de zibelines sur le lit où se trouvaient des oreillers, deux bonnets, une couverture de martre et une pelisse, et sur les bancs disposés autour de la chambre, des vases remplis d'hydromel. Au chevet du lit nuptial, on voyait une image de la nativité de N. S., celle de la Sainte-Vierge et un crucifix. Les murs de la chambre étaient aussi ornés des images de la Mère de Dieu, avec l'Enfant-Jésus dans ses bras, et des croix étaient peintes au-dessus de toutes les portes et fenêtres, en dedans comme en dehors. On avait disposé le lit sur vingt-sept gerbes de blé. Le grand-prince déjeûnait avec ses boyards, ensuite il montait à cheval pour aller visiter les monastères et revenait dîner avec toute la cour. Le prince occupait de nouveau la place d'honneur. Le témoin du grand-prince prenait un coq rôti qui était placé devant ce dernier, l'enveloppait dans la nappe de dessus, et le portait dans la chambre à coucher, où étaient conduits les nouveaux mariés. A la porte, le premier boyard remettait la princesse entre les mains de son époux et prononçait un discours. L'épouse du tissiatski s'étant revêtue de deux pelisses, dont l'une à l'envers, répandait de nouveau du houblon sur eux, tandis que les témoins des deux sexes leur offraient du coq à manger. Toute la nuit le grand écuyer du prince restait à cheval, l'épée nue, sous les fenêtres de la chambre à coucher. Le lendemain les deux époux allaient ensemble au bain et mangeaient du gruau dans leur lit.

Il est facile, ajoute Karamsin, après avoir reproduit ces détails, de pénétrer le sens de toutes ces cérémonies, sans doute fort anciennes et pour la plupart slavonnes ou scandinaves. Quelques-unes représentaient l'amour, la fécondité, la concorde, la richesse; d'autres devaient conjurer les enchantemens.

Masoviens. Ils habitaient une partie de la Lithuanie, et se confondaient avec les peuples latiches. Comme les Yatviagues, ils vivaient indépendans; Iaroslaw les soumit en 1040.

Medjebouge. Bourgade aujourd'hui comprise dans le gouvernement de Podolie. Elle est citée dans les Chroniques russes, comme ayant été donnée en apanage par le grand-prince Isiaslaw Mstislavitch au prince Sviatoslaw, fils de Vsévolod et d'une des sœurs d'Isiaslaw.

Menesk ou *Mena.* Bourg des environs de Tchernigow, anciennement ville considérable, et gouvernée par des princes particuliers. En 1066, elle fut assiégée et prise par les princes russes Isiaslaw, Sviatoslaw et Vsévolod, qui, dit Nestor, commencèrent par y égorger les hommes, et emmenèrent prisonniers les femmes et les enfans. En 1104, Putiat et Iaropolk furent chargés par Sviatopolk et Vladimir pour aller la reprendre, mais leurs tentatives furent infructueuses. En 1115, elle fut de nouveau assiégée par le grand-prince Vladimir Monomaque. Ce bourg est situé sur les rives de la Ména, qui lui donne son nom. On y trouve trois églises, quelques restes d'antiquité et environ 2,000 habitans.

Méraniens. Peuple de race tchoude, qu'il ne faut pas confondre avec les Finnois proprement dits, qui occupent la partie septentrionale de la Norwège. (*Voyez* Tchoudes.)

Méri. La ville de Rostow est, dans les Chroniques, désignée quelquefois sous ce nom.

Mériens. Le peuple de ce nom faisait partie des Tchoudes, et était voisin des Krivitches. Il possédait le pays où se trouvent actuellement les villes de Rostow, Galitch, Iaroslaw et Kostroma. Poussés par les Slaves, ils se retirèrent du côté d'Arzamass, Nijni, et vinrent se fixer entre la Soura et la Tsna, où on les trouve encore sous le nom de *Mordvans.* (*Voyez* ce mot.)

Mikhaïlof ou *Mikhaïlin,* bâtie non loin de Riazan sur les deux bords de la Pronia. L'époque de sa fondation n'est pas bien connue : d'après Tatischeff, elle doit avoir été bâtie, en 1137, par Rurik, fils de Rostislaw de Novgorod; mais, d'après les Chroniques du tzar Ivan Vassiliévitch, elle ne daterait que de l'an 1551. — On y voit encore quelques restes de ses anciennes fortifications.

Minsk. Cette ville, l'une des plus anciennes de la Russie, faisait autrefois partie de la principauté de Polotsk, puis ensuite de celle de Smolensk. Il en est souvent question dans les anciennes Chroniques : les Polonais s'en emparèrent et la possédèrent long-temps. Sous leur domination, Minsk était le chef-lieu d'un palatinat et d'un district, et le siége d'un palatin, d'un castellan, d'un staroste et d'un grod, d'une diétine, et, tous les deux

ans, du grand tribunal de Lithuanie. Prise par les Russes en 1656, elle fut bientôt réoccupée par les Polonais jusqu'à l'époque du démembrement de la Pologne, en 1793, où elle fut de rechef réunie à la Russie. Elle est aujourd'hui le chef-lieu du gouvernement de ce nom, et se trouve le siége d'un archevêque qui prend le titre d'archevêque de Minsk et de Lithuanie, archimandrite de Sloulsk et coadjuteur de Kiew. Elle est aussi la résidence d'un évêque de la religion catholique romaine.

Mohilew. Ville fort ancienne de Russie, bâtie sur la rive orientale du Dniéper : elle appartint aux princes russes jusqu'à la fin du treizième siècle. En 1381, une princesse du nom de *Ouliana*, fille du prince de Vitebsk, la porta en mariage avec tout le pays situé entre les rivières Berczka et Ougra, au grand-duc de Lithuanie. Elle resta au pouvoir des Polonais jusqu'en 1654, époque où le tzar Alexis la reprit; mais en 1666, les habitans se soulevèrent, massacrèrent les officiers russes, et se réunirent d'eux-mêmes au pouvoir du roi Jean Casimir. Lors du premier démembrement de la Pologne, en 1772, elle fut réunie à l'empire de Russie, et devint chef-lieu de gouvernement. C'est une ville fort remarquable par l'étendue de son commerce et le grand nombre d'établissemens ecclésiastiques de différens rits. On y trouve des églises et des monastères de la religion grecque et romaine, des jésuites, des temples luthériens et des synagogues. Sa population est d'environ 10,000 habitans.

Mojaïsk. Petite ville des environs de Moscou, bâtie sur la rive droite de la Mojaïka, dont il ne commence à

être question dans les Chroniques russes que vers 1231. Elle dépendait de la principauté de Tchernigow.

Mokchans. Petit peuple des bords de la Mokcha, dans les gouvernemens de Penza et de Tambow. C'est une des principales branches des peuples que les Russes nomment Mordvans. (*Voyez* ce nom.)

Monastères. Les premiers établissemens de ce genre, dont il soit question en Russie, sont ceux de Saint-Georges et de Saint-Irène, à Kiew : ils furent édifiés et construits sous le règne d'Iaroslaw, prince célèbre dans la Chronique russe, par son amour pour les lettres et son respect pour les hommes d'église. On se rappelle aussi le récit que Nestor fait de la construction du célèbre monastère de Petcherski, qui fut enrichi par les nombreuses libéralités du même Iaroslaw. Un autre prince, Sviatoslaw, donna cent grivnas ou cinquante livres d'or pour construire en briques la magnifique église de ce couvent. Un boyard de la cour de Vsévolod fit présent à Antoine, abbé de Petcherski, d'une chaîne d'or de la valeur de cinquante grivnas pour des ornemens d'autel, et d'une couronne précieuse qui provenait de la succession de son père, prince varègue. Ces donations, ces libéralités des princes contemporains, prouvent cependant qu'Antoine parvint à construire son monastère par des moyens plus efficaces que ceux dont le bon Nestor lui fait honneur. « Iaroslaw, dit-il, destina Vaarlam à » la direction d'un nouveau cloître qu'il voulait doter de » grandes richesses, car, ajoute Nestor, voilà comme » les princes et les boyards fondent des monastères, par » prodigalités : mais aucun ne songe à les fonder par le

» moyen des larmes, des prières, des jeûnes et des » veilles. Pourtant, Antoine n'avait ni or ni argent, et » si, comme on dit, il vint à bout de son œuvre, ce ne » fut que par les prières, les jeûnes et les larmes. »

Monnaies. Les Russes, suivant toutes les apparences, n'eurent long-temps d'autres monnaies que celles apportées de l'étranger. Dès les premiers temps, il est vrai, les Chroniques font mention de la *grivna*, mais sans jamais spécifier ni sa nature ni sa valeur : plus tard la *grivna* eut dans le gouvernement de Kiew une valeur représentative d'une livre d'or ou d'argent du poids de 9 onces un quart, tandis que dans le gouvernement de Novgorod, la grivna a 13 onces, comme l'a encore aujourd'hui la livre en Russie. — Le rouble, qui de nos jours est la monnaie d'argent la plus forte, fut d'abord le quart d'un lingot du poids d'une livre ou grivna. On l'appelait ainsi du mot *roubis* (couper), parce que c'était une parcelle coupée sur le lingot. En fendant le coupon ou rouble en deux, on avait deux *poltines* ou demi-roubles. — On trouve à la Bibliothèque de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg un de ces roubles ou coupons; il est d'un argent très-pur et pèse exactement 24 zolotniks, qui font le quarteron de la livre de Russie. Quoique nous parlions déjà autre part des objets employés dans les premiers siècles de l'histoire de Russie, comme valeurs représentatives de l'or et de l'argent, nous ne laisserons pas de continuer à emprunter les détails que nous donne Levesque à ce sujet; ils sont exacts et curieux.

« On se servait peu d'or et d'argent, mais à défaut de monnaie, on employait d'autres signes représentatifs.

Le premier était la peau de martre, *kouna*, qui n'était pas le soble ni la zibeline de la Sibérie, mais la martre commune du nord, fort précieuse alors que la zibeline n'était pas connue. Il y avait vingt kounes ou peaux de martres dans la grivne. — Le *nogata*, nom d'un autre signe représentatif, était une patte de martre qui valait un quart de koune. — Le *vékoche* était l'espèce d'écureuil que nous appelons petit-gris : il y en avait vingt dans la koune. — Quatre *rizans* (de *rizat*, tailler) faisaient un vékoche. C'était apparemment un coupon du quart de la peau. On avait aussi, dit M. Depping, des *lobki*, fronts d'écureuils, et des *mordki*, museaux de martres. — Des oreilles, et même des demi-oreilles servaient de petits appoints. On appelle encore *palouchko* (demi-oreille) le quart du *kopeck* ou sou russe.

» Bientôt, cependant, on chercha des signes plus commodes de la valeur qu'on prêtait dans le commerce à ces pelleteries. On imagina d'employer des morceaux de cuir avec une marque pour distinguer ceux qui représentaient des kounes, de ceux qui représentaient de moindres valeurs. Aussi, quoique la grivne fût un poids d'une livre d'argent, on paya la valeur d'une grivne, en donnant vingt morceaux de cuir marqués du signe koune, et on appela cela une grivne en kounes.

» Les Russes eurent donc non pas du *papier monnaie*, mais du *cuir monnaie*. — Déjà, du temps d'Iaroslaw, cette valeur était réduite de moitié, et une grivne d'argent valut deux grivnes en kounes, c'est-à-dire en cuir. Vers le commencement du quinzième siècle, la grivne en kounes était tombée dans un tel avilissement qu'il fallait cent vingt grivnes de cuir pour représenter une grivne d'argent, quoique dans l'origine le signe représentatif

eût égalé la valeur représentée. — Les villes de Moscou et de Tver furent les premières à employer la monnaie tatare nommée *denga*, du mot *tanga* qui signifie *marque*. La légende fut d'abord en tatare seulement, puis en langue tatare d'un côté, et en langue russe de l'autre; puis, enfin, seulement en langue russe. Le grand commerce de Novgorod, avec les villes anséatiques, lui procura, au commencement du quinzième siècle, beaucoup de monnaies de Pologne et d'Allemagne. Mais, en 1420, cette ville commença à battre elle-même sa monnaie, qui représentait un prince assis sur un trône, et qui longtemps eut le double de la valeur de celle de Tver et de Moscou. »

Mordvans. Peuples qui habitaient le pays qui forme aujourd'hui une partie du gouvernement de Tambof, et qu'on retrouve actuellement dans différentes contrées aux environs du Volga, de l'Oka, dans les gouvernemens de Kazan, de Simbirsk, de Nijni-Novgorod et de Penza. — En 1103, Iaroslaw, prince de Rézan, leur fit la guerre et en fut battu. On trouve encore chez eux de nombreuses traces d'idolâtrie.

Moréva ou *Morawisck*. Ancienne ville autrefois dépendante de la république de Novgorod. Les Chroniques de cette ville la citent sous la date de 1229, comme ayant été prise et détruite par les Lithuaniens, en même temps que les villes de Lubié, Sélieguère, etc.

Moskou. Nous dirons peu de chose ici de cette ville si célèbre et si colossale. Tous les dictionnaires géographiques en apprendront assez au lecteur. Moskou, d'ail-

leurs, ne commence à figurer dans l'histoire de Russie, qu'à l'endroit où finit la Chronique de Nestor. Nous parlerons donc seulement de sa fondation. L'opinion la plus générale à ce sujet, c'est qu'elle fut bâtie vers 1147, par le grand-prince Iouri II, fils de Vladimir-Monomaque. Ce prince, dit la tradition, était allé visiter son fils aîné André, qui possédait Souzdal et Vladimir; enchanté des sites de la Moskova, il fit une halte et s'arrêta dans l'un des beaux villages qui avoisinaient ses rives. Le seigneur de ces terres, Koutchko de Souzdal, ayant manifesté fort peu d'empressement à faire les honneurs de sa propriété au noble voyageur, celui-ci, mécontent, le fit saisir et précipiter dans un étang. S'étant ainsi rendu maître du terrain, il fit entourer de palissades et de retranchemens la montagne sur laquelle est actuellement le Kremlin, puis y jeta les fondemens d'une ville qu'il nomma Moskova, du nom de la rivière qui coulait auprès. Un peu plus loin, il commença la construction d'une autre ville (réunie depuis à Moskou), qu'il appela Kitaï, du nom d'un de ses fils. Ce nom de *Kitaï* a trompé un grand nombre d'écrivains qui ont voulu voir, dans la partie de Moskou ainsi appelée, une fondation d'origine chinoise. Après la mort de George, son fils André s'occupa du soin d'agrandir, de fortifier et d'embellir Moskou. C'est à lui qu'est due la belle église de l'Assomption, qu'il enrichit de vases précieux, d'ornemens de tous genres et d'un grand nombre d'images, entr'autres de la fameuse Vierge apportée de Constantinople, et peinte, assure-t-on, par saint Luc. Moskou ne devint le siége des grands-princes, que sous le règne de Daniel Alexandrovitch, qui, l'ayant prise en prédilection, la déclara capitale de l'empire et le lieu de la résidence des souverains.

Mourom. Le peuple de cette ville célèbre, plus marchand que guerrier, était autrefois renommé par l'état florissant de son agriculture. Dans les momens de disette, il expédiait du blé dans les provinces orientales de la Russie. La fondation de Mourom remonte au-delà des temps historiques de la Russie. Par certaines légendes russes, on voit que ses habitans ne furent baptisés que bien tard, par les soins du prince Constantin Sviatoslavitch. — Cette ville est célèbre à plus d'un titre; elle est la patrie d'Ilia Mourometz qui, sous le règne de Vladimir, se distingua par son courage, sa force extraordinaire et sa piété. On trouve encore, dans Mourom, des monumens de son ancienne grandeur. Elle est située sur les bords de l'Oka, dans la province de Vladimir dont elle dépend aujourd'hui, et sa population actuelle est de 4 à 5,000 âmes.

Msta. Rivière qui sort du lac Mstinn, traverse la province de Novgorod et va se jeter dans le lac Ilmen. Sa navigation est fort difficile, malgré les travaux qu'on a exécutés pour en faciliter la traversée. La Msta est célèbre dans les Chroniques russes, par le grand nombre de combats qui eurent lieu non loin de ses rives.

Muraviga. Ancienne et petite ville de la province de Volhinie, non loin de Jitomir.

Musique. Le peuple russe a l'oreille singulièrement musicale. Tout le monde connaît aujourd'hui ces concerts exécutés à l'aide de longs cornets de cuivre : chacun de ces cornets, de grandeur différente et graduelle, ne fournit qu'un seul son, et chacun des musiciens n'a devant lui

qu'une seul et même note, dont le plus ou le moins de valeur et le plus ou le moins d'intervalle forment toute la variation. Avec cette seule note et ce seul instrument, on voit les Russes exécuter, avec un accord, un ensemble vraiment admirables, les airs les plus simples comme les plus composés. La grandeur et la forme de ces cornets, la pureté, la gravité, la délicatesse de leurs sons, produisent l'effet le plus surprenant, et par fois même le plus sublime. Ce qu'il y a de plus singulier dans l'exécution de ces concerts, c'est que ces artistes ignorent, pour la plupart, jusqu'aux premiers élémens de la musique. — On ne sait pas précisément à quelle époque remontent l'usage de cette instrumentation; ce qu'on sait, c'est que de tout temps le peuple russe a fait ses délices du chant, de la danse, et qu'il a su se servir, avec quelqu'habileté, de certains instrumens, tels que le *goudok*, espèce de violon sourd, de la *balalaïka*, instrument à deux cordes, la musette et le chalumeau, qui font encore le délassement de tous les peuples d'origine slave.



N.

NAVIGATION. On a vu sous le règne d'Oleg combien celle du Dniéper était périlleuse et fatigante pour les Russes. Selon Constant Porphyrogénète, que nous avons déjà cité à ce sujet (t. I, p. 70), ils descendaient assez facilement ce fleuve jusqu'aux treize écueils qui embarrassent son cours pendant l'espace de quinze lieues. C'est alors que commençaient les travaux incroyables dont nous avons parlé. *Beauplan*, dans sa *Description de l'Ukraine* (Rouen, 1660), prétend que de son temps les Cosaques pratiquaient encore le même usage dans la navigation du Dniéper. M. Depping, dans les excellentes notes dont il a accompagé son édition de Lévesque, s'exprime ainsi au sujet de la navigation à pleines voiles dont parle Nestor dans la vie d'Oleg. « Ce fait a été souvent regardé comme fabuleux, cependant on n'y voit rien d'exagéré, quand on réfléchit à l'état de la navigation chez les peuples du nord de cette époque. D'abord, les navires des Russes étaient fort légers; les Grecs les appelaient *karabia*, mot qui désigne, selon Isidore, une barque de claies d'osier, recouvertes de peau. La quille était un tronc d'arbre creux. Ce genre de bateau était en usage chez tous les peuples du nord. Il n'était pas difficile de traîner ces bateaux sur terre, l'histoire nous en fournit des preuves. Les Normands, en assiégeant Paris, quittèrent avec leurs bateaux la Seine, et les traînèrent par terre jusqu'à l'Yonne. Mahomet, en attaquant Constantinople l'an 1430, fait traîner sur terre les bateaux de ses troupes. »

Nemisa ou *Nemychlia.* Petite rivière du gouvernement d'Ukraine, qui, après un cours de quatre lieues, va se jeter dans le Kharkof, sur sa rive gauche.

Nerl. Il y a en Russie la grande et la petite Nerl. Ce sont deux rivières, dont la première prend sa source dans le gouvernement de Vladimir, d'où elle sort du lac Plestchief, et coule sur les frontières du pays de Tver, et va se jeter dans le Volga, non loin de Kaliagin. La deuxième prend également sa source dans le gouvernement de Vladimir, d'où elle sort d'un marais, traverse le pays de Souzdal, et va se jeter dans la Kliasma, district de Vladimir.

Neromka ou *Neroma.* Petite rivière du pays de Perm, qui se jette dans la Toura, près de la ville de Verskhotouri. Son nom lui vient d'une ancienne forteresse des Vogoules, qu'on nommait en langue ziriane, *Neromkara,* et sur les ruines de laquelle Verskhotouri est bâtie.

New ou *Névo.* C'est le nom que portait autrefois le lac de Ladoga.

Noms patronymiques des Russes. (*Voyez* la Chronique de Nestor, t. I, p. 235, note 1.)

Novgorod. L'époque de la fondation de cette ville célèbre remonte au-delà des temps historiques, cependant on croit généralement qu'elle fut bâtie par les Slaves, après la chûte de la ville de Slavensk, que des maladies pestilentielles leur firent abandonner. Ils lui donnèrent le nom de *Nouvelle-Ville* (*Novgorod*), pour

la distinguer de l'ancienne, habitée par leurs aïeux. — On a vu, dans le courant de la Chronique de Nestor, que cette ville se montra toujours la plus impatiente de toute espèce de joug. Elle prenait et faisait des princes, parce qu'il lui semblait ne pouvoir se passer d'un chef; mais, ces princes étaient détrônés, expulsés pour le plus léger motif. Les formes du républicanisme le plus pur étaient observées, soit dans l'élection, soit dans la déposition du souverain. Dans ces momens-là, le peuple se réunissait sur la place publique, et votait pour l'élection ou le bannissement. Il est curieux de citer ici les motifs du détrônement de Vsévolod. Les Novgorodiens, dit la Chronique, rassemblèrent les habitans de Ladoga, de Pskoff, et votèrent pour l'exil de ce prince, attendu qu'il ne surveillait pas le petit peuple, et qu'il n'aimait que les plaisirs, les faucons et les chiens. — Attendu qu'il avait ambitionné le gouvernement de Peréjaslavle, et qu'au combat de la montagne Idanof, il avait le premier abandonné le champ de bataille : attendu surtout que n'ayant point d'opinion précise ni arrêtée, tantôt il était du parti du prince de Tchernigoff, et tantôt du parti de ses ennemis. » — Au temps de sa puissance, Novgorod avait d'immenses possessions dans le nord : elle dominait dans toute la Carélie, l'Ijorie, et le pays qui forme actuellement les gouvernemens de Novgorod et d'Arkhangel, et chacun de ces pays était beaucoup plus peuplé qu'aujourd'hui. La grandeur de Novgorod, le courage de ses habitans, l'étendue et la richesse de son commerce lui avaient attiré le respect, la crainte et l'admiration des autres villes de Russie, si bien que l'on disait communément : *Qui pourrait quelque chose contre Dieu et la grande Novgorod?* Il ne reste plus guère de

cette puissance, dans le souvenir des Russes, que des traditions qui résument assez bien, il est vrai, ce que l'imagination du peuple suppose au sujet de cette grande cité. On dit que ces nombreux monastères, qui se trouvent encore actuellement dans un rayon de quatre à cinq lieues, étaient autrefois compris dans son enceinte. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'ancienne Novgorod était divisée en cinq quartiers, qui tous avaient leur magistrat et leurs chefs, qui tous veillaient à la sûreté publique. La république se divisait en cinq provinces, qui se gouvernaient par des lieutenans. Les officiers, les juges, les magistrats étaient nommés par le peuple, sur la place publique et dans des assemblées appelées *vetcha*. Le *steppermoï possadnik*, élu pour un temps limité, était le premier magistrat de la république, une espèce de consul ou de bourguemestre; il en conservait le titre toute sa vie et était rééligible. (*Voy.* Possadnik.) Les *tysiatokoïe glava*, ou chefs militaires, étaient des magistrats élus comme commettans de tel ou tel quartier, pour veiller à l'inviolabilité de leurs droits ou de leurs personnes, et pour que les possadniks n'abusassent point de leur autorité. Les *boyards* étaient les juges ou conseillers des citoyens. Les *jytyé-lioudi* étaient les citoyens notables parmi lesquels se choisissaient les boyards. Les *tchernyé-lioudi* (hommes noirs) formaient la classe du peuple la plus pauvre, les artisans, les journaliers, etc. Au-dessus de tout, sans doute, était le lieutenant du souverain, ou le prince de la république; mais en réalité il ne l'était guère que de nom; souvent même, connaissant la jalousie et l'orgueil des magistrats, il évitait l'occasion de lutter d'autorité, et ne siégeait pas même dans la ville: il se contentait du titre de prince de Novgorod

et d'un traitement annuel. Les nombreuses Chroniques de Russie s'accordent assez dans le portrait qu'elles font des Novgorodiens. C'était des gens turbulens, légers, inconstans, manquant volontiers à leur parole, hauts, intraitables dans la prospérité, bas et serviles dans l'adversité. Nous n'entreprendrons pas ici l'histoire de Novgorod : ses guerres civiles et du dehors, ses succès au loin, son commerce et ses relations lointaines, l'histoire de ses illustres capitaines, de ses prélats et de ses possadniks; ses nombreux revers, ses incendies; les pestes, les siéges et les catastrophes de tout genre qui signalèrent sa longue existence, demanderaient des développemens et des recherches que nous ne pouvons songer à entreprendre. Cette ville, naguère une des plus florissantes de l'Europe, n'est plus aujourd'hui qu'un endroit assez chétif, et qui n'occupe plus, en Russie, que le rang de ville de troisième classe. On y trouve cependant encore de nombreux restes de son ancienne splendeur. L'église cathédrale de Sainte-Sophie, la forteresse du Kremlin, le palais impérial, celui de l'archevêché et quelques églises, sont dignes de l'attention du voyageur. Aujourd'hui que Novgorod compte à peine quatre mille habitans, elle est encore fière de ses soixante-deux églises, de ses couvens, et surtout de ses tombeaux de princes, de prélats, de saints, et d'illustres personnages qui, seuls, restent-là pour témoigner de ce que fut autrefois cette imposante et malheureuse cité.

Novgorod-Séverski. Ville qui, jusqu'au seizième siècle, resta la capitale d'une principauté apanagée des souverains de Kiew, et qui reçut le nom de Séversk (nord), à cause de sa position à l'égard de cette ville,

et parce que l'endroit où elle est située fut d'abord habité par des Slaves du nord. Elle fut bâtie, en 1044, par le grand-prince Iaroslaw, à son retour d'une expédition en Lithuanie. Le continuateur de Nestor, pag. 44, raconte qu'en 1146 elle fut assiégée par les princes Iziaslaw et Mstislaw de Tchernigow, qui livrèrent, aux portes même de la ville, un combat fort meurtrier à Sviatoslaw Olgovitch. — En 1152, ses fortifications furent brûlées et détruites par le grand-prince Iziaslaw. — Après la chute de la puissance des Mogols, durant laquelle Novgorod-Séverski eut beaucoup à souffrir, cette ville devint la conquête des Lithuaniens. — Restituée à la Russie, elle devint la capitale d'une province qui porta son nom, puis, en ces derniers temps, fut annexée au gouvernement de Tchernigoff. Il s'y fait un fort grand commerce de chanvre, de blé et de chaux.

O.

OBY. C'est le nom du plus grand fleuve de la Russie. Les Tatars l'appellent *Oumar*, et les Ostiaks de Berezof *Osse*. Il ne prend toutefois le nom d'Oby qu'à sa jonction avec la Catounia. Après avoir réuni à ses eaux celles de l'Irtyche et de la Sosva, il devient très-large dans quelques endroits, et cette largeur est de plusieurs verstes. — Il parcourt les gouvernemens de Tomsk et de Tobolsk, et il est navigable et très-poissonneux depuis sa source jusqu'à son embouchure.

Obdorie. On nommait autrefois ainsi tout le pays du nord qui se trouve autour du fleuve Oby, et qui actuellement est compris dans le gouvernement de Tobolsk. — Le principal endroit qu'on y trouve est Obdorsk, petit fort palissadé. Le souverain prend encore dans son titre celui de prince d'Obdorie.

Oka. Deux grandes rivières portent ce nom. La première prend sa source dans le gouvernement d'Orel, et coule vers le sud pour entrer dans celui de Kalouga, de Moskou, de Toula, de Rézan, de Tambow, de Vladimir, et va se réunir au Volga, non loin de Nijni-Novgorod. Il en est plusieurs fois question dans la Chronique de Russie. L'autre prend sa source sur les frontières de la Chine, traverse une partie de la Sibérie, et va se réunir à l'Angara.

Ouglitchis. C'était le nom d'un peuple de race sarmate, qui vivait sur le Dniéper, entre les rivières Vorskla

et Samara. Ce nom leur est venu de la rivière Ougla actuellement Orel, sur laquelle était située leur principale ville *Pérésotchène*.

Ougres. Ils étaient les Madjares ou Hongrois d'aujourd'hui (K.) Autrefois habitans des environs de l'Oural, ils s'étaient fixés, dans le neuvième siècle, à l'orient de Kiew, dans la contrée de Libédie, peut-être dans le gouvernement actuel de Karkhof, où l'on trouve encore aujourd'hui la ville de Libédie. Poussés par les Petchenègues, une partie avait passé le Don et s'était dirigée vers les frontières de la Perse, et l'autre s'était jetée sur l'Occident. Ils s'emparèrent plus tard de la Moldavie, de la Bessarabie et du pays des Volaques en Valachie.



P.

PÉRÉJASLAVLE. Nous avons, dans les notes du chap. 8, pag. 151, parlé de l'origine de cette ville et des doutes qui s'élevèrent à son égard. On a vu comment un jeune Russe de ce nom défit, sous le règne de Vladimir-le-Grand, un géant Petchenègue, et qu'en souvenir de cette belle action, Vladimir fit construire une ville qui prit le nom de Péréjaslavle. Mais cette histoire n'est rien moins qu'adoptée. Cette ville, du moins une du même nom, est citée par Nestor, dans la vie d'Oleg, pag. 37. Suivant les contes et ballades populaires qui immortalisèrent la mémoire de ce combat, le jeune Russe se nommait Vsesmovitch. Quoi qu'il en soit, cette ville a joué un rôle assez considérable dans l'histoire de Russie. C'est près de ses murs que fut assassiné Boris par son frère le traître Sviatopolk. On voit encore, à cet endroit, une chapelle dont la fondation remonte, dit-on, à cette époque. Péréjaslavle eut long-temps ses propres souverains. Durant l'occupation des Mogols, elle eut beaucoup à souffrir, et ne se releva de ses ruines que pour retomber au pouvoir des Polonais. — Péréjaslavle est aujourd'hui chef-lieu de district du gouvernement de Poltava. Elle est sur la Trubèje et l'Alta, tout près de la rive gauche du Dniéper.

Peremychles. Ville du gouvernement de Kalouga, fondée vers 1152, par le grand-prince George Vladimirovitch, qui l'entoura d'un rempart de terre dont on voit

encore quelques restes. Elle est chef-lieu de district, et située sur la rive gauche de l'Oca, à six lieues de Kalouga.

Pérésotchène. Nom d'une colonie de Slaves de la branche des Ouglitches, qui furent soumis vers 914 par Igor, après un long siége. Cette peuplade habitait sur les bords de l'Ougla.

Perevoloka ou *Perevolotchna.* Ville des bords du Dniéper, à l'embouchure de la Vorskla. Les Polovtzi s'en emparèrent en 1092; puis elle devint la conquête des Tatars et des Polonais. C'est à quelque distance de ses murs que Charles XII passa le Dniéper en fuyant vers Bender.

Permiens. Peuple de la race des Tchoudes, qui habitait le pays qui avoisine les bords de la Cama et de l'Obva, de la Vidéra et de la Dvina. Il était déjà connu des étrangers par son commerce avant l'arrivée des princes russes en Slavonie. Les annalistes islandais le désignent toujours sous le nom de Biarmiens. Ils adoraient le dieu Yomala, l'Odin des Scandinaves. (*Voyez* Yomala.) Une partie des vastes possessions de ce peuple fut soumise aux Novgorodiens, qui y introduirent le christianisme. Sous le règne de Pierre-le-Grand, la Permie fut annexée au gouvernement de Kazan. Aujourd'hui, l'ancienne Biarmie, dont les frôntières ne peuvent être exactement indiquées, est divisée en plusieurs gouvernemens, et les descendans des princes, autrefois si puissans, si nombreux, n'offrent plus rien qui laisse deviner l'état florissant du pays. Ils ont perdu leur liberté, leurs richesses

et leur commerce, et jusqu'au sentiment de leur nationalité.

Peroun ou *Perkoun*. C'était, chez les Slaves, le dieu fort et le dieu vengeur, le dieu terrible, en un mot le dieu de la foudre. Sa statue avait la tête d'argent, les oreilles et les moustaches d'or, les jambes de fer, et le reste du corps d'un bois très-dur. On lui sacrifiait des bestiaux et des humains, les prisonniers de guerre, les esclaves, et, dans des temps de troubles, des jeunes gens, des vierges, lui étaient offerts en holocauste. On a vu dans Nestor (t. I, p. 120) l'épisode du jeune Varègue, la résistance courageuse et chrétienne du père de cet enfant, et la fin miraculeuse des idolâtres. Péroun avait des autels chez les Slaves des différentes contrées de la Russie; le serment se prêtait sur sa statue et en son nom : « Si nous manquons à nos promesses, disait Sviatoslaw et les siens, en jurant le traité d'alliance avec les Grecs, puisse la malédiction de nos dieux tomber sur nous! odieux à Peroun, à Voloss, puissions-nous devenir jaunes comme de l'or, et périr par nos propres armes! » — On a vu aussi à l'article de Vladimir l'abolition du culte de Peroun, et la manière dont ce prince fit précipiter sa statue dans le Dniéper. (*Voyez* p. 134.)

Pesotsch. Ancienne ville située sur la rivière de Soupoy, non loin des rives du Dniéper. Les Polovtzi s'en emparèrent à plusieurs reprises, et y commirent les plus grandes cruautés.

Petchenègues. Ces peuples parurent en Russie vers le commencement du dixième siècle, et devinrent pour les

Russes de redoutables ennemis. « L'histoire de ce peuple » nomade, dit M. Depping, est fort obscure. A la fin du » neuvième siècle, il errait dans les steppes, entre l'Iaïk » et le Volga : mais, chassé par des voisins plus forts, » il passa le Don, pénétra en Europe, dispersa les Mad- » jares qui s'opposaient à sa marche, et s'arrêta sur le » bord de la mer Noire, entre le Don et le Danube : » c'est de là qu'il fit ses excursions en Russie. » Lebeau, dans son Histoire du Bas-Empire, et les historiens byzantins, nomment ce peuple les Patzinagues ou Patzinaces. Ils occupaient tout le pays entre le Volga et le Don, et poussèrent même jusqu'au Danube. On les a vus, dans la Chronique de Nestor, se jeter continuellement sur la Russie, tantôt combattre les grands-princes, et tantôt soudoyés par eux, marcher contre les ennemis de ces derniers. Vers le commencement du douzième siècle, les Polovtzi, cette autre race de barbares que l'histoire a jusqu'à présent dédaigné de connaître, et qui furent si long-temps de terribles adversaires pour les Russes, tombèrent sur les Petchenègues, les battirent complètement, et les forcèrent à aller implorer un asile chez les Russes, avec qui Vladimir les incorpora. On trouve encore dans les Slobodes d'Ukraine une bourgade du nom de *Petchenègue*, qui, sans doute, leur fut donnée par ce prince, et leur servit d'asile. On y voit quelques monumens d'antiquités et une nombreuse population.

Petchora. Fleuve célèbre dans les anciennes Chroniques de Russie. Il tire sa source du côté oriental des montagnes de l'Oural, dans le gouvernement de Perm, et coule ensuite dans celui de Vologda, entre dans celui

d'Arkhangel, et va se jeter dans la mer Glaciale. Quand la Sibérie fut conquise, on suivit la Petchora pour s'y rendre. On ne trouve plus d'endroit habité sur ses bords que le petit bourg de *Poustozersk*.

Pinsk. Ville de la principauté de Minsk, et dont il est quelquefois question dans la Chronique. Elle est située dans des marais immenses, et est aujourd'hui célèbre par l'excellente qualité de ses cuirs dont elle fait un grand commerce.

Pogorina ou *Pogoreloé-Goroditché*. Ancienne petite ville qui dépendait de la république de Novgorod, et qui n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre bourg du gouvernement de Tver.

Polaniens. Nestor dit qu'un grand nombre de Slaves de même origine que les Lekhes (qui peuplaient les bords de la Vistule), s'établirent sur les bords du Dniéper, aux environs de Kiew, et prirent le nom de Polaniens, à cause de la beauté de leurs champs. (*Voy*. t. I, pag. 11 et pag. 18, note 4). Le nom de Polaniens disparut dans l'ancienne Russie, et fut généralement adopté par les Lekhes, qui fondèrent le royaume de Pologne.

Polélia. Déesse des Slaves, dont le nom signifie *qui vient après l'amour*. C'était le génie qui présidait aux unions, la déesse d'hyménée.

Polota. Petite rivière du gouvernement de Vitebsk, qui sort du lac qui se trouve dans le district de Névels ainsi que celui de Polostk, et va se jeter dans la Dvina, dans

la ville de Polotsk même. Elle est souvent citée dans les Chroniques russes.

Polotzk. Cette ville était connue des peuples du nord sous le nom de *Peltiscum.* Rurik, en soumettant la Slavonie, plaça à Polotsk un prince de sa suite, dont la famille y régna jusqu'au moment où Vladimir-le-Grand, irrité du refus que lui avait fait Rogvold de la main de sa fille, s'empara de la principauté, fit mourir ce dernier, et donna Polotsk à son propre fils Isiaslaw. Ce jeune prince fut la souche de ceux de Polotsk, qui régnèrent plus de deux cents ans dans ces contrées, et qui possédèrent en outre la Lithuanie, la Livonie et la Courlande jusqu'au Mémel. Cette ville, où se passèrent tant d'évènemens importans dans l'histoire de Russie, ressemble bien peu à ce qu'elle était autrefois. On y rencontre peu de vestiges de son ancienne grandeur. Elle est située sur la rive droite de la Dvina et les deux bords de la Polota qui s'y jette au-dessous de la ville même. Sa population actuelle est d'environ 3000 âmes.

Polovtzi ou *Komans.* Ils pénétrèrent dans la province de Périaslavle sous la conduite de leur prince Bolouche. Nestor fait mention de leur première apparition en Russie, sous le règne du prince Isiaslaw, l'an 1061. — Ce peuple nomade, de même race que les Petchenègues et les Kirguis modernes, errait dans les déserts de l'Asie, aux environs de la mer Caspienne. Après avoir chassé les Ouzes, qui sont sans doute ceux que les annales russes désignent sous le nom de Torques, les Polovtzi les forcèrent de s'enfuir vers le Danube, où une partie périt de la peste, et l'autre se soumit aux Grecs. Vainqueurs

des Petchenègues, les Polovtzi occupèrent enfin les côtes de la mer Noire jusqu'à la Moldavie, et devinrent la terreur de tous les états voisins. Ce n'est qu'avec horreur, dit Karamsin, que les historiens parlent des mœurs féroces de ces peuples barbares. Pendant toutes les saisons, abrités sous des tentes, le vol et le carnage étaient leur principal plaisir. Ils n'avaient pour nourriture ordinaire que le lait des jumens, la viande crue, le sang et le cadavre des animaux. Nous ne rappellerons pas ici tout le mal qu'ils firent à la Russie, ni leurs nombreuses excursions, ni leurs exploits, ni leurs revers. La Chronique de Nestor n'est guère que le récit de leurs guerres contre les grands-princes russes. Nous nous bornerons à dire, qu'après les avoir affaiblis, divisés, abattus, par des avantages successifs remportés sur eux, les Russes cependant ne parvinrent à se délivrer de leurs dangereuses hostilités, qu'en se les incorporant, en s'alliant avec eux par des mariages, en leur accordant le droit de cité et toutes les prérogatives dont ils jouissaient alors eux-mêmes.

Possadnik. Cétait le nom du premier magistrat du peuple. Il était élu à la pluralité des suffrages. — Le pays de Novgorod fut long-temps gouverné par le possadnik, puis par le *tissiatskoï* et par le corps des Novgorodiens proprement dits, qui étaient les praticiens de cette ville. Dans tous les documens écrits en latin, dit M. Klaproth, (Mémoires relatifs à l'Asie, pag. 135), le titre possadnik se trouve traduit par *borgravus*, qui est le mot allemand *burgraf* (comte, chef de la ville).

Poud. Poids de Russie qui équivaut à quarante livres.

Il est dit, dans les Chroniques, que Sviatoslaw, pour seconder l'attaque de l'empereur de Constantinople contre les Bulgares, en 967, se fit donner pour lui quelques pouds d'or, et qu'il parut sur le Danube avec une flotte de 60,000 hommes.

Pozvid. Nom du terrible dieu des vents orageux, des ouragans, des tempêtes, le cruel Borée des Slaves, l'ennemi du bienfaisant *Dagoda.*

Priluck. Petite ville qui jadis faisait partie de la principauté de Péréjaslavle. — Il y avait encore autrefois une ville de ce nom, dépendant de la principauté de Kiew. Elle était bâtie vers les sources du Boug, dans le gouvernement de Volhinie.

Pripette. Grande rivière qui coule d'occident en orient, et sépare la Lithuanie du gouvernement de Volhinie, pour aller se jeter dans le Dniéper.

Prono ou *Provée.* Divinité qui présidait à la végétation, génie protecteur des arbres et des plantes. Elle n'avait pour temple qu'un chêne, au haut duquel était hissée sa statue. L'arbre était entouré de petites idoles à plusieurs faces, et tout près était l'autel où se faisaient les sacrifices. La justice, chez les Slaves, se rendait au milieu des bois, autour du chêne de Provée, qui était aussi considéré comme le dieu de la justice.

Pronsk. Ville de l'ancienne Russie, bâtie vers 1186, lorsque Vsévolod et Sviatoslaw, s'étant séparés de leur frère Igor, prince de Riazan, formèrent un petit état du-

quel sont provenus les princes de Pronsk. Elle est située sur une montagne élevée au bord de la Prona, à dix lieues de Riazan.

Pskow ou *Pleskow*. C'est la patrie de la célèbre Olga, à qui la Russie est redevable des premiers temples chrétiens. Suivant la tradition, cette princesse étant venue visiter, vers 965, la contrée qui l'avait vue naître, vit une lumière qui descendait du ciel vers les bords de la Pscova et de la Vélikaïa. Elle prit cette vision pour un ordre de construire, en cet endroit, une église, et de fonder autour une ville, à laquelle elle maintint le nom de Pskow. Vers 1060, cette ville fut réunie aux possessions de Novgorod qui, disent les Chroniques, la regardait comme sa sœur cadette. Les villes anséatiques avaient un comptoir dans ses murs. Son histoire particulière ne serait pas dépourvue d'intérêt, attendu le grand nombre d'évènemens qu'elle vit s'accomplir. En 1425, on frappa la première monnaie à Pskow : auparavant, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, on s'était servi de peaux de martres pour signes représentatifs du métal monnétaire. Les monnaies pskoviennes étaient en argent; elles représentaient d'un côté une tête de bœuf, au-dessous de laquelle était une couronne, et l'autre côté marquait la valeur de la pièce. Cette ville est une de celles, en Russie, qui renferme le plus de monumens du moyen-âge. On y compte encore près de 10,000 habitans. Elle est située aux bords de la Vélikaïa et du Pskow.



R.

RADEGAST. Le palladium, le dieu protecteur des villes chez les Slaves. C'était un guerrier plein de force et de majesté. On lui offrait en sacrifice des victimes humaines, et surtout les prisonniers de guerre.

Radimitches. L'origine de ces peuples n'est pas bien connue. On les confond généralement avec les Slaves de la branche des Lèkes, qui devinrent plus tard les Polonais. On raconte que deux frères, Radime et Viatko, issus de cette famille slave, devinrent les chefs des Radimitches et des Viatitches, c'est-à-dire de deux tribus auxquelles ils imposèrent leur nom. Radime et les siens se fixèrent sur les bords de la Soja (dans le gouvernement de Mohilew.) — *Les queues de loups font peur aux Radimitches,* proverbe des anciens Russes, que Nestor nous a conservé, et qui doit son étymologie, dit-il, à la victoire remportée sur eux par un officier de Vladimir-le-Grand, nommé *Queue-de-Loup.* (*Voy.* t. I, pag. 121.)

Raskolniks. C'est le nom général sous lequel on désigne les schismatiques et les sectaires qui s'écartent plus ou moins de la religion de l'état. La province de l'Ukraine renferme un nombre considérable de ces raskolniks. L'impératrice Anne leur y a assigné six bourgades de refuge qui portent le nom de *Raskolnitschi slobodi,* Slobodes, ou villages des schismatiques.

Le gouvernement, à diverses époques, malgré la tolérance admirable dont il fait profession, a souvent été

contraint d'user de rigueur envers les raskolniks, qui, par désir du prosélytisme, parvenaient quelquefois à exciter des séditions. Il faut dire qu'il est rarement entré des vues politiques dans ces émeutes religieuses, malgré la couleur que voulurent y donner des écrivains étrangers peu instruits.

Parmi ces sectaires, il y en a qui n'admettent ni prêtres, ni églises; d'autres se contentent de repousser les diacres; quelques-uns ne diffèrent que par la manière de faire le signe de la croix, qu'ils pratiquent avec le pouce et le troisième doigt, tandis que les orthodoxes emploient le pouce et les deux premiers doigts. C'est ordinairement contre ces derniers que le peuple conserve le plus de haine et de ressentiment. Il y a d'autres sectaires qui sont entièrement séparés de l'église grecque. Ce sont ceux qui n'admettent aucun sacrement, ou bien qui pratiquent diverses superstitions trop longues à énumérer. Quelques-uns regardaient comme une œuvre méritoire de se brûler; d'autres encore, de nos jours, pensent s'élever au rang des saints en se soumettant à la cruelle dégradation que le chanoine Fulbert fit subir au célèbre Abeilard. M. Ancelot raconte, dans ses *Six Mois en Russie*, que les principes de ces insensés viennent de pénétrer dans l'armée. « Dernièrement, dit-il, plusieurs chefs de corps, » surpris de ne plus voir, chez leurs soldats, ce feu de » regard, cette virilité de formes, véritable parure du » guerrier, ordonnèrent de rechercher les causes de cette » soudaine métamorphose, et après un sévère examen, » on compta dans un seul régiment, jusqu'à trois cents » de ces êtres dégradés. »

Religion. On a vu les raisons qui déterminèrent les

hommes sages qui, par l'ordre de Vladimir, allèrent étudier les diverses religions de la terre, à choisir le culte catholique grec. Aux catholiques romains, Vladimir lui-même avait répondu : *Retournez chez vous, nos pères n'ont pas cru à votre Dieu.* La magnificence des églises grecques, l'éclat des ornemens, la splendeur des cérémonies frappèrent d'admiration les députés russes. Aussi dirent-ils au grand-prince à leur retour de Constantinople : « Tout ce que nous pouvons croire, c'est que vraisemblablement on se trouve là en présence de Dieu, et » que le service divin des autres pays y est totalement » éclipsé. » Mais à cette époque-là, c'est-à-dire en 988, l'église grecque ne formait encore qu'une seule et même église avec celle de Rome. Le grand schisme d'Orient n'éclata que vers le milieu du onzième siècle. Le fougueux Photius avait le premier soulevé l'étendard contre la papauté, en lui disputant le titre de patriarche œcuménique, mais du moins il ne s'était point encore séparé de la communion romaine. Michel Cérulaire acheva ce que Photius n'avait qu'indiqué. Jamais schisme n'eut de prétextes plus légers et des suites plus graves. Rien de plus frivole que les reproches faits par les Grecs aux Latins. Ceux-ci, disaient les premiers, consacraient avec du pain azyme, mangeaient des viandes suffoquées, jeûnaient les samedis de Carême, et ne chantaient pas l'*alleluia* durant ce temps. C'étaient là, comme on le voit, de véritables abominations. Il y eut quelque chose de plus grave cependant. Les Grecs permettaient aux prêtres de vivre avec les femmes qu'ils avaient épousées avant leur ordination, chose que l'église romaine ne voulait tolérer. — Voilà les griefs sur lesquels les patriarches de Constantinople s'étayèrent pour se déclarer indépendans

du siége de Rome. — Ce schisme fut consommé l'an 1054, malgré les efforts de Léon IX pour concilier les esprits et arrêter le mal. — Les Russes, en relations continuelles avec Constantinople dont ils avaient reçu des prêtres et des évêques, imitèrent son église et tombèrent avec elle dans le schisme. Mais le fait important à rectifier, c'est que, lors de la propagation du christianisme en Russie, l'église grecque n'était point séparée de celle de Rome, et que le bon Nestor se trompe, en écrivant que Vladimir avait des motifs pour adopter le rit grec plutôt que le rit romain, car l'un et l'autre, à cette époque, n'étaient point distincts et ne formaient qu'une seule et même chose. Les Russes ont donc été catholiques romains avant d'être catholiques grecs, c'est ce que l'on ignore généralement en Russie. — Leur religion diffère, au surplus, fort peu de la nôtre. Voici les principaux points : Ils ne croient pas que le Saint-Esprit procède en même temps du Père et du Fils. — Ils communient sous les deux espèces, avec du pain bis, du vin et de l'eau mêlés ensemble. — Les enfans participent, dès l'âge le plus tendre, à la communion. — Ils ne prêchent pas. — Ils rebaptisent tous les chrétiens qui ne sont pas nés dans leur église. — Ils permettent le divorce. — La musique est bannie de leurs temples. — Ils rejettent les dix commandemens, et honorent les images d'un véritable culte.

Riazan. Cette grande et célèbre ville, une des plus anciennes de la Russie, fut complètement détruite par les Tatars en 1568. Elle était bâtie sur les bords de l'Oka; il n'en reste plus aujourd'hui que quelques ruines, dans un village qui a pris sa place et qu'on nomme encore *Sta-*

raïa Riazan. La ville de Riazan, qui forme aujourd'hui la capitale du gouvernement de ce nom, est à dix lieues environ de l'ancienne Riazan, et ne date que du quinzième siècle.

Rodnia. C'était une ville dépendant de la principauté de Kiew, qui se trouvait bâtie sur les bords de la Soula. On en voit encore quelques vestiges. Elle est célèbre, dans la Chronique russe, par le siége que soutint, en 980, le malheureux Iaropolk, et par la disette affreuse et devenue proverbiale qu'elle eut à souffrir à cette époque.

Ross, d'où vient le mot *russe*, signifie *dispersé*, *épar*. — En effet, les anciens Russes vivaient répandus en Pologne et dans les diverses contrées occupées par les peuples slaves. Leurs premières habitations n'étaient pas réunies en villes ou bourgs. Laboureurs et vivant du produit de la pêche et de la chasse, leurs cabanes étaient éloignées les unes des autres. C'est ce qu'atteste Procope, qui dit que les Grecs les appelaient, à cause de cela, *Sporades*, qui est la traduction littérale du mot *ross*.

Ross. Rivière de la principauté de Kiew qui va se jeter dans le Dniéper.

Rostow. Long-temps avant l'arrivée de Rurik en Russie, cette ville était déjà la capitale d'un petit état que formèrent les Tchoudes dans cette contrée. Rurik donna Rostow et toutes ses dépendances à son frère Sinéous, prince de Bélozersk. D'après Nestor, lorsqu'en 907 les Grecs, effrayés de l'arrivée d'Oleg sous les murs de Cons-

tantinople, s'engagèrent à payer tribut à différentes villes russes, Rostow fut une de celles marquées dans le traité comme devant avoir part au tribut. En 1162, un grand incendie détruisit ses principaux édifices, entr'autres l'église cathédrale qui était construite en bois de chêne. — L'archevêché de cette ville fut érigé par Vladimir-le-Grand. On trouve encore à Rostow de nombreux monumens d'antiquité. C'est une ville fort peuplée, commerçante et assez bien construite : elle est bâtie sur le bord du lac que Nestor appelle *Ilestchino*, mais dont le vrai nom est *Névo*. Elle est aujourd'hui chef-lieu de district dans le gouvernement de Rostow.

Rostovz. Ancienne ville russe qui se trouvait de l'autre côté du Dniéper, au-dessus de Kiew, et non loin de Berenditche.

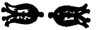
Roussalki. Divinités inférieures qui habitaient les campagnes, les bois et les eaux. C'étaient, chez les Slaves, les Nymphes, les Naïades, les Driades, les Amadriades et autres divinités champêtres.

Rulzk ou *Rylsk*. Située sur les deux bords et à l'embouchure du Rylo dans le Séïm. Elle eut autrefois ses princes particuliers, et se trouve citée dès les premiers temps de l'histoire russe.

Rughen. L'île qui portait ce nom chez les Slaves, située dans la mer Glaciale, était célèbre par le culte qu'on y venait rendre de toute part aux dieux protecteurs dont elle avait le temple. C'est dans cette île qu'était la ville d'Arcon, où se trouvaient les statues de *Sviatovid* (*voy.*

ce mot), de *Rughévite*, dieu de la guerre, qu'on représentait avec sept visages et huit épées, dont sept pendaient à sa ceinture, et la huitième nue dans sa main. Sa statue était de bois de chêne et toute souillée par les hirondelles qui y construisaient leurs nids. — *Dignum numen*, dit Saxon le Grammairien, *cujus effigies tam deformiter a volucribus fœdaretur*. Puis l'idole *Porevite*, dont les attributions sont inconnues, mais qui avait cinq têtes et était sans armes. — *Porenoute* avait quatre visages, et sur sa poitrine un cinquième qu'elle tenait de la main droite par la barbe, et de la gauche par le front. Il était regardé comme le dieu des quatre saisons. Nous avons encore parlé de *Radegast*, le dieu de l'hospitalité, qui était représenté avec une tête de lion surmontée d'une oie et d'une tête de bufle sur la poitrine : il tenait à la main une grande hache; quelquefois il était nu, quelquefois habillé. — Les prêtres d'Arcon étaient célèbres par leur art de prédire l'avenir. Ils jetaient par terre trois petites planchettes, blanches d'un côté et noires de l'autre; si en tombant le côté blanc était dessus, ils promettaient des événemens favorables; le côté noir annonçait des malheurs. Les femmes mêmes de Rughen étaient réputées fort habiles devineresses. Assises près d'un grand feu, elles traçaient au hasard beaucoup de lignes sur la cendre; lorsque le nombre de ces lignes se trouvait pair, il annonçait la réussite. Passionnés pour les solennités publiques, les Slaves idolâtres avaient institué dans l'année différentes fêtes dont la principale avait lieu après la moisson, et se célébrait à Arcon de la manière suivante. La veille de ce jour, le grand-prêtre devait balayer le sanctuaire, inaccessible à tout autre qu'à lui seul; le jour de la fête, il prenait des mains de

Sviatovid une corne remplie de vin l'année précédente, et regardait si elle était encore pleine; cette opération faite, il annonçait quelle serait la future moisson : après avoir bu le vin, il en remplissait de nouveau le vase, qu'il remettait dans la main de Sviatovid, auquel il offrait ensuite un gâteau de grandeur d'homme, fait avec de la farine et du miel; puis, demandait au peuple s'il voyait ce gâteau, il faisait des vœux pour que l'idole s'en régalât pendant l'année, en signe de prospérité pour l'île; enfin, il annonçait à tout le monde la protection de Sviatovid, et promettait aux soldats des triomphes et du butin.



S.

SAGÈNE, *archine.* C'est le nom de deux certaines mesures de longueur. La première a six pieds sept pouces six lignes neuf dixièmes. — La seconde est de vingt-six pouces six lignes trois dixièmes.

Sakow. Ville anciennement bâtie sur les frontières des Polovtzi, non loin de Zolotiche; elle est célèbre dans les Chroniques russes par un congrès qui eut lieu au commencement du douzième siècle, et auquel les princes russes assistèrent pour traiter de la paix avec les Polovtzi.

Salnitza. Petite rivière des Slobodes d'Ukraine, qui se jette dans le Donetz : elle est remarquable par la victoire que les princes réunis remportèrent près de ses rives sur les Polovtzi, en l'année 1111.

Samargla, Mokoche, Khorss, Dagebog et Stribog. Tels sont les noms de certaines idoles adorées à Kiew concurremment avec Peroun, avant l'introduction du christianisme. L'histoire nous a laissés sans notions sur leurs diverses attributions.

Sarkel. C'était la capitale des Khozares. Sviatoslaw s'en rendit maître et en chassa les habitans, ou du moins les incorpora si bien avec les Russes, qu'il ne fût plus question d'eux en Russie. On suppose que les Turcs sont ou leurs ancêtres ou leurs descendans. Ceux connus dans

l'histoire du moyen-âge habitaient du moins les mêmes contrées que les antiques Khozares. M. Klaproth, dans l'examen de l'ouvrage de Lehrberg, a l'occasion de faire preuve de son érudition accoutumée au sujet de cette ville. Il cite d'abord de Constantin Porphyrogénète le passage suivant : « Près du Danube inférieur, vis-à-vis » de Drista, commence le pays des Petchenègues; et » leur domination s'étend jusqu'à Sarkel, forteresse des » Khozares, dans laquelle ils ont une garnison qu'on » change de temps en temps. Chez eux, *sarkel* signifie » *gîte blanc* (κάστρον ὁσπίτιον). Cet endroit a été bâti par » Spatharocandidate Petronàs, surnommé Camatéros : » car les Khozares avaient demandé à l'empereur Théo- » phile (de 829 à 842) de leur faire construire cette for- » teresse... L'empereur agréa leur demande, et Petronas » aborda à Kherson, et se rendit à l'endroit du Tanaïs » où il devait construire la forteresse. Mais comme il n'y » avait pas des pierres nécessaires pour la construction, » il y fit faire des fours à briques, avec lesquelles il bâtit » la forteresse. Quant à la chaux, il la fit avec les petites » pierres du fleuve. Après avoir construit la forteresse de » Sarkel, il retourna chez l'empereur.—Du Danube jus- » qu'à Sarkel, il y a soixante journées de chemin, et dans » ce pays on trouve plusieurs fleuves, entre lesquels le » Dniester et le Dniéper sont les plus considérables... »

Sciences. La médecine fut la première science proprement dite qui devint chez les Russes l'objet d'une étude. Comme chez tous les peuples qui s'organisent en société, celui qui, le premier, put sauver son semblable d'une maladie sérieuse, fut regardé comme un homme privilégié à qui les dieux s'étaient révélés. — Souvent on lui

donna le renom de sorcier, de devin, et comme tel il était craint et redouté. C'était, en effet, chez les Slaves aux enchanteurs qu'il fallait recourir pour obtenir une prompte guérison; et l'on sent déjà que ces enchanteurs n'étaient autres que des gens à qui la science des simples était familière. Il y avait à Kiew, du temps de Monamaque, de très-célèbres médecins arméniens : l'un d'entre eux était, dit-on, si habile, qu'il n'avait qu'à regarder un malade pour deviner si sa guérison était possible, ou, dans le cas contraire, pour prédire le jour de sa mort. Alors déjà l'on composait en Russie beaucoup de remèdes, mais les plus précieux arrivaient d'Alexandrie par Constantinople. Les moines eux-mêmes s'appliquaient à l'étude des plantes médicinales. — Ce furent aussi des religieux qui, en Russie, comme dans les autres pays, se livrèrent à des observations astronomiques, qui expliquèrent la voûte céleste, et qui firent d'intéressantes remarques sur l'apparition des comètes, des éclipses de lune ou de soleil : la Chronique de Nestor est remplie de mentions de phénomènes célestes, d'éclipses, de comètes et de tremblemens de terre; phénomènes qui, sans doute, excitaient déjà l'attention et l'étude des moines.

Sémick. Les Slaves adressaient leurs vœux et leurs prières aux arbres, et surtout à ceux qui avaient des creux, et ils ornaient leurs branches de linges et de draperies. Constantin Porphyrogénète rapporte que dans leur voyage à Constantinople, ils s'arrêtaient dans l'île de Saint-Grégoire pour offrir un sacrifice à un vieux chêne qu'ils entouraient de flèches, et auprès duquel ils s'assemblaient pour tirer au sort s'il fallait sacrifier ou

laisser envoler les oiseaux qui lui étaient destinés. La fête du *Sémick*, et l'usage où est le peuple d'entourer de rubans les branches des arbres, sont aussi les restes d'une ancienne superstition dont les cérémonies s'observaient encore en Bohême, après l'introduction de la religion chrétienne, au point qu'en 1093, le duc Briatchislaw prit le parti de livrer aux flammes tous les prétendus bois sacrés de son peuple. Le lecteur ne sera pas fâché de retrouver ici le récit que fait M. Ancelot de la fête du Sémick, dans ses *Six Mois en Russie*.

«Dans cette capitale de la Russie (Pétersbourg), où les coutumes russes sont ce qu'il y a de plus rare, l'étranger est trop heureux, quand il rencontre quelque débris de ces antiques usages qui s'altèrent et se perdent de jour en jour : ce plaisir, je l'ai éprouvé hier en assistant à la fête nationale du *Sémick*. Cette fête, l'un des plus curieux monumens du paganisme slavon, se célèbre tous les ans, le dimanche qui suit le jour de l'Ascension, à la *Jemskoya*, quartier qui, depuis la fondation de Pétersbourg, fut toujours habité par les bourgeois et les marchands. Dans les provinces, elle a lieu au bord des rivières, dans les jardins, ou au milieu des bois. Les archéologues ne s'accordent pas sur l'origine du *Sémick*: les uns prétendent qu'il était consacré à *Tour*, Dieu du plaisir chez les Slaves ; d'autres affirment qu'il avait pour but de fêter le retour de la fertilité, et que son nom dérive du mot slavon *seme*, qui veut dire semence. Cette dernière opinion acquiert un grand poids, quand on songe que cette fête est célébrée dans toute la Russie, durant ces jours sans nuit, où le soleil, en restant vingt-deux heures sur l'horizon, semble vouloir dédommager ces climats de sa longue absence, et les consoler

de la rigueur des hivers, par une fécondité rapide, par une végétation brillante et instantanée qui ne laisse pas attendre long-temps l'effet de ses promesses. D'un autre côté, le répétition continuelle dans les chansons particulières à cette fête, des noms de *Tour*, de *Did* et de *Lada* (la Vénus et l'Amour des Slaves), vient appuyer l'assertion des premiers. — Quoi qu'il en soit de ces deux opinions, qui se combattent sans pourtant se détruire, car le Sémick pouvait avoir un double but, l'aspect de cette fête est très-piquant : le peuple, réuni sur les bords du canal du Ligoff, se livre alors aux élans d'une gaîté inaccoutumée, qu'entretiennent les liqueurs spiritueuses : les filles et les jeunes veuves interrogent l'avenir en jetant dans l'eau des couronnes de fleurs; avec quelle anxiété leurs regards suivent ces couronnes auxquelles est attachée leur destinée future. Celle dont les fleurs disparaissent sous les flots aura long-temps encore à gémir sur son célibat ou sur son veuvage, mais un heureux hymen est promis dans l'année à celle dont les vagues emportent sans l'engloutir, la couronne embaumée. Les chants des jeunes filles et des jeunes garçons, la joie bruyante des buveurs, les danses accompagnées de gestes lascifs, les baisers qui se croisent à travers les guirlandes, les vêtemens pittoresques des paysans russes, les branches de sapin destinées à remplacer les pampres que la nature refuse aux provinces septentrionales de cet empire; tout donne à ces réjouissances annuelles une physionomie particulière, et le lieu qui leur est consacré dans Pétersbourg offre une vaste carrière aux réflexions du philosophe : c'est dans le cimetière de l'église que les tables sont dressées; c'est en présence de la mort que les hommes, en rêvant de

longs jours, élèvent des autels au plaisir. — On remarque avec peine que d'année en année, le Sémick perd quelque chose de son caractère primitif : les marchands enrichis renoncent au costume de leurs ancêtres ; au bonnet moscovite a succédé le chapeau rond, et la redingote a remplacé la *cafftane* nationale, qu'une ceinture attachait au milieu du corps. Ils n'ont point encore revêtu le frac, et la redingote qu'ils ont adoptée se rapproche de l'ancienne robe par son ampleur et sa longueur ; mais le temps fera bientôt disparaître ces derniers scrupules, et l'on peut prévoir le moment où le peuple russe, à Pétersbourg, aura complètement sacrifié sa physionomie originale à l'imitation extérieure des usages modernes. Déjà les marchands ne paraissent plus qu'en petit nombre à cette fête, où jadis on les voyait tous ; déjà ils semblent dire à ce peuple, dont ils dédaignent aujourd'hui les coutumes : *La fortune a mis une barrière entre nous et les usages de nos pères !* »

Sévériens Tribu de Slaves, qui habitait les bords de la Desna, de la Séma et de la Soula, dans le pays qui forme partie des gouvernemens de Tchernigow et de Pultava. Ils avoisinaient les Polaniens, dont ils avaient les mœurs et le caractère.

Slavensk. C'est la plus ancienne ville dont il soit fait mention dans l'histoire des Slaves ; elle était située près du lac Ilmen. La place que l'on suppose avoir été occupée par cette antique cité se nomme aujourd'hui *Stavoe-Gorodistche* (ville vieille). Slavensk, tour-à-tour dévastée par la guerre et les maladies contagieuses, fut abandonnée dans le dixième siècle par ses habitans, qui vinrent

bâtir non loin dc ses ruines la ville si célèbre de Novgorod.

Slaves. Il a été si souvent question des Slaves dans nos notes de la *Chronique de Nestor*, et surtout dans cet appendice, que nous pourrions nous dispenser d'en parler davantage. Cependant nous résumerons ici en quelques mots tout ce que nous en avons dit, en disant avec M. *Vsévolojski*, dont le Dictionnaire géographique nous a été si utile dans le courant de cet ouvrage, que ces ancêtres des Russes qui habitèrent long-temps entre le Volga, le Don et le Mont-Caucase, n'ayant adopté le nom de Slaves que postérieurement à leur arrivée en Scythie, n'ont pu être connus sous cette dénomination que depuis le quatrième siècle. L'histoire byzantine parle déjà de leurs faits d'armes, et Procope prétend qu'ils habitaient alors vers les rives du Volga; mais ces mêmes historiens les confondent souvent, tantôt avec les Avares, tantôt avec les Bulgares, ce qui a fréquemment induit en erreur quelques-uns des écrivains russes. Les véritables Slaves sont ceux, ajoute le même auteur, qui depuis leur migration d'Orient, sont venus directement s'établir en Hongrie, sur les bords du Danube et en Slavonie, qu'actuellement on nomme improprement Esclavonie.

Les Slaves étaient loin de s'étendre jusqu'à la mer Blanche et la mer Glaciale. Ils en étaient partout séparés par les peuples finnois et les Kasovas ou Samoièdes. A l'occident, ils n'ont jamais franchi l'Elbe que pour des incursions passagères et partielles. — Il n'est pas sûr que les Romains les aient trouvés sur le Pont-Euxin, puisque cette mer alors n'était entourée que par les

Turcs, les Goths et les Thraces. Plus tard ils débordèrent dans tous les sens, mais n'arrivèrent pourtant pas au-delà de l'Elbe d'un côté, ni même à proprement parler jusqu'au Pont-Euxin de l'autre.

Les Slaves, après la chûte de l'empire romain d'occident, ont attaqué et ébranlé la Germanie, dont ils ont refoulé vers le Rhin les populations encore sauvages. Ils sont arrivés jusque sur l'Adriatique, où ils ont fondé une seconde Venise, destinée à devenir reine des mers, comme le fut un instant le port de ce nom, situé sur la Baltique. Depuis ils se sont constamment étendus vers l'orient et le septentrion, recevant dans leur sein les tribus finnoises et bulgares qu'ils soumettaient en reculant leur limite jusque bien loin au-delà de l'Oural.

Il faut remarquer que presque tous les Slaves prirent leurs noms des endroits où ils s'établissaient, et que long-temps ceux des environs de l'Ilmen gardèrent seuls le nom pur de Slaves; les autres se nommèrent *Polabiens* de *po*, sur, et *Loba*, Elbe. *Pomerδraniens* de *po*, et *mone*, sur mer. *Morahaviens* de *Morava*, rivière. *Polotchaniens* de Polota. Les *Khrovates* habitaient les montagnes de *Khrebet*, sommet. Il y avait encore les Drevliens, les Goriœuiens, les Polaniens, les Krivitches, les Drégovitches, les Sévériens, les Lekhes, les Radimitches, les Viatitches, etc., etc. (*Voyez* ces différens noms.)

Smolensk. C'est sans contredit l'une des plus anciennes villes de la Russie. Il en est question dans les Chroniques, avant l'arrivée en Slavonie des princes Varègues. L'opinion la plus commune veut qu'elle ait été fondée par les Krivitches, l'une des plus anciennes

branches de la grande famille slavonne. Elle resta quelque temps indépendante des principautés de Kiew et de Novgorod : son gouvernement alors était tout populaire. C'est Oleg, tuteur d'Igor, qui la soumit à la domination de Novgorod, et lorsque le siége du gouvernement fut transféré à Kiew, elle dépendit de cette dernière. Quand Vladimir fit le partage de ses possessions, elle échut à son fils Stanislaus, qui devint le premier souverain particulier qu'elle ait eu. On raconte que, par une peste qui, en 1130, ravagea une partie de la Russie, la ville de Smolensk perdit à elle seule plus de 40,000 personnes, ce qui prouve l'importance de sa population à cette époque. Par une autre peste, bien autrement cruelle, au rapport des annalistes russes, en 1388, Smolensk fut entièrement dépeuplée; il ne survécut, dit la Chronique, que dix personnes vivantes dans cette ville naguère si animée, si bien qu'on fut obligé de l'abandonner et d'en fermer les portes. Exposée pas sa situation géographique aux attaques des nombreux ennemis de la Russie, cette ville eut plus que toute autre à souffrir des guerres civiles du moyen-âge : il serait aussi triste que fatigant de mentionner ici tous les siéges, toutes les attaques dont elle fut l'objet : tour-à-tour prise et reprise, brûlée, saccagée, mise au pillage, rasée, détruite de fond en comble, on revoit sans cesse reparaître cette cité célèbre et redevenir l'objet de la convoitise et de la jalousie des villes voisines et des peuples guerriers avides de butin et de carnage. Les Russes, les Petchenègues, les Polovtzi, les Polonais, les Lithuaniens, les Tatars, les Mogols, les Allemands, les Français eux-mêmes et d'autres corps de troupes de nations diverses, s'y sont tour-à-tour gorgés de vin et d'hydromel, d'or et de sang.

Aujourd'hui Smolensk est encore une des villes remarquables de la Russie. Capitale du gouvernement de ce nom, elle est située sur les deux rives du Dniéper, qui la traverse d'orient en occident; elle est encore arrosée par trois autres petites rivières qui servent à diviser ses quartiers. La partie de la ville qui est bâtie sur la rive gauche du fleuve est entourée d'un mur de briques et de pierres de taille qui a plus d'une lieue d'étendue. Il était autrefois flanqué de trente-six tours, dont le plus grand nombre est encore debout : ce mur est entouré de fossés profonds et défendu par une citadelle très-forte. Les plus beaux édifices qu'on trouve à Smolensk sont les deux cathédrales, bâties avec goût et magnificence, et enrichies des dons de Catherine II, qui y déposa des ornemens d'église magnifiques, des vases d'or enrichis de pierres précieuses, et d'autres objets tout aussi riches. On trouve à Smolensk aujourd'hui seize églises, dont une catholique et une luthérienne; un gymnase, une école militaire, un hospice pour les enfans trouvés, un consistoire et un séminaire, un magasin de vivres, une maison de correction; puis un grand nombre de manufactures et de fabriques. On y compte environ 12,000 habitans.

Sorciers. Les Russes crurent de tout temps aux devins, aux enchanteurs, aux sortiléges, aux sorciers. Le premier exemple qu'on ait dans la Chronique, d'un devin consulté, est sous la régence d'Oleg. On a vu que, selon Nestor, ce prince mourut comme le lui avait prédit un sorcier. Les victoires et l'habileté d'Oleg l'avaient fait surnommer lui-même *le sorcier*. Le pays des Tchoudes était célèbre par ses nombreux devins : on allait de Russie les consulter. La Chronique de Novgorod cite

plusieurs faits curieux touchant leurs sortiléges. Un de ces charlatans fit insulte, un jour, à l'évêque de Novgorod, et se vantait de traverser le Volkof à pied sec. Le peuple, avide de prestiges, se rangeait autour de lui et semblait mépriser le pieux ministre. Gleb, prince de Novgorod, voyant l'erreur de la populace, s'approche du devin et lui dit : « Maître, que penses-tu devenir bientôt ? — Je ferai, dit celui-ci, de grands miracles ! — Tu mens, reprend le prince. A ces mots il saisit sa hache et lui tranche la tête. — Peu s'en fallut que le peuple ne vengeât la mort de l'imposteur. Semblables aux chamons de Sibérie, ces sorciers employaient la musique pour agir sur l'imagination des superstitieux, et comme ils jouaient de la harpe, ils portaient dans quelques pays slaves le nom de *Gousliari*, ou joueurs de harpe.

Soudoma. Rivière qui parcourt le gouvernement actuel de Pskof. C'est sur ces bords qu'en 1020, Iaroslaw défit son neveu Briatschelaw, qui, pour établir son indépendance, s'était emparé de Novgorod.

Souzdal. Cette ville, aujourd'hui simple chef-lieu de district dans le gouvernement de Vladimir, compte à peine 3,000 habitans. C'est une des plus anciennes et des plus célèbres de la vieille Russie. On ne connaît pas l'époque de sa fondation. Long-temps elle dépendit de la principauté de Rostof, puis elle devint elle-même capitale d'un apanage qui fut créé pour le prince Iouri, fils de Vladimir Monomaque. La position de Souzdal est des plus riantes; située au milieu d'une vaste plaine, sur le bord d'une petite rivière nommée Kamenka, elle est

entourée de jardins et de nombreux vergers qui produisent d'excellens fruits, et surtout des cerises fort renommées, et dont les habitans font un grand commerce. Au nombre des monumens qui restent de son ancienne puissance, il faut compter le Kreml, où se trouvent réunis les tribunaux, l'ancien palais archiépiscopal, où les archevêques avaient leur résidence avant qu'elle ne fût transférée à Vladimir. Les églises de Souzdal sont également fort anciennes et riches encore en ornemens et vases sacrés. On conserve dans la cathédrale de Kreml, une ancienne inscription qui porte qu'en 997 le grand-prince Vladimir est venu à Souzdal pour y convertir le peuple au christianisme, et qu'il y fonda cette église sous l'invocation de l'assomption de la Sainte-Vierge.

Steppe. Ce mot ne désigne pas positivement ce que nous entendons par *désert* : une steppe est une plaine sans aucune limite visible, entièrement plate, mais souvent couverte d'une végétation spontanée et abondante. La steppe, d'ailleurs, n'a pas d'habitans, à moins que ce ne soient des tribus nomades qui y dressent leurs tentes accidentellement et pour un temps très-court.

Stoutdenetz. Lac sacré de la forêt de Rughen. Les Slaves l'adoraient comme divinité bienfaitrice, et n'en approchaient qu'avec toutes les marques du plus grand respect. Il était expressément défendu d'y pêcher n'y d'en troubler les eaux.

Supplices. Nous avons déjà parlé des punitions infligées aux criminels en Russie : nous avons oublié de mentionner la peine du feu, à laquelle furent souvent

condamnés des coupables. C'était le supplice le plus horrible qui fût infligé. On faisait ériger une petite cage en forme carrée, dont les barreaux étaient en fer ou même en bois; on l'entourait en-dedans et en-dehors de paille et de matières inflammables, puis on y faisait entrer le condamné après lui avoir lu sa sentence : l'exécuteur y mettait le feu, et le patient d'abord suffoqué, ne tardait pas à être réduit en cendres. L'histoire nous fournit plusieurs exemples de semblables exécutions, sous la date de 1505, sous le règne d'Ivan III. De nombreux hérétiques, au nombre desquels étaient le secrétaire Kouritzin, qui avait été député à l'empereur Maximilien; Cassien, archimandrite du monastère Saint-George de Vladimir, furent condamnés à mort et publiquement brûlés dans une cage. — D'autres eurent le nez, la langue ou les oreilles coupées. Un autre genre de mort, qui n'était pas moins horrible, était l'inhumation. On enterrait le condamné tout vif, jusqu'aux épaules, et des gardes veillaient autour de lui pour que personne ne pût ni abréger ni prolonger son existence. Du temps de Pierre-le-Grand, la décapitation fut le supplice le plus usité : on connaît la fin des malheureux Strelsi.

Sviatovid. Parmi les dieux bienfaisans, celui qui avait le plus de réputation était Sviatovid, dont le temple était à Arcon, dans l'île de Rughen, et qui recevait des présens non-seulement de tous les Vendes, mais encore des rois de Danemarck, qui avaient déjà embrassé le christianisme. Il prédisait l'avenir et protégeait dans la guerre. Sa statue, plus grande que nature, était couverte d'un vêtement fort court, fait de différentes espèces de

bois : elle avait quatre têtes, deux poitrines et les cheveux distribués en mèches. Elle était debout sur un socle, et tenait d'une main une corne remplie de vin, et de l'autre un arc. Auprès de l'idole, étaient suspendus une bride, une selle et un glaive, dont le fourreau et la poignée étaient d'argent : dans son temple était nourri et soigneusement entretenu un cheval blanc qui lui était consacré, et sur lequel on croyait que le Dieu faisait quelquefois ses courses nocturnes. Lorsque les Slaves étaient à la veille d'une grande entreprise, on faisait franchir à l'animal un faisceau de javelots. S'il levait le pied droit le premier, c'était un signe certain que l'expédition serait heureuse, que le peuple serait comblé de gloire et de richesse.

Helmold raconte que les habitans de l'île de Rughen adoraient, sous la forme de cet idole, un saint chrétien, nommé Vite, dont ils avaient appris les miracles de la bouche des moines de Corbie, qui jadis avaient voulu les convertir à la religion chrétienne. Il est bon de remarquer que jusqu'à présent, les Slaves d'Illirie célèbrent encore le jour de Saint-Vite par plusieurs cérémonies payennes. Au reste, dit Karamsin, cette tradition d'Helmold, appuyée par Saxon le Grammairien, n'est peut-être qu'une simple conjecture fondée sur l'analogie des noms. Helmold écrit *Zwantevith*, et Saxon le Grammairien *Swaantowith*. Quelques-uns regardant cette idole comme le Phœbus slavon, pensent qu'il faut écrire *Svétovid* (image du soleil); mais il est plus vraisemblable qu'elle s'appelait *Sviatovid*, c'est-à-dire image sainte.

Szling. Les Radimitches, suivant Nestor, furent condamnés à payer comme tribut un *szling*. Cette monnaie

ne paraît pas avoir été d'un long usage en Russie : il n'en est question que dans notre chroniqueur. Elle peut avoir eu la même valeur que le *sterling*, chez les Anglo-Saxons.

T.

TABLE *des grands-princes.* Il y a, dans la vie de Vladimir, des récits des repas qu'il offrait aux grands de sa cour, qui donnent déjà l'idée du faste des seigneurs russes. « Le grand-prince, dit Nestor, faisait dresser des tables dans les salles du palais, et là venaient s'asseoir ses boyards et gridni, les sotniks, les désiatski et autres personnages de distinction; et à ces tables, que Vladimir s'y trouvât ou non, se servait en abondance la chair de bétail comme celle de gibier. Or, un jour, ajoute l'annaliste, qu'on s'était un peu enivré, quelques-uns se prirent à murmurer contre le prince, et dirent : « Est-il donc beau nous voir ainsi manger avec des cuillers de bois, et non, comme il conviendrait, avec des cuillers d'argent? » Vladimir, ayant entendu cette plainte, fit faire des cuillers d'argent pour sa compagnie; « car, disait-il, on n'acquiert pas toujours des amis avec l'or et l'argent, mais avec des amis on acquiert l'un et l'autre. » Suivant Mayerberg et Oléarius, la table des Russes, au seizième siècle, était sale et mal servie : une méchante nappe couvrait une table longue et étroite : chaque convive n'avait pas même une cuiller, et les personnages les plus importans avaient seuls un couvert complet. L'art des cuisiniers ne faisait pas oublier ce que ces apprêts avaient de dégoûtant. Autant ils sont aujourd'hui magnifiques et même prodigues, autant ils craignaient alors toute dépense. Du poisson salé, des légumes, des racines faisaient presque toute leur nourriture. Cependant, dit Lévesque, ils mangeaient moins qu'ils ne dévoraient. Leur boisson

ordinaire était l'hydromel et l'eau-de-vie : ils ne quittaient guère la table avant de s'être plongés dans l'ivresse. — Possevin raconte, toutefois, que la table du grand-prince était aussi splendidement servie qu'il convient à la dignité d'un souverain. Lors du mariage de sa fille avec un prince danois, le tzar Boris fit la plus magnifique réception à son futur gendre. On dîna dans la salle destinée aux grandes cérémonies : le fauteuil du tzar était d'or, la table d'argent, et les marchepieds dorés. Au-dessus de la tête de Boris, était suspendue une couronne d'or et de diamans, dans laquelle il y avait une horloge. — Des buffets, en pyramides, étaient surchargés de vases d'or et d'argent. Il y avait deux tables : la première qui s'appelait la grande, était pour le tzar et le tzarévitch. Le prince danois y fut également admis. La seconde, faite en demi-lune, était placée devant la première : les grands y étaient assis au côté extérieur, ensorte qu'aucun ne tournât le dos aux princes. Les plats, au nombre de deux cents, et toutes les liqueurs étaient d'abord présentés sur la grande table et portés ensuite à l'autre, etc.

Tchernigof. L'une des plus anciennes villes dont les Chroniques russes fassent mention. Elle appartenait, dès le dixième siècle, aux Sévériens. Soumise par Oleg, son nom figure au nombre de celles marquées dans le traité de paix de ce prince avec l'empereur de Constantinople, pour recevoir un certain tribut des Grecs. Cette ville, si souvent citée dans les annales de l'ancienne Russie, et qui joua long-temps un si grand rôle, cessa d'avoir ses princes particuliers en 1226, lors de l'invasion et de la conquête des Tatars. Après la domination de ceux-ci, elle

passá aux Lithuaniens, et fut alors repeuplée de transfuges et d'émigrés qui fuyaient les cruautés des Tatars. Elle ne fut rendue à la Russie que sous le règne de Vassili Ivanovitch, par le traité de 1509. Les guerres fréquentes et les changemens continuels de maîtres ont entièrement ruiné cette ville. Il lui reste encore un rempart de terre et une espèce de citadelle entourée d'un fossé et de palissades, dans laquelle on voit l'église cathédrale en pierre, bâtie au onzième siècle, une autre église en bois, et un couvent de moines dans l'enceinte duquel se trouve le palais archiépiscopal. Tchernigof, capitale du gouvernement de ce nom, est située sur la rive droite de la Desna et un ruisseau nommé Stvijka, à douze lieues de distance de Moscou.

Tchernobog. C'était le dieu fatal, le génie du malheur, l'ennemi perpétuel des hommes chez les Slaves. On lui offrait des sacrifices pour l'apaiser, et, dans les assemblées, le peuple buvait dans un vase consacré à lui et aux dieux bienfaisans. Tchernobog était représenté sous la figure d'un lion. On suppose que cet emblême venait aux Slaves des Saxons leurs ennemis les plus redoutables, et dont les drapeaux portaient un lion. Le peuple supposait que Tchernobog effrayait les hommes par d'horribles visions et d'épouvantables fantômes, et que sa colère ne pouvait être apaisée que par des sorciers ou devins, toujours odieux au peuple, mais respectés en raison de leur science imaginaire.

Tchérémisses. Ils habitent aujourd'hui les gouvernemens de Simbirsk, de Kazan, de Viatka et Nijni-Novgorod, et ressemblent, pour les traits, aux Tchouvaches,

quoiqu'ayant conservé plus de traces des mœurs et de la langue des Finnois. Ce sont eux qui ont le plus contribué à décider les Russes à conquérir Kazan. Toutefois, ils sont en grande partie restés fidèles au culte mahométan, et exercent encore leur privilége d'épouser quatre femmes à la fois. Quelques cérémonies païennes devant l'idole ou le fétiche de famille, précèdent encore le mariage, même chez les Tchérémisses chrétiens. Ceux qui restent ouvertement païens adorent la divinité finnoise Joume ou Joumola : ils lui offrent des pâtes frites à la poële. Ils immolent un cheval alezan dans la fête du printemps, et un cheval blanc sur la tombe des hommes considérés ou riches. Leurs prêtres ou magiciens s'appellent *moukchan* : leurs temples ou *kérémet*, ne sont que des aires de terre nettoyée, quelquefois battue, au sein des forêts, surtout au milieu des pins blancs. Resserrés, par les colons russes, dans des limites plus étroites, les Tchérémisses ont renoncé à la vie de chasseurs et de pasteurs nomades; devenus d'excellens agriculteurs, ils abondent en grains et en bestiaux. Les hommes ont adopté le costume des paysans russes; mais ils se rasent la tête : les femmes tiennent encore à leur énorme bonnet cylindrique, décoré de pièces de monnaies, de verroteries et de franges. En été, elles ne portent que des chemises très-courtes par dessus un caleçon, et les nombreuses breloques qui surchargent ce vêtement léger, annoncent de loin leur approche. Les Tchérémisses commencent leur année dans le mois de mars : ils ne connaissent aujourd'hui aucune espèce d'écriture (si ce n'est quelques marques de souvenir taillées dans un bâton), et pourtant ils assurent avoir jadis possédé des livres écrits, que personne ne comprenait, et qui ont été dévorés par la *grande vache*.

Tchoudes. On les rangeait autrefois dans la classe des peuples finnois, cependant on est parvenu à les distinguer de cette race, et à leur assigner une origine toute particulière. Ce sont les anciens habitans de la Livonie, de l'Esthonie et d'une partie de la Finlande. Les Tchoudes étaient renommés par leur habileté dans l'art de connaître l'avenir. Les Novgorodiens allaient chez eux pour consulter leurs sorciers qui, disent les Chroniques, étaient en rapport avec les *esprits ailés.* (*Voy.* Soreiers). De la race tchoude, sont sortis les Kruvines, les Lives, ou Livoniens, les Esthoniens, les Ingriens, les Kuriles et les habitans de la Finlande. Les Tchoudes-Savolokiens, les Vesses, les Murones sont des tribus éteintes de cette même race tchoude, avec laquelle il ne faut pas confondre les Finnois proprement dits, qui se trouvent dans la partie septentrionale de la Norvège, les Lapons, en Suède et en Russie, les Tchérémisses, Tchouvaches, Permiens, les Mordviens, les Hongrois et plusieurs autres qu'on appelait autrefois Finnois ou Tchoudes. « Il y a même eu des savans, dit M. Klaproth dans ses *Mémoires relatifs à l'Asie,* qui croyaient qu'une partie de la Sibérie avait été autrefois habitée par des Tchoudes; que ce peuple était très-civilisé, qu'il exploitait les mines des montagnes d'Altaï et autres. » Toutes ces hypothèses ne sont fondées que sur l'adjectif *tchoudique,* dont on se sert en Russie et en Sibérie, pour désigner les anciens tombeaux et les galeries des mines qu'on voit souvent dans ce dernier pays. Mais, dans cette acception, le mot *tchoudique* ne signifie autre chose qu'*étranger inconnu,* et il paraît que sa signification est aussi vague que celle de *scytique* et *barbare.*

Tchoudo-Morskoé. C'était un des monstres marins dont les Tchoudes et les peuples finnois avaient fait un dieu : c'était une puissance redoutée, malfaisante, et dont il était difficile d'adoucir la rigueur.

Tchour. Divinité protectrice des campagnes, et dont l'emblème servait de bornes aux propriétés : c'était le dieu Terme des Grecs. On le représentait sous les deux sexes, et quelquefois comme Cérès, déesse de l'agriculture.

Tmoutorokan. C'était la Tamatarque des Grecs, conquise vraisemblablement par l'intrépide Sviatoslaw, et que Vladimir-le-Grand, dans le partage qu'il fit de son empire entre ses enfans, céda au prince Mstislaw.

Tonsure des cheveux. Nestor, à plusieurs reprises, parle d'un ancien usage chez les Russes, de tondre les enfans des princes dès l'âge de quatre ans. Cette cérémonie semble un reste de paganisme : elle désignait l'entrée des enfans dans la vie sociale, et s'observait non-seulement en Russie, mais encore dans d'autres pays Slaves, chez les Polonais, par exemple, dont le plus ancien historien raconte que deux étrangers qui avaient été richement régalés par Piast, coupèrent les cheveux à son fils, encore enfant, et lui donnèrent le nom de Sémovit. Kadlubek, en décrivant cette cérémonie, dit que ces coupes de cheveux établissaient une alliance spirituelle, et que la mère de celui à qui on les coupait était regardée ensuite comme la sœur de celui qui avait fait l'opération. *Qui tondetur, incipit esse tondentis nepos, per simplicem adoptionem, mater vero ejus fit soror adoptiva per arrogationem.* Un annaliste de Souz-

dal, en parlant de la naissance des enfans de Marie, femme de Vsévolod, rapporte *qu'à l'âge de trois ou quatre ans, on leur rasait solennellement la tête, et qu'on les mettait à cheval* en présence de l'évêque, des boyards et des citoyens; que dans ces occasions Vsévolod donnait des repas magnifiques aux princes ses alliés; qu'il leur faisait des présens en or, argent, chevaux, habillemens; enfin que les boyards recevaient des tissus de prix ou des fourrures précieuses.

Les princes russes se soumettaient encore à la tonsure dans une autre occasion : Quand sérieusement malades, ils commençaient à désespérer de la vie, alors ils faisaient leur renonciation au monde, prenaient l'habit monastique, recevaient la tonsure monacale, et se vouaient au service de Dieu. Ce fut la fin d'un grand nombre de souverains de Russie. Le clergé, les moines en particulier, encourageaient ces résolutions, qui ne manquaient jamais de valoir à leur ordre des présens et des faveurs de tout genre.

Torkes. Ce peuple, de même origine que les Turcomans et les Petchenègues, errait ainsi que les hordes de ces derniers dans les déserts qui se trouvent aux frontières sud-est de la Russie.

Tortchesk. Ville peuplée par les Torques, qui, ayant abandonné leur vie nomade, subirent le joug des Russes. Les Polovtzi s'en emparèrent en 1093, rasèrent ses murailles, mirent le feu aux maisons, et enmenèrent les habitans en captivité. Nestor fait de ce mémorable siége et des malheurs de cette ville un récit qui ne manque ni de vivacité ni d'énergie (t. I, p. 24 *et suiv.*)

Tour. Le dieu des jardins, des plaisirs et de l'impudicité. C'était le Priape de la fable.

Tourow. C'était autrefois la capitale d'une petite principauté apanagée, puis au commencement du douzième siècle, le métropolitain de Kiew l'érigea en évêché. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un misérable bourg du gouvernement de Minsk, situé sur la Pripette, à l'embouchure de la Sloutcha.

Traîneaux. Les traîneaux, comme on le suppose bien, ont été de tout temps en usage en Russie : Nestor dit que de son temps on montrait encore dans la ville de Pleskow celui sur lequel la princesse Olga était arrivée dans le pays lors du voyage qu'elle fit en 946. Les éditeurs de Lévesque n'ont pas compris le mot russe *sani*, qui ne signifie rien autre chose que *traîneaux*.

Tribunaux. On a vu à l'article *Clergé* quelle était la puissance ecclésiastique, et toutes les causes qui ressortissaient de sa juridiction. Il y avait pourtant des tribunaux, et une justice qui se rendait au nom du prince; elle n'était pas gratuite, et le plaideur, avant toute chose, était tenu de verser une somme proportionnée aux frais que devait entraîner la perte de son affaire. Les peines infligées pour les divers crimes ou délits ont été fréquemment modifiées; mais il est à remarquer que la peine capitale était rarement prononcée. Il n'en était pas de même des châtimens corporels, qui n'ont jamais été ménagés au peuple russe. Plus tard aussi s'introduisit l'usage des duels judiciaires. Les plaideurs, vieux ou incapables de manier les armes, payaient des champions

qui mettaient au service du premier enchérisseur leur bras et leur glaive.

Trizna. Cérémonie religieuse dont il est question dans les Chroniques russes, et qu'on célébrait aux funérailles. Parmi les diverses tribus de Slaves, les unes enterraient leurs morts, et les autres les brûlaient. Les premières déposaient les cadavres dans des fosses, et elles élevaient au-dessus une monticule de sable ou de terre : elles s'assemblaient autour de ce monument d'argile, y faisaient un festin religieux, qui presque toujours dégénérait en orgie, et cette orgie se nommait la *trizna*. Les tribus qui brûlaient leurs morts commençaient la cérémonie par un festin ; ensuite, on brûlait le cadavre, dont on recueillait soigneusement les cendres et les os qui n'étaient pas entièrement consumés : on les renfermait dans des vases que l'on exposait sur des colonnes, près des villes ou des habitations.

Tzar. Ce mot est-il tatar ou persan, comme certains écrivains l'ont prétendu, ou vient-il de *César*, ainsi que le pensent quelques autres ? *Tzar*, au dire des Russes, est tout simplement un mot slavon usité long-temps avant l'irruption des Tatars-Mongols en Europe : il signifie *roi* et non *empereur* ; il se trouve en effet avec cette signification dans les plus anciennes bibles slavonnes. Saül et David y sont nommés *tzars*. *Zzarstwo* signifie règne et royaume ; *tzarstwowat*, régner. Ce qui a fait supposer, je pense, que ce mot *tzar* venait des Tatars, c'est que lors de la conquête de Kasan et d'Astracan, au quinzième siècle, les Russes, par qui nous vint la connaissance des peuples qui habitaient ces contrées, donnèrent le titre

de tzars aux souverains des villes soumises. Mais les princes tatars se nommaient *kahns*, que les Russes rendirent par le mot correspondant *tzar :* ils avaient autrefois donné le même nom aux empereurs de Constantinople. Ce fut Ivan-le-Terrible, qui, en 1547, prit solennellement, le premier, le titre de tzar, que jusqu'à lui aucun souverain n'avait porté, du moins constamment ; et ce fut sans doute pour soutenir ce titre qu'il prit la couronne qui passait pour avoir été celle de Constantin-Monomaque, empereur de Constantinople.

Tzar-Morskoï, ou Roi de la Mer. C'était le Neptune des Slaves.



V.

VARÈGUES. (*Voy.* ce que nous avons dit de ce peuple, tome I, page 23, note 1.re, et page 189, note 3.)

Vassilew. Ville ancienne de Russie, bâtie sur la Stougna, vraisemblablement par Vladimir-le-Grand. Lors de l'invasion des Petchenègues, ce prince, toute autre part si courageux, se réfugia sous un pont jeté sur la rivière pour échapper à ces farouches ennemis, et là fit le serment de bâtir, à Vassilew, un temple qu'il dédierait à la Transfiguration, si le ciel venait à son secours. — Les ennemis s'étant éloignés, Vladimir accomplit son vœu; puis, ayant rassemblé ses lieutenans, ses officiers, et les principaux habitans de la ville, il leur offrit un grand festin, célèbre dans les Annales de Russie.

Venèdes. Nom d'un peuple fort ancien, que certaines Chroniques nous donnent pour avoir habité les bords de la Baltique, avec les Estes et les Hérules. Selon Jornandès, ils avaient la même origine que les Slaves. Les Phéniciens, bien avant la naissance de Jésus-Christ, faisaient avec eux le commerce de l'ambre jaune. Du temps de Pline et de Tacite, les Venèdes habitaient le long de la Vistule, et leur pays était borné au nord par la Dacie. Ptolomée, qui vivait au deuxième siècle, les place sur les côtes orientales de la mer Baltique, en ajoutant que depuis long-temps cette mer s'appelait mer des Venèdes. *Tenent autem Sarmatiam maxime gentes Venedæ per totum Venedicum sinum.* Selon Tacite encore, les Venèdes avaient des habitations fixes, ils aimaient à com-

battre à pied, et étaient célèbres par la rapidité et la légèreté de leur course.

Vesses. Il est certain que le peuple auquel l'histoire donne ce nom, était comme les Mériens et les Mouromiens, de même race que les autres peuples finnois, et qu'ils se confondirent avec les Russes.

Vetche. C'était le nom que l'on donnait aux assemblées du peuple, quand le besoin du pays ou l'intérêt d'une cité nécessitait un grand concours d'opinions. Les *vetches* de Novgorod sont célèbres dans l'histoire de Russie : elles étaient presque toujours tumultueuses et malveillantes pour l'autorité établie. Ces assemblées prouvent du moins que le peuple en Russie, au moyen-âge, n'était rien moins qu'esclave. (Voy. *Assemblée du Peuple.*)

Viatitches. Le pays de cette ancienne branche de la grande famille des Slaves, était borné au midi, par la principauté de Péréjaslavle dont le Séim les séparait ; à l'ouest, par celle de Smolensk jusqu'à Saye ; au nord, par celle de Rostow jusqu'à l'Ougra ; à l'orient, par le grand steppe des Polovtzi jusqu'aux sources du Don. Ce petit peuple était remuant et fort belliqueux : Vladimir-le-Grand les soumit entièrement. Depuis ce temps, ils ne cessèrent de faire partie de la principauté de Séversk ou de Tchernigoff. Les principales villes ou bourgades de leur territoire étaient Kozelsk, Bolkhof, Briansk, Belew, Karatchew, etc., etc.

Ville. On suppose bien que les premières villes dont la Russie fut converte ne ressemblaient point aux cités

superbes qui font aujourd'hui l'orgueil du pays. Il suffisait de quelques cabanes en bois qu'on entourait d'un rempart de terre, soutenu de charpente ou de maçonnerie. Les Chroniques russes ne disent point bâtir, mais couper une ville (roubit-gorod), ce qui indique suffisamment qu'alors il ne s'agissait que de charpentes. On coupait, on équarissait les arbres des forêts, on les assemblait, et l'édifice était terminé quand la mousse en avait bouché les interstices. C'est de nos jours encore l'architecture à l'usage du peuple. Les maisons se portent toutes faites au marché; chaque pièce de charpente est numérotée. Il ne s'agit, pour l'acquéreur, que de faire transporter ses matériaux sur son terrain, et de dresser les diverses parties de son édifice suivant l'ordre des numéros. On a un curieux exemple d'une ville ainsi bâtie, dans la fondation de Sviaga, au seizième siècle, sous le règne d'Ivan-Vassiliévitch. Ce fait est relatif à l'histoire du siége de Kazan. Le tzar avait aperçu, à cinq lieues de cette ville, à l'embouchure de la Sviaga, une montagne escarpée qui semblait fortifiée par la nature; il résolut d'y bâtir une ville qui dominerait Kazan, et en faciliterait la conquête. « De retour à Moskou, dit Lévesque que nous laisserons parler ici, Ivan fit part à Chikh-Alei de son dessein, et lui en confia l'exécution. Aussitôt on se met à l'ouvrage : les arbres sont coupés, taillés, équarris, et il ne faut plus, pour construire une ville, que joindre ces différentes pièces préparées les unes pour les autres, à peu près comme on nous fait des armoires qui se montent et se démontent à notre gré. Ces travaux terminés, Chikh-Alei fit charger, sur de grandes barques, les pièces qui allaient devenir une citadelle, et s'embarqua sur le Volga, avec une armée considérable,

qui devait protéger les travailleurs. A la faveur d'un épais brouillard, il arrive jusqu'au pied de la montagne, sans être aperçu, s'en empare, et ne craint plus d'y être inquiété. On travaille sans relâche à rapporter, rapprocher, unir les morceaux de la ville qu'on vient de débarquer. Elle fut élevée dans l'espace d'un mois. On l'appela *Sviajsk*, du nom de *Sviaga*, qui mouille le pied de la montagne. Elle était grande : on y voyait une église principale, six églises inférieures et un monastère. Des seigneurs de Moskou, des marchands et des hommes de différentes conditions y élevèrent des maisons à leurs frais. » Karamsin ajoute, à ce récit, des détails curieux qui donnent à ce fait une couleur tout-à-fait locale. « Une épaisse forêt, dit-il, couvrait encore la montagne jusqu'au sommet, mais bientôt les soldats ayant quitté leurs armes pour s'armer de haches, mirent, en quelques heures, ses flancs à découvert. Après avoir désigné l'emplacement et marqué le terrain, on fit le tour de l'enceinte avec la Sainte Croix, et on l'aspergea d'eau bénite : on éleva ensuite les palissades, puis on construisit l'église qui fut dédiée à la Sainte-Vierge et à saint Serge. »

Vladimir. Située sur la rive gauche de la Kliasma, à plus de 40 lieues de Moskou, cette ville fut, dit-on, fondée au dixième siècle par Vladimir I.er, lorsque ce prince traversait ses états pour y propager la foi chrétienne. D'autres soutiennent qu'elle doit son origine à Iouri Vladimirovitch, surnommé Dolgorouki, et la fixent au douzième siècle. Dès ce moment, quoi qu'il en soit, elle dépendit de la principauté de Rostow. Le prince André Bobolioubski choisit cette ville pour son beau site, y fit sa résidence et s'occupa de l'agrandir et de

la fortifier. Dès-lors cette ville devint la capitale de la grande principauté, et conserva pendant 170 ans cette suprématie, jusqu'au moment où Ivan Danilovitch transféra le trône à Moskou en 1328. Depuis cette époque Vladimir resta attaché à cette dernière ville. Durant les guerres de succession et d'apanages, et surtout pendant la domination des Tatars, Vladimir eut considérablement à souffrir. — Les seules antiquités qu'on y trouve aujourd'hui sont : 1.° l'église cathédrale, bâtie sur une hauteur par le grand-prince André, qui fut à diverses reprises saccagée, mise au pillage : on y voit cependant encore aujourd'hui des manteaux, des vêtemens de prince, des casques, des cuirasses et des armures complètes d'un travail fort remarquable; 2.° la cathédrale de Saint-Demtri de Sallone, bâtie par le grand-duc Vsévolod Jouriévitch; 3.° la porte d'or, ainsi nommée, on ne sait pourquoi; l'église Saint-George, bâtie en 1129, par le prince Jouri Dalgorouki. Cette ville ne contient plus guère aujourd'hui que trois à quatre mille personnes : son commerce est faible, ses ressources fort minces par suite de sa proximité de Moskou. — Il existe une autre ville de ce nom en Volhinie, et fondée également, dit-on, par Vladimir-le-Grand, en 992. Elle est citée dans le partage que fit ce prince de ses états entre ses fils, et elle échut à Vsévolod, qui y fonda le siége d'une principauté, connue en Russie sous le nom de principauté de Vladimir en Volhinie. Elle fut long-temps soumise à la Pologne, et ne revint à la Russie que lors du premier démembrement de ce royaume, sous le règne de Catherine II. On y trouve aujourd'hui 2,000 habitans, parmi lesquels un grand nombre de Juifs.

Voiévode. Capitaine ou officier supérieur, créé dans certaines provinces pour prélever et recevoir les impôts. Les voiévodes, disent les auteurs de l'*Antidote*, n'ont d'autre autorité que de recevoir, en première instance, les plaintes ou procès qu'on leur porte. Chaque village envoie ce qu'il doit dans la caisse du voiévode de la province, et il ne s'en mêle qu'en cas que le village ne paie pas. Les épices sont sévèrement défendues, et le voiévode ne peut taxer personne; il ne saurait même rien faire sans ses assesseurs.

Volchow ou *Volkoff.* Rivière considérable du pays de Novgorod. Elle sort du lac Ilmen, à deux lieues au-dessus de Novgorod qu'elle traverse, et va se jeter dans le Ladoga, après un cours d'environ quarante lieues. Elle est profonde, rapide et navigable, excepté quand, en été, les eaux deviennent trop basses. La tradition racontait une histoire merveilleuse sur l'étymologie du nom du Volkoff. Volkoff était autrefois un prince slave, pirate intrépide : il donna son nom à cette rivière autrefois appelée *moutina*, sur laquelle il exerçait d'atroces brigandages, sous la forme d'un crocodile.

Volga. L'un des fleuves les plus célèbres de la Russie. Les écrivains de l'antiquité le nommaient *Rha* ou *Rhao*. Les Tatars *Idel* ou *Edel*, qui signifie abondance, richesse. Il prend sa source dans le gouvernement de Tver, et va se jeter dans la mer Caspienne. Il traverse les provinces de Tver, Iaroslaw, Kostroma, Nijni-Novgorod, Limbirsk, Sarotof et Astrakhan, et se jette dans la mer par soixante-dix branches, qui forment autant d'îles fort pittoresques. Il existe depuis long-temps un

projet gigantesque, et dont les heureux résultats seraient inappréciables pour la Russie, c'est de réunir le Volga avec le Don, afin de pouvoir, au moyen de cette communication, passer de la mer Baltique et de la mer Caspienne dans le Pont-Euxin. — On a travaillé à diverses reprises à l'exécution de ce projet : jusqu'à présent des difficultés insurmontables semblent s'être opposées à ce qu'il fût mis à fin.

Voloss. Dans le traité d'Oleg avec les Grecs, rapporté par Nestor, il est question de cette idole des Russes, dont le nom, ainsi que celui de Péroun, était invoqué dans les sermens, et pour lequel ils avaient une vénération toute particulière, car ils le regardaient comme le protecteur des troupeaux, principale richesse du peuple.

Vouischegorod. Fondée, selon la vraisemblance, par Oleg, elle est citée par Constantin Porphyrogénète comme déjà célèbre au dixième siècle. Ce n'est plus depuis longtemps qu'un village situé à sept werstes de Kiew, sur les bords élevés du Dniéper, et remarquable par la beauté de ses environs. C'est dans son église que fut inhumé le corps du jeune Gleb, tombé sous le fer assassin du farouche Sviatopolk.

Wrutchaï, où selon d'autres *Obrutch.* Ville du pays des Drevliens. C'est devant cette ville et sur le pont qui y conduit que le malheureux Oleg, poursuivi par son frère Iaropolk, périt. Il est aussi question de cette ville dans la vie d'Olga.

Vsdvischenskisch, ou plus simplement Zdvijensk.

Petite et ancienne ville de l'apanage de Vladimir. Elle est citée dans Nestor comme l'endroit où le malheureux Vassilko fut traîné, après avoir été privé de la vue par son parent David.

Y.

YASIGUES. C'est un peuple qui habitait anciennement sur les bords du Danube et de la mer Noire, le long de la côte qui s'étend entre le Boug, le Dniester et le Danube. Les Grecs nommaient Géta et les Romains Daces ce peuple belliqueux et farouche. Il se confondit depuis avec les Goths, qui se répandirent comme on sait, sur toute la surface de l'Europe.

Yatviagues. Nom d'un peuple que soumit Vladimir I.er, et qui vivait non loin des Lithuaniens, mais dans l'épaisseur des bois où il se nourrissait de miel et du produit de la pêche, faisant consister tout son bonheur dans une liberté sauvage. Leur pays, qu'on nomme aujourd'hui le *Podlessié*, c'est-à-dire, *pays des forêts*, est encore riche en abeilles et en rivières poissonneuses.

Yomala. C'est le nom de la principale divinité des Biarmiens (*voy.* ce nom) : son temple était construit très-artistement et du plus beau bois; il était orné d'or et de pierres précieuses qui répandaient l'éclat le plus brillant sur tous les environs. La tête du Dieu était surmontée d'une couronne enchâssée dans douze pierres les plus rares. On estimait son collier trois cents marcs (cent cinquante livres) d'or; sur les genoux de l'idole était une coupe d'or remplie de monnaie du même métal, si grande, que quatre hommes auraient pu s'y désaltérer aisément. La valeur de ses habillemens excédait celle de trois vaisseaux richement chargés. (*Voy.* Herrends et Bosa Saga, p. 33. Schlöger, Norv. Gersch. p. 439.)

Yougres. Ils étaient voisins des habitans de la Permie et de ceux de la Petchora, et payaient tribut aux Novgorodiens dès le onzième siècle. Ils faisaient déjà le commerce avec les Sibériens qui leur fournissaient les productions les plus précieuses de leur contrée pour revendre sur la place de Novgorod aux marchands européens qui s'y donnaient rendez-vous.



Z.

ZVENIGOROD. Ville fort ancienne de la principauté de Moskou, qui existait déjà sous le règne du grand-prince Vsévolod Iaroslavitch, petit fils de Vladimir. En 1619, les Polonais s'en rendirent maîtres, et c'est là que fut reçu le patriarche Philarète au retour de sa captivité en Pologne. Elle est aujourd'hui fort peu peuplée et dénuée de toute espèce d'antiquités qui puisse rappeler son ancienne splendeur. — Il y avait autrefois dans la principauté de Kiew une autre ville de ce nom dont on voit encore quelques vestiges non loin de Kiew, sur les bords de la Véta.

Zenovia. C'était la déesse de la chasse, la Diane des Slaves : on l'appelait aussi *Trigliva* ou *Trigla*, et l'on en faisait alors une triple Hécate, semblable à celle de la mythologie, c'est-à-dire une déesse qui habitait tour-à-tour le ciel, la terre et les enfers.

Znitch. C'était l'Apollon des Slaves. On adorait sous ce nom le soleil comme le feu sacré qui vivifie la nature. Un feu éternel brûlait en son honneur, et souvent on lui offrait, comme à presque toutes les divinités slaves, des sacrifices de sang humain.

Zolstoïa Baba, ou la Femme d'or. Cette divinité était regardée comme la mère des dieux de la Slavonie, et passait pour rendre des oracles. C'était la Cybèle des anciens. Sa statue était dorée, ce qui avait donné lieu

à son nom. Elle avait un temple très-riche dans la Permie, le berceau de la plupart des divinités reconnues chez les Slaves. On la représentait tenant dans ses bras un enfant que l'on regardait comme sa petite-fille. Elle était entourée de plusieurs instrumens de musique. Les Biarmiens, les Permiens et les peuples finnois avaient une profonde vénération pour la Femme d'or. Personne n'osait passer devant elle sans lui offrir des présens. Celui qui n'avait absolument rien à lui présenter, arrachait quelques poils de sa barbe ou de sa fourrure et les déposait à ses pieds.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

Pag.

Pag.

FIN DU TOME SECOND.

